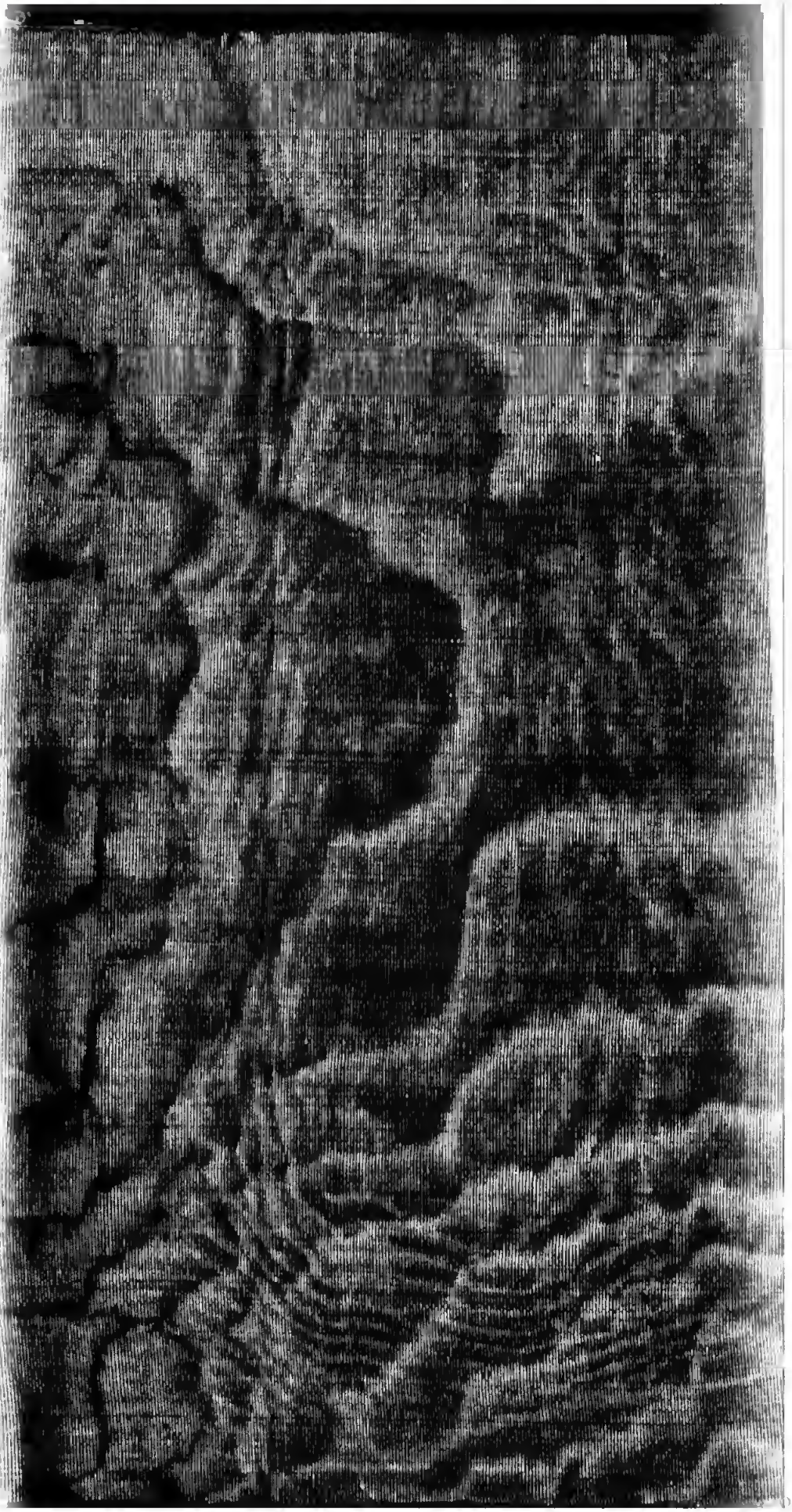


10508.

Digitized by Google

ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME TREIZIEME.

S98785 SBN

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

Avec des Notes & des Observations de M. l'Abbé BROTIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A PARIS,

CHEZ JEAN-BAPTISTE CUSSAC, au Parnasse Français, rue du vieux Colombier.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION de la Figure en taille-douce qui eſt dans ce Volume.

LE portrait d'Amyot eſt ſoutenu par le Génie de la Langue Françoiſe, qui lui met ſur la tête la couronne de l'immortalité. Le Goût regarde Amyot avec complaiſance, & tient d'une main un flambeau allumé pour diſſiper les ténébres & faire briller la lumiere : il a l'autre main remplie de fleurs. Sur le devant deux petits Génies aſſis conſiderent les divers ouvrages d'Amyot.

Le portrait eſt d'après le tableau original qu'on conſerve dans la ſalle des Chevaliers de l'Ordre du Saint-Eſprit, chez les Auguſtins à Paris.

TRAITÉS

contenus dans ce Volume.

Comment il faut nourrir les enfans, page 3.
Comment il faut lire les poëtes, 54.
Comment il faut ouir, 146.
De la vertu morale, 190.
Du vice & de la vertu, 236.
Que la vertu ſe peut enſeigner & apprendre, 243.
Comment on pourra diſcerner le flatteur d'avec l'ami, 251.
Comment il faut refréner la colere, 355.
De la curioſité, 404.
De la tranquillité de l'ame & repos de l'eſprit, 437.
De la mauvaiſe honte, 491.

AU ROY TRES CHRESTIEN

CHARLES NEUFIEME DE CE NOM.

SI vous prenez plaiſir à porter ſceptres, & à ſeoir en thrones royaux, dit Salomon, aimez la ſapience, à fin que vous regniez eternellement : aimez la lumiere de ſapience, vous qui commandez aux peuples. C'eſt une belle inſtruction, Sire, & un ſage advertiſſement pour ceulx à qui Dieu a mis en main les reſnes du gouvernement de ce monde, leur eſtant addreſſé par un roy, auquel Dieu donna jadis tant de ſageſſe, que jamais au paravant n'en avoit eſté de ſemblable, ny jamais plus, dit l'Eſcripture, n'en ſera de pareil. Car certainement ſapience eſt proviſion neceſſaire à ceulx qui veulent regner, ſans laquelle les roys, quelques grands, quelques riches & puiſſants qu'ils ſoient, ne ſont pas munis de ce qu'il leur fault, pour exercer dignement & maintenir ſeurement leur eſtat, & avec laquelle ils ont moyen d'eſtre honorez & heureux en ce monde temporellement, & glorieux en l'autre eternellement, eulx & ceulx qui ont à vivre ſoubs leur obeiſſance, ſuivant

ce que dit la meſme ſapience, « Le ſage » roy eſt l'eſtabliſſement, l'appuy & aſſeuré » fondement de ſon peuple ».

A quoy ſe rapporte auſſi naïfvement, ainſi que toute verité s'accorde à toute verité, le dire de Platon, « Que les royaumes » ſeront heureux quand les philoſophes » regneront, ou que les roys philoſophe- » ront »: c'eſt à dire, quand ils feront profeſſion d'aimer la ſapience: propos veritablement memorable, digne d'eſtre ſouvent recordé & profondement engravé ès cœurs des monarques & roys, d'autant qu'en ce poinct-là principalement, à le bien prendre, giſt & conſiſte la grandeur auguſte de la majeſté royale, & que c'eſt en quoy les roys approchent plus près, & reſſemblent mieulx à la divinité, de pouvoir beatifier & rendre heureux, non une ville ſeulement, ou un païs particulier, ains tout un monde, par maniere de dire, ſelon l'eſtendue de leur empire, n'ayant la hauteſſe de leur eſtat rien de meilleur que de vouloir, ny de plus grand que de pouvoir bien faire à une multitude innumerable de toutes ſortes d'hommes.

Or y ayant en noſtre ame deux principales puiſſances neceſſairement concurrentes à toute louable & vertueuſe action, l'enten-

dement & la volonté, l'un pour comprendre ce qu'il fault faire, & l'autre pour l'executer, ſapience eſt la perfection de toutes les deux, qui enlumine, ſublime & affine le diſcours de la raiſon par la cognoiſſance des choſes, pour ſçavoir diſcerner le vray du faux, le bien du mal, & le droit du tort, à fin de pouvoir bien juger : & qui rectifie, regle & conduit la volonté pour luy faire aimer, elire & pourchaſſer l'un, hair, fuir & eviter l'autre. Ces deux perfections certainement ſont graces ſingulieres de Dieu, & dons ſpeciaux du ſainct Eſprit, mais plus neceſſaire celle de la volonté, qui n'eſt autre choſe que la crainte de Dieu, & conſcience craintive, & tremblante de peur de l'offenſer, tant & ſi ſouvent recommandée par toute la ſaincte eſcriture, qu'en pluſieurs paſſages elle eſt honorée du tiltre & nom venerable de ſapience, diſant le bon Job, « Sapience eſt la crainte du Seigneur » Dieu : & l'intelligence, ſe garder de mal » faire ». Mais ſi elle eſt requiſe à toutes ſortes de gens qui deſirent traverſer la tourmente de ceſte vie ſans mortel naufrage, beaucoup plus l'eſt elle aux princes ſouverains qu'à nuls autres, d'autant que les inferieurs & ſubjects, ſi d'adventure ils

choppent quelquefois, trouvent assez qui les relève : mais les roys qui ne recognoissent aucun superieur en ce monde, qui se disent estre par dessus les loix, & avoir plein pouvoir, puissance absoluë, & authorité souveraine, s'ils ont envie de fourvoyer, qui les redressera ? s'ils s'oublient, qui les corrigera ? s'ils se laissent aller à leurs appetits, qui les en retiendra ?

Estant si difficile de tenir mesure & garder moyen en licence qui n'est point limitée, ainsi que tesmoigne ce proverbe ancien,

Celuy auquel ce qu'il veult loit,
Veult tousjours plus que ce qu'il doit.

Certainement il n'y aura rien que celuy qui est terrible, ce dit le Prophete royal, qui transfere les couronnes & royaumes d'une gent à autre, pour les injustices, abus & diverses tromperies, ainsi que dit le Sage, lequel menace effroyablement les mauvais princes au livre de sapience, en ces propres termes : « La puissance & authorité que » vous avez, vous a esté donnée de Dieu, » lequel examinera voz œuvres, & sondera » voz cœurs : & pour ce qu'estants minis- » tres de son regne vous n'avez pas bien » jugé, vous n'avez pas gardé la loy de jus-

» tice, ny n'avez pas cheminé ſelon ſa vo-
» lonté, il vous apparoiſtra horriblement &
» bien toſt, par ce qu'il ſe fera jugement
» très-dur de ceux qui commandent : au
» petit ſe fera miſericorde, mais les puiſſants
» ſeront tourmentez puiſſamment ». C'eſt la voix de ſapience & de verité, Sire, qui deuſt continuellement ſonner aux aureilles de tous princes & ſeigneurs, à fin qu'ils ſe donnaſſent bien garde de tomber en ce jugement, dont les peult guarantir & preſerver ceſte heureuſe ſapience de la crainte de Dieu.

Mais quel moyen y a il de l'avoir? C'eſt luy ſeul qui la donne liberalement, & ne la plaint à perſonne qui la luy demande avec fermeté de vive foy. Et toutefois encore y a il des moyens qui nous aident & nous diſpoſent à l'obtenir, comme entre autres la lecture des ſainctes lettres, qui ſemble eſtre l'eſtude propre d'un roy très-chreſtien, ſuivant ceſte ſentence eſcripte en la loy de Moyſe: « Après que le roy ſera aſſis en ſon
» throne royal, il tranſcrira le livre de ceſte
» loy, dont il prendra l'original des mains
» des presbtres Levitiques, l'aura tousjours
» auprès de ſoy, & y lira tous les jours de ſa
» vie, à fin qu'il en apprenne à caindre Dieu
» ſon Seigneur, à garder ſes commande-

» ments, & les cerimonies contenues en ſa » loy ». Plus fructueuſe ne plus ſalutaire eſtude ne pourroit il faire, prouveu qu'il en prenne l'intelligence non du propre ſens d'aucun particulier, mais de la tradition & conſentement univerſel de l'Egliſe.

C'eſt de tels livres proprement que le prince chreſtien doit apprendre ceſte genereuſe & bien heureuſe crainte inſpirée de l'eſprit de Dieu, qui luy reigle & dirige ſa volonté, la gardant de ſe desborder & vaguer en licence effrenée, luy enſeignant de n'eſtimer pas que ſa volonté abſoluë ſoit raiſon & juſtice, ainſi que le flatteur Anaxarchus donnoit jadis impudemment à entendre au roy Alexandre le grand, pour luy faire paſſer le regret qu'il avoit de l'homicide par luy commis en la perſonne de Clytus; diſant que Dicé & Themis, c'eſt à dire, droict & juſtice, eſtoient les aſſeſſeurs & collateraux de Juppiter, pour ſignifier & donner à entendre aux hommes, que tout ce qui eſt dit ou fait par le prince, eſt juſte, legitime & droitturier: ains au contraire luy donne à cognoiſtre, qu'il doit eſtre ſubject à la loy eternelle, royne des mortels & immortels, comme dit Pindare, qui eſt la droitte raiſon, verité & juſtice, propre vo-

lonté de Dieu ſeul, obeiſſant à laquelle il fera ne plus ne moins que la ligne & la reigle, laquelle eſtant premierement droitte de ſoy meſme dreſſe puis après toutes autres choſes qui ſont gauches & tortues, en s'appliquant à elles : par ce que tout ainſi comme du chef ſourdent & ſe derivent les nerfs, inſtruments du ſentiment & du mouvement, & par iceulx influe l'eſprit animal en toutes les parties du corps humain, ſans lequel il ne pourroit exercer aucune function naturelle de ſentir ny de mouvoir : auſſi voit on ordinairement que par imitation & influence du deſir de complaire, les ſubjects prennent les mœurs & conditions de leur roy, ſuivant ce que dit un poëte,

Communement la ſubjette province,
Forme ſes mœurs au moule de ſon prince.

de maniere que s'il fait profeſſion de craindre Dieu, d'eſtre ſage & vertueux, il achemine par ſon exemple les principaux de ſes ſubjects premierement, & puis les autres de main en main, à devenir ſemblablement devots envers Dieu, juſtes envers les hommes, & conſequemment bienheureux : comme au contraire auſſi depuis qu'il eſt ignorant & vicieux, il eſpand la contagion

du vice & de l'ignorance par toutes les provinces de ſon obeiſſance, ne plus ne moins qu'il eſt force que toutes les copies tranſcrittes d'un original defectueux ou depravé retiennent les faultes du premier exemplaire.

C'eſt pourquoy le grand Cyrus celuy qui premier eſtablit l'empire des Perſes, ſouloit dire, qu'il n'appartenoit à nul de commander s'il n'eſtoit meilleur que ceux auſquels il commandoit. Cela meſmes vouloit auſſi monſtrer Oſyris, qui fut jadis un ſage roy d'Egypte, portant pour ſa deviſe le ſceptre, deſſus lequel il y avoit un œil, pour ſignifier la ſapience qui doit eſtre en un roy: n'appartenant pas à un qui fourvoye, de redreſſer: qui ne voit goutte, de guider: qui ne ſçait rien, d'enſeigner: & qui ne veult obeir à la raiſon, de commander. Ainſi que font les mal adviſez & pirement conſeillez princes, qui refuſent de recevoir les remonſtrances de la raiſon, comme un maiſtre qui leur commande, de peur qu'elle ne leur retrenche ce qu'ils eſtiment le principal bien de leur grandeur, en les aſſubjettiſſant à leur devoir, & les gardant de faire tout ce qui leur plaiſt: ſuivant ce que diſoit le tyran de Sicile Dionyſius, que le plus

doux contentement qu'il recevoit de ſa domination tyrannique eſtoit, que tout ce qu'il vouloit, incontinent ſe faiſoit. Car ce n'eſt pas vraye grandeur que de pouvoir tout ce que lon veut, mais bien de vouloir tout ce qu'on doit.

Telle donc eſt la partie de ſapience où les roys doivent plus eſtudier, d'autant que ſervir à Dieu eſt regner, & qu'ayants appris à craindre Dieu, ils ſçavent ne craindre rien au demourant, ains fouler aux pieds & meſpriſer tous les dangers & terreurs de ce monde : & au reſte pour l'autre partie acquerir leur ſert auſſi grandement la cognoiſſance de l'antiquité, la lecture des hiſtoires & principalement les livres & diſcours de la philoſophie morale, traittant des qualitez louables ou vituperables ès mœurs des hommes, du gouvernement des eſtaſts, de l'origine des royaumes, comment ils prennent leur commancements, qui les fait croiſtre & les maintient en leur entier, pour quelles cauſes ils diminuent, & qui leur apporte finale decadence & totale ruine. Ce ſont les livres que Demetrius Phalerien, grand perſonnage & fort eſtimé en matiere d'eſtat & de gouvernement, conſeilloit de lire ſur tous autres au roy d'Ægypte Pto-

lomeus : Pour ce, diſoit-il, que tu y verras & apprendras beaucoup de fautes que tu commets en ton gouvernement, leſquelles tes familiers ne te veulent ou ne t'oſent à l'adventure pas dire : ſe trouvant tousjours aſſez de gents alentour des princes, qui leur preſchent plus toſt la grandeur de leur pouvoir, que l'obligation de leur devoir : là où ces maiſtres muets là ne cherchent point à complaire, ains ſans flatter repreſentent naifvement, comme dedans un mirouer, quel eſt le bon prince, quel eſt l'office d'un vray roy, comme entre les autres eſt le livre de Xenophon qu'il a eſcrit de la vie de Cyrus, là où il a avec un gentil pinceau depeint de naïfves couleurs, ſoubs le nom de Cyrus, quel ſeroit un roy s'il s'en trouvoit au monde de parfait.

Tels livres d'autant qu'ils ſont ornez de beau langage, enrichis d'exemples tirez de toute l'antiquité, & tiſſus de l'ingenieuſe invention d'hommes ſçavants, qui ont viſé à plaire enſemble & à profiter, entrent quelquefois avec plus de plaiſir ès oreilles delicates des princes, que ne fait pas la ſaincte eſcripture, qui pour ſa ſimplicité, ſans aucun ornement de langage, ſemble commander plus toſt imperieuſement, que

de

de ſuader gracieuſement. Et pourtant ſeroit il utile aux princes de divertir quelquefois leur entendement à la lecture de tels eſcripts, qui tendent & conduiſent à meſme fin que les livres ſaincts, c'eſt à ſçavoir de rendre les hommes vertueux, mais par divers moyens : ceux là par la crainte de Dieu qui applique le loyer au merite, & la peine au demerite : & ceux cy par la glorieuſe renommée immortelle qu'ils promettent aux princes vertueux, dont ils doivent eſtre plus deſireux, que de la conſervation de leur propre vie : & l'infamie perdurable auſſi dont ils menaſſent les vicieux, de tant plus meſmement que lon remarque juſques aux moindres choſes, bonnes ou mauvaiſes qui ſont ès mœurs des princes, par ce que la haulteſſe de leur eſtat expoſe & met leur vie en la veuë de tout le monde. Si n'eſt pas l'eſtude d'un roy de s'enfermer ſeul en une eſtude, avec force livres, comme feroit un homme privé, mais bien de tenir tousjours auprès de luy gents de ſçavoir & de vertu, prendre plaiſir à en deviſer & conferer ſouvent avec eux, mettre en avant tels propos à ſa table, & en ſes privez paſſetemps en ouir volontiers lire & diſcourir : l'accouſtumance

luy en rend l'exercice peu à peu ſi agreable & ſi plaiſant qu'il treuve puis après tous autres propos fades, bas & indignes de ſon exaulcement, & ſi fait qu'en peu d'années il devient ſans peine bien inſtruict & ſçavant ès choſes dont il a plus affaire en ſon gouvernement, ſuivant la ſentence de ce commun proverbe des grecs,

Les roys ſçavants deviennent, quand ils ont
Tousjours près d'eulx des hommes qui le ſont.

Succedez doncques, Sire, à ceſte veritablement royale condition du feu roy François premier, voſtre grand pere, prince de très-auguſte memoire, comme vous avez fait à ſa couronne, & à pluſieurs autres belles & grandes qualitez, tant du corps que de l'eſprit, d'aimer & approcher de vous les perſonnes qui feront profeſſion de lettres à bonnes enſeignes, & qui auront vertu conjointe avec eminent ſçavoir, aimez à diſcourir avec eux, & y employez tant de bonnes heures qui ſe perdent quelquefois inutilement. Car nous l'avons veu par le moyen de telle conference & communication devenu l'un des plus ſçavants hommes en toute liberale ſcience & honneſte litterature qui fuſt de ſon regne en la France, & ſans

contredit le plus eloquent. Ce que nous pouvons raiſonnablement avec le temps eſperer & nous promettre de vous ſur les arres de la cognoiſſance de pluſieurs belles choſes que vous avez ja acquiſes, & meſmement ſur le livre que vous mettez preſentement par eſcript en beaux & bons termes touchant l'art de la venerie.

Or ayant eu ce grand heur que d'eſtre mis auprès de vous dès voſtre premiere enfance, que vous n'aviez gueres que quatre ans, pour vous acheminer à la cognoiſſanee de Dieu & des lettres, je me mis à penſer quels autheurs anciens ſeroient plus idoines & plus propres à voſtre eſtat, pour vous propoſer à lire quand vous ſeriez venu en aage d'y pouvoir prendre quelque gouſt. Et pour ce qu'il me ſembla qu'après les ſaintes lettres la plus belle & la plus digne lecture que lon ſçauroit preſenter à un jeune prince, eſtoient les Vies de Plutarque, je me mis à revoir ce que j'en avois commencé à traduire en noſtre langue par le commandement du feu grand roy François, mon premier bienfaiteur, que Dieu abſolve, & paracheyay l'œuvre entier eſtant en voſtre ſervice il y a environ douze ou treize ans. Et en ayant eſté la traduction aſſez bien reçeuë

par tout où la langue françoiſe eſt entendue, tant en ce royaume que dehors, meſmement endroit vous, qui depuis que l'aage & l'uſage vous eurent apporté la ſuffiſance de lire, & quelque jugement naturel, ne vouliez lire en autre livre.

Cela me donna dès-lors envie de mettre auſſi en voſtre langue ſes autres œuvres morales & philoſophiques qui ont peu juſques à nos jours eſchapper à l'envie du temps : eſtant encore ſtimulé à ce faire par un zele d'affection particuliere, pource que comme lon tient qu'il fut jadis precepteur de Trajan, le meilleur des empereurs qui furent oncques à Rome, auſſi Dieu m'avoit fait la grace de l'avoir eſté du premier roy de la Chreſtienté, que nature a doué d'autant de bonté que nul de ſes predeceſſeurs : combien que ce fuſt entrepriſe trop hardie, à dire la verité, & preſque temeraire, non ſeulement pour le peu de ſuffiſance que je recognois en moy, mais auſſi pour l'obſcurité du ſubject en beaucoup de ſes traictez philoſophiques, auxquels il n'eſt pas poſſible, ou pour le moins bien difficile, de pouvoir donner grace & lumiere en noſtre langue, & principalement pour la defectuoſité, corruption & depravation miſerable

qui ſe treuve preſque par tout le texte original grec. Toutefois le deſir de faire choſe à quoy vous prinſſiez plaiſir, & qui fuſt proffitable à vos ſubjects en public, m'a tenu en haleine & tellement excité, qu'à la fin j'en ſuis venu à bout tellement quellement juſques à ce que par quelque bonne fortune un meilleur & plus entier exemplaire puiſſe tomber en mes mains, ou de quelque autre après moy. Je laiſſeray juger à la commune voix de ceux qui voudront prendre la peine de conferer & examiner ma traduction ſur le texte grec, avec quel ſuccez je m'en ſeray acquitté : mais bien puis-je dire en vérité, que ç'a eſté avec un labeur incroyable pour ſuppleer, remplir, ou corriger par conjecture fondée ſur le long uſage d'avoir tant & ſi longuement manié ceſt autheur, par collation de pluſieurs paſſages reſpondents l'un à l'autre, & de divers exemplaires vieux eſcripts à la main, infinis lieux qui y ſont deſeſpereement eſtropiez & mutilez : ce que nul ne peut eſtimer, quel tourment d'eſprit & quelle croix d'entendement c'eſt, qui ne l'a eſſayé : à fin de pouvoir faire ſortir l'œuvre ès mains des hommes, au moins en tel eſtat, que lon y peuſt prendre quelque plaiſir & proffit :

ce que je penſe avoir fait, ayant eſtudié de le rendre le plus clair qu'il m'a eſté poſſible, en ſi profonde obſcurité bien ſouvent, & ſi ſcabreuſe & raboteuſe aſperité preſque par tout ordinairement.

Mais ſi la variété eſt delectable, la beauté aimable, la bonté louable, l'utilité deſirable, la rarité eſmerveillable, & la gravité venerable, je ne ſçay point d'autheur profane qui à tout prendre enſemble ſoit à preferer, non pas à conferer, aux Oeuvres de Plutarque, meſmement qui les pourroit avoir toutes & en leur entier.

Au demourant, ſi j'ay par ceſte traduction mienne aucunement enrichy ou poly voſtre langue, honoré voſtre regne, & bien merité de vos ſujects, & de tous ceux qui entendent le langage françois, louange en ſoit à Dieu qui m'en a fait la grace: mais l'honneur & le gré du monde vous en ſont deuz, Sire, d'autant que c'eſt pour vous que je l'ay entrepris, & à vous ſeul je le vouë & dedie, avec l'humble ſervice de tout le reſte de ma vie, le faiſant ſortir en public, ſoubs la protection de voſtre très-noble nom, pour en quelque choſe me monſtrer recognoiſſant de tant de biens, de faveurs & d'honneurs que vous m'avez

faits de voſtre grace, & me faittes journellement : & auſſi pour teſmoigner à la poſterité, & à ceux qui n'ont pas ceſt heur de vous cognoiſtre familierement, que noſtre Seigneur a mis en vous une ſinguliere bonté de nature, encline d'elle meſme à aimer, honorer & eſtimer toutes choſes vertueuſes, meſmement les lettres & ceux qui avec vertu ont travaillé de les acquerir. Qui me fait eſtimer que ſi bien le commancement de voſtre regne a eſté fort turbulent & calamiteux, le progrez en ſera plus heureux, ſi Dieu plaiſt, & la fin glorieuſe, prouveu que vous vous affectionniez tousjours de plus en plus à aimer & pourchaſſer ceſte ſaincte ſapience diſcipline des roys, en la demandant par chacun jour d'ardente affection à celuy qui ſeul la peut donner, diſant avec Salomon, Donne moy la ſapience qui aſſiſte à ton throne : & avec le Prophete royal, Perce ma chair de ta crainte, à fin que je redoute tes jugements : demourant tousjours en l'union & obeiſſance de la ſaincte Egliſe Catholique, dont vous eſtes le premier fils, & vous efforçant de retenir tousjours par tous vertueux & religieux deportements le tiltre hereditaire de

roy très-chretien que voz glorieux anceſtres vous ont acquis.

A tant je finiray la preſente par la devote affectueuſe oraiſon que fait le peuple fidele pour ſon bon roy David : Noſtre Seigneur vous veuille exaulcer au jour de tribulation, le nom du Dieu de Jacob vous ſoit en protection, vous envoye ſecours de ſon ſainct mont, & de Sion vous defende, ſe ſouvienne de tous voz ſacrifices, & ait pour agreables voz offrandes, vous veuille donner ce que voſtre cœur deſire, & face reſſortir tous vos conſeils à bonne fin.

Voſtre très-humble, très-obeiſſant & très-obligé ſerviteur & ſujet JACQUES AMYOT Evêque d'Auxerre, voſtre grand Auſmonier.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE L'ÉDUCATION.

Avantages d'une naiſſance irréprochable. III. *Précautions pour avoir des enfans ſobres.* IV. *Qualités d'une bonne éducation.* V. *Effets de l'éducation en bien & en mal.* VII. *Obligation des meres à nourrir elles-mêmes leurs enfans.* VIII. *Attention ſur les nourrices & les gouvernantes.* IX. *Choix de ceux qu'on met auprès des enfans.* X. *Importance de leur donner d'excellens inſtituteurs.* XIII. *Prix ineſtimable d'une bonne éducation.* XIV. *Le ſavoir & la vertu en ſont les fruits.* XV. *A quelle éloquence on doit former les enfans.* XX. *Connoiſſances qu'on doit leur donner des arts, des ſciences, de la philoſophie.* XXI. *Fruits de la vraie philoſophie.* XXII. *Quels livres doivent lire les enfans. Exercices du corps.* XXIII. *Exercices militaires.* XXIV. *Avis ſur l'éducation du peuple.* XXV. *Regles de l'éducation : Raiſon, douceur, point de dureté.* XXVI. *Ne point trop exiger des enfans, ne pas excéder leurs forces.* XXVII. *Faute des peres qui ſe repoſent entiérement ſur des précepteurs de l'éducation de leurs enfans.* XXVIII. *Néceſſité de l'exercice de la mémoire.* XXIX. *Avec quel ſoin on doit détourner les enfans de toutes paroles deſhonnêtes, les rendre gracieux & affables.* XXX.

Inſtruction qu'il faut donner aux enfans : point de goûts délicats ni ſuperflus, réſerve à parler, maîtriſer ſa colere, avoir les mains nettes. XXXI. *Exemples de Socrate, d'Archytas, de Platon, maîtres de leur colere.* XXXII. *Comment on ſe forme peu à peu à imiter les grands hommes.* XXXIII. *Grande ſageſſe de ſavoir ſe taire.* XXXIV. *Accoutumer les enfans à dire toujours la vérité. Baſſeſſe du menſonge.* XXXV. *Doute de Plutarque. Beauté de l'ame des enfans.* XXXVI. *Regles pour l'âge de l'adoleſcence. Faute des peres qui accordent à cet âge trop de licence.* XXXVII. *Danger des mauvaiſes compagnies. Maximes énigmatiques de Pythagore.* XXXVIII. *Effets pernicieux de la flatterie & des flatteurs ſur les jeunes gens.* XXXIX. *Avis important aux peres pour qu'ils ſupportent les défauts de leurs enfans.* XL. *Obſervation ſur le temps & la qualité de leur mariage.* XLI. *Bon exemple des peres.* XLII. *Réflexion ſur ces préceptes.*

LES

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

COMMENT IL FAUT NOURRIR LES ENFANS[1].

POUR bien traitter de la nourriture des enfans de bonne maiſon & de libre condition, comment, & par quelle diſcipline on les pourroit rendre honeſtes & bien conditionnez, à l'adventure vaudra-il mieux commencer un peu plus hault, à la generation d'iceux. En premier lieu doncques, je conſeilleroye à ceux qui deſirent eſtre peres d'enfans, qui puiſſent un jour vivre parmy les hommes en honneur, de ne ſe meſler pas avec femmes les premieres venues, j'entens comme avec courtiſanes publiques, ou

[1] Ce traité de l'Éducation eſt le plus court, le plus complet, & peut-être le meilleur qu'on fera jamais. Ce que je ſais, c'eſt que quiconque n'eſt pas inſtruit des vrais principes de l'éducation avec ce traité, ne le ſera avec aucun autre.

concubines privées : pource que c'eſt un reproche qui accompagne l'homme tout le long de ſa vie, ſans que jamais il le puiſſe effacer, quand on luy peut mettre devant le nez, qu'il n'eſt pas iſſu de bon pere & de bonne mere, & eſt la marque qui pluſtoſt ſe preſente à la langue & à la main de ceux qui le veulent accuſer ou injurier : au moyen dequoy a bien dit ſagement le poëte Euripide [1],

Quand une fois mal aſſis a eſté
Le fondement de la nativité,
Force eſt que ceux qui de tels parents ſortent,
D'autruy peché la penitence portent.

II. Parquoy c'eſt un beau threſor pour pouvoir aller par tout la teſte levée, & parler franchement, que d'eſtre né de gens de bien : & en doivent bien faire grand compte ceux qui ſouhaittent avoir lignée entierement legitime, où il n'y ait que redire. Car c'eſt choſe qui ordinairement ravalle & abbaiſſe le cœur aux hommes, quand ils ſentent quelque defectuoſité, ou quelque tare en ceux dont ils ont prins naiſſance : & dit fort bien le poëte [2],

Qui ſent ſon pere ou ſa mere coulpable,
D'aucune choſe à l'homme reprochable :

[1] Hercul. Fur. verſ. 1261. | [2] Euripide, Hippol. verſ. 414.

Cela, de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'euſt de ſa nature grand.

Comme au contraire, ceux qui ſe ſentent nez de pere & de mere qui ſont gens de bien, & à qui lon ne peult rien reprocher, en ont le cœur plus elevé, & en conçoivent plus de generoſité. Auquel propos on dit que Diophantus le fils de Themiſtocles diſoit ſouventefois & à pluſieurs, que ce qui luy plaiſoit, plaiſoit auſſi au peuple d'Athenes : « Car ce que je veux (diſoit-» il) ma mere le veut, & ce que ma mere » veut, auſſi fait Themiſtocles : & ce qui plaiſt » à Themiſtocles, plaiſt auſſi aux Atheniens » [1]. Et en cela fait auſſi grandement à louër la magnanimité des Lacedæmoniens, leſquels condamnerent leur roy Archidamus en une ſomme d'argent, pour l'amende de ce qu'il avoit eu le cœur d'eſpouſer une femme de petite ſtature, en y adjouſtant la cauſe pour laquelle ils le condamnoient : « Pour autant (diſoient-ils) qu'il a » penſé de nous engendrer non des roys, mais » des roytelets ».

III. A ce premier advertiſſement eſt conjoint

[1] Cette parole a été rapportée d'une maniere un peu différente dans la Vie de Themiſtocle, chapitre xxxvi. Les deux paroles peuvent être vraies. Themiſtocle pouvoit plaiſanter ſur le pouvoir de ſon fils ; & Diophante devoit ſe glorifier du pouvoir de ſon pere.

un autre, que ceux, qui paravant nous ont eſcrit de ſemblable matiere, n'ont pas oublié : c'eſt, « Que ceux qui ſe veulent approcher de femmes » pour engendrer, le doivent faire ou du tout à » jeun, avant que d'avoir beu vin, ou pour » le moins après en avoir pris bien ſobrement ». Pource que ceux qui ont eſté engendrez de peres ſaouls & yvres deviennent ordinairement yvrongnes, ſuyvant ce que Diogenes reſpondit un jour à un jeune homme desbauché & deſordonné : « Jeune fils mon amy, ton pere t'a engendré » eſtant yvre ». Cela ſuffiſe quant à la generation des enfans.

IV. Au reſte, quant à la nouriture, ce que nous avons accouſtumé de dire generalement en tous arts & toutes ſciences : cela ſe peut encore dire & aſſeurer de la vertu : « C'eſt, que pour » faire un homme parfaittement vertueux, il » faut que trois choſes y ſoient concurrentes, » la nature, la raiſon, & l'uſage ». J'appelle raiſon la doctrine des preceptes : & uſage, l'exercitation. Le commencement nous vient de la nature, le progrès & accroiſſement, des preceptes de la raiſon : & l'accompliſſement, de l'uſage & exercitation : & puis la cime de perfection, de tous les trois enſemble. S'il y a defectuoſité en aucune de ces trois parties, il eſt force que la vertu ſoit auſſi en cela defectueuſe & dimi-

nuée : car la nature ſans doctrine & nourriture eſt une choſe aveugle, la doctrine ſans nature eſt defectueuſe, & l'uſage ſans les deux premieres eſt choſe imparfaitte. Ne plus ne moins qu'au labourage, il faut premierement que la terre ſoit bonne : ſecondement, que le laboureur ſoit homme entendu : & tiercement, que la ſemence ſoit choiſie & eleuë : auſſi la nature repreſente la terre, le maiſtre qui enſeigne reſemble au laboureur, & les enſeignements & exemples reviennent à la ſemence. Toutes leſquelles parties j'oſerois bien pour certain aſſeurer avoir eſté conjointes enſemble ès ames de ces grands perſonnages qui ſont tant celebrez & renommez par tout le monde, comme Pythagoras, Socrates, Platon, & autres ſemblables qui ont acquis gloire immortelle.

V. Or eſt bien heureux celuy-là, & ſinguliérement aimé des dieux, à qui le tout eſt ottroyé enſemble : mais pourtant s'il y a quelqu'un qui penſe, que ceux qui ne ſont pas totalement bien nez, eſtans ſecourus par bonne nourriture & exercitation à la vertu, ne puiſſent aucunement reparer & recouvrer le defaut de leur nature, ſçache qu'il ſe trompe & ſe meſconte de beaucoup, ou pour mieux dire, de tout en tout : car pareſſe aneantit & corrompt la bonté de nature, & diligence de bonne nourriture en corrige

la mauvaiſtié. « Ceux qui ſont nonchalans ne » peuvent pas trouver les choſes meſmes qui » ſont faciles : & au contraire, par ſoing & vigi- » lance lon vient à bout de trouver les plus » difficiles ». Et peut on comprendre combien le labeur & la diligence ont d'efficace & d'execution, en conſiderant pluſieurs effects qui ſe font en nature : car nous voyons, que les gouttes d'eau qui tombent deſſus une roche dure, la creuſent : le fer & le cuyvre ſe vont uſant & conſumant par le ſeul attouchement des mains de l'homme, & les rouës des charriots & charrettes que l'on a courbées à grand peine, ne ſçauroient plus retourner à leur premiere droiture, quelque choſe que lon y ſceuſt faire : comme auſſi ſeroit-il impoſſible de redreſſer les baſtons tortus que les joueurs [1] portent en leurs mains deſſus les eſchaffaux : tellement que ce qui eſt contre nature changé par force & labeur, devient plus fort que ce qui eſtoit ſelon nature. Mais ne voit on qu'en cela ſeulement, combien peut le ſoing & la diligence ? certainement il y a un nombre infiny d'autres choſes, ès quelles on

[1] Les comédiens, ſur le théâtre, tenoient en main un bâton tortu & recourbé. Un des beaux tableaux trouvés à Herculanum repréſente Thalie, Muſe qui préſide à la comédie. Elle tient de la main droite le bâton tortu & recourbé, & de la gauche un maſque. *Pitture antiche d'Ercolano*, Tome II. Tavol. 4. Ce bâton entre les mains des comédiens ſervoit ſans doute à déterminer mieux le geſte & le perſonnage auquel on parloit.

le peut clairement appercevoir. Une bonne terre, à faute d'eſtre bien cultivée, devient en friche : & de tant plus qu'elle eſt graſſe & forte de ſoy-meſme, de tant plus ſe gaſte elle par negligence d'eſtre bien labourée : au contraire, vous en verrez une autre dure, aſpre, & pierreuſe plus qu'il ne ſeroit de beſoing, qui neantmoins, pour eſtre bien cultivée, porte incontinent de beau & bon fruict. Qui ſont les arbres qui ne naiſſent tortus, ou qui ne deviennent ſteriles & ſauvages, ſi lon n'y prent bien garde? à l'oppoſite auſſi, pourveu que lon y ait l'œil, & que lon y employe telle ſollicitude comme il appartient, ils deviennent, beaux, & fertiles. Qui eſt le corps ſi robuſte & ſi fort, qui par oyſiveté & delicateſſe n'aille perdant ſa force, & ne tombe en mauvaiſe habitude? & qui eſt la complexion ſi debile & ſi foible qui par continuation d'exercice & de travail ne ſe fortifie à la fin grandement? Y a il chevaux au monde, s'ils ſont bien dontez & dreſſez de jeuneſſe, qui ne deviennent en fin obeiſſans à l'homme pour monter deſſus? au contraire, ſi lon les laiſſe ſans donter en leurs premiers ans, ne deviennent ils pas farouches & reveſches pour toute leur vie, ſans que jamais on en puiſſe tirer ſervice? & de cela ne ſe faut-il pas eſmerveiller, veu qu'avec ſoing & diligence lon apprivoiſe, & rend on domeſtiques

les plus ſauvages & les plus cruelles beſtes du monde. Pourtant reſpondit bien le Theſſalien, à qui lon demandoit, qui eſtoient les plus ſots & les plus lourdauts entre les Theſſaliens, « Ceux, » dit-il, qui ne vont plus à la guerre ».

VI. Quel beſoing doncques eſt-il de diſcourir plus longuement ſur ce propos? car il eſt certain, que les meurs & conditions ſont qualitez qui s'impriment par long traict de temps : & qui dira que les vertus morales s'acquierent auſſi par accouſtumance, à mon advis il ne ſe fourvoyera point. Parquoy je feray fin au diſcours de ceſt article, en y adjouſtant encore un exemple ſeulement. Lycurgus, celuy qui eſtablit les loix des Lacedæmoniens, prit un jour deux jeunes chiens nez de meſme pere & de meſme mere, & les nourrit ſi diverſement qu'il en rendit l'un gourmand & goulu, ne ſçachant faire autre choſe que mal : & l'autre bon à la chaſſe, & à la queſte : puis un jour que les Lacedæmoniens eſtoient tous aſſemblez ſur la place, en conſeil de ville, il leur parla en ceſte maniere : « C'eſt choſe de très-grande importance, ſei- » gneurs Lacedæmoniens, pour engendrer la » vertu au cœur des hommes, que la nourriture, » l'accouſtumance, & la diſcipline, ainſi comme » je vous feray voir & toucher au doigt tout à » ceſte heure ». En diſant cela, il amena devant

toute l'aſſiſtance les deux chiens, leur mettant au devant un plat de ſouppe, & un liévre vif : l'un des chiens s'en courut incontinent après le liévre, & l'autre ſe jetta auſſi toſt ſur le plat de ſouppe. Les Lacedæmoniens n'entendoient point encore, où il vouloit venir, ne que cela vouloit dire, juſques à ce qu'il leur dit : « Ces deux » chiens ſont nez de meſme pere & de meſme » mere, mais ayant eſté nourris diverſement, l'un » eſt devenu gourmand, & l'autre chaſſeur ». Cela doncques ſuffiſe quant à ce poinct de l'accouſtumance, & de la diverſité de nourriture.

VII. Il enſuit après de parler touchant la maniere de les alimenter & nourrir après qu'ils ſont nez. Je dis doncques, qu'il eſt beſoing que les meres nourriſſent de laict leurs enfans, & qu'elles meſmes leur donnent la mammelle : car elles les nourriront avec plus d'affection, plus de ſoing & de diligence, comme celles qui les aimeront plus du dedans, & comme l'on dit en commun proverbe, « Dès les tendres » ongles » : là où les nourriſſes & gouvernantes n'ont qu'une amour ſuppoſée, & non naturelle, comme celles qui aiment pour un loyer mercenaire. La nature meſme nous monſtre, que les meres ſont tenues d'allaicter & nourrir elles meſmes ce qu'elles ont enfanté : car à ceſte fin a elle donné à toute ſorte de bête qui fait des

petits, la nourriture du laict, & la ſage providence divine a donné deux tetins à la femme, à fin que ſi d'adventure elle vient à faire deux enfans jumeaux, elle ait deux fonteines de laict pour pouvoir fournir à les nourrir tous deux. Il y a d'avantage, qu'elles meſmes en auront plus de charité & plus d'amour envers leurs propres enfans, & non ſans grande raiſon certes: car le avoir eſté nourris enſemble, eſt comme un lien qui eſtraincт, ou un tour qui roidit la bienveillance : tellement que nous voyons juſques aux beſtes brutes, qu'elles ont regret quand on les ſepare de celles avec qui elles ont eſté nourries.

VIII. Ainſi doncques faut il que les meres propres, s'il eſt poſſible, eſſayent de nourrir leurs enfans elles meſmes : ou s'il ne leur eſt poſſible, pour aucune imbecillité ou indiſpoſition de leurs perſonnes, comme il peut bien advenir, ou pour ce qu'elles ayent envie d'en porter d'autres : à tout le moins faut-il avoir l'œil à choiſir les nourriſſes & gouvernantes, non pas prendre les premieres qui ſe preſenteront, ains les meilleures que faire ſe pourra : qui ſoient premierement Grecques, quant aux meurs : car ne plus ne moins qu'il faut dès la naiſſance dreſſer & former les membres des petits enfans, à fin qu'ils croiſſent tous droits, & non tortus ne contrefaicts : auſſi faut-il dès le premier commence-

ment accouſtrer & former leurs meurs, pour ce que ce premier aage eſt tendre & apte à recevoir toute ſorte d'impreſſion que lon luy veut bailler, & s'imprime facilement ce que lon veut en leurs ames pendant qu'elles ſont tendres, là où toute choſe dure malaiſeement ſe peut amollir : car tout ainſi que les ſeaux & cachets s'impriment aiſeement en de la cire molle, auſſi ſe moulent facilement ès eſprits des petits enfans toutes choſes que lon leur veut faire apprendre. A raiſon dequoy, il me ſemble que Platon admoneſte prudemment les nourriſſes, de ne conter pas indifferemment toutes ſortes de fables aux petits enfans, de peur que leurs ames dès ce commancement ne s'abbreuvent de follie & de mauvaiſe opinion : & auſſi conſeille ſagement le poëte Phocyllides quand il dit,

> Dès que l'homme eſt en ſa premiere enfance,
> Monſtrer luy faut du bien la cognoiſſance.

IX. Et ſi ne faut pas oublier, que les autres jeunes enfans, que lon met avec eux pour les ſervir, ou pour eſtre nourris quant & eux, ſoient auſſi devant toutes choſes bien conditionnez, & puis Grecs de nation, & qui ayent la langue bien deliée pour bien prononcer : de peur que s'ils frequentent avec des enfans barbares de langues, ou vicieux de meurs, ils ne retiennent quelque

tache de leurs vices : car les vieux proverbes ne parlent pas ſans raiſon quand ils diſent, Si tu converſe avec un boitteux, tu apprendras à clocher.

X. Mais quand ils ſeront arrivez à l'aage de devoir eſtre mis ſoubs la charge de pedagogues & de gouverneurs, c'eſt lors que peres & meres doivent plus avoir l'œil à bien regarder, quels ſeront ceux à la conduite deſquels ils les commettront, de peur qu'à faute d'y avoir bien prins garde, ils ne mettent leurs enfans en mains de quelques eſclaves barbares, ou eſcervellez & volages. Car c'eſt choſe trop hors de tout propos ce que pluſieurs font maintenant en en ceſt endroit, car s'ils ont quelques bons eſclaves, ils en font les uns laboureurs de leurs terres, les autres patrons de leurs navires, les autres facteurs, les autres receveurs, les autres banquiers pour manier & traffiquer leurs deniers: & s'ils en trouvent quelqu'un qui ſoit yvrongne, gourmand & inutile à tout bon ſervice, ce ſera celuy auquel ils commettront leurs enfans : là où il faut qu'un gouverneur ſoit de nature tel, comme eſtoit Phenix [1] le gouverneur d'Achilles.

XI. Encore y a il un autre poinct plus grand, & plus important que tous ceux que nous avons alleguez, c'eſt qu'il leur faut chercher & choiſir

1 Homere en a tracé un portrait bien intéreſſant dans l'Iliade IX, 457 & ſuiv.

des maiſtres & des precepteurs qui ſoient de bonne vie, où il n'y ait que reprendre, quant à leurs meurs, & les plus ſçavants & plus experimentez que lon pourra recouvrer : car la ſource & la racine de toute bonté & toute preudhommie eſt, avoir eſté de jeuneſſe bien inſtruict. Et ne plus ne moins que les bons jardiniers fichent des paux auprès des jeunes plantes, pour les tenir droittes : auſſi les ſages maiſtres plantent de bons advertiſſements & de bons preceptes à l'entour des jeunes gens, à fin que leurs meurs ſe dreſſent à la vertu. Et au contraire, il y a maintenant des peres qui meriteroient qu'on leur crachaſt, par maniere de dire, au viſage, leſquels par ignorance, ou à faute d'experience, commettent leurs enfans à maiſtres dignes d'eſtre reprouvez, & qui à faulſes enſeignes font profeſſion de ce qu'ils ne ſont pas : & encore la faute & la mocquerie plus grande qu'il y a en cela, n'eſt pas quand ils le font à faute de cognoiſſance : mais le comble d'erreur giſt en cela, que quelquefois ils cognoiſſent l'inſuffiſance, voire la mechanceté de tels maiſtres, mieux que ne font ceux qui les en advertiſſent, & neantmoins ſe fient en eux de la nourriture de leurs enfans : faiſans tout ainſi comme ſi quelqu'un eſtant malade, pour gratifier à un ſien amy laiſſoit le medecin ſçavant qui le pourroit guarir, pour

en prendre un qui par ſon ignorance le feroit mourir : ou ſi à l'appetit d'un ſien amy il rejettoit un pilotte qu'il ſçauroit très-expert, pour en choiſir un très-inſuffiſant.

XII. O Juppiter & tous les dieux, eſt-il bien poſſible, qu'un homme ayant le nom de pere aime mieux gratifier aux prieres de ſes amis, que bien faire inſtituer ſes enfans ? N'avoit doncques pas l'ancien Crates occaſion de dire ſouvent, que s'il luy euſt eſté poſſible, il euſt volontiers monté au plus haut de la ville, pour crier à pleine teſte : « O hommes, où vous precipitez-» vous, qui prenez toute la peine que vous pou-» vez pour amaſſer des biens, & ce pendant ne » faittes compte de voz enfans, à qui vous les » devez laiſſer » ? A quoy j'adjouſterois volontiers, que ces peres là font tout ainſi, que ſi quelqu'un avoit grand ſoing de ſon ſoulier, & ne ſe ſoucioit point de ſon pied. Encore y en a il qui ſont ſi avaricieux, & ſi peu aimants le bien de leurs enfans, que pour payer moins de ſalaire ils leur choiſiſſent des maiſtres qui ne ſont d'aucune valeur, cherchans ignorance à bon marché : auquel propos Ariſtippus ſe mocqua un jour plaiſamment & de bonne grace d'un ſemblable pere, qui n'avoit ne ſens ny entendement : car comme ce pere luy demandaſt, combien il vouloit avoir pour luy inſtruire & enſeigner ſon fils, il luy reſpondit

pondit, « Cent eſcus[1] ». « Cent eſcus, dit le pere, » ô Hercules, c'eſt beaucoup : comment, j'en » pourois achetter un bon eſclave de ces cent » eſcus ». « Il eſt vray, reſpondit Ariſtippus, & » en ce faiſant tu auras deux eſclaves, ton fils » le premier, & puis celuy que tu auras achetté ». Et quel propos y a il, que les nourriſſes accouſtument les enfans à prendre la viande qu'on leur baille, avec la main droitte : & s'ils la prennent de la main gauche, qu'elles les en reprennent : & ne donner point d'ordre qu'ils oyent de bonnes & ſages inſtructions? Mais auſſi qu'en advient il après à ces bons peres là, quand ils ont mal nourry, & pis enſeigné leurs enfans? Je le vous diray : Quand ils ſont parvenus à l'aage d'homme, ils ne veulent point ouir parler de vivre regleement ny en gens de bien, ains ſe ruent en ſales, vilaines & ſerviles voluptez : & lors tels peres ſe repentent trop tard à leur grand regret, d'avoir ainſi paſſé en nonchaloir la nourriture & inſtruction de leurs enfans : mais c'eſt pour neant, quand il ne ſert plus de rien, & que les fautes que journellement commettent leurs enfans, les font languir de regret. Car les uns s'accompagnent de flatteurs & de plaiſans pourſuivans de repeuës franches, hommes maudits & mechans, qui ne ſervent que de perdre,

[1] Dans le grec mille drachmes, ou 778 livres de notre monnoie.

corrompre, & gaſter la jeuneſſe : les autres achettent à gros deniers des garces folles, fieres, ſumptueuſes & ſuperflues en deſpenſe, qui leur couſtent puis après infiniement à entretenir : les autres conſument tout en deſpenſe de bouche : les autres à jouër aux dez, & à faire maſques & mommeries : aucuns y en a qui ſe jettent en d'autres vices plus hardis, faiſans l'amour à des femmes mariées, & allans la nuict pour commettre adulteres, achettant un ſeul plaiſir bien ſouvent avec leur mort : là où s'ils euſſent eſté nourris par quelque philoſophe, ils ne ſe fuſſent pas laiſſez aller à ſemblables choſes, ains euſſent à tout le moins entendu l'advertiſſement de Diogenes, lequel diſoit en paroles peu honeſtes, mais veritables toutefois : « Entre en un » bordeau, à fin que tu cognoiſſes, que le » plaiſir qui ne couſte gueres ne differe rien de » celuy que lon achette bien cherement ».

XIII. Je concluray doncques en ſomme, & me ſemble que ma concluſion à bon droit devra eſtre plus toſt eſtimée un oracle, que non pas un advertiſſement, Que le commancement, le milieu, & la fin en ceſte matiere giſt en la bonne nourriture & bonne inſtitution : & qu'il n'eſt rien qui tant ſerve à la vertu & à rendre l'homme bien-heureux, comme fait cela. Car tous autres biens auprès de celuy là ſont petits, &

non dignes d'eſtre ſi ſoigneuſement recherchez ny requis. La nobleſſe eſt belle choſe, mais c'eſt un bien de noz anceſtres. Richeſſe eſt choſe precieuſe, mais qui giſt en la puiſſance de fortune, qui l'oſte bien ſouvent à ceulx qui la poſſedoient, & la donne à ceulx qui point ne l'eſperoient. C'eſt un but où tirent les couppe-bourſes, les larrons domeſtiques, & les calumniateurs : & s'y a des plus meſchans hommes du monde, qui bien ſouvent y ont part. Gloire eſt bien choſe venerable, mais incertaine & muable : beauté eſt bien deſirable, mais de peu de durée : ſanté, choſe precieuſe, mais qui ſe change facilement. Force de corps eſt bien ſouhaitable, mais aiſée à perdre, ou par maladie ou par vieilleſſe : de maniere que s'il y a quelqu'un qui ſe glorifie en la force de ſon corps, il ſe deçoit grandement : car qu'eſt-ce de la force corporelle de l'homme auprès de celle des autres animaux, j'entens comme des elephans, des taureaux, & des lions ? Et au contraire, le ſçavoir eſt la ſeule qualité divine & immortelle en nous.

XIV. Car il y a en toute la nature de l'homme deux parties principales, l'entendement & la parole dont l'entendement eſt comme le maiſtre qui commande, & la parole comme le ſerviteur qui obeit : mais ceſt entendement n'eſt point expoſé à la fortune : il ne ſe peut

oſter à qui l'a, par calomnie : il ne ſe peut corrompre par maladie, ny gaſter par vieilleſſe, pource qu'il n'y a que l'entendement ſeul qui rajeuniſſe en vieilliſſant : & la longueur du temps, qui diminue toutes choſes, ajouſte tousjours ſçavoir à l'entendement. La guerre, qui comme un torrent entraine & diſſipe toutes choſes, ne ſçauroit emporter le ſçavoir. Et me ſemble que Stilpon le Megarien feit une reſponſe digne de memoire, quand Demetrius ayant pris & ſaccagé la ville de Megare luy demanda, s'il avoit rien perdu du ſien : « Non, dit-il, car la guerre ne ſçau» roit piller la vertu ». A laquelle reſponſe s'accorde & ſe rapporte auſſi celle de Socrates, lequel eſtant interrogé par Gorgias, ce me ſemble, quelle opinion il avoit du grand roy[1], s'il l'eſtimoit pas bienheureux : « Je ne ſçay, reſpondit» il, comment il eſt prouveu de ſçavoir & de » vertu » : comme eſtimant que la vraye felicité conſiſte en ces deux choſes, non pas ès biens caduques de la fortune.

XV. Mais comme je conſeille & admoneſte les peres, qu'ils n'ayent rien plus cher, que de bien faire nourrir & inſtituer en bonnes meurs & bonnes lettres leurs enfans : auſſi dis-je, qu'il faut bien qu'ils ayent l'œil à ce que ce ſoit une vraye, pure & ſincere litterature : & au demou-

[1] Le roi de Perſe.

rant, les eſloigner le plus qu'ils pourront de ceſte vanité, de vouloir apparoir devant une commune, pource que plaire à une populace eſt ordinairement deſplaire aux ſages : dequoy Euripide [1] meſmes porte teſmoignage de verité en ces vers,

> Langue je n'ay diſerte & affilée
> Pour harenguer devant une aſſemblée :
> Mais en petit nombre de mes egaux,
> C'eſt là où plus à deviſer je vaux :
> Car qui ſçait mieux au gré d'un peuple dire,
> Eſt bien ſouvent entre ſages le pire.

Quant à moy, je voy que ceux qui s'eſtudient de parler à l'appetit d'une commune ramaſſée, ſont ou deviennent ordinairement hommes diſſolus & abandonez à toutes ſenſuelles voluptez : ce qui n'eſt pas certainement ſans apparence de raiſon : car ſi pour plaire aux autres ils mettent à nonchaloir l'honneſteté, par plus forte raiſon oublieront ils tout honneur & tout devoir, pour ſe donner plaiſir & deduit à eux meſmes, & ſuivront plus toſt les attraits de leur concupiſcence, que l'honneſteté de la temperance.

XVI. Mais au reſte, qu'enſeignerons nous de bon encore aux jeunes enfans, & à quoy leur conſeillerons nous de s'addonner ? C'eſt belle choſe, que ne faire ne dire rien temerairement : Et, comme dit le proverbe ancien, « Ce qui

[1] Hippol. verſ. 986.

» eſt beau eſt difficile auſſi ». Les oraiſons faittes à l'improuveu ſont pleines de grande nonchalance, & y a beaucoup de legereté : car ceux qui parlent ainſi à l'eſtourdie ne ſçavent là où il faut commancer, ny là où ils doivent achever : & ceux qui s'accouſtument à parler ainſi de toutes choſes promptement à la volée, outre les autres fautes qu'ils commettent, ils ne ſçavent garder meſure ny moyen en leurs propos, & tombent en une merveilleuſe ſuperfluité de langage : là où quand on a bien penſé à ce que lon doit dire, on ne ſort jamais hors des bornes de ce qu'il appartient de deduire.

XVII. Pericles, ainſi comme nous avons entendu, bien ſouvent qu'il eſtoit expreſſement appellé par ſon nom, pour dire ſon advis de la matiere qui ſe preſentoit, ne ſe vouloit pas lever, diſant pour ſon excuſe, « Je n'y ay pas » penſé ». Demoſthenes ſemblablement grand imitateur de ſes façons de faire au gouvernement, pluſieurs fois, que le peuple d'Athenes l'appelloit nommeement pour ouïr ſon conſeil ſur quelque affaire, leur reſpondoit tout de meſme, « Je ne ſuis pas preparé ». Mais on pourroit dire à l'adventure, que cela ſeroit un conte fait à plaiſir, que lon auroit receu de main en main, ſans aucun teſmoignage certain : luy meſme en l'oraiſon qu'il feit à l'encontre de

Midias, nous met devant les yeux l'utilité de la premeditation : car il y dit en un paſſage, « Je » confeſſe ſeigneurs Atheniens, & ne veux point » diſſimuler que je n'aye pris peine & travaillé » à compoſer ceſte harengue, le plus qu'il m'a » eſté poſſible : car je ſerois bien laſche, ſi ayant » ſouffert & ſouffrant tel outrage, je ne penſois » bien ſoigneuſement à ce que j'en devrois dire » pour en avoir la raiſon ».

XVIII. Non que je veuille de tout poinct condamner la promptitude de parler à l'improuveu, mais bien l'accouſtumance de l'exerciter à tout propos, & en matiere qui ne le merite pas : car il le faut faire quelquefois, pourveu que ce ſoit comme lon uſe d'une medecine : bien diray-je cela, que je ne voudrois point que les enfans, avant l'aage d'homme fait, s'accouſtumaſſent à rien dire ſans y avoir premierement bien penſé : mais après que lon a bien fondé la ſuffiſance de parler, alors eſt il bien raiſonnable, quand l'occaſion ſe preſente, de laſcher la bride à la parole. Car tout ainſi comme ceux qui ont eſté longuement enferrez par les pieds, quand on vient à les deſlier, pour l'accouſtumance d'avoir eu ſi longuement les fers aux pieds, ne peuvent marcher, ains choppent à tous coups : auſſi ceux qui par long temps ont tenu leur langue ſerrée, ſi quelquefois il s'offre matiere de la deſlier à

l'improuveu, retiennent une meſme forme & un meſme ſtyle de parler : mais de ſouffrir les enfans harenguer promptement à l'improuveu, cela les accouſtume à dire une infinité de choſes impertinentes & vaines. Lon dit que quelquefois un mauvais paintre monſtra à Appelles une image qu'il venoit de paindre, en luy diſant : Je la viens de paindre tout maintenant, « Encore » que tu ne me l'euſſes point dit, reſpondit » Apelles, j'euſſe bien cogneu qu'elle a voyre- » ment eſté bien toſt painte, & mesbahy com- » ment tu n'en as paint beaucoup de telles ».

XIX. Tout ainſi doncques (pour retourner à mon propos) comme je conſeille d'eviter la façon de dire theatrale, & pompeuſe, tenant de la hauteſſe tragique : auſſi admoneſte-je de fuïr la trop baſſe & trop vile façon de langage, pource que celle qui eſt ſi fort enflée ſurpaſſe le commun uſage de parler : & celle qui eſt ſi mince & ſi ſéche, eſt par trop craintifve. Et comme il faut que le corps ſoit non ſeulement ſain, mais davantage en bon point : auſſi faut il que le langage ſoit non ſeulement ſans vice ne maladie, mais auſſi fort & robuſte : pource que lon louë ſeulement ce qui eſt ſeur, mais on admire ce qui eſt hardy & adventureux. Et ce que je dis du parler, autant en penſe-je de la diſpoſition du courage : car je ne voudrois que

l'enfant fuſt preſumptueux, ny auſſi eſtonné, ne par trop craintif: pource que l'un ſe tourne à la fin en impudence, & l'autre en couardiſe ſervile: mais la maiſtriſe en cela, comme en toutes choſes, eſt, de bien ſçavoir tenir le milieu.

XX. Et ce pendant que je ſuis encore ſur le propos de l'inſtitution des enfans aux lettres, avant que paſſer outre, je veux dire abſoluëment ce qui m'en ſemble: c'eſt, que de ne ſçavoir parler que d'une ſeule choſe, à mon advis, eſt un grand ſigne d'ignorance, outre ce qu'à l'exercer on s'en ennuye facilement, & ſi penſe qu'il eſt impoſſible de tousjours y perſeverer: ne plus ne moins que de chanter tousjours une meſme chanſon, on s'en ſaoule & s'en faſche bien toſt, mais la diverſité resjouit & delecte en cela, comme en toutes autres choſes, que l'on voit, ou que lon oit. Et pourtant faut il, que l'enfant de bonne maiſon voye & apprenne de tous les arts liberaux & ſciences humaines, en paſſant par deſſus, pour en avoir quelque gouſt ſeulement: car d'acquerir la perfection de toutes, il ſeroit impoſſible: au demourant qu'il employe ſon principal eſtude en la philoſophie: & ceſte mienne opinion ſe peut mettre bien clairement devant les yeux par une ſimilitude fort propre: car c'eſt tout autant comme qui diroit, il eſt bien honeſte d'aller viſitant

pluſieurs villes, mais expedient de s'arreſter & habituer en la meilleure. Or tout ainſi diſoit plaiſamment le philoſophe Bion, que les amoureux de Penelope qui pourſuyvoient de l'avoir en mariage, ne pouvans jouir de la maiſtreſſe, ſe meſlerent avec les chambrieres : auſſi ceux qui ne peuvent advenir à la philoſophie ſe conſument de travail après les autres ſciences, qui ne ſont d'aucune valeur à comparaiſon d'elle. Et pourtant faut-il faire en ſorte, que la philoſophie ſoit comme le ſort principal de tout autre eſtude, & de tout autre ſçavoir. Il y a deux arts que les hommes ont inventez pour l'entretenement de la ſanté du corps, c'eſt à ſçavoir, la medecine, & les exercices de la perſonne, dont l'une procure la ſanté, & l'autre la force, & la gaillarde diſpoſition : mais la philoſophie eſt la ſeule medecine des infirmitez & maladies de l'ame : car par elle & avec elle nous cognoiſſons ce qui eſt honeſte ou deshoneſte, ce qui eſt juſte ou injuſte, & generalement ce qui eſt à fuir ou à eſlire : comme il ſe faut deporter envers les dieux, envers ſes pere & mere, envers les vieilles gens, envers les loix, envers les eſtrangers, envers ſes ſuperieurs, envers ſes enfans, envers ſes femmes, & envers ſes ſerviteurs : pour ce qu'il faut adorer les dieux, honorer ſes parents, reverer les vieilles gens,

obeïr aux loix, ceder aux ſuperieurs, aimer ſes amis, eſtre moderé avec les femmes, aimer ſes enfans, n'outrager point ſes ſerviteurs : &, ce qui eſt le principal, ne ſe monſtrer point ny trop esjouy en proſperité, ny trop triſte en adverſité, ny diſſolu en voluptez, ny furieux & tranſporté en cholere.

XXI. Ce que j'eſtime eſtre les principaux fruicts que lon peut recueillir de la philoſophie : car ſe porter genereuſement en une proſperité, c'eſt acte d'homme : s'y maintenir ſans envie, ſigne de nature douce & traittable : ſurmonter les voluptez par raiſon, de ſageſſe : & tenir en bride la cholere, n'eſt pas œuvre que toute perſonne ſçache faire : mais la perfection, à mon jugement, eſt en ceux qui peuvent joindre ceſt eſtude de la philoſophie avec le gouvernement de la choſe publique : & par ce moyen eſtre jouiſſans des deux plus grands biens qui puiſſent eſtre au monde, de profiter au public en s'entremettant des affaires, & à ſoymeſme, ſe mettant en toute tranquillité & repos d'eſprit par le moyen de l'eſtude de philoſophie. Car il y a communément entre les hommes trois ſortes de vie, l'une active, l'autre contemplative, & la tierce voluptueuſe : deſquelles ceſte derniere eſtant diſſoluë, ſerve & eſclave des voluptez, eſt brutale, trop vile, & trop baſſe : la contem-

plative deſtituée de l'active, eſt inutile : & l'active ne communiquant point avec la contemplative, commet beaucoup de fautes, & n'a point d'ornement : au moyen de quoy, il faut eſſayer tant que lon peut de s'entremettre du gouvernement de la choſe publique, & quant & quant vacquer à l'eſtude de philoſophie, autant que le temps & les affaires le pourront permettre. Ainſi gouverna jadis Pericles, ainſi Archytas le Tarentin, ainſi Dion le Syracuſain, ainſi Epaminondas le Thebain, dont l'un & l'autre fut familier & diſciple de Platon.

XXII. Quant à l'inſtitution doncques des enfans ès lettres, il n'eſt, à mon advis, ja beſoing de s'eſtendre à en dire davantage : ſeulement y adjouſteray-je, que c'eſt choſe utile, ou plus toſt neceſſaire, faire diligence de recueillir les œuvres & les livres des ſages anciens, pourveu que ce ſoit à la façon des laboureurs : car comme les bons laboureurs font proviſion des inſtruments du labourage, non pour ſeulement les avoir en leur poſſeſſion, mais pour en uſer : auſſi faut il eſtimer que les vrais outils de la ſcience ſont les livres quand on les met en uſage, qui eſt le moyen par lequel on la peut conſerver [a] :

[a] En changeant un ſeul mot dans le texte grec, ἐν pour περὶ, comme des ſavans l'ont déja propoſé, on peut traduire plus exactement : Auſſi faut-il eſtimer que les vrais inſtruments de la ſcience ſont les livres, d'où elle découle comme de ſa ſource.

mais auſſi ne doit on pas oublier la diligence de bien exerciter les corps des enfans, ains en les envoyant aux eſcholes des maiſtres qui font profeſſion de telles dexteritez, les faut quant & quant addreſſer aux exercices de la perſonne, tant pour les rendre adroits que pour les faire forts, robuſtes, & diſpos : pour ce que c'eſt un bon fondement de belle vieilleſſe, que la bonne diſpoſition & robuſte complexion des corps en jeuneſſe. Et comme en temps calme, quand on eſt ſur la mer, on doit faire proviſion des choſes neceſſaires à l'encontre de la tourmente : auſſi faut il en jeuneſſe ſe garnir de temperance, ſobrieté & continence, & en faire reſerve & munition de bonne heure, pour en mieux ſouſtenir la vieilleſſe, vray eſt qu'il faut tellement diſpenſer le travail du corps, que les enfans ne s'en deſſechent point, & ne s'en treuvent puis après las & recreuz quand on les voudroit faire vacquer à l'eſtude des lettres : car comme dit Platon, le ſommeil & la laſſitude ſont contraires à apprendre les ſciences.

XXIII. Mais cela eſt peu de choſe, je veux venir à ce qui eſt de plus grande importance que tout ce que j'ay dit au paravant : car je dis qu'il faut que lon exerce les jeunes enfans aux exercices militaires, comme à lancer le dart, à tirer de l'arc, & à chaſſer : pour ce que tous les

biens de ceulx qui ſont vaincus en guerre ſont expoſez en proye aux vainceurs, & ne ſont propres aux armes, & à la guerre les corps nourris delicatement à l'ombre :

Mais le ſoudard de ſeiche corpulence
Ayant acquis d'armes experience,
C'eſt luy qui rompt des ennemis les rencs,
Et en tous lieux force ſes concurrents.

XXIV. Mais quelqu'un me pourra dire à l'adventure, Tu nous avois promis de nous donner exemples, & preceptes, comment il faut nourrir les enfans de libre condition, & puis on voit que tu delaiſſes l'inſtitution des pauvres & populaires, & ne donne enſeignements que pour les nobles, & pour les riches ſeulement. A cela il m'eſt bien aiſé de reſpondre : car quant à moy je deſirerois, que ceſte mienne inſtruction peuſt ſervir & eſtre utile à tous : mais s'il y en a aucuns, à qui par faute de moyens mes preceptes ne puiſſent eſtre profitables, qu'ils en accuſent la fortune, non pas celuy qui leur donne ces advertiſſements : au reſte il faut, que les pauvres s'eſvertuent, & tachent de faire nourrir leurs enfans en la meilleure diſcipline qui ſoit : & ſi d'aventure ils n'y peuvent attaindre, au moins en la meilleure qu'ils pourront. J'ay bien voulu en paſſant adjouſter ce mot à mon diſcours,

pour au demourant pourſuivre les autres preceptes qui appartiennent à la droitte inſtruction des jeunes gens.

XXV. Je dis doncques notamment, que lon doit attraire & amener les enfans à faire leur devoir par bonnes paroles & douces remonſtrances [1], non pas par coups de verges, ny par les battre, pource qu'il ſemble que ceſte voye là convient plus toſt à des eſclaves, que non pas à des perſonnes libres, pource qu'ils s'endurciſſent aux coups, & deviennent comme hebetez, & ont le travail de l'eſtude puis après en horreur, partie pour la douleur des coups, & partie pour la honte : les louanges & les blaſmes ſont plus utiles aux enfans nez en liberté, que toutes verges ne tous coups de fouët : l'un pour les tirer à bien faire, & l'autre pour les retirer de mal : & faut alternativement uſer tantoſt de l'un, tantoſt de l'autre : & maintenant leur uſer de repreheñſion, maintenant de louange ; car s'ils ſont quelquefois trop guays, il faut en les tenſant leur faire un peu de honte, & puis tout ſoudain les remettre en les louant, comme font les bonnes nourriſſes, qui donnent le tetin à leurs petits enfans après les avoir fait un peu crier : toutefois il y faut tenir meſure, & ſe garder

[1] Plutarque a déja fait d'excellentes réflexions ſur pareille matiere dans la Vie de Fabius Maximus, chap. XII. Tom. II. pag. 314.

bien de les trop haut-louër, autrement ils preſument d'eux-meſmes,& ne veulent plus travailler depuis que lon les a louez un peu trop.

XXVI. Au demourant j'ay cogneu des peres, qui pour avoir trop aimé leurs enfans, les ont en fin haïs. Qu'eſt-ce à dire cela ? Je l'eſclarciray par ceſt exemple : Je veux dire, que pour le grand deſir qu'ils avoient que leurs enfans fuſſent les premiers en toutes choſes, ils les contraignoient de travailler exceſſivement : de maniere que plians ſoubs le faix, ils en tomboient en maladies, ou ſe faſchans d'eſtre ainſi ſurchargez, ne recevoient pas volontiers ce qu'on leur donnoit à apprendre : ne plus ne moins que les herbes & les plantes ſe nourriſſent mieux quand on les arrouſe modereement, mais quand on leur donne trop d'eau, on les noye & ſuffoque : auſſi faut il donner aux enfans moyen de reprendre haleine en leurs continuels travaux, faiſans compte, que toute la vie de l'homme eſt diviſée en labeur & en repos : à raiſon dequoy nature nous a donné non ſeulement le veiller, mais auſſi le dormir : & non ſeulement la guerre, mais auſſi la paix : non ſeulement la tourmente, mais auſſi le beau temps : & ont eſté inſtituez non ſeulement les jours ouvrables, mais auſſi les jours de feſte. En ſomme, le repos eſt comme la faulſe du travail : ce qui ſe voit non ſeulement ès choſes qui ont

ont ſentiment & ame, mais encore en celles qui n'en ont point: car nous relaſchons les cordes des arcs, des lyres, & des violes, à fin que nous les puiſſions retendre puis après: & brief, le corps s'enrretient par replerion & par evacuation, auſſi fait l'eſprit par repos & travail.

XXVII. Il y a d'autres peres qui ſemblablement ſont dignes de grande reprehenſion, leſquels depuis que une fois ils ont commis leurs enfans à des maiſtres & precepteurs, ne daignent pas aſſiſter à les voir & ouir eux meſmes apprendre quelquefois: en quoy ils faillent bien loutdement, car au contraire ils deuſſent eux meſmes eſprouver ſouvent, & de peu en peu de jours, comment ils profitent, & non pas s'en repoſer & rapporter du rout à la diſcrerion de quelques maiſtres mercenaires: car par ceſte ſolicitude les maiſtres meſmes auront tant plus grand ſoing de faire bien apprendre leurs eſcholiers, quand ils verront, que ſouvent il leur en faudra rendre compte: à quoy ſe peut appliquer le bon mot que dit anciennement un ſage eſcuyer, « Il n'y a rien qui engraiſſe » tant le cheval, que l'œil de ſon maiſtre ».

XXVIII. Mais ſur toutes choſes, il faut exercer & accouſtumer la memoire des enfans, pour ce que c'eſt, par maniere de dire, le treſor de ſcience: c'eſt pourquoy les anciens poëtes ont faint, que Mnemoſyné, c'eſt à dire, Memoire, eſtoit la

mere des Muſes, nous voulans donner à entendre, qu'il n'y a rien qui tant ſerve à engendrer & conſerver les lettres, & le ſçavoir, que fait la memoire : pourtant la faut il diligemment & ſoigneuſement exerciter en toutes ſortes, ſoit que les enfans l'ayent ferme de nature, ou qu'ils l'ayent foible : car aux uns on corrigera par diligence le defaut, aux autres on augmentera le bien d'icelle : tellement que ceux là en deviendront meilleurs que les autres, & ceux cy meilleurs que eux meſmes : car le poëte Heſiode [1] a ſagement dit,

Si tu vas peu avecques peu mettant,
Et pluſieurs fois ce peu là repetant :
En peu de jours tu verras cela croiſtre,
Qui par avant bien petit ſouloit eſtre.

D'avantage les peres doivent ſçavoir, que ceſte partie memorative de l'ame ne ſert pas ſeulement aux hommes à apprendre les lettres, mais auſſi qu'elle vaut beaucoup aux affaires du monde : pour ce que la ſouvenance des choſes paſſées fournit d'exemples pour prendre conſeil à l'advenir.

XXIX. Au ſurplus il faut bien prendre garde à deſtourner les enfans de paroles ſales & deshonneſtes : « Car la parole, comme diſoit Democritus, » eſt l'ombre du faict » : & les faut duire & accouſtumer à eſtre gracieux, affables à parler à

[1] Opera & Di. I, 461.

tout le monde, & ſaluër volontiers un chaſcun : car il n'eſt rien ſi digne d'eſtre hay, que celuy qui ne veut pas que lon l'abborde, & qui dedaigne de parler aux gens. Auſſi ſe rendront les enfans plus amiables à ceux qui converſeront autour d'eux, quand ils ne tiendront pas ſi roide, qu'ils ne veuillent du tout rien conceder ès diſputes & queſtions qui ſe pourront eſmouvoir entre eux : car c'eſt belle choſe de ſçavoir non ſeulement vaincre, mais auſſi ſe laiſſer vaincre quelquefois, meſmement ès choſes où le vaincre eſt dommageable : car alors la victoire eſt veritablement Cadmiene, comme lon dit en commun proverbe, c'eſt à dire, elle tourne à perte & dommage au vaincueur : de quoy j'ay le ſage poëte Euripide pour teſmoing en un paſſage où il dit,

> Quand l'un des deux qui diſputent enſemble
> Entre en courroux, plus adviſé me ſemble
> Celuy qui mieux aime coy s'arreſter,
> Que de parole ireuſe conteſter.

XXX. Au reſte ce de quoy plus on doit inſtruire les jeunes gens, & qui leur eſt de non moindre, voire j'oſe bien dire de plus grande conſequence, que tout ce que nous avons dit juſques icy : « C'eſt, qu'ils ne ſoient delicats ne » ſuperflus en choſe quelconque, qu'ils tiennent » leur langue, qu'ils maiſtriſent leur cholere, & » qu'ils ayent leurs mains nettes ». Mais voyons

particulierement combien emporte un chacun de ces quatre preceptes, car ils ſeront plus faciles à entendre en les mettant devant les yeux par exemples: comme, pour commancer au dernier, il y a eu de grands perſonnages qui pour s'eſtre laiſſez aller à prendre argent injuſtement, ont reſpandu tout l'honneur qu'ils avoient amaſſé au demourant de leur vie: comme Gylippus Lacedemonien, qui pour avoir deſcouſu par deſſoubs les ſacs pleins d'argent qu'on luy avoit baillez à porter, fut honteuſement banny de Sparte.

XXXI. Et quant à ne ſe courroucer du tout point, c'eſt bien une vertu ſinguliere: mais il n'y a que ceux qui ſont parfaitement ſages qui le puiſſent du tout faire, comme eſtoit Socrates, lequel ayant eſté fort outragé par un jeune homme inſolent & temeraire, juſques à luy donner des coups de pied, & voyant que ceux qui ſe trouvoient lors autour de luy s'en courrouçoient amerement, & en perdoient patience, & vouloient courir après: « Comment, leur dit il, ſi un aſne » m'avoit donné un coup de pied, voudriez vous » que je luy en redonnaſſe un autre » ? Toutefois il n'en demoura pas impuny: car tout le monde luy reprocha tant ceſte inſolence, & l'appella lon ſi ſouvent & tant, le regibbeur & donneur de coups de pied, que finablement il s'en pendit & eſtrangla luy meſme de regret. Et quand Ariſto-

phanes feit jouër la Comedie qui s'appelle les Nuës, en laquelle il reſpand ſur Socrates toutes les ſortes & manieres d'injures qu'il eſt poſſible, comme quelqu'un des aſſiſtans à l'heure qu'on le farçoit & gaudiſſoit ainſi, luy demandaſt : « Ne » te courrouces tu point, Socrates, de te veoir ainſi » publiquement blaſonner ? Non certainement, » reſpondit il, car il m'eſt advis, que je ſuis en » ce theatre, ne plus ne moins qu'en un grand » feſtin ; où lon ſe gaudit joyeuſement de moy ». Archytas le Tarentin & Platon en feirent tout de meſme : car l'un eſtant de retour d'une guerre, où il avoit eſté capitaine general, trouva ſes terres toutes en friche : & feit appeller ſon receveur, auquel il dit, « Si je n'eſtois en cholere, je te » battrois bien ». Et Platon auſſi s'eſtant un jour courroucé à l'encontre d'un ſien eſclave meſchant & gourmand, appella le fils de ſa ſœur Speuſippus, & luy dit, « Pren moy ce meſchant icy, » & me le va fouetter : car quant à moy, je ſuis » courroucé ».

XXXII. Mais quelqu'un me dira, que ce ſont choſes bien malaiſées à faire & à imiter. Je le ſçay bien : toutefois il ſe faut eſtudier, à l'exemple de ces grands perſonnages-là, d'aller tousjours retrenchant quelque choſe de la trop impatiente & furieuſe cholere : car nous ne ſommes pas pour nous egaler ny accomparer à eulx aux autres ſcien-

ces & vertus non plus, & neantmoins comme eſtans leurs ſacriſtains & leurs portes-torches, en maniere de parler, ordonnez pour monſtrer aux hommes les reliques de leur ſapience, ne plus ne moins que ſi c'eſtoient des dieux, nous eſſayons de les imiter & ſuyvre leurs pas, en tirant de leurs faicts toute l'inſtruction qui nous eſt poſſible.

XXXIII. Quant à refrener ſa langue, pour ce que c'eſt le ſeul precepte des quatre que j'ay propoſez qui nous reſte à diſcourir; s'il y a aucun qui eſtime que ce ſoit choſe petite & legere, il ſe fourvoye de grande torſe du droict chemin: car c'eſt une grande ſageſſe, que ſe ſçavoir taire en temps & lieu, & qui fait plus à eſtimer que parole quelconque: & me ſemble que pour ceſte cauſe les anciens ont inſtitué les ſainctes ceremonies des myſteres [1], à fin qu'eſtans accouſtumez au ſilence par le moyen d'icelles, nous tranſportions la crainte appriſe au ſervice des dieux à la fidelité de taire les ſecrets des hommes: « Car » on ne ſe repent jamais de s'eſtre teu, mais bien » ſe repent on ſouvent d'avoir parlé: & ce que » lon a teu pour un temps, on le peut bien dire » puis après: mais ce que lon a une fois dit, il » eſt impoſſible de jamais plus le reprendre ». J'ay ſouvenance d'avoir ouy raconter innumerables

[1] C'étoit le culte ſecret des Païens. La tête de Diagoras fut miſe prix pour les avoir révélés.

exemples d'hommes qui par l'intemperance de leur langue ſe ſont precipitez en infinies calamitez : entre leſquels j'en choiſiray un ou deux, pour eſclarcir la matiere ſeulement. Ptolomeus roy d'Egypte, ſurnommé Philadelphus, eſpouſa ſa propre ſœur Arſinoé, & lors y eut un nommé Sotades, qui luy dit, « Tu fiches l'aguillon en un pertuis » qui n'eſt pas licite ». Pour ceſte parole il fut mis en priſon, là où il pourrit de miſere par un long temps, & paya la peine deuë à ſon importun caquet & pour avoir penſé faire rire les autres, il plora luy meſme bien longuement. Autant en feit, & ſouffrit auſſi preſque tout de meſme, un autre nommé Theocritus, excepté que ce fut beaucoup plus aigrement : Car comme Alexandre euſt eſcript & commandé aux Grecs, qu'ils preparaſſent des robbes de pourpre, pource qu'il vouloit à ſon retour faire un ſolemnel ſacrifice aux dieux, pour leur rendre grace de ce qu'ils luy avoient ottroyé la victoire ſur les Barbares : pour ce commandement les villes de la Grece furent contraintes de contribuer quelque ſomme de deniers par teſte : & lors ce Theocritus, « J'ay, dit il, touſjours eſté » en doubte de ce qu'Homere [1] appelloit la mort » purpurée, mais à ceſte heure je l'entens bien ». Ceſte parole luy acquit la haine & la malveillance d'Alexandre le grand. Une autrefois pour

[1] Iliade v, 38.

avoir par un traict de mocquerie reproché au Roy Antigonus, qu'il eſtoit borgne, il le meit en un courroux mortel, qui luy couſta la vie : car ayant Eutropion maiſtre cueux[1] du roy eſté elevé en quelque degré, & en quelque charge à la guerre, le roy luy ordonna qu'il allaſt devers Theocritus pour luy rendre compte, & le recevoir auſſi reciproquement de luy. Eutropion le luy feit entendre, & alla & vint par pluſieurs fois vers luy pour ceſt effect, tant qu'à la fin Theocritus luy dit: « Je » voy bien que tu me veulx mettre tout crud ſur » table, pour me faire manger à ce Cyclops » : reprochant à l'un qu'il eſtoit borgne, & à l'autre qu'il eſtoit cuiſinier: & lors Eutropion luy repliqua ſur le champ : « Ce ſera doncques ſans teſte: » car je te feray payer la peine que merite ceſte » tienne langue effrenée, & ce tien langage forcené » : comme il feit, car il alla incontinent rapporter le tout au roy, qui envoya auſſi toſt trencher la teſte à Theocritus.

XXXIV. Outre les ſuſdits preceptes, il faut encore de jeuneſſe accouſtumer les enfans à une choſe qui eſt très ſaincte, c'eſt, qu'ils dient tousjours verité, pource que le mentir eſt un vice ſervil, digne d'eſtre de tous hay, & non pardonnable aux eſclaves meſmes, qui ont un peu d'honneſteté.

XXXV. Or quant à tout ce que j'ay diſcouru

1 Chef de cuiſine.

& conſeillé par cy devant, touchant l'honneſteté, modeſtie, & temperance des jeunes enfans, je l'ay dit franchement & reſoluëment, ſans en rien craindre ne douter: mais quant au poinct que je veux toucher maintenant, je n'en ſuis pas bien certain, ne bien reſolu, ains en ſuis comme la balance qui eſt entre deux fers, & ne panche point plus d'un coſté que d'autre: tellement que je fais grande doute, ſi je le doy mettre en avant, ou bien le deſtourner: mais pour le moins faut il prendre la hardieſſe de declaret que c'eſt. La queſtion eſt, Si lon doit permettre à ceux qui aiment les enfans de converſer & hanter avec eux, ou bien les en reculer & chaſſer arriere, de ſorte qu'ils n'en approchent, ny ne parlent aucunement à eux. Car quand je conſidere certains peres ſeveres & auſteres de nature, qui pour la crainte qu'ils ont que leurs enfans ne ſoient violez, ne veulent aucunement ſouffrir, que ceux qui les aiment parlent en ſorte quelconque à eux: je crains fort d'en eſtablir & introduire la couſtume: mais auſſi quand de l'autre coſté je viens à me propoſer Socrates, Platon, Xenophon, Æſchines, Cebes, & toute la ſuitte de ces grands perſonnages, qui jadis ont approuvé la façon d'aimer les enfans, & qui par ce chemin ont poulſé de jeunes gens à apprendre les ſciences, & à s'entremettre du gouvernement de la choſe publique, & ſe former au moule de

la vertu, je deviens alors tout autre, & encline à vouloir imiter & enſuivre ces grands hommes là, leſquels ont Euripide [1], pour teſmoing en un paſſage où il dit:

Amour n'eſt pas tousjours celuy du corps,
Un autre y a qui n'appéte rien, fors
L'ame qui ſoit veſtue d'innocence,
De chaſteté, juſtice, & continence.

Auſſi ne faut-il pas laiſſer derriere un paſſage de Platon [2], là où il dit moytié en riant, moytié à bon eſciant, qu'il faut que ceux qui ont fait quelques grandes prouëſſes en un jour de bataille, au retour ayent privilege de baiſer tel qu'il leur plaira entre les beaux: Je diray donc, qu'il faut chaſſer ceux qui ne deſirent que la beauté du corps, & admettre ceux qui ne cherchent qne la beauté des ames: ainſi faut-il fuïr & defendre les ſortes d'amour [3], qui ſe prattiquent à Thebes & en Elide, & ce que lon appelle le raviſſement en Candie, mais bien le faut-il recevoir tel comme il ſe prattique à Athenes, & en Lacedemone:

[1] Fragm. Dicty. verſ. 3.

[2] De Republ. lib. 5.

[3] Ces amours déteſtables étoient le crime des Grecs. S. Paul leur en faiſoit encore de ſon temps des reproches. Socrate & leurs ſages ſe ſont-ils élevés par la ſupériorité de leur raiſon au deſſus d'une paſſion ſi injurieuſe à la nature, j'aime à le croire avec Plutarque. Quand il s'agit de la réputation des hommes, & ſur-tout des grands hommes, l'opinion la plus favorable doit toujours paroître la plus croyable.

toutefois quant à cela, chacun ſuyve en ce propos l'opinion qu'il en aura [1], & ce que bon luy ſemblera.

XXXVI. Au reſte ayant deſormais aſſez diſcouru touchant l'honneſteté & bonne nourriture des enfans, je paſſeray maintenant à l'aage de l'adoleſcence, après que j'auray ſeulement dit ce mot, que j'ay ſouvent repris & blaſmé ceux qui ont introduit une très mauvaiſe couſtume de bailler bien des maiſtres & gouverneurs aux petits enfans, & puis laſcher tout à un coup la bride à l'impetuoſité de l'adoleſcence : là où, au contraire, il falloit avoir plus diligemment l'œil, & faire plus ſoigneuſe garde d'eux, qu'il ne falloit pas des jeunes enfans : car qui ne ſçait, que les fautes de l'enfance ſont petites, legeres, & faciles à rhabiller, comme de n'avoir pas bien obey à leurs maiſtres, ou avoir failly à faire ce qu'on leur avoit ordonné : mais au contraire, les pechez des jeunes

[1] Dans le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, n° 1671, on lit : περὶ μὲν τούτων, ὅπως ἕκαστος αὐτὸς ἑαυτὸν πέπεικεν, ὕτως ὑπολαμβάνει. C'eſt-à-dire, toutefois quant à cela, chacun ſuit en ce propos ſon opinion. Je crois que cette leçon eſt la meilleure. Plutarque ne donne point de conſeil : il rapporte un fait. Il ne s'agit pas ici des amours honteux de Thebes & de l'Elide. Ils ſont condamnés & proſcrits. Mais il y avoit des peres, tels que Plutarque, qui laiſſoient approcher de leurs enfans des ſages qui n'aimoient dans les enfans que la beauté de l'ame. Il y avoit d'autres peres plus ſéveres & plus auſteres, qui ne permettoient pas même à ces ſages d'approcher de leurs enfans. C'eſt ſur cela que Plutarque dit, chacun ſuit en cela ſon opinion.

gens en leur adoleſcence, bien ſouvent ſont enormes & infames, comme une yvrongnerie, une gourmandiſe, larcins de l'argent de leurs peres, jeux de dez, maſques & mommeries, amours de filles, adulteres de femmes mariées. Pourtant eſtoit il convenable de contenir & refrener leurs impetueuſes cupiditez par grand ſoing & grande vigilance: car ceſte fleur d'aage là ordinairement s'eſpargne bien peu, & eſt fort chatouilleuſe & endemenée à prendre tous ſes plaiſirs, tellement quelle a grand beſoing d'une grande & forte bride: & ceux qui ne tirent à toute force à l'encontre pour la retenir, ne ſe donnent de garde, qu'ils laiſſent à leur eſprit la bride laſche à toute licence de mal faire. C'eſt pourquoy il faut que les bons & ſages peres principalement en ceſt aage là, facent le guet, & tiennent en bride leurs jeunes jouvenceaux, en les preſchant, en les menaſſant, en les priant, en leur remonſtrant, en leur conſeillant, en leur promettant, en leur mettant devant les yeux des exemples d'autres, qui pour avoir ainſi eſté debordez & abandonnez à toutes voluptez ſe ſont abyſmez en grandes miſeres & griefves calamitez: & au contraire, d'autres qui pour avoir refrené leurs concupiſcences ont acquis honneur & glorieuſe renommée: car ce ſont comme les deux elements & fondements de la vertu, «l'eſpoir de prix, & la crainte de peine»:

pource que l'eſperance les rend plus prompts à entreprendre toutes choſes belles & louables, & la crainte les rend tardifs à en ozer commettre de vilaines & reprochables.

XXXVII. Brief il les faut bien ſoigneuſement divertir de hanter toutes mauvaiſes compaignies: autrement ils rapporteront tousjours quelque tache de la contagion de leur meſchanceté. C'eſt ce que Pythagoras commandoit expreſſément en ces preceptes ænigmatiques ſous paroles couvertes, leſquels je veux en paſſant expoſer, pource qu'ils ne ſont pas de petite efficace pour acquerir vertu: comme quand il dit, « Ne gouſte point de ceux [1] » qui ont la queuë noire »: c'eſt autant à dire comme, ne frequente point avec hommes diffamez & denigrez pour leur meſchante vie. « Ne » paſſe point la balance »: c'eſt à dire, qu'il faut faire grand compte de la juſtice, & ſe donner bien garde de la tranſgreſſer. « Ne te ſied point » ſur le boiſſeau [2] »: c'eſt à dire, qu'il faut fuir oiſiveté pour ſe prouvoir des choſes neceſſaires à la vie de l'homme. « Ne touche pas à tous en la

[1] Amyot auroit dû traduire: *Ne gouſte point des poiſſons qui ont la queue noire.* Ces poiſſons que Plutarque nomme mélanures, ſont des eſpeces de dorades, connus ſous les noms d'*Oculata*, de *Nigroil*, &c. Ils ſe tiennent preſque toujours dans la vaſe. C'eſt ſans doute pour cela que Pythagore ne vouloit pas qu'on en goûtât.

[2] J'ai déja expliqué ce précepte de Pythagore dans la Vie de Numa Pompilius, Chap. XXV, Tom. 1, pag. 282.

» main » : c'eſt à dire, ne contracte pas legerement avec toute perſonne. « Ne porter pas un anneau » eſtroit : c'eſt à dire, qu'il faut vivre une vie libre, & ne ſe mettre pas ſoymême aux ceps. » N'at- » tizer pas le feu avec l'eſpée » : c'eſt à dire, n'irriter pas un homme courroucé : car il n'eſt pas bon de le faire, ains faut ceder à ceux qui ſont en cholere. « Ne manger pas ſon cœur [1] » : c'eſt à dire, n'offenſer pas ſon ame & ſon eſprit en le conſumant de cures & d'ennuis. « S'abſtenir de » febves [2] » : c'eſt à dire, ne s'entremettre point du gouvernement de la choſe publique, pour ce qu'anciennement on donnoit les voix avec des febves : & ainſi procedoit on aux elections des Magiſtrats. « Ne jetter pas la viande en un pot à » piſſer ». C'eſt, qu'il ne faut pas mettre un bon propos en une meſchante ame : car la parole eſt comme la nourriture de l'ame, laquelle devient pollue par la meſchanceté des hommes. « Ne s'en » retourner pas des confins » : c'eſt à dire, quand on ſe ſent près de la mort, & que l'on eſt arrivé aux extrêmes confins de ceſte vie, le porter pa-

[1] La joie dilate le cœur ; la triſteſſe, l'inquiétude le reſſerrent & en quelque ſorte le dévorent.

[2] C'eſt la féve de marais dont il s'agit. Selon Dioſcoride & Pline, elle appeſantit les ſens, elle donne des inſomnies & du trouble. Eſt-il étonnant qu'elle ait été défendue dans une école, livrée aux calculs & à des méditations profondes. Elle étoit auſſi l'emblême naturel de l'agitation que cauſent les affaires.

tiemment, & ne s'en deſcourager point. Mais à tant je retourneray à mon propos.

XXXVIII. Il faut, comme j'ay dit au paravant, eſloigner les enfans de la compaignie & frequentation des meſchans, ſpecialement des flatteurs. Car je repeteray en ceſt endroit ce que j'ay dit ſouvent ailleurs, & à pluſieurs peres : c'eſt, qu'il n'eſt point de plus peſtilent genre d'hommes, & qui gaſte d'avantage ne plus promptement la jeuneſſe, que font les flatteurs, leſquels perdent & les peres & les enfans, rendant la vieilleſſe des uns, & la jeuneſſe des autres miſerable, leurs preſentans en leurs mauvais conſeils un appaſt qui eſt inevitable, c'eſt la volupté, dont ils les emorchent. Les peres riches preſchent leurs enfans de vivre ſobrement, ceux-cy les incitent à yvrongner : ceux là les convient à eſtre chaſtes, ceux-cy à eſtre diſſolus : ceux là à eſpargner, ceux-cy à deſpendre : ceux là à travailler, ceux-cy à jouër & ne rien faire : diſans, « Qu'eſt-ce que de noſtre vie? » ce n'eſt qu'un poinct de temps : il faut vivre » pendant que lon a le moyen, & non pas languir. » Qu'eſt il beſoing ſe ſoucier des menaçes d'un » pere qui n'eſt qu'un vieil reſveur, qui radotte, » & a la mort entre les dents? un de ces matins » nous le porterons en terre ». Un autre viendra qui luy amenera quelque garce priſe en plein bordeau, & luy donnera à entendre, qu'elle ſera ſa

femme[1]: pour à quoy fournir, le jeune homme deſrobbera ſon pere, & ravira en un coup ce que le bon homme aura eſpargné de longue main, pour l'entretenement de ſa vieilleſſe. Brief c'eſt une malheureuſe generation. Ils font ſemblant d'eſtre amis, & jamais ne diſent une parole franche: ils carreſſent les riches, & meſpriſent les pauvres. Il ſemble qu'ils ayent appris l'art de chanter ſur la lyre, pour ſeduire les jeunes gens: ils eſclattent quand ceux qui les nourriſſent font ſemblant de rire: hommes faux & ſuppoſez, & la baſtardiſe de la vie humaine, qui vivent au gré des riches, eſtans nez libres de condition, & ſe rendans ſerfs de volonté: qui penſent qu'on leur fait outrage, s'ils ne vivent en toute ſuperfluité, & ſi on ne les nourrit plantureuſement ſans rien faire: tellement que les peres qui voudront faire bien nourrir leurs enfans, doivent neceſſairement chaſſer d'auprès d'eux ces mauvaiſes beſtes là: & auſſi en faut-il eſloigner leurs compagnons d'eſchole, s'il y en a aucuns vicieux, car ceux là ſeroient ſuffiſans pour corrompre & gaſter les meilleures natures du monde.

XXXIX. Or ſont bien les regles que j'ay juſques icy baillées, toutes bonnes, honeſtes & utiles: mais celle que je veux à ceſte heure declarer eſt equitable & humaine: c'eſt, que je ne voudrois

[1] Les autres, liſent, & luy produira ſa femme. *Amyot.*

point

point que les peres fuſſent trop aſpres & trop durs à leurs enfans, ains deſirerois qu'ils laiſſaſſent aucunefois paſſer quelque faute à un jeune homme, ſe ſouvenans qu'ils ont autrefois eſté jeunes eux-meſmes. Et tout ainſi que les medecins meſlans & deſtrempans leurs drogues qui ſont ameres avec quelques jus doux, ont trouvé le moyen de faire paſſer l'utilité parmy le plaiſir : auſſi faut-il que les peres meſlent l'aigreur de leurs reprehenſions avec la facilité de clemence : & que tantoſt ils laſchent un petit la bride aux appetits de leurs enfans, & tantoſt auſſi ils leur ſerrent le bouton, & leur tiennent la bride roide, en ſupportant doucement & patiemment leurs fautes : ou bien s'ils ne peuvent faire qu'ils ne s'en courroucent, à tout le moins que leur courroux s'appaiſe incontinent. Car il vaut mieux qu'un pere ſoit prompt à ſe courroucer à ſes enfans, pourveu qu'il s'appaiſe auſſi facilement, que tardif à ſe courroucer, & difficile auſſi à pardonner : car quand un pere eſt ſi ſevere qu'il ne veut rien oublier, ne jamais ſe reconcilier, c'eſt un grand ſigne qu'il hait ſes enfans : pourtant fait il bon quelquefois, ne faire pas ſemblant de veoir aucunes de leurs fautes, & ſe ſervir en ceſt endroit de l'ouye un peu dure, & de la veuë trouble qu'apporte la vieilleſſe ordinairement : de ſorte qu'ils ne façent pas ſemblant de voir ce qu'ils voient, ne d'ouïr ce qu'ils oyent.

Nous ſupportons bien quelques imperfections de noz amis, trouverons nous eſtrange de ſupporter celles de noz enfans? bien ſouvent que noz ſerviteurs yvrongnent, nous ne voulons pas trop aſprement rechercher leur yvrongnerie. Tu as eſté quelquefois eſtroit envers ton fils, ſois luy auſſi quelquefois large à luy donner. Tu t'es aucunefois courroucé à luy, une autrefois pardonne luy. Il t'a trompé par l'entremiſe de quelqu'un de tes domeſtiques meſmes, diſſimule le, & maiſtriſe ton ire. Il aura eſté en l'une de tes meſtairies, où il aura pris & vendu, peut eſtre, une paire de bœufs: il viendra le matin te donner le bon jour ſentant encore le vin, qu'il aura trop beu avec ſes compaignons le jour de devant, fais ſemblant de l'ignorer: ou bien il ſentira le perfum, ne luy en dis mot. Ce ſont les moyens de domter doucement une jeuneſſe petillante.

XL. Vray eſt que ceux qui ſont de leur nature ſujects aux voluptez charnelles, & ne veulent pas preſter l'oreille quand on les reprent, il les faut marier, pource que c'eſt le plus certain arreſt, & le meilleur lien que lon ſçauroit bailler à la jeuneſſe: & quand on eſt venu à ce poinct là, il leur faut chercher femmes qui ne ſoient ne trop plus nobles, ne trop plus riches qu'eux: car c'eſt un precepte ancien fort ſage, « Pren la ſelon toy »: pource que ceux qui les prennent beaucoup plus

grandes qu'eux, ne ſe donnent garde qu'ils ſe trouvent non marys de leurs femmes, mais eſclaves de leurs biens.

XLI. J'adjouſteray encore quelques petits advertiſſemens, & puis mettray fin à mes preceptes. Car devant toutes choſes il faut que les peres ſe gardent bien de commettre aucune faute, ny d'omettre aucune choſe qui appartienne à leur devoir, à fin qu'ils ſervent de vif exemple à leurs enfans, & qu'eux regardans à leur vie, comme dedans un clair miroir, s'abſtiennent à leur exemple de dire choſe qui ſoit honteuſe : car ceux qui reprennent leurs enfans des fautes qu'ils commettent eux-meſmes, ne s'adviſent pas que ſoubs le nom de leurs enfans, ils ſe condamnent eux-meſmes : & generalement tous ceux qui vivent mal ne ſe laiſſent pas la hardieſſe d'oſer ſeulement reprendre leurs eſclaves, tant s'en faut qu'ils peuſſent franchement tanſer leurs enfans. Mais, qui pis eſt, en vivant mal ils leur ſervent de maiſtres & de conſeillers de mal faire : car là où les vieillards ſont deshontez, il eſt bien force, que les jeunes gens ſoient de tout poinct effrontez : pourtant faut-il taſcher de faire tout ce que le devoir requiert, pour rendre les enfans ſages, à l'imitation de celle noble dame Eurydicé [1], laquelle eſ-

[1] Euridice, femme d'Amyntas II, roi de Macédoine, mere de Philippe, aïeule d'Alexandre le Grand. Voyez dans Tacite les

tant de nation Eſclavonne, &, par maniere de dire, triplement barbare, neantmoins pour avoir moyen de pouvoir inſtruire elle meſme ſes enfans, prit la peine d'apprendre les lettres, eſtant desja bien avant en ſon aage. L'epigramme qu'elle en feit, & qu'elle dedia aux Muſes, teſmoigne aſſez comment elle eſtoit bonne mere, & combien elle aimoit cherement ſes enfans.

Eurydicé Hierapolitaine
A de ces vers aux Muſes fait eſtraine,
Qui en ſon cœur luy feirent concevoir
L'honneſte amour d'apprendre & de ſçavoir:
Si que ja mere, & ſes fils hors d'enfance,
Pour acquerir des lettres cognoiſſance,
Où ſont compris des ſages les diſcours,
Elle donna travail à ſes vieux jours.

XLII. Or de pouvoir obſerver toutes les regles & preceptes enſemble, que nous avons cy deſſus declarez, à l'adventure eſt-ce choſe qui ſe peult pluſtoſt ſouhaitter, que conſeiller: mais d'en imiter & enſuivre la plus grande partie, encore qu'il y faille de l'heur & de la proſperité, ſi eſt ce choſe dont l'homme par nature peult bien eſtre capable, & de quoy il peult bien venir à bout.

illuſtres Romaines, Cornélie, mere des Gracques, Aurélie, mere de Jules-Céſar, & Atie, mere d'Auguſte. Tacit. *Dialog. de Orat.* Cap. XXVIII. Quelles meres! & quels éleves! Rien n'approchera jamais de l'inſtruction d'une mere, qui a l'ame grande & élevée. Parmi nous, Blanche a formé S. Louis; & Louis XIV doit beaucoup à Anne d'Autriche.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA LECTURE DES POETES.

LECTURE des poëtes dans la jeuneſſe. Ses avantages. II. *Ses dangers.* III. *Précautions pour en empêcher les mauvaiſes impreſſions.* IV. *Menſonges des poëtes.* V. *Leurs fictions.* VII. *Leurs deſcriptions, leurs imaginations.* IX. *La poéſie eſt une peinture parlante.* X. *Maniere de la juger.* XI. *Comment on profite des mauvais exemples.* XIII. *Leçons que donnent les poëtes.* XV. *Façon de les interpréter.* XXI. *Attention ſur le ſens des expreſſions.* XXV. *Double ſignification de pluſieurs termes.* XXXI. *Avis pour juger les hommes, les mœurs, les actions.* XXXVIII. *Attention ſur la diverſité des eſprits.* XXXIX. *Des peuples.* XLIII. *Obſervations du goût.* XLIV. *Des caracteres.* XLV. *Des vices.* XLVI. *Des vaines ſubtilités.* XLVII. *Des belles qualités.* XLVIII. *Des vertus.* LI. *Correctifs qu'on peut propoſer.* LII. *Etendue qu'on peut donner aux penſées.* LIII. *Maniere dont Homere emploie le blâme & la louange.* LIV. *Parallele des belles penſées des poëtes & des philoſophes.*

COMMENT IL FAUT

QUE LES JEUNES GENS LISENT LES POETES,

ET FACENT LEUR PROFIT DES POESIES[1].

Ce que le poëte Philoxenus diſoit, qu'entre les chairs celles eſtoient les plus ſavoureuſes, qui eſtoient les moins chairs : & entre les poiſſons, ceux qui eſtoient les moins poiſſons : s'il eſt vray ou non, ſeigneur Marcus Sedatus, laiſſons le decider & juger à ceux qui ont, comme diſoit Caton, le palais plus aigu & plus ſenſitif que le cœur. Mais que les bien fort jeunes perſonnes prennent plus de plaiſir, qu'ils obeïſſent plus volontiers, & qu'ils ſe laiſſent plus facilement mener aux diſcours de la philophie, qui tiennent moins du philoſophe, & qui ſemblent plus toſt eſtre dits en jouant qu'à bon eſciant, ceſt choſe toute evidente & notoire : car nous voyons, qu'en liſant non ſeulement les

[1] Ce traiété n'eſt proprement utile qu'à ceux qui liſent les anciens poëtes Grecs ou Latins, pour ſe garder d'en prendre impreſſion d'opinions dangereuſes pour la religion & pour les meurs. *Amyot.* On y voit auſſi comment Plutarque & les Grecs dirigeoient les études de leurs enfans ; qu'elle étoit leur maniere de juger leurs poëtes & leurs dieux.

fables d'Æſope, & les fictions des poëtes, mais auſſi le livre de Heraclides intitulé Abaris, & le Lycon d'Ariſton, là où ſont les opinions que les philoſophes tiennent touchant l'ame, meſlées parmy des contes faicts à plaiſir, ils ſont par maniere de dire ravis d'aiſe & de joye. Pourtant faut il bien avoir l'œil à ce qu'ils ſoient non ſeulement honneſtes ès voluptez du boire & du manger, mais encore plus les accouſtumer à uſer ſobrement du plaiſir & de la delectation en ce qu'ils liront ou eſcouteront, comme d'une faulſe appetiſſante, pour en tirer & faire mieux ſavourer ce qu'il y aura de ſalutaire & de profit : car les portes cloſes d'une ville ne la garderont pas d'eſtre priſe, ſi elle reçoit les ennemis par une ſeule qui ſoit demourée ouverte : ny la continence ès voluptez des autres ſentiments ne preſervera pas un jeune homme d'eſtre depravé, ſi par meſgarde il ſe laiſſe aller aux plaiſirs de l'ouye : ains d'autant qu'elle approche plus près du propre ſiege de l'entendement & de la raiſon, qui eſt le cerveau : d'autant bleſſe & gaſte elle plus celuy qui la reçoit, ſi lon n'en fait bien ſoigneuſe garde. Parquoy n'eſtant à l'adventure pas poſſible ny proffitable avec, interdire de tout point la lecture des poëtes à ceux qui ſont ja de l'aage de ton fils Cleander, & du mien Soclarus, gardons les, je te prie, bien diligem-

ment, comme ceux qui ont plus grand beſoing de guide & de conduitte en leurs lectures, qu'ils n'ont pas en leurs alleures.

II. C'eſt la raiſon pour laquelle il m'a ſemblé, que je te devois envoyer par eſcript ce que n'agueres je diſcouru touchant les eſcripts des poëtes, à fin que tu le liſes, & que ſi tu treuves que les raiſons y deduittes ne ſoient de moindre efficace & vertu que les pierres que lon appelle amethyſtes, que quelques uns prennent, & ſe les attachent autour du col pour ſe garder d'enyvrer en leurs banquets, où ils boivent d'autant, tu en faces part & les communiques à ton Cleander, & en preoccupes ſon naturel, qui pour n'eſtre peſant ny endormy en choſe quelconque, ains par tout eſveillé, vehement & vif, en ſera de tant plus facile à mener par tels advertiſſements,

Au chef du poulpe [1] il y a quelque bien,
Et quelque choſe auſſi qui ne vault rien.

C'eſt pour ce que la chair en eſt plaiſante au gouſt, à qui la mange, mais elle fait ſonger de mauvais ſonges, & imprime en la fantaſie des viſions eſtranges & turbulentes, ainſi comme lon dit: auſſi y a il en la poëſie beaucoup de plaiſir, & bien dequoy repaiſtre & entretenir l'entende-

[1] Dans la tête du polype, qu'à Rome on nomme *polpe*.

ment d'un jeune homme de bon eſprit, mais il n'y a pas moins auſſi de quoy le troubler & le faire vaciller, ſi ſon ouye n'eſt guidée & regie par ſage conduitte. Car on peult bien dire non ſeulement de la terre d'Ægypte, mais auſſi de la poëſie,

Drogues y a peſle-meſle à foiſon,
De medecine & auſſi de poiſon [1] :
Qu'elle produit à ceux-là qui s'en ſervent.
Leans caché eſt amour gracieux,
Deſir, attraict, plaiſir delicieux,
Et doux parler, qui bien ſouvent abuſe
Des plus ſçavans & des plus fins la ruſe.

III. Car la maniere dont elle trompe ne touche point à ceux qui ſont trop groſſiers & trop lourds, ainſi comme reſpondit un jour Simonides, quand on luy demanda pourquoy il ne trompoit les Theſſaliens auſſi bien que les autres Grecs : « Pour ce, dit-il, qu'ils ſont trop ſots & » trop ignorans pour eſtre trompez par moy ». Et Gorgias le Leontin ſouloit dire, « Que la tra- » gædie eſtoit une ſorte de tromperie, de laquelle » celuy qui avoit trompé eſtoit plus juſte, que » celuy qui n'avoit point trompé : & celuy qui » en avoit eſté trompé eſtoit plus ſage, que celuy » qui ne l'avoit point eſté ». Comment ferons nous doncques ? contraindrons nous les jeunes

[1] Homere, Odyſſée IV, 230. Iliade XIV, 216.

gens de monter ſur le brigantin d'Epicurus, pour paſſer pardevant & fuir la poëſie, en leur plaſtrant & bouchant les oreilles avec de la cire non fondue, ne plus ne moins que feit jadis Ulyſſes à ceux d'Ithace? ou ſi plus toſt environnans & attachans leur jugement avec les diſcours de la vraye raiſon, pour les engarder qu'ils ne branlent, & qu'ils n'enclinent par le moyen des allechements du plaiſir, à ce qui leur pourroit nuyre, nous les redreſſerons & preſerverons?

Car Lycurgus [1], le fils du fort Dryas,

n'eut pas l'entendement ſain ne bon quand il feit par tout ſon royaume coupper & arracher les vignes, pour autant qu'il voyoit que pluſieurs ſe troubloient de vin & s'enyvroient: là où il devoit plus toſt, en approcher les Nymphes, qui ſont les eaux des fonteines, & retenir en office un dieu fol & enragé, comme dit Platon, par un autre ſage & ſobre: car la meſlange de l'eau avec le vin luy oſte la puiſſance de nuyre, & non pas enſemble la force de profiter: auſſi ne devons nous pas arracher ny deſtruire la poëſie, qui eſt une partie des lettres & des muſes. Mais là où les fables & fictions eſtranges & theatriques d'icelle, pour la

[1] Lycurgue, roi de Thrace. Voyez le Traité de la Vertu morale, Chap. XXVI.

grande & ſinguliere delectation qu'elles donnent en les liſant, ſe voudroient preſumptueuſement elever, dilater, & eſtendre juſques à imprimer quelque mauvaiſe opinion : alors mettans la main au devant, nous les reprimerons & arreſterons : & là où la grace ſera conjointe avec quelque ſçavoir, & la douceur attrayante du langage ne ſera point ſans quelque fruict, & quelque utilité, là nous y introduirons la raiſon de philoſophie, & deſcouvrirons le profit qui y ſera. Car ainſi comme la mandragore croiſſant auprès de la vigne, & tranſmettant par infuſion ſa force naturelle au vin qui en ſort, cauſe puis après, à ceux qui en boivent, une plus douce, & plus gracieuſe envie de dormir : auſſi la poëſie prenant les raiſons & arguments de la philoſophie, en les meſlant parmy des fables, en rend la ſcience plus aiſée & plus agreable à apprendre aux jeunes gens. Au moyen dequoy, ceux qui deſirent à bon eſcient philoſopher, ne doivent pas rejetter les œuvres de poëſie, mais plus toſt chercher à philoſopher dedans les eſcripts des poëtes, en s'accouſtumant à trier & ſeparer le profit d'avec le plaiſir, & l'aimer : autrement, s'il n'y a de l'utilité, le trouver mauvais, & le rebuter : car aimer le profit qui en vient, eſt certes le commancement de bien apprendre, & comme dit Sophocles,

Qui bien commence en toute choſe, il ſemble
Qu'après la fin au principe reſemble.

IV. En premier lieu doncques, le jeune homme que nous voudrons introduire à la lecture des poëtes, nous l'advertirons qu'il ne doit rien avoir ſi bien imprimé en ſon entendement, ne ſi à la main, que ce commun dire,

Communément poëtes ſont menteurs.

Et mentent aucunefois volontairement, & aucunefois malgré eux: volontairement, pour ce que deſirans plaire aux oreilles, ce que la plus part des liſans demandent, ils eſtiment la verité plus auſtere pour le faire, que non pas le menſonge: car la verité racontant la choſe comme de faict elle a eſté, encore que l'iſſue en ſoit mal-plaiſante, ne laiſſe pas pourtant de la dire: mais un conte qui eſt inventé à plaiſir, ſe gliſſe facilement, & ſe deſtourne habilement de ce qui ennuye à ce qui chatouille d'aiſe & de plaiſir: car il n'y a rime, ny carme, ny langage figuré, ny hauteſſe de ſtyle, ny tranſlation bien priſe, ny douce liaiſon de paroles bien coulantes, qui ait tant de grace, ny tant de force d'attraire, & de retenir, comme a la diſpoſition d'un conte fait à plaiſir, bien entrelaſſé & bien deduit. Mais ne plus ne moins qu'en la painture, la couleur a plus d'efficace pour eſmouvoir, que n'a le

ſimple traict, à cauſe de je ne ſçay quelle reſſemblance d'homme qui deçoit noſtre jugement : auſſi ès poëſies, le menſonge meſlé avec quelque veriſimilitude, excite plus, & plaiſt d'avantage que ne ſçauroit faire toute l'eſtude que lon ſçauroit employer à compoſer de beaux carmes, ny à bien polir ſon langage, ſans meſlange de fables & de fictions poëtiques : d'où vient que l'ancien Socrates, qui toute ſa vie avoit fait grande profeſſion de combatre pour la defenſe de la verité, s'eſtant un jour voulu mettre à la poëſie, à cauſe de quelques illuſions qu'il avoit euës en ſongeant, ne ſe trouva point, à l'eſſay, propre ny ayant bonne grace à inventer des menteries : au moyen dequoy il meit en vers quelques unes des fables d'Æſope, comme n'y ayant point de poëſie, là où il n'y a point de menterie. Car il y a bien des ſacrifices où lon ne danſe point, & où lon ne jouë point des fluſtes, mais nous ne ſçavons point de poëſie [1], où il n'y ait point de fiction & de menterie : pour ce que les vers d'Empedocles, les carmes de Parmenides, le livre de la morſure des beſtes venimeuſes & des remedes de Nicander, & les ſentences de Theognis, ce ſont oraiſons qui ont

[1] Ce témoignage de Plutarque eſt bien remarquable. Point de poëſie ſans fiction & ſans fable. Voyez ce que j'ai remarqué là deſſus dans la Préface du beau poëme des Jardins de Rapin.

emprunté de la poëſie la hauteſſe du ſtyle, & la meſure des ſyllabes, ne plus ne moins qu'une monture, pour eviter la baſſeſſe de la proſe.

V. Quand doncques il y a ès compoſitions poëtiques quelque choſe eſtrange & faſcheuſe ditte touchant les dieux ou demi-dieux, ou touchant la vertu de quelque excellent perſonnage, & de grand renom, celuy qui reçoit cela comme une verité, s'en va gaſté & corrompu en ſon opinion : mais celuy qui ſe ſouvient tousjours, & ſe rameine devant les yeux les charmes & illuſions, dont la poëſie ſe ſert ordinairement à controuver & inventer des fables, & qui luy peult dire à tout propos,

O trompereſſe eſtant plus maculée,
Que n'eſt la peau de l'once tavelée [1].

Pourquoy eſt-ce, qu'en jouant tu fronces tes ſourcils, & pourquoy en me trompant fais tu ſemblant de m'enſeigner ? celuy là n'en ſouffrira jamais rien de mal, ny ne recevra en ſon entendement aucune mauvaiſe impreſſion, ains ſe reprendra ſoy meſme, quand il aura peur de Neptune, craignant qu'il n'ouvre & ne fende la terre juſques à deſcouvrir les enfers, & reprendra auſſi Apollo ſe courrouceant pour le premier homme du camp des Grecs,

[1] L'once eſt une eſpece de panthere. Sa peau eſt marquée de taches.

Luy qui ſi hault ſes louanges chantoit,
Luy qui propos ſemblables en contoit,
Qui au feſtin luy meſme eſtoit aſſis,
C'eſt celuy ſeul qui l'a, non autre, occis [1].

Auſſi reprimera il les larmes d'Achilles treſpaſſé, & d'Agamemnon aux enfers, qui pour le deſir de revivre, & le regret de ceſte vie, tendent leurs foibles & debiles mains : & ſi d'adventure il ſe trouve aucunefois troublé de paſſions, & ſurpris d'enchantement & enſorcellement, il ne faindra point de dire en ſoy-meſme,

Retourne t'en viſtement ſans ſejour
Là-ſus, où eſt la lumiere du jour :
Et retien bien fermement en memoire
Tout ce qui eſt dedans ceſte ombre noire,
Pour le conter cy après à ta femme.

Homere a dit plaiſamment ce mot-là, au lieu de ſon Odyſſée [2], où il deſcrit les enfers, comme eſtant un conte propre à faire devant les femmes, à cauſe de la fiction.

VI. Ce ſont doncques ſemblables choſes que les poëtes faignent volontairement, mais il y en a d'autres en plus grand nombre, qu'ils ne faignent & ne controuvent pas, ains pour ce qu'ils les penſent & les croyent eux meſmes

[1] Ægiſtus qui tua Agamemnon. *Amyot.*

[2] Odyſſée XI, 222. Dans la deſcente d'Ulyſſe aux enfers.

ainſi, ils nous attachent la faulſeté, comme ayant Homere dit de Jupiter [1],

Deux ſorts de mort il meit en la balance,
L'un d'Achilles, l'autre de la vaillance
Du preux Hector, leſquels il ſoubs-peza
Par le milieu : mais d'Hector plus peza
Le ſort fatal, tirant ſa deſtinée
Vers la maiſon aux ombres aſſignée,
Ainſi Phœbus adonc l'abandonna.

Æſchylus a adjouſté à ceſte fiction toute une tragedie entiere [2], laquelle il a intitulée, Le poids ou la balance des ames : faiſant aſſiſter à l'un des baſſins de la balance de Jupiter, d'un coſté Thetis, & de l'autre coſté l'Aurore, leſquelles prient pour leurs fils, qui combattent : & neantmoins il n'eſt homme qui ne voye clairement que c'eſt choſe fainte, & fable controuvée par Homere, pour donner plaiſir & apporter esbahiſſement au lecteur. Mais ce paſſage,

C'eſt Juppiter qui meut toute la guerre,
Dont les humains ſont travaillez ſur terre [3],

Et ceſtuy-cy,

Dieu ſourdre fait de la guerre achoiſon [4]
Quand ruiner il veut une maiſon.

Tous tels propos ſont par eux affermez ſelon la

[1] Iliade XXII, 210.
[2] Elle n'exiſte plus.
[3] Homere, Iliade IV, 84.
[4] Occaſion. Achoiſon eſt un mot poétique qui étoit alors d'uſage.

creance

creance & l'opinion qu'ils ont : en quoy ils ſement parmy nous, & nous communiquent l'erreur & l'ignorance, en laquelle ils ſont touchant la nature des dieux.

VII. Semblablement les eſtranges merveilles des enfers, & les deſcriptions qu'ils en font, ès quelles par paroles effroyables ils nous paignent & impriment des apprehenſions & imaginations de fleuves brulans, de lieux horribles, de tourments eſpouvantables : il n'y a perſonne qui n'entende bien, qu'il y a bien de la fable & de la fiction en cela : ne plus ne moins qu'ès viandes que lon ordonne aux malades, il y a quant & quant beaucoup de la force des drogues medicinales. Car ny Homere, ny Pindare, ny Sophocles, n'ont point eſcript ces choſes des enfers, penſans quelles fuſſent ainſi :

Là où les rivieres dormantes
De la nuit aux eaux croupiſſantes,
Rendent un brouillas infiny
De tenebres en l'air bruny.

Et,

Vers le rocher tout blanc ſur le rivage
De l'Ocean dreſſerent leur voyage [1].

Et,

C'eſt le reflux de l'abyſme profond,
Par où l'on va des enfers au noir fond.

[1] Homere, Odyſſée XXIV, 11.

Et quant à ceux qui redoutent la mort, ou qui la regrettent & lamentent comme choſe pitoyable, ou la privation de ſepulture comme choſe miſerable, en telles paroles,

Ne m'abandonne ainſi ſans ſepulture,
En t'en allant, ſans plorer ma mort dure [1].

Et,

L'ame prenant hors du corps ſa volée,
En ſouſpirant aux enfers eſt allée.
Pour le regret de laiſſer en douleur,
Avant ſon temps, de jeuneſſe la fleur [2].

Et,

Ne me tuez avant que je ſois meure,
Me contraignant d'aller faire demeure
Entre les morts, ſous la terre peſante:
La lumiere eſt à voir trop plus plaiſante.

VIII. Toutes telles paroles (dis-je) ſont de perſonnes paſſionnées, & ja prevenues d'erreur d'opinion: pourtant nous eſmeuvent & troublent elles davantage quand elles nous trouvent pleins de la paſſion & de la foibleſſe de cœur, dont elles procedent. Au moyen dequoy, il ſe faut de bonne heure prouveoir & preparer à l'encontre, ayans tousjours ceſte ſentence qui nous ſonne aux oreilles, « La poëſie ne ſe ſoucie » pas gueres de dire verité »: & ſi y a plus, que la verité de telles choſes eſt très-difficile à trouver & à comprendre, voire à ceux meſmes qui ne

[1] Odyſſée xi, 72.

[2] Homere, Iliade xxii, 362.

travaillent à autre beſongne, qu'à chercher l'intelligence & la cognoiſſance de ce qui eſt, ainſi comme eux meſmes le confeſſent : auquel propos il ſervira d'avoir tousjours en main ces vers d'Empedocles,

Il n'y a œil d'homme qui le ſçeuſt veoir,
Ny de l'ouir aureille n'a pouvoir,
Et n'eſt eſprit humain qui peuſt eſtendre
Son penſement juſqu'à le comprendre.

Et ceux cy de Xenophanes [1],

Il ne ſera & n'a oncques eſté
Homme qui ſceuſt avec certaineté
Que c'eſt des dieux, ny de tout l'univers,
De quoy je vais diſcourant en mes vers.

Semblablement auſſi les paroles de Socrates en Platon, s'excuſant avec ſerment, qu'il ne ſçait, & n'entend rien de ces choſes là : car par ce moyen les jeunes hommes adjouſteront moins de foy au dire des poëtes touchant cela, en l'inquiſition dequoy ils verront que les philoſophes meſmes ſe perdent & s'esblouiſſent.

IX. Encore arreſterons nous davantage la creance du jeune homme, que nous voudrons mettre à la lecture des poëtes, quand premier que d'y entrer nous luy figurerons & deſcrirons,

[1] On doit regretter la perte des poéſies de Xénophane, qui ne vouloit pas qu'on fit naître & mourir les dieux. Il fut banni, & Socrate but de la ciguë, parce qu'ils ne révéroient pas ces dieux.

que c'eſt de la poëſie : en luy faiſant entendre, que c'eſt un art d'imiter, & une ſcience reſpondente à la painture : & luy alleguant non ſeulement ce commun dire, qui eſt en la bouche de tout le monde, « Que la poëſie eſt pain-» ture parlante, & la painture une poëſie muet-» te. » : mais auſſi luy enſeignant, que quand nous voyons un lezard bien paint, ou un ſinge, ou la face d'un Therſites, nous y prenons plaiſir, & le louons à merveilles, non comme choſe belle de ſoy, ains bien contrefaitte après le naturel : car ce qui eſt laid de ſoy, ne peut eſtre beau : mais l'art de bien faire reſembler ſoit choſe belle, ou choſe laide, eſt tousjours eſtimée : & au contraire, qui voulant portraire un laid corps feroit une belle image, ne feroit choſe ny bien ſeante, ny ſemblable. Il ſe trouve des paintres qui prennent plaiſir à paindre des choſes eſtranges & monſtrueuſes, comme Timomachus, qui paignit en un tableau, comme Medée tua ſes propres enfans : & Theon, comme Oreſtes tua ſa mere : Parraſius, la fureur & rage ſimulée d'Ulyſſes : & Chærephanes qui contrefeit des laſcifs & impudiques embraſſements d'hommes & de femmes. Es quels arguments, & ſemblables, par accouſtumance de ſouvent luy recorder, il faut faire que le jeune homme entende, que lon ne loüe pas le faict

en ſoy, duquel on voit la repreſentation, mais l'artifice de celuy qui l'a peu ſi ingenieuſement, & ſi parfaittement repreſenter vif.

X. Pareillement auſſi pource que la poëſie repreſente quelquefois par imitation, de meſchans actes, des paſſions mauvaiſes, & des meurs vicieuſes & reprochables, il faut que le jeune homme ſache, que ce que lon admire en cela, & que lon trouve ſingulier, il ne le doit pas recevoir comme veritable, ny l'approuver comme bon, ains le loues ſeulement, comme bien convenable & bien approprié à la perſonne, & à la matiere ſubjette : car tout ainſi comme il nous faſche & nous deſplait quand nous oyons ou le grongnement d'un pourceau, ou le cry que fait une rouë mal ointe, ou le ſifflement des vents, ou le mugiſſement de la mer : mais ſi quelque bouffon & plaiſant le ſçait bien contrefaire, comme Parmeno jadis contrefaiſoit le cochon, & un Theodorus les grandes rouës à puiſer l'eau des puits, nous y prenons plaiſir. Semblablement auſſi fuyons nous une perſonne malade ou pourrie d'ulceres, comme choſe hydeuſe à voir, & neantmoins quand nous venons à veoir le Philoctetes d'Ariſtophon, & la Jocaſta de Silanion, où l'un eſt deſcript, comme tombant par pieces, & l'autre comme rendant l'eſprit, nous en recevons delectation grande : auſſi le

jeune homme liſant ce que Therſites un plaiſant, ou Siſyphus un amoureux desbaucheur de filles, ou Batrachus un maquereau va diſant ou faiſant, ſoit inſtruict & adverty de louër l'art & la ſuffiſance de celuy qui les a bien ſceu naïfvement repreſenter, mais au demourant de blaſmer & deteſter les actions & conditions qu'il repreſente : car il y a grande difference entre repreſenter bien, & repreſenter choſe bonne : pource que le repreſenter bien, c'eſt à dire, naïfvement & proprement ainſi qu'il appartient : or les choſes deshonneſtes ſont propres & convenables aux perſonnes deshonneſtes : & comme les ſouliers du boiteux Demonides, qui avoit les pieds bots, leſquels ayant perdus il prioit aux dieux, qu'ils fuſſent bons à celuy qui les luy avoit deſrobbez : ils eſtoient bien mauvais de ſoy, mais bons & propres pour luy. Auſſi ce propos,

Si violer la juſtice & le droict
Il eſt licite à l'homme en quelque endroict,
C'eſt pour regner qu'il le ſe doit permettre,
Au demourant rien de mal ne commettre [1].

Et ceux-ci,

Cherche d'avoir d'homme droict le renom,
Mais les effects & juſtes œuvres non :
Ains va faiſant tout ce, dont tu verras
Que recevoir du proffit tu pourras.

[1] Euripide, Phœnic.

Et ceux-cy,

Si ne la prens, je pers tout un talent [1],
Auquel ſon doire on dit equivalent :
Et puis eſt-il poſſible que je vive,
Ayant failly à telle lucrative ?
Pourray-je bien dormir, après avoir
Refuſé tant d'atgent à recevoir ?
Mon ame eſtant hors de ce monde oſtée,
N'en ſera elle aux enfers tourmentée,
Comme ayant trop mauditement meſpris
Contre ce ſainct talent d'argent non pris [2] ?

Ce ſont tous meſchants propos, & faux, mais qui conviennent bien à un Etheocles, à un Ixion, & à un vieillard uſurier.

XI. Si doncques nous advertiſſons les jeunes gens que les poëtes n'eſcrivent pas telles choſes, comme s'ils les louoyent & les approuvoient, mais que ſçachans bien que ce ſont mauvais & meſchans langages, ils les attribuent auſſi à de mauvaiſes & meſchantes perſonnes : en ce faiſant ils ne recevront aucunes pernicieuſes impreſſions des poëtes, ains au contraire la ſuſpicion qu'ils prendront de la perſonne qui parlera, leur fera incontinent trouver mauvaiſe la parole & la ſentence, comme eſtant faicte ou ditte par une meſchante & vicieuſe perſonne. A quoy ſervira d'exemple ce que fait Paris en Homere,

[1] 4668 livres de notre monnoie. | [2] Euripide, Ixion.

qui s'enfuyant de la bataille s'en va coucher dedans le lict avec la belle Helene : car n'ayant le poëte nulle part ailleurs introduit homme qui aille de plein jour coucher avec ſa femme, il monſtre aſſez clairement, qu'il juge & repute telle incontinence reprochable & honteuſe. En quoy il faut auſſi bien prendre garde ſi le poëte meſme en donne point quelque demonſtration, qu'il tienne luy-meſme tels langages pour mauvais, ainſi comme a fait Menander au prologue de ſa comedie qu'il appelle Thais :

Muſe dy moy qui eſt cette effrontée,
Belle non moins que fine & affettée,
A ces amants faiſant dix mille torts,
Leur demandant, & les chaſſant dehors,
Ne leur portant à nul affection,
Et leur uſant à tous de fiction ?

Deſquels avertiſſemens Homere entre autres uſe très-ſagement : car il reprent & blaſme ordinairement les mauvais propos, avant que de les faire dire : &, au contraire, il loüe & recommande les bons, en ceſte maniere,

Lors il luy teint un propos doux & ſage [1].

Et ailleurs,

En s'approchant, d'un parler luy uſa
Si gracieux, que ſon ire appaiſa [2].

[1] Homere, Odyſſée VI, 148. [2] Iliade II, 189.

Et en reprenant le mauvais avant le coup, il ſemble qu'il proteſte par maniere de dire, & qu'il denonce que lon s'en donne de garde, & que lon ne s'y arreſte point, non plus qu'à choſe de mauvais & dangereux exemple : comme quand il veut deſcrire les groſſes paroles que dit Agamemnon au presbtre d'Apollo, abuſant irreverемment de ſa dignité, il met devant,

Cela au fils d'Atreus point ne pleut,
Ains de deſpit que ſon gros cœur en eut,
Il renvoya le presbtre malement [1].

Ce, malement, ſignifie qu'il le renvoya traitté outrageuſement, temerairement, & ſuperbement, outre toute honeſteté du devoir. Auſſi fait-il prononcer à Achilles des paroles outrageuſes & temeraires,

Yvrongne aux yeux éhontez comme un chien,
Au cœur de cerf, qui de valeur n'a rien [2].

y adjouſtant & ſubjoignant un meſme jugement qu'aux autres,

Achilles dit, de rechef furieux,
Au fils d'Atreus propos injurieux,
N'eſtant encor point ſon ire aſſouvie [3].

Car il eſt vrayſemblable que rien ne peut eſtre

[1] Iliade 1, 24. Agamemnon renvoya le prêtre Chryſès.
[2] Iliade 1, 225.
[3] Iliade 1, 223.

beau ny honeſte, qui ſoit dit aſprement & en cholere. Ce qu'il obſerve non ſeulement aux paroles, mais auſſi aux faicts,

> Ainſi parla, puis au corps deſpouillé
> Du preux Hector feit un acte ſouillé,
> De peu d'honneur, l'eſtendant ſur ſa face
> Tout de ſon long, auprès du lit & place
> Où Patroclus vivant ſouloit coucher [1].

XII. Il uſe auſſi fort à propos d'autres reprehenſions, après les choſes paſſées, donnant luy meſme ſa ſentence touchant ce qui s'eſt dit ou fait peu devant. Comme, pour exemple, après la narration de l'adultere de Mars, il fait que les dieux diſent,

> Ce n'eſt vertu que faire œuvre illicite,
> Car le boiteux attrappe enfin le viſte [2].

Et en un autre paſſage, après l'audace preſumptueuſe de Hector, & ſa brave vanterie, il dit:

> Le haut parler d'Hector, en ſe vantant,
> Alla Juno contre luy irritant [3].

Et touchant le coup de fleſche que deſlacha Pandarus,

> Ainſi Pallas avec ſon fainct langage,
> Perſuada ſon eſprit trop volage [4].

[1] Iliade xxiii, 24. Odyſſée viii, 329.
[2] Iliade viii, 298.
[3] Iliade iv, 104.

XIII. Telles ſentences doncques, & telles opinions des poëtes, qui ſont couchées en paroles expreſſes, ſont aiſées à diſcerner & cognoiſtre à qui y veut un peu prendre garde : mais encores donnent ils d'autres inſtructions par les faicts, ainſi comme lon dir, que Euripides reſpondit un jour à quelques uns qui blaſmoient Ixion, en l'appellant malheureux & maudit des dieux : « Auſſi ne l'ay-je ja- » mais laiſſé, ce leur dit-il, ſortir hors de l'eſcha- » faud, que je ne l'aye attaché & cloué bras & » jambes à une rouë ». Il eſt bien vray, qu'en Homere il n'y a point de telle maniere de doctrine en termes exprès, mais qui voudra conſiderer un peu de près, les fables & fictions qui ſont les plus blaſmées en luy, il y trouvera au dedans une très-utile inſtruction & ſpeculation couverte, combien que quelques-uns les tordans à force, & les tirans, comme lon dit, par les cheveux, en expoſitions allegoriques (ainſi que nous les appellons maintenant, là où les anciens les nommoient Souſpeçons) vont diſant, que la fiction de l'adultere de Mars avec Venus [1], ſignifie, que quand la planette de Mars vient à eſtre conjoincte avec celle de Venus en quelques nativitez, elle rend les perſonnes enclines à adulteres : mais quand le ſoleil vient à ſe lever là-deſſus, leurs adulteres ſont ſubjects à eſtre deſcouverts & pris

[1] Odyſſée VIII, 226.

ſur le faict. Quant à l'embelliſſement de Juno, & à la fiction du tiſſu qu'elle emprunta de Venus [1], ils veulent que cela ſignifie une purgation & purification de l'air, qui ſe fait quand on approche du feu : comme ſi le poëte luy meſme ne donnoit pas les ſolutions & expoſitions de telles doutes : car en la fable de l'adultere de Venus ſon intention n'eſt autre, que de donner à entendre, que la muſique laſcive, les chanſons diſſoluës, & les propos que lon tient ſur des mauvais arguments, rendent les meurs des perſonnes deſordonnées, leurs vies lubriques & effeminées, les hommes ſubjects à leur plaiſir, aux delices, aux voluptez, & aux amours de folles femmes.

Souvent changer de licts delicieux,
De baings auſſi, & d'habits precieux [2].

Pourtant fait il qu'Ulyſſes commande au muſicien qui chantoit ſur la lyre :

Change propos, & dis en ta chanſon
Du grand cheval de Troye la façon [3].

Nous donnant là-deſſous un bon enſeignement, qu'il faut que les chantres, muſiciens & poëtes prennent les arguments de leurs compoſitions des hommes ſages & vertueux : & en la fiction de Juno il a très-bien voulu monſtrer, que l'a-

[1] Iliade XIV, 197. C'eſt la fable célèbre de la ceinture de Vénus.
[2] Odyſſée VIII, 249.
[3] Odyſſée V, 492.

mour & la grace que les femmes gaignent ſur les hommes par charmes, ſorcelleries, & enchantemens, avec fraudes & tromperies, non ſeulement eſt choſe de peu de durée, mal aſſeurée, & dont l'homme ſe laſſe, & ſe faſche bien toſt, mais auſſi qui ſe tourne le plus ſouvent en courroux & aſpre inimitié, auſſi toſt que la volupté en eſt paſſée : car il fait que Jupiter en ce lieu là menaſſe ainſi Juno, & luy uſe de telles paroles,

> Tu cognoiſtras alors, que profité
> Rien ne t'aura du lict la volupté,
> Que, me tirant à part hors l'aſſemblée
> Des dieux, par dol tu as euë à l'emblée [1].

XIV. Car le recit, & la repreſentation des œuvres vicieuſes, pourveu qu'à la fin elle rende à ceux qui les ont faittes la honte, le deshonneur & le dommage qu'ils meritent, elle ne nuit point, ains plus toſt profite aux eſcoutans : pour ce que les philoſophes uſent d'exemples pris des hiſtoires, pour admoneſter & inſtruire les liſans par choſes qui realement ſont, ou qui ont eſté : mais les poëtes inventent & controuvent les choſes, par leſquelles ils nous veulent enſeigner. Qui plus eſt, tout ainſi comme Melanthius, fuſt ou en jeu, ou à bon eſciant, diſoit que l'eſtat d'Athenes demouroit ſur ſes pieds, & ſe main-

1 Iliade XV, 320.

tenoit par la diviſion qui eſtoit entre les orateurs, à cauſe qu'ils ne penchoient pas tous d'un coſté, & ainſi par le diſcord qui regnoit entre ceux qui manioient les affaires, il ſe faiſoit tousjours quelque contrepoids à l'encontre de ce qui eſtoit dommageable à la choſe publique : auſſi les contrarietez qui ſe trouvent entre les dicts des poëtes, oſtans reciproquement la foy les uns aux autres, empeſchent que ce qu'il y a de dangereux & de nuiſible ne ſoit de ſi grand poids. Quand doncques en approchant telles ſentences l'une de l'autre, il nous apparoiſtra qu'il y aura contradiction evidente, alors il faudra encliner & favoriſer à la meilleure : comme,

Souvent, mon fils, les habitans des cieux
Font tresbucher les hommes ſoucieux.

Au contraire,

Il n'y a rien, pour ſa faute excuſer,
Si à la main, que les dieux accuſer.

Et ceux-cy,

Prens ton plaiſir à des biens amaſſer,
Non à ſçavoir ou vertu prochaſſer.

Au contraire,

C'eſt choſe trop groſſiere, que d'avoir
Planté de biens, & rien plus ne ſavoir.

Et ailleurs,

A [1].

Qu'eſt-il beſoing pour les dieux que tu meures?

B.

Il eſt meilleur. Faire ſervice aux dieux
Ne m'a jamais ſemblé laborieux.

XV. Toutes telles diverſitez & contrarietez de ſentences ont leurs ſolutions preſtes à la main, ſi (comme nous avons dit peu devant) nous addreſſons le jugement des jeunes gens, à adherer à la meilleure. Mais quand il ſe trouvera quelque propos dit meſchamment, & que la reſponſe n'y ſera pas toute prompte pour le confondre ſur le champ, il le faudra lors refuter & condamner par autres ſentences contraires que les meſmes poëtes auront eſcrittes ailleurs, ſans autrement s'en offenſer ny courroucer à eux, ains eſtimer que ce ſont propos dicts par jeu, ou ſeulement pour repreſenter le naturel de quelque perſonnage. A l'encontre doncques des fictions qui ſont en Homere, quand il fait que les dieux ſe jettent les uns les autres du haut en bas, ou qu'ils ſont bleçez en bataille par les hommes, ou qu'ils tanſent les uns aux autres, & qu'ils ont debats enſemble, tu pourras ſur le champ oppoſer, ſi tu veux, ce qu'il dit,

[1] Ces lettres A. B. déſignent les interlocuteurs d'une ancienne tragédie qui n'exiſte plus.

Tu pouvois bien, ſi tu euſſes voulu,
Tenir propos qui euſſent mieux valu [1].

Et certainement tu parles & entends bien mieux les matieres ailleurs en ces paſſages,

Les dieux vivans ſans travail à leur aiſe [2].

Et en ceſt autre,

Les dieux ſeuls ont joye perpetuelle [3].

Et ailleurs,

Les dieux pour eux ont retenu lieſſe,
Et reſigné aux hommes la triſteſſe [4].

XVI. Car ce ſont là les vrayes & certaines opinions que lon doit avoir des dieux, & toutes ces autres fictions là, ont eſté controuvées ſeulement pour donner plaiſir aux liſans. Au cas pareil là où Euripides en un lieu dit,

Les dieux puiſſans, trop plus que nous ne ſommes,
Vont abuſant nous autres pauvres hommes
Par pluſieurs tours de ruze trompereſſe.

Il y faudra adjouſter ce qu'il dit trop mieux, & plus veritablement, en un autre paſſage,

Si quelque mal les dieux aux hommes font,
Certainement vrays dieux plus ils ne ſont.

Et comme ainſi ſoit, que Pindare die fort aigrement & vindicativement en un lieu,

1 Iliade VII, 358.
2 Odyſſée IV, 805.
3 Odyſſée VI, 46.
4 Iliade XIV, 525.

Il

Il faut tout tenter & faire,
Pour ſon ennemy desfaire [1].

Il luy faut oppoſer, voire mais tu dis toy meſme en un autre paſſage,

Tousjours d'une douceur traitreſſe
La fin eſt pleine de deſtreſſe [2].

Et Sophocles dit en un lieu,

Le gaing tousjours eſt choſe delectable,
Quoique n'en ſoit le moyen veritable.

Mais nous avons entendu de luy en un autre paſſage,

Jamais ne fut de bon fruict rapporteur
Un parler vain & langage menteur.

Et à l'encontre de ces propos, qui ſe liſent touchant l'avoir & la richeſſe :

Richeſſe prend ce qui eſt acceſſible,
Et ce qui eſt du tout inacceſſible.

Et,

Poſſible n'eſt, que de ſes amours puiſſe
Jouir le pauvre encor qu'il en jouiſſe.

Au contraire,

Langue diſerte eſt cauſe, qu'un viſage
Laid & hideux nous ſemble beau & ſage.

On luy peut mettre à l'encontre pluſieurs autres bonnes ſentences de Sophocles meſme :

[1] Iſthmiques, Od. IV. [2] Iſthmiques, Od. V.

L'homme qui n'eſt de biens mondains fourny,
Ne laiſſe pas d'eſtre d'honneur garny.

Et ceſte cy,

Pour mendier, l'homme pis ne vaut mie,
Prouveu qu'il ait ſageſſe & preudhommie.

Et d'autres,

Dequoy ſert tant de vertus aequerir,
Veu que cela qui fait l'homme florir
En tout bon heur, la richeſſe opulente,
Vient de malice & ruze fraudulente?

XVII. Menander auſſi veritablement en quelque endroict a un peu trop hault loué & exalté la concupiſcence de volupté, meſmement pour ceux qui de nature ſont chauds, aſpres, & d'eux meſmes ſubjects à l'amour :

Tout ce qui eſt en ce monde vivant,
Et la chaleur du ſoleil recevant,
Commune à tous, il eſt, il a eſté,
Et ſera ſerf tousjours à volupté.

Mais toutefois ailleurs il nous en deſtourne, & nous retire fort à l'honneſteté, refrenant l'inſolence de l'impudicité quand il dit,

La volupté de deshonneſte vie
Tousjours en fin de reproche eſt ſuyvie.

XVIII. Ces derniers propos ſont à demy contraires aux premiers, mais bien ſont ils meilleurs & plus utiles : ainſi ceſt approchement de

propos contraires, en les conſiderant ainſi l'un devant l'autre, fera l'un des deux effects, car ou il attirera les jeunes gens à ce qui ſera le meilleur, ou pour le moins il oſtera & diminuera de la foy aux pires : mais ſi d'adventure les poëtes ne baillent eux meſmes les reſponſes & ſolutions à quelques propos eſtranges qu'ils diront, il ne ſera pas mauvais de leur oppoſer les ſentences contraires d'autres hommes illuſtres, pour les mettre à l'eſpreuve de la balance, à l'encontre des meilleurs : comme, pour exemple, le poëte Alexis emeut à l'adventure quelques uns par ces vers,

Si l'homme eſt ſage, il doit de tous coſtez
Aller faiſant amas de voluptez :
Dont il y a trois eſpeces notables
A conſerver la vie profitables :
La premiere eſt, manger : & la deuxieme,
Boire : Venus vient après, la troiſieme :
Oultre cela, toute fruition
D'aiſe ſe doit nommer acceſſion.

Mais il leur faut à l'oppoſite ramener en memoire ce que le ſage Socrates ſouloit dire, « Que » les hommes vicieux vivent pour manger & » pour boire, mais que les gens de bien boivent » & mangent pour vivre » : & ſemblablement à l'encontre du poëte qui dit,

Contre un meſchant meſchanceté eſt bonne :

commandant par maniere de dire, que lon ſe rende ſemblable aux meſchants : on peut oppoſer ceſte notable reſponſe de Diogenes, lequel interrogué, « Comment on ſe pourroit le mieux ven-» ger de ſon ennemy» , reſpondit, « En ſe ren-» dant ſoy meſme homme de bien & d'honneur».

XIX. Et faut auſſi uſer de la prudence de Diogenes à l'encontre de Sophocles, lequel a emply un million d'hommes de deſeſpoir par ces vers qu'il a eſcripts touchant la religion & confrairie des myſteres de Ceres,

O très heureux les enfans des confreres,
Qui ayans véu les ſecrets des myſteres
Vont aux enfers. Il n'y a que ceux là
Qui puiſſent eſtre en vie pardelà :
Les autres tous devallans y endurent
Des griefs tourmens, qui ſans fin tousjours durent.

Diogenes ayant ouy ce propos, demanda tout haut, « Qu'eſt-ce que tu dis : le larron Patæcion » eſtant decedé, aura il plus heureuſe condition » de ſon eſtre après ceſte vie, que n'aura Epa-» minondas, ſeulement pour ce qu'il aura eſté » de la religion & de la confrairie des myſteres» ? Car à Timotheus en plein theatre, où il chantoit un ſien poëme qu'il avoit compoſé à la louange de Diane, & l'appelloit par les ſurnoms que les poëtes ont accouſtumé de luy bailler, « Furieuſe, inſenſée, enragée, forſennée » :

Cineſias reſpondit ſur le champ tout hautement, « Que puiſſes tu avoir une fille qui ſoit telle ». Auſſi fut-ce bien gentiment reſpondu à Bion à l'encontre de ces vers de Theognis,

L'homme ne peut faire ne dire rien,
Quand pauvreté l'eſtraint en ſon lien,
Et a ſa langue au palais attachée:

« Comment doncques babilles tu tant, veu que » tu es pauvre, & nous romps la teſte de ton » caquet » ?

XX. Auſſi ne faut-il pas omettre les occaſions des paroles & ſentences adjacentes ou meſlées parmy les propos que nous cognoiſtrons meriter d'eſtre corrigez : mais tout ainſi que les medecins diſent que la mouſche cantharide eſt bien un mortel poiſon, & toutefois que les ailes & les pieds ont force d'aider au contraire, & de diſſoudre ſa mortelle puiſſance : auſſi ès dicts des poëtes un ſeul nom, ou un ſeul verbe, mis auprès de ce que lon a peur qui nuiſe, rendra bien ſouvent plus debile & plus foible ſa force de tirer le lecteur à mal : au moyen dequoy il s'y faut attacher, & plus amplement declarer la ſignifiance deſdicts mots : comme, pour exemple, aucuns font en ces vers icy,

C'eſt l'ordinaire aux humains malheureux,
Tondre leur chef, & larmoyer ſur eux [1].

1 Odyſſée IV, 197.

Et en ceux cy,

Chetifs humains ſont à miſere nez,
Et à tous maux par les dieux deſtinez [1].

Car le poëte ne dit pas abſoluëment aux humains que les dieux ayent ptedeſtiné de vivre en douleur & malheur, mais il le dit aux fols & ecervelez, leſquels eſtans ordinairement cauteleux & miſerables pour leurs meſchancetez, il a accouſtumé d'appellet Deilous & Oizyrous [2].

XXI. Il y a encore un autre moyen de divertir & deſtourner les intelligences des propos poëtiques en bonne part, leſquels on pourroit autrement prendre en mauvaiſe, par l'interpretation de la ſignifiance, en laquelle ils ont accouſtumé de prendre les mots, à quoy il vaut mieux exerciter les jeunes eſcholiers, que non pas à l'intelligence de certaines paroles obſcures que nous appellons glottas, pour ce que cela eſt plein de grand ſçavoir, & de delectation, comme de ſçavoir pourquoy ce mot Rigedané [3] aux poëtes ſignifie malle mort, c'eſt pour autant que les Macedoniens appellent la mort Danos: & les Æoliens appellent la victoire que lon gaigne par patience & par continuation de perſeverance, Cammonie [4]: les Dryopiens appellent les dieux, Popi [5].

[1] Iliade xxiv, 525.

[2] Δειλὸς & ὀιζυρός. Ces mots grecs & les ſuivans ſont dans l'édition d'Amyot. On ne doit pas les ſupprimer.

[3] ῥιγεδανὸς.

[4] καμμονίη.

[5] πόπους.

XXII. Cela eſt utile & du tout neceſſaire : ſi nous voulons recevoir utilité, non pas dommage, de la lecture des poëtes, ſçavoir comment & en quelle ſignification ils uſent des noms des dieux, & auſſi des appellations, c'eſt à dire, dictions qui ſignifient biens & maux, & que c'eſt qu'ils entendent quand ils nomment Pſychen [1], c'eſt à dire, l'ame : & Mœran [2], c'eſt à dire, la deſtinée : & ſi ce ſont termes qui ne ſe prennent qu'en une ſignification, ou en pluſieurs, en leurs eſcripts, comme beaucoup d'autres. Car ce mot Oicos [3] ſignifie aucunefois la maiſon où lon demeure, comme quand il dit :

En la maiſon au comble haut levé [4] :

Aucunefois il ſignifie le bien, & le revenu, comme là où il dit,

Journellement ma maiſon on me mange [5].

Et ce mot Bios [6], c'eſt à dire vie, aucunefois ſe prent pour vivre, comme en ce vers,

Luy voulant mal Neptune, par envie,
Diminua la pointe de ſa vie [7].

Et aucunefois il ſignifie les facultez & les biens,

[1] ψυχήν.
[2] μοῖραν.
[3] οἶκος.
[4] Odyſſée v, 42.
[5] Odyſſée, iv, 318.
[6] βίον.
[7] Iliade xiii, 562. Amyot ſe trompe très-fort en cet endroit. Homere dit que Neptune, qui veut du bien à Antilochus, émouſſe la pointe d'un trait pour lui ſauver la vie.

Et ce pendant d'autres mangent ma vie [1].

Ce terme auſſi Halyin [2], il le prent aucunefois pour eſtre faſché & ennuyé, comme quand il dit,

Ainſi parla, mais elle mal contente
Se departit, en ſon cœur fort dolente [3].

Quelquefois il ſignifie ſe resjouïr & ſe glorifier,

Te glorifies tu
Pour un beliſtre Irus avoir battu [4]?

Et Thoazin [5] aucunefois ſignifie, ſe mouvoir impetueuſement, comme quand Euripides dit,

De l'Ocean ſe mouvant la balene.

& ſignifie auſſi ſe ſeoir & ſe repoſer, comme quand Sophocles [6] dit,

Mes beaux amis, quelle eſt l'occaſion
De ceſte voſtre eſtrange ſeſſion?
Que veulent dire à l'entour de vos teſtes
Rameaux de ceux qui viennent aux requeſtes [7]?

XXIII. C'eſt auſſi fait dextrement, que d'accommoder la ſignification & l'uſage des paroles aux choſes qui ſe preſentent, ainſi comme les grammairiens enſeignent, que les mots prennent

[1] Odyſſée XIII, 419.
[2] ἀλύσ.
[3] Iliade V, 352.
[4] Odyſſée VIII, 332.
[5] θοάζ.
[6] Œd. Tyr., v. 2.
[7] Ces vers paroiſſent inintelligibles. Pour les entendre, il faut ſe rappeller que dans l'antiquité ceux qui ſupplioient ſe tenoient près des autels, ayant ſur la tête ou à la main des branches de laurier & d'olivier. On les comprend alors aiſément.

diverſe ſignifiance ſelon la diverſité de la matiere ſubjecte : comme,

> La nef petite entre les autres priſe,
> Mais en la grand' charge ta marchandiſe [1].

Car ce mot Ænin [2] en ces vers ſignifie Epænin, c'eſt à dire, louer : mais louer en ce lieu là vaut autant à dire, comme refuſer ou rejetter : ne plus ne moins qu'en une commune façon de parler nous avons accouſtumé de dire, Cela va bien, ou, bon prou luy face, quand nous ne voulons point de quelque choſe, ou que nous ne l'acceptons point : auſſi diſent aucuns, que Proſerpine pour ceſte cauſe a eſté appellée Epænen, pource que c'eſt une deeſſe qui eſt à rejetter.

XXIV. Laquelle difference & diverſité de ſignification des vocables il convient obſerver premierement ès plus grandes choſes, & qui ſont de plus grande conſequence, comme ès noms des dieux : & pource commencerons nous à enſeigner aux jeunes gens, que les poëtes uſent des noms des dieux, entendans aucunefois leur eſſence meſme, & aucunefois les forces & puiſſances que ces dieux là donnent, ou auxquelles ils preſident, appellans ces deux choſes par un ſeul

[1] Héſiode, Op. & Di. 11, 261. Priſe un petit vaiſſeau; mais charge ta marchandiſe ſur un grand.
[2] *ἀινῶ.*

meſme mot : comme, pour exemple, quand Archilochus faiſant ſa priere dit,

> Sire Vulcain eſcoute ma demande,
> En m'ottroyant ce que je te demande
> A deux genoux : & me donne les biens
> Que quand tu veux tu peus donner aux tiens.

Il eſt tout evident, qu'il invocque là le dieu propre. Mais là où parlant du mary de ſa ſœur, qui avoit eſté noyé en la mer, il dit, qu'il euſt porté plus patiemment ſa calamité,

> Si Vulcain euſt ſon chef & corps aimé
> Dedans ſes beaux veſtements conſumé :

il entend du feu, & non pas de l'eſſence du dieu. Pareillement Euripides diſant en ſon jurement,

> Par Jupiter les aſtres regiſſant,
> Et Mars de ſang eſpandu rougiſſant,

il eſt bien certain qu'il parle des dieux : mais quand Sophocles dit,

> Mars eſt aveugle, ô dames, & ſans yeux,
> Rompant tout comme un ſanglier furieux,

il faut entendre là de la guerre : ne plus ne moins qu'il le faut prendre pour le fer en ce lieu d'Homere,

> Dont Mars trenchant au long du clair Scamandre
> A maintenant le noir ſang fait eſpandre [1].

[1] Iliade VII, 136.

XXV. Comme ainſi ſoit doncques, qu'il y a pluſieurs termes & vocables doubles, ayans pluſieurs diverſes ſignifications : il faut entendre & retenir, que par ces mots Dios & Zenos, qui ſignifient Jupiter, les poëtes entendent aucunefois le dieu en ſon eſſence, & quelquefois la fortune, & quelquefois la fatale deſtinée : car quand ils diſent,

O Jupiter regnant ſur le mont Ide [1].

Et ailleurs,

O Jupiter qui eſt plus que toy ſage ?

Ils parlent en ces lieux là, & autres ſemblables, du dieu : mais quand en diſcourant des cauſes des choſes qui ſe font, il vient à les nommer en diſant,

D'hommes vaillants elle jetta grand nombre,
Avant leur temps, en la tenebreuſe umbre
Des creux enfers. Le vouloir tel eſtoit
De Jupiter, qui cela permettoit [2].

En ce lieu là il entend par Jupiter la fatale deſtinée. Car il n'eſt pas vrayſemblable que le poëte penſaſt, que dieu autrement machinaſt du mal aux hommes, mais bien veut-il en paſſant donner à entendre que la neceſſité des choſes humaines eſt telle, qu'il eſt fatalement predeſtiné à toutes villes, toutes armées, & tous capitaines, s'ils

[1] Iliade III, 276. | [2] Iliade I, 3.

ſont bien ſages, que leurs affaires auſſi neceſſairement proſpereront, & qu'ils viendront en fin au deſſus de leurs ennemis : mais ſi au contraire, ſe laiſſant aller à leurs paſſions, & tombans en erreurs, ils viennent à avoir des differents, & à entrer en querelles les uns contre les autres, comme feirent ceux-cy, il eſt force qu'il en ſourde tout trouble, tout deſordre, & que finablement l'iſſue n'en vaille rien.

Conſeils qui ſont à mal faire obſtinez,
A porter fruicts tels ſont predeſtinez.

Et toutefois quand Heſiode fait, que Prometheus conſeille à Epimetheus ſon frere,

Ne reçoy dons que Jupiter t'envoye
Du ciel en terre, ainçois les lui renvoye [1] :

Il uſe là du nom de Jupiter voulant ſignifier la puiſſance de fortune : car il appelle tous les biens de fortune dons de Jupiter, comme richeſſe, mariages, eſtats, & tous autres biens exterieurs, dont la poſſeſſion eſt inutile à ceux qui n'en ſçavent pas bien uſer : & pourtant eſtimoit il que Epimetheus eſtant homme de nulle valeur, & ſans entendement, devoit craindre & eviter toutes telles proſperitez de la fortune, comme voyant bien qu'il eſtoit pour en recevoir honte, perte & dommage, plus toſt qu'autrement. Et ſemblablement quand il dit,

[1] Opera & Di. 1, 66.

N'ayes le cueur de jamais à perſonne
La pauvreté reprocher, que dieu donne [1].

Il appelle là manifeſtement, don de dieu, une choſe fortuite, n'eſtimant pas que ce ſoit reproche, que lon doive mettre devant le nez à un homme, qu'il ſoit par cas de fortune pauvre : mais bien que la pauvreté qui procede de pareſſe, de laſcheté, d'oiſiveté, ou bien de folle deſpenſe & de ſuperfluité, ſoit reprochable & honteuſe. Car n'ayans pas encore lors ce mot de Fortune en uſage, & neantmoins cognoiſſans desja bien que la puiſſance de celle cauſe variante inconſtamment & incertainement ne ſe pouvoit pas eviter par diſcours d'entendement humain, ils expoſoient cela & le declaroient comme ils pouvoient par les noms des dieux, ne plus ne moins que nous en commun langage appellons quelquefois des affaires, des meurs, & natures de perſonnes, de propos, & des hommes meſmes, celeſtes & divins.

XXVI. Voilà un expedient & moyen pour ſoudre & corriger pluſieurs ſentences, qui ſemblent de prime face impertinemment & importunément dittes de Jupiter, comme ſont celles-cy,

Jupiter a ſur le ſeuil de ſa porte
Deux tonneaux pleins de l'une & l'autre ſorte

[1] Opera & Di. 11, 333.

De ſorts, dont l'un eſt remply des heureux,
L'autre contient ceux qui ſont malheureux [1].

Et ceſte cy,

Le haut tonnant ne voulut pas conduire
A bonne fin leurs ſerments, mais pour nuire
Autant aux uns qu'aux autres, leur tranſmeit
Signes du ciel, dont en erreur les meit [2].
De là ſourdit aux Troyens & aux Grecs
Le mal qui tant leur cauſa de regrets:
Pour ce qu'ainſi à Jupiter plaiſoit,
Qui tellement fourvoyer les faiſoit [3].

Car tout cela ſe doit entendre de la deſtinée fatale, ou de la fortune, les cauſes deſquelles ſont incomprehenſibles à noſtre entendement, & ne ſont du tout point en noſtre puiſſance.

XXVII. Mais là où il y a choſe conforme à la raiſon & à la ſemblance de verité, là eſtimons nous que proprement il entende dieu quand il nomme Jupiter, comme en ces paſſages icy,

Par les ſquadrons des autres il alloit,
Mais rencontrer Ajax il ne vouloit [4],
Car Jupiter a en haine celuy,
Lequel s'attache à un plus fort que luy.

Et ailleurs,

Jupiter eſt des grands cas ſoucieux,
Mais les petits il laiſſe aux demy-dieux.

[1] Iliade XXIV, 527.
[2] Iliade VII, 69.
[3] Odyſſée, VIII, 81.
[4] Iliade XI, 340.

XXVIII. Auſſi faut-il avoir bien ſoigneuſement l'œil aux autres dictions, qui ſe tournent & transferent à ſignifier pluſieurs choſes diverſes, & qui ſe prennent diverſement par les poëtes, comme eſt entre autres ce mot Areté [1], c'eſt à dire, vertu : car pource que non ſeulement elle rend les hommes ſages, prudents, juſtes & bons, tant en faicts qu'en dicts, mais auſſi ordinairement leur acquiert honneur, gloire & authorité, à ceſte cauſe ils appellent ſouvent Areté glorieuſe renommée & puiſſance ; ne plus ne moins qu'ils appellent Elæa [2], c'eſt à dire, l'olive, & Phegos [3] la fouine [4], du meſme nom que les arbres qui les portent : & pourtant quand le jeune homme trouvera en liſant les poëtes ces paſſages,

Les dieux ont mis la ſueur au devant
De la vertu [5].

Et,

Lors les Gregeois rompirent par vertu
Des ennemis le ſquadron combattu [6].

Et,

S'il faut mourir, honorable eſt la mort
Quand par vertu du monde ainſi lon ſort.

qu'il penſe incontinent que cela eſt dit de la meilleure, plus excellente, & plus divine habi-

[1] ἀρετή.
[2] ἐλαία.
[3] φηγός.
[4] C'eſt la faîne, ou la foueſne, qui eſt le fruit & la graine du hêtre.
[5] Heſiode, Opera & Di. 1, 287.
[6] Iliade, xi, 90.

tude qui puiſſe eſtre en nous, laquelle nous entendons que ce ſoit droitture de raiſon & de jugement, la cime de nature raiſonnable, & une diſpoſition de l'ame conſentant & s'accordant avec ſoy-meſme. Mais quand au contraire, il viendra à lire ces autres lieux icy,

C'eſt Jupiter qui fait la vertu croiſtre:
Comme il luy plaiſt, ès hommes, & decroiſtre [1].

Et ceſtuy cy,

Gloire & vertu vont après la richeſſe.

qu'il ne demeure pas pour cela esblouy d'esbahiſſement de l'heur des riches, & s'en emerveillant comme s'ils avoient incontinent avec leur richeſſe la vertu achettée à prix d'argent, ny ne ſe perſuade pas qu'il ſoit en la puiſſance de fortune, augmenter, ou raccourcir & diminuer ſa prudence, ains eſtime que le poëte aura là uſé du nom de vertu pour ſignifier honneur, authorité, proſperité, ou quelque autre choſe ſemblable, ne plus ne moins que ce mot κακότης, c'eſt à dire, malice, ſe prent aucunefois par eux en ſa propre ſignification, pour la mauvaiſtié ou meſchanceté de l'ame, comme quand Heſiode eſcrit,

De la malice on en treuve à foiſon [2].

Aucunefois il ſe prent pour quelque autre mal ou malheur, comme quand Homere dit,

[1] Iliade xx, 242. | [2] Héſiode, Opera & Di. 1, 285.

Les

Les hommes tous vieilliſſent en malice [1].

XXIX. Car celuy s'abuſeroit grandement qui ſe perſuaderoit, que les poëtes priſſent beatitude & l'entendiſſent preciſément, comme font les philoſophes pour une habitude parfaitte, & une poſſeſſion entiere de tous biens, ou bien pour une perfection de vie coulante heureuſement ſelon nature, pour ce que bien ſouvent ils en abuſent, en appellant l'homme opulent en biens, heureux, & en nommant puiſſance, honneur, & authorité, beatitude & felicité. Homere a bien uſé proprement de ces termes en ces vers,

Pour poſſeder une grande chevance
Je n'ay point plus au cœur d'esjouïſſance [2].

auſſi fait Menander, quand il dit,

De tout avoir j'ay chez moy grande ſomme,
Et pour cela chacun riche me nomme,
Mais bien heureux pas un ſeul ne m'appelle.

Et Euripides fait un grand trouble, & une grande confuſion, quand il dit ainſi,

Ja ne me ſoit donnée vie heureuſe,
Pour eſtre auſſi enſemble douloureuſe,

Et en autre lieu,

Pourquoy vas tu honorant tyrannie,
Qui eſt heureuſe injuſtice, & benie?

Si ce n'eſt que lon prenne les termes par tranſ-

[1] Odyſſée XIX, 360. [2] Odyſſée IV, 93.

lation, en autre ſignifiance qu'en leur propre. Mais à tant c'eſt aſſez parlé de ce propos.

XXX. Au reſte il ne fault pas recorder une fois ſeulement, mais pluſieurs, aux jeunes gens, & leur remettre ſouvent devant les yeux, que la poëſie ayant pour ſon propre ſubject l'imitation, uſe d'ornement & d'enrichiſſement, en deſcrivant les choſes qui ſe preſentent à elle, & les meurs & naturels des perſonnes, mais toutefois elle n'abandonne point la ſemblance de verité, pource que l'imitation delecte le liſant, d'autant qu'elle tient du vrayſemblable : & pourtant l'imitation qui ne veut pas de tout point ſe departir de la verité, exprime les ſignes de vice & de vertu, qui ſont meſlez parmy les actions, comme fait celle d'Homere, laquelle ne s'arreſtant aucunement aux eſtranges opinions des Stoïques, qui diſent qu'il ne peult avoir rien qui ſoit de mal conjoinct avec la vertu, ny auſſi de bien avec le vice, ains que du tout, en tout, & par tout l'ignorant fault & peche tousjours & au contraire auſſi, que le ſage fait tousjours & en toutes choſes bien. Car ce ſont les opinions des Stoïques, que lon diſpute par les eſcholes : mais aux affaires de ce monde, & en la vie des hommes, ainſi que dit Euripides,

Poſſible n'eſt que le mal de tout point
D'avec le bien, non meſlé, ſoit desjoint:

Ainſi y a tousjours meſlange de l'un avec l'autre. Mais ſans verité la poëſie uſe fort de varieté & de diverſité: car les diverſes mutations ſont celles, qui donnent aux fables la force de paſſionner les liſans, & qui font les eſtranges evenements, & contre l'opinion de ceux qui les liſent, en quoy conſiſte le plus grand esbahiſſement & dont procede le plus de plaiſir : au contraire, ce qui eſt ſimple & uniforme n'apporte point de paſſion, & n'y a point de fiction: d'où vient que les poëtes ne font jamais que meſmes hommes gaignent tousjours, ne qu'ils ſoient roujours heureux, ne que tousjours ils facent bien: qui plus eſt, quand ils faignent que les dieux meſmes s'entremettent des affaires des hommes, ils ne les font pas ſans paſſions, ny exempts d'erreur & de faute, de peur que ce qui paſſionne, & qui tient ſuſpendus en admiration les cœurs des hommes en la poëſie, ne demeure oiſif & amorty, s'il n'y avoit aucun danger, ny aucun adverſaire.

XXXI. Cela eſtant ainſi, menons le jeune homme à lire les œuvres des poëtes : non eſtant prevenu de telles opinions touchant ces grands & magnifiques noms là des anciens, comme s'ils avoient eſté ſages, juſtes & vertueux roys en toute perfection, & par maniere de dire, la regle de toute vertu & de toute droitture : car autrement, il en rapportera grand dommage, s'il y va avec

ceſte opinion de trouver tout bon ce qu'ils diront, & de l'admirer, & non pas d'en haïr aucuns, & approuver celuy qui blaſme ceux qui font ou qui diſent de telles choſes :

O Jupiter, Apollo, & Minerve,
Que nul des Grecs ſa vie ne preſerve,
Ny des Troyens : mais que nous eſchappions
La mort, à fin que tous ſeuls nous ſappions
Les hautes tours & murailles de Troie [1].

Et,

J'ay entendu la voix très pitoyable
De Caſſandra, la fille miſerable
Au roy Priam, que ma femme traiſtreſſe
Clytemneſtra, en cruelle deſtreſſe
A fait mourir, pour une jalouſie
D'elle & de moy, dont elle eſtoit ſaiſie [2].

Et,

De me meſler avec la concubine
A mon vieil pere, à fin que la maſtine
En euſt après en haine le vieillard.
Ce que je creus, & fus laſche paillard [3].

Et,

Jupiter pere, il n'y a dieu aux cieux
Qui ſoit autant que toy pernicieux [4].

Le jeune homme ne s'accouſtume point à jamais louër aucun propos ſemblable, ny n'aille point cherchant aucunes couvertures pour l'excuſer, ny ne s'eſtudie point à inventer des deguiſemens

[1] Iliade XVI, 97.
[2] Odyſſée XI, 420.
[3] Iliade IX, 452.
[4] Iliade III, 363.

coulorez pour maſquer des choſes infames & vilaines, à fin de monſtrer la ſubtilité & vivacité de ſon eſprit : mais plus toſt, qu'il eſtime que la poëſie eſt une imitation d'hommes, de meurs, & de vies non entierement parfaittes, ou du tout irreprehenſibles, ains meſlées de paſſions, de faulſes opinions & d'ignorance, mais qui bien ſouvent par la dexterité & bonté de leur nature ſe reviennent à ce qui eſt le meilleur.

XXXII. Quand le jeune homme ſe ſera ainſi preparé, & aura ainſi informé & inſtruict ſon entendement : de maniere que les choſes bien faittes & bien dittes luy emouveront le cœur, & l'affectionneront : &, au contraire, les mauvaiſes luy deſplairont, & le faſcheront : ceſte inſtruction de ſon jugement fera, que ſans aucun danger il pourra lire & ouïr toutes ſortes de livres poëtiques. Mais celuy qui admire tout, qui s'apprivoiſe à tout, & qui a desja le jugement aſſervy par la magnificence de ces grands noms heroïques, ne plus ne moins que ceux des diſciples de Platon, qui contrefaiſoient les hautes eſpaules de leur maiſtre, & le beguoyement d'Ariſtote, ne ſe donnera garde qu'il ſe laiſſera trop aiſément aller à des choſes mauvaiſes. De l'autre coſté auſſi ne faut il pas faire comme les ſuperſtitieux, qui quand ils ſont en un temple, craignent effroyeement tout, & adorent tout, ains faut

hardiment prononcer autant ce qui eſt dit importunément & meſchamment, que ce qui l'eſt bien & ſagement. Comme, pour exemple, Achilles voyant les gens de guerre tous les jours tomber malades, ſe faſchant de voir la guerre aller ainſi en longueur, luy principalement qui avoit ſi grand renom & ſi grande reputation en la guerre, aſſemble le conſeil : mais davantage eſtant homme ſçavant en la medecine, & voyant après le neufiéme jour, qui eſt critique, c'eſt à dire, auquel ſe fait la judication de la convaleſcence, ou de la mort, que ce n'eſtoit point une maladie ordinaire, ny contractée des cauſes accouſtumées & communes, il ſe dreſſe en pieds pour parler, non pas au commun peuple, ains pour donner conſeil au roy, en diſant,

Fils d'Atreus, il ſera neceſſaire
De retourner, ce croy-je, ſans rien faire [1].

Il dit cela ſagement & modeſtement, & luy ſeoit bien de le dire : mais là où le devin dit, qu'il redoute le courroux du plus puiſſant de tous les Grecs, Achille luy reſpond alors, non plus ſagement ny modeſtement, en jurant, que nul, tant comme il ſeroit vivant, ne luy mettroit la main ſur le collet : & y adjouſtant davantage, non pas ſi tu diſois Agamemnon meſme : monſtrant en

[1] Iliade 1, 59.

cela un meſpris & un contemnement de celuy qui avoit l'authorité ſouveraine : & paſſant encore outre en fureur de cholere, il met la main à l'eſpée, en volonté de le tuer : ce qui n'euſt eſté ny ſagement, pour ſon honneur, ny utilement fait à luy ; & puis s'en repentant ſoudain,

> Dans le fourreau ſon eſpée il remeit,
> Minerve au cœur ce bon conſeil luy meit [1].

En quoy il feir bien & honneſtement, que n'ayant peu de tout point retrencher ſa cholere, au moins la modera il, & la reteint ſoubs l'obeiſſance de la raiſon, avant que de commettre aucun excès, auquel il n'y eut point eu de remede.

XXXIII. Pareillement auſſi Agamemnon, en ce qu'il fait & qu'il dir en l'aſſemblée du conſeil, eſt digne de mocquerie : mais en ce qu'il ordonne touchant Chryſeïs, eſt plus venerable, & maintient plus ſa majeſté royale. Car Achilles, ce pendant que lon luy enléve la belle Chryſeïde,

> Loing de ſes gens ſe retirant à part,
> S'en va plorer chaudement à l'eſquart [2].

Mais Agamemnon conduiſant luy meſme la ſienne juſques dedans la navire, la livrant & la renvoyant à ſon pere, celle que n'agueres il avoit dit qu'il l'aimoit plus cherement qu'il ne faiſoit ſa propre femme eſpouſée, il ne fir rien indigne

[1] Iliade 1, 220. [2] Iliade 11, 349.

de luy, ne qui ſentiſt ſon homme paſſionné d'amour. Et au contraire, Phœnix eſtant maudit par ſon pere, à cauſe de ſa concubine, dit ces propos;

> Je fus en train d'aller tuer mon pere,
> Mais quelque dieu refrena ma cholere,
> Me remonſtrant comme ma renommée
> En demourroit à jamais diffamée
> Entre les Grecs, par leſquels interdit
> Nommé ſerois parricide maudit [1].

Ariſtarchus ayant en horreur telle abomination, oſta ces vers en Homere. Mais ils ne ſont pas mal à propos en ce lieu là, pource que Phœnix en ceſt endroit là enſeigne à Achilles, comme la cholere eſt une violente paſſion, & comme il n'eſt choſe que les hommes n'oſent commettre quand ils ſont enflammez de courroux, quand ils ne veulent pas uſer de raiſon, ny croire ceux qui les addouciſſent. Car il introduit Meleager qui ſe courrouce, à ſes citoyens, & puis après ſe rappaiſe, reprenant en cela & blaſmant ſagement les paſſions, mais louant auſſi ceux qui ne s'y laiſſent point aller, ains y reſiſtent, & les maiſtriſent, & s'en repentent, comme eſtant choſe honneſte & utile.

XXXIV. Il eſt vray qu'en ces paſſages là, la difference eſt toute evidente & manifeſte, mais là où il y a quelque obſcurité & incertitude de la

[1] Iliade IX, 459.

ſentence & intelligence des propos, il faut arreſter le jeune homme en ceſt endroit là, & luy enſeigner à faire une telle diſtinction. Si Nauſicaa voyant Ulyſſes homme eſtranger, s'eſchauffa de la meſme paſſion qu'avoit fait Calypſo envers luy, comme celle qui ne demandoit que ſon plaiſir, eſtant desja en aage de marier, & dit follaſtrement ces paroles à ſes chambrieres,

> Pleuſt or à dieu qu'un tel mary me vinſt,
> Et qu'avec moy volontiers il ſe teint [1].

ſon audace & ſon incontinence eſt à reprendre: mais ſi par les propos d'Ulyſſes ayant apperçeu qu'il eſtoit homme de bon ſens & de bon entendement; elle ſouhaitte plus toſt eſtre mariée avec luy, qu'avec un de ſon païs qui ne ſçeuſt que baller, ou voguer ſur la mer, en ce cas elle ſeroit digne de louer. Au cas pareil quand Penelopé deviſe gracieuſement & courtoiſement avec les pourſuyvans qui la demandoient en mariage, & que eux à l'encontre luy donnent des habillements, joyaux d'or, & autres ornemens à parer les dames, Ulyſſes s'en resjouiſſant,

> Il leur tiroit des dons de deſſoubs l'aile,
> Et en prenoit ſon plaiſir avec elle [2]:

S'il s'esjouiſſoit de ce que ſa femme recevoit des dons, & qu'il prenoit plaiſir au gaing qu'il y avoit,

[1] Odyſſée VI, 224. [2] Odyſſée VIII, 281.

il ſurpaſſoit en macquerellage le Polyager qui eſt tant mocqué & picqué par les poëtes comiques,

Polyager a bon heur qui luy rit,
C'eſt pour autant que chez luy il nourrit
Du ciel la chévre, & par ſon influence
Il reçoit biens mondains en affluence.

Mais s'il le faiſoit pour ce qu'il eſperoit par ce moyen les avoir mieux ſoubs ſa main, & moins ſe doutans de ce qu'il leur gardoit, en ce cas là ſon esjouiſſance & ſon aſſeurance eſtoient fondées en raiſon.

XXXV. Semblablement auſſi au denombrement qu'il fait des biens que les Phæaciens avoient expoſez avec luy ſur le rivage, & puis avoient fait voile, ſi veritablement en telle ſolitude & en telle incertitude de l'eſtat où il ſe trouve, il a peur de ſon argent & de ſes biens,

Qu'ils ne s'en ſoient ainſi allez d'emblée,
Pour luy avoir aucune choſe emblée [1]:

Il eſt, à l'adventure, plus digne de commiſeration, que de deteſtation, pour avarice. Mais ſi, comme aucuns penſent, n'eſtant pas aſſeuré qu'il fuſt en l'iſle d'Ithace, il eſtime que la conſervation de ſes biens & de ſon argent ſoit une certaine preuve & demonſtration de la legalité & ſainɛteté des Phæaciens, pource que autre-

[1] Odyſſée XIII, 216.

ment ils ne l'euſſent pas ainſi tranſporté en terre eſtrange ſans y avoir profit, & ne l'euſſent pas laiſſé là en s'en allant ſans toucher à rien du ſien, il n'uſe pas en cela de mauvais indice, & eſt ſa providence en ce faict digne de louange. Il y en a bien quelques uns qui blaſment meſme ceſte expoſition de luy ſur le rivage, s'il eſt vray qu'elle fuſt faicte par les Phæaciens luy dormant, & dit-on que les Thyrreniens en gardent ne ſçay quelle hiſtoire, par laquelle il appert que Ulyſſes de ſa nature aimoit fort à dormir, & que pour ceſte cauſe, bien ſouvent on ne pouvoit pas parler à luy : mais ſi le ſommeil n'eſtoit pas veritable, & que ayant honte de renvoyer les Phæaciens qui l'avoyent amené, ſans les feſtoyer chez luy, & leur faire des preſens, & ne pouvant faire qu'il ne fuſt deſcouvert & cogneu par ſes ennemis, s'ils demouroient avec luy, il uſa de ce pretexte pour couvrir & celer ſa perplexité de ne ſçavoir comment il devoit faire, en faiſant ſemblant de dormir, en ce cas ils l'approuvent.

XXXVI. En donnant doncques de tels advertiſſements aux enfans, nous ne les laiſſerons point tomber en corruption de meurs, ains plus toſt leur imprimerons un zele & un deſir des choſes meilleures, en leur louant ainſi les bonnes, & blaſmant les mauvaiſes. Ce que principalement il convient faire ès tragedies, là où bien ſouvent

il y a des propos affettez, & paroles fines & malicieuſes ſur des actes vilains & deshonneſtes, car ce que dit Sophocles en un paſſage n'eſt pas univerſellement vray,

> On ne ſçauroit parler honneſtement
> De ce qui eſt fait deshonneſtement.

Car luy meſme bien ſouvent en de mauvaiſes natures, & en faicts reprochables, a accouſtumé de les pallier avec certains propos riants & raiſons apparentes : & ſon compagnon Euripides, tout de meſme. Ne voyons nous pas qu'il fait, que Phædra accuſe Theſeus de ſon forfait d'elle meſme, diſant que c'eſt à cauſe de ſes meſchancetez qu'elle eſt devenue amoureuſe d'Hippolytus : & ſi donne une ſemblable audace à Helene en la tragedie des Troades contre la royne Hecuba, diſant que c'eſtoit celle qui avoit plus toſt merité d'eſtre punie, pour ce que elle avoit enfanté Alexandre Paris ſon adultere. Le jeune homme doncques ne doit point prendre couſtume de trouver telles inventions galantes ny de bon eſprit, & de rire à telles ſubtilitez & telles arguces de devis, ains de haïr autant ou plus les paroles d'intemperance & de diſſolution, que les faicts meſmes.

XXXVII. Parquoy en tous propos il ſera touſjours bon d'en rechercher la cauſe, ne plus ne

moins que faiſoit Caton quand il eſtoit encore jeune enfant, car il faiſoit tout ce que ſon pædagogue luy commandoit, mais il luy demandoit tousjours la cauſe & la raiſon de chaſque commandement : mais aux poëtes il ne faulr pas croire tout, comme lon feroit ou à des pædagogues, ou à des legiſlateurs, ſi la matiere ſujette n'eſt fondée en raiſon : & elle ſera fondée en raiſon lors qu'elle ſera bonne & honneſte : mais ſi elle eſt meſchante, alors elle devra ſembler folle & vaine. Or y a il des genrs qui demandent & recherchent aſprement & curieuſement que ceſt qu'a voulu dire Heſiode en ce vers,

Ne met le pot au deſſus de la taſſe [1] :

Et Homere en ceux-cy,

Le chevalier de ſon char demonté,
Qui ſur celuy d'autre ſera monté,
Combatte avec la forte javeline [2].

Et des autres choſes qui ſont bien de plus grande conſequence, ils en reçoivent la creance legerement, ſans rien enquerir ny examiner, comme ſont ces propos icy,

Qui ſent ſon pere ou ſa mere coulpable
De quelque tare, ou faute reprochable,
Cela de cueur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'euſt de ſa nature grand [3].

[1] Heſiode, Opera & Di. 11, 362.

[2] Iliade IV, 306.

[3] Euripide Hippolyt.

Et ceſtuy-cy,

Celuy qui a la fortune adverſaire,
Doit abaiſſer ſon courage haulſaire.

Et autres telles ſentences, leſquelles touchent aux meurs, & troublent la vie des hommes, leur imprimans de mauvais jugements, & des opinions laſches, qui n'ont rien de l'homme magnanime, ſi ce n'eſt que nous nous accouſtumions à leur contredire à chaſque point, en ceſte maniere : Pourquoy eſt-il beſoing, que celuy qui a fortune contraire abaiſſe ſon courage, & non plus toſt qu'il s'eléve contre elle, & ſe maintienne haut, & non ſubject à eſtre rabaiſſé ny ravallé par les accidents de la fortune ? Et à quelle cauſe, pour eſtre né d'un pere fol ou vicieux, faut-il que j'aye le cœur abbatu, ſi je ſuis homme de bien & ſage ? Eſt-il plus raiſonnable, que l'ignorance & faute de mon pere me tienne bas & n'oſant lever la teſte, que ma propre valeur & vertu me hauſſe le courage ? Car celuy qui reſiſte faiſant de telles oppoſitions à l'encontre, & ne donne pas le flanc, par maniere de dire, à tout propos, comme à tout vent, ains eſtime que ceſte ſentence de Heraclitus ſoit ſagement ditte,

Un homme mol s'eſtonne de tout ce qu'il oit dire.

Celuy-là, dis-je, reboutera & rejettera pluſieurs

propos des poëtes, qui ne ſeront ny proffitables ny veritables.

XXXVIII. Ces obſervations donc feront, que le jeune homme pourra ouïr & lire ſans danger les poëtes. Mais pour autant que ne plus ne moins qu'en la vigne le fruict bien ſouvent eſt caché deſſous les pampres & les branches, de ſorte que lon ne le voit point, à cauſe qu'il eſt tout couvert: auſſi en la diction poëtique, & parmy les fables & fictions des poëtes, il y a beaucoup d'advertiſſements utiles & proffitables, que le jeune homme ne peult appercevoir de luy meſme, & neantmoins il ne faut pas qu'il s'en eſcarte, ains qu'il s'attache fermement aux matieres qui peuvent ſervir à le dreſſer à la vertu, & qui peuvent luy former ſes meurs. Il ne ſera pas mauvais de diſcourir un peu ſur ce propos en peu de paroles, touchant ſommairement les choſes en paſſant, laiſſant les longues narrations, confirmations, & la multitude d'exemples à ceux qui eſcrivent plus à l'oſtentation. Premierement doncques, le jeune homme cognoiſſant les bonnes meurs, & bonnes natures des hommes, & les mauvaiſes auſſi, qu'il prenne bien garde aux paroles & aux faicts que le poëte leur attribue au plus près de ce qui leur eſt convenable, comme Achilles dit à Agamemnon, encore qu'il le die en cholere,

Jamais à toy pareille recompenſe

Je n'ay, non pas quand des Grecs la puiſſance
Un jour aura la grande Troie priſe [1].

Mais Therſites tenſant le meſme Agamemnon dit,

Du cuyvre à force il y a en ta tente,
Mainte captive en beauté excellente,
Dequoy les Grecs un preſent te feront
Premier de tous, quand pris Troie ils auront [2].

Et de rechef Achilles,

Si Jupiter tant noz vœux favoriſe,
Que par nous ſoit Troie la grande priſe [3].

Et Therſites,

Que priſonnier j'ameneray lié,
Moy, ou des Grecs quelqu'un autre allié [4].

Semblablement en la reveuë de l'armée que fait Agamemnon, paſſant au long de toutes les bandes, il tanſe Diomedes, lequel ne luy reſpond rien,

Du roy portant à la voix reverence [5].

Mais Sthenelus, dont il ne faiſoit point de compte, luy replique,

Fils d'Atreus ne dis parole vaine,
Veu que tu ſçais la verité certaine:
Nous nous vantons de valoir beaucoup mieux,
Que n'ont jamais fait tous noz peres vieux [6].

[1] Iliade 1, 163.
[2] Iliade 11, 22.
[3] Iliade 1, 128.
[4] Iliade 11, 231.
[5] Iliade IV, 402.
[6] Iliade IV, 404.

XXXIX. La difference qu'il y a entre ces perſonnages bien remarquée inſtruira & enſeignera le jeune homme, que c'eſt choſe honneſte, que d'eſtre humble & modeſte : & au contraire, l'advertira de fuir l'orgueil & l'outrecuidance, & le parler hautainement de ſoy, comme choſe mauvaiſe. Auſſi ſera il expedient & utile d'obſerver en ce paſſage ce que fait Agamemnon, car il paſſe outre Sthenelus, ſans s'arreſter à parler à luy, mais il ne met pas ainſi à nonchaloir Ulyſſes qui s'eſtoit ſenti picqué,

> Ainſi parla & luy rendit reſponſe,
> Quand il eut cogneu que cholere luy fronce
> La face, & l'autre après luy repliqua [1].

Car de reſpondre à tout le monde, c'eſt à faire à un pourſuivant qui fait la court, & non pas à un prince qui retient ſa dignité : mais auſſi de meſpriſer tout le monde, c'eſt fait en homme ſuperbe & fol. Auſſi fait très-bien Diomedes, lequel eſtant repris & tanſé par le roy, ſe tait, en la bataille : mais après la bataille, il parle hardiment à luy,

> Tu m'as des Grecs le premier aſſailly,
> Me reprochant d'avoir le cœur failly [2].

XL. Ce ſera auſſi bien fait d'entendre & obſerver la difference qu'il y a entre un homme prudent,

[1] Iliade IV, 357.
[2] Iliade IX, 34.

& un devin, qui ne veult qu'apparoiſtre & ſe monſtrer ? Car Calchas ne choiſit point le temps opportun, & ne ſe ſoucia point de charger publiquement devant tout le monde le roy Agamemnon, diſant que c'eſtoit luy, & non autre, qui leur amenoit la peſtilence. Mais Neſtor, au contraire, voulant mettre en avant le propos de reconciliation avec Achilles, de peur qu'il ne ſemblaſt qu'il vouluſt devant tout le peuple accuſer le roy d'avoir failly, & de s'eſtre trop laiſſé tranſporter à ſa cholere, il l'admoneſte,

> Donne à diſner aux ſeigneurs de grand aage,
> Venir t'en peut tout honneur ſans dommage:
> L'advis adonc de pluſieurs tu prendras,
> Et au meilleur ſagement te tiendras [1].

Puis, après le ſoupper, il envoye ſes ambaſſadeurs. L'une de ces deux diverſes façons de faire, eſt dextrement rhabiller une faute : l'autre eſt, injurieuſement accuſer & faire honte à un homme.

XLI. Davantage il faut auſſi noter la diverſité qu'il y a entre les nations, qui eſt de telle ſorte. Les Troyens courrent ſus à leurs ennemis avec grands crys & fierté grande, & les Grecs avec un ſilence, craignans leurs capitaines [2] : car craindre ſes capitaines & ſes ſuperieurs lors que lon vient aux mains avec l'ennemy, eſt ſigne de vail-

[1] Iliade IX, 70. [2] Iliade IV, 431.

lance, & enſemble de bonne diſcipline militaire. D'où vient que Platon conſeille d'accouſtumer les hommes à craindre plus toſt les reprehenſions & les choſes laides & vilaines, que non pas les travaux ny les dangers : & Caton diſoit, qu'il aimoit mieux ceux qui rougiſſoient, que ceux qui palliſſoient. Et quant aux promeſſes, il y a auſſi des marques propres pour recognoiſtre les ſages d'avec les folles : car Dolon promet,

> Tout à travers du camp je paſſeray,
> Tant qu'à la nef d'Agamemnon ſeray [1].

Au contraire, Diomedes ne promet rien de ſoy, mais il dit qu'il aura moins de peur quand il ſera envoyé avec un autre. C'eſt doncques choſe honneſte & digne d'hommes Grecs, que la prevoyance : mais c'eſt choſe mauvaiſe & barbareſque, que la fiere temerité : pourtant faut-il imiter l'une, & rejetter l'autre arriere. Il y aura bien auſſi quelque proffitable ſpeculation, en obſervant ce qui advint aux Troyens & à Hector lors qu'il s'appreſta pour combattre d'homme à homme contre Ajax. Æſchylus eſtant un jour à regarder l'esbattement des jeux iſthmiques, l'un des combattans à l'eſcrime des poings ayant receu un grand coup de poing ſur le viſage, l'aſſemblée s'en eſcria tout haut : & luy ſe prit à dire, « Voyez

[1] Iliade x, 325.

» ce que fait l'accouſtumance & l'exercitation : » ceux qui regardent crient, & celuy qui a receu » le coup ne dit mot » : auſſi le poëte diſant, que les Grecs ſe resjouïrent grandement quand ils veirent venir Ajax ſur les rangs bien armé à blanc, mais

> Tous les Troyens trembloient de froide peur,
> Et Hector eut un battement de cœur [1].

Qui eſt-ce qui avec plaiſir ne remarque ceſte difference ? Celuy qui va pour combattre n'a que le cœur qui luy ſaulte, comme s'il alloit pour luicter ſeulement, ou pour gaigner le prix d'une courſe : mais tout le corps tremble & treſſaut à ſes gens qui le regardent, pour la peur qu'ils ont du danger de leur roy, & pour la bonne affection qu'ils luy portent. Il faut auſſi remarquer icy la difference qu'il y a entre le plus vaillant & le plus laſche de tous les Grecs : car quant à Therſites,

> Il haïſſoit le preux Achilles fort,
> Et vouloit mal à Ulyſſes de mort [2].

Mais Ajax ayant tousjours cherement aimé Achilles, porte encore teſmoignage de ſa vaillance en parlant à Hector,

[1] Iliade VII, 215. Amyot a traduit aſſez littéralement. Mais il y a encore dans Homere plus d'expreſſion, lorſqu'il dit, & à Hector lui-même le cœur en treſſaillit.

[2] Iliade II, 220.

De ce combat d'homme à homme, la preuve
Te monſtrera quels champions on treuve
En l'oſt Grec, oultre Achilles parangon
De la prouëſſe, ayant cœur de lion [1].

Cela eſt une particuliere louange d'Achilles, mais ce qui ſuit après eſt dit à la louange de tous univerſellement, non ſans utilité,

Nous ſommes tels, que pour teſte te faire
On nous verra pluſieurs en avant traire [2].

Car il ne ſe fait ny ſeul ny plus vaillant que les autres pour le combattre, ains dit, qu'il y en a pluſieurs autres ſuffiſans pour luy faire teſte.

XLII. Cela doncques ſuffira quant à la diverſité des perſonnes, ſi nous n'y voulons d'adventure adjouſter encore cela davantage, qu'il y euſt en ceſte guerre pluſieurs Troyens qui furent pris priſonniers vifs, & des Grecs pas un, & que pluſieurs d'iceux ſe ſont abbaiſſez juſques à ſe jetter aux pieds de leurs ennemis, comme Adraſtus, les enfans d'Antimachus, Lycaon, Hector luy meſme, qui pria Achilles pour ſa ſepulture : mais des autres nul, comme eſtant choſe barbare de s'humilier en bataille devant ſon ennemy, & le ſupplier : & au contraire, valeur Grecque, de vaincre en combattant, ou bien, mourir vertueuſement. Or tout ainſi comme ès paſturages l'abeille cherche pour ſa nour-

[1] Iliade VII, 226. [2] Iliade VII, 231.

riture la fleur, la chévre la fueille verte, le pourceau la racine, & les autres beſtes la ſemence & le fruict : auſſi en la lecture des poëmes l'un en cueille la fleur de l'hiſtoire, l'autre s'attache à la beauté de la diction, & à l'élegance & douceur du langage, ainſi comme Ariſtophanes parle d'Euripides,

Car la rondeur de ſon parler me plaiſt.

Les autres ſe prennent à ce qui peut ſervir à former les meurs, auſquels ce preſent traitté s'addreſſe.

XLIII. Ramenons leur doncques en memoire, que celuy qui aime les fables remarque bien ce qu'il y a de ſubtilement & ingenieuſement inventé : & ſemblablement, que celuy qui eſt ſtudieux d'eloquence y note diligemment ce qu'il y a d'eſcript purement & artificiellement : & par ainſi qu'il n'eſt pas raiſonnable que celuy qui aime l'honneur & la vertu, & qui ne prent pas les poëtes en main, par maniere de jeu & d'esbattement pour paſſer ſon temps, mais pour en tirer utile inſtruction, eſcoute negligemment & ſans fruict les ſentences que lon y treuve, à la recommandation de la proueſſe, de la temperance, & de la juſtice : comme ſont celles-cy,

Diomedes d'où vient ceſte foibleſſe,
Que nous mettons en oubly la prouëſſe ?

Approche toy de moy pour faire teſte.
En c'eſt endroit reproche deshonneſte
Ce nous ſeroit, ſi en noſtre preſence
Hector prenoit noz vaiſſeaux ſans defenſe [1].

Car de veoir le plus ſage, & le plus prudent capitaine des Grecs au danger de mourir, & d'eſtre perdu avec toute l'armée, redouter & craindre non la mort, mais la honte & le reproche, cela ſans point de doute devra rendre le jeune homme grandement affectionné à la vertu.
Et ceſte cy,

Minerve avoit plaiſir tout evident
D'un homme juſte & enſemble prudent [2].

Le poëte fait une telle concluſion, que la deeſſe Pallas ne prent plaiſir à un homme ny pour eſtre beau de corps, ny pour eſtre riche, ny pour eſtre fort & robuſte, mais ſeulement pour eſtre ſage & juſte : & en un autre paſſage quand elle dit, qu'elle ne le delaiſſe ny ne l'abandonne point, pour ce qu'il eſtoit

Sage, raſſis, prudent & adviſé [3].

Le poëte nous donne clairement à entendre, que cela ſignifie, qu'il n'y a en nous que la vertu ſeule qui ſoit divine, & aimée des dieux, s'il eſt ainſi que naturellement chaſque choſe ſe resjouit de

[1] Iliade IX, 313. Odyſſée III, 52.
[2] Iliade III, 332.

ſon ſemblable. Et pource qu'il ſemble que ce ſoit une grande perfection à un homme, comme à la verité elle l'eſt, pouvoir maiſtriſer ſa cholere, c'eſt encore une plus grande vertu de prevenir & prouveoir à ce que lon ne tombe point en cholere, & que lon ne s'en laiſſe point ſurprendre.

XLIV. Il faut auſſi advertir les liſans de cela bien ſoigneuſement, & non point en paſſant, comme Achilles qui de ſa nature n'eſtoit point endurant ne patient, commande à Priam qu'il ſe taiſe, & qu'il ne l'irrite point en ceſte maniere,

Garde vieillard d'irriter ma cholere,
Car de moymeſme aſſez je delibere
De te livrer ton fils: & puis après,
J'en ay du ciel commandement exprès,
Mais garde toy que je ne te dechaſſe
Hors de ma tente, & que je ne treſpaſſe
Ce que mandé m'a Jupiter bruyant,
Quoy que venu tu ſois en ſuppliant [1].

Et puis après avoir lavé & enſepvely le corps d'Hector, luy meſme le met dedans le chariot, devant que le pere le veiſt ainſi dechiré qu'il eſtoit,

De peur qu'eſtant le pere vieil attainct
D'aſpre douleur, ſon courroux il ne teint,
Voyant le corps de ſon fils dechiré,
Et que cela n'euſt encore empiré

[1] Iliade xxiv, 560.

Le cœur ſelon d'Achilles tellement,
Que ſans avoir egard au mandement
De Jupiter, de ſa trenchante eſpée
Soudain la teſte il ne luy euſt couppée [1].

Car ſe cognoiſtre ſubject à ſoy courroucer, & de nature aſpre & courageux, mais en eviter les occaſions & s'en garder, en prevenant de loing avec la raiſon : de ſorte que non pas meſme mal-gré ſoy il ne tombaſt en celle paſſion, cela eſt acte de merveilleuſe providence.

XLV. Ainſi faut-il, que celuy qui ſe ſent aimer le vin, faſſe à l'encontre de l'yvrognerie, & ſemblablement à l'encontre de l'amour celuy qui ſe ſent de nature amoureuſe, comme Ageſilaus ne voulut pas ſe laiſſer baiſer par un beau jeune fils qui s'approcha de luy pour ceſt effect : & Cyrus n'oſa pas ſeulement voir Panthea : là où, au contraire, les fols & mal-appris vont eux-meſmes amaſſant la matiere pour enflammer leurs paſſions, & ſe precipitent volontairement eux-meſmes dedans les vices dont ils ſe ſentent tarez, & auſquels ils ſont les plus enclins. Au contraire, Ulyſſes non ſeulement arreſte & retient ſa cholere, mais qui plus eſt, ſentant par les paroles de Telemachus qu'il eſtoit un peu aſpre, & qu'il haiſſoit les meſchants, il l'addoucit, & le prepare de longue

[1] Iliade xxiv, 584.

main, luy commandant de ne remuer rien, ains avoir patience,

> Si de meſpris ils me font demonſtrance
> En ma maiſon, paſſe tout en ſouffrance
> Patiemment, quelque tort qu'on me face
> Devant tes yeux, voire ſi en la place
> Ils me traynnoient par les pieds attaché,
> Ou s'ils avoient ſur moy leur arc laſché,
> Endure tout, le voyant, ſans mot dire [1],

Car tout ainſi, que lon ne bride pas les chevaux ce pendant qu'ils courent, mais devant qu'ils aient commencé leur courſe, auſſi méne lon au combat ceux qui ſont courageux & malaiſés à tenir, après les avoir preparez & dontez premierement avec la raiſon.

XLVI. Il ne faut pas non plus paſſer negligemment par deſſus les dictions, non que je vueille que lon ſe joüe comme fait Cleanthes, car il ſe mocque bien ſouvent, en faiſant ſemblant d'interpreter ces vers

> Jupiter pere au mont Ida regnant [2].

Et,

> Ζεῦ ἄνα δ' ωδωνᾶιε [3].

Car il veut que lon liſe ces deux mots d'un tenant, comme ſi ce n'en eſtoit qu'un ſeul, qui ſignifiaſt

[1] Odyſſée xxi, 274.

[2] Iliade iii, 276.

[3] Iliade xvi, 233. De ces trois mots, il n'en faiſoit que deux, liſant les deux derniers comme ſi ce n'étoit qu'un ſeul mot, *anadodonaie*, qu'il expliquoit par exhalaiſons qui s'élevent en haut.

les exhalations qui ſe levent de la terre. Chryſippus auſſi en beaucoup d'endroits eſt froid & maigre, non pource qu'il ſe jouë, mais pource qu'il veut ſubtiliſer impertinemment en forceant la ſignifiance des mots, comme quand il veut, que Εὐρύοπα Κρονίδην[1] ſignifie aigu en diſpute, & tranſcendant en force d'eloquence. Il ſera donc meilleur laiſſer ces petites arguces là aux grammairiens & conſiderer de près d'autres obſervations, où il y a plus de veriſimilitude, & plus d'utilité,

Mon vouloir meſme y eſtoit tout contraire,
Car j'ay appris à bien vivre & bien faire [2].

Et ceſte cy,

Car il ſçavoit eſtre à chacun affable [3].

Car en declarant que la prouëſſe eſtoit choſe que lon peut apprendre, & monſtrant qu'il eſtime, que l'eſtre affable aux hommes, & parler gracieuſement à tout le monde, ſe fait par ſcience, & avec diſcours de raiſon, il enhorte les hommes en ce faiſant à n'eſtre point nonchallans d'eux-meſmes, ains à travailler pour apprendre les choſes honneſtes, & à hanter ceux qui les enſeignent, comme eſtant la couardiſe, la ſottiſe & l'incivilité faute de ſçavoir, & vraye ignorance.

[1] Iliade I, 498. C'eſt-à-dire, le fils de Saturne, ou Jupiter à longue vue.

[2] Iliade VI, 444.

[3] Iliade XVII, 671.

XLVII. A cela s'accorde & convient fort proprement ce qu'il dit de Jupiter & de Neptune,

> Ils ſont tous deux de meſme ſang yſſus,
> Et d'un païs tous deux, mais le deſſus
> Jupiter a pour eſtre né devant,
> Et qu'il eſt plus que ſon frere ſçavant [1].

Car en ce diſant il monſtre, que le ſçavoir & la prudence ſont qualitez plus divines & plus royales : en quoy il met la plus grande excellence de Jupiter, comme eſtimant que toutes les autres bonnes parties ſuyvent celle là : auſſi faut-il accouſtumer le jeune homme à eſcouter d'une oreille non endormie ces autres ſentences icy,

> Jamais pour rien ne dira mentetie,
> Car il a trop la ſageſſe cherie [2].

Et,

> Antilochus qui as tousjours eſté
> Par cy devant ſi ſage reputé,
> Qu'as tu commis, puis que ſi peu tu vaux ?
> Tu m'as fait honte, & gaſté mes chevaux [3].

Et,

> Glaucus comment as tu une parole
> Ditte (eſtant tel) ſi ſuperbe & ſi folle ?
> Certainement j'euſſe dit, qu'en bon ſens
> Tu emportois le prix entre cinq cens [4].

Comme voulant inferer, que les ſages ne men-

[1] Iliade XIII, 354.
[2] Odyſſée III, 20.
[3] Iliade XXIII, 570.
[4] Iliade VII, 170.

tent jamais en leurs propos, & ne ſe monſtrent jamais laſches quand ce vient à un bon affaire, ny ne reprennent autruy ſans raiſon. Et quand il dit auſſi que Pandarus par ſa follie ſe laiſſa induire à rompre les trefves, il monſtre aſſez qu'il eſtime, que l'homme ſage ne commet jamais injuſtice.

XLVIII. Autant leur en peut on ſemblablement enſeigner touchant la continence, en s'arreſtant à conſiderer ces paſſages cy,

Antea femme à Prœtus amoureuſe
De luy, eſtoit ardemment deſireuſe
D'eſtre par luy en ſecret ambraſſée,
Mais point ne peut induire ta penſée
Bellerophon, car ſage tu eſtois,
Et rien que bon en ton cœur ne mettois [1].

Et,

Au paravant Clytæmneſtra pudique
Faiſoit tousjours refus d'acte impudique:
Car ſagement alors ſe conduiſoit,
Et de bon ſens en ſa vie elle uſoit [2].

En ces paſſages nous voyons que le poëte attribue la cauſe de continence & de pudicité à la ſageſſe. Et ès enhortemens que font les capitaines à leurs ſoudards au fort de la bataille,

Où eſt la honte, ô laſches Lyciens,
Où fuyez vous ſi viſtes comme chiens [3]?

[1] Iliade VI, 160.
[2] Odyſſée III, 266.
[3] Iliade XV, 422.

Et,

> Mettez chacun la honte & la juſtice
> Devant voz yeux vengereſſe de vice:
> Car autrement certes un grand reproche
> Et vitupere encontre vous s'approche [1].

Il ſemble qu'il fait les temperans & continens preux & vaillans, pource qu'ils ont honte des choſes laides, & pour autant qu'ils peuvent ſurmonter les voluptez & ſouſtenir les dangers: ce qui emeut auſſi Timotheus à dire ſagement en preſchant les Grecs de bien faire, en ſon poëme qui eſt intitulé les Perſes,

> Honte par vous ſoit crainte & reverée,
> Force de cœur par elle eſt acerée.

Æſchylus auſſi met en ligne de ſageſſe, le non appeter d'eſtre veu, ny paſſionné de convoitiſe de gloire, & ſe ſoublever par les louanges d'une commune, eſcrivant d'Amphiaraus en ceſte ſorte,

> Il ne veut point ſembler juſte, mais l'eſtre,
> Aimant vertu en penſée profonde,
> Dont nous voyons ordinairement naiſtre
> Sages conſeils, où tout honneur abonde [2].

Car ſe contenter de ſoy-meſme, & de ſa façon de vivre quand elle eſt très-bonne, c'eſt fait en homme ſage, & de bon entendement.

XLIX. Comme ainſi ſoit doncques qu'ils re-

[1] Iliade XIII, 124.

[2] Tragédie des ſept Chefs, vers 598.

duiſent toutes choſes bonnes & honneſtes à la ſageſſe, cela demonſtre que toute eſpece de vertu s'acquiert par diſcipline & apprentiſſage. Or l'abeille trouve naturellement ès plus aigres fleurs, & parmy les plus aſpres eſpines, le plus parfaict miel, & le plus utile : auſſi les enfans, s'ils ſont bien nourris en la lecture des poëtes, en tireront tousjours quelque bonne & profitable doctrine, meſmes des paſſages où il y a de plus mauvaiſes & plus importunes ſuſpicions : comme en premier lieu, pour exemple, il ſemble que le roy Agamemnon ſe rend fort ſuſpect de concuſſion & d'avarice, d'avoir exempté d'aller à la guerre ce riche homme qui luy donna la jument Ætha,

> De peur d'aller à Troie la venteuſe,
> Mais demourer loing de guerre douteuſe,
> Chez ſoy en paix & toute volupté,
> Car il avoit de tous biens à planté [1].

Mais toutefois il feit bien & ſagement, comme dit Ariſtote, ayant preferé une bonne jument à un tel homme : car il ne vaut pas un chien, non pas certainement un aſne, l'homme qui eſt ainſi laſche de cœur, & ainſi effeminé par delices & par abondance de richeſſes.

L. Au cas pareil, il ſemble que Thetis fait très-deshonneſtement d'inciter ſon fils Achilles

[1] Iliade xxiii, 297. A planté, ancienne expreſſion qui ſignifie en abondance.

aux voluptez, & luy ramentevoir les plaiſirs de ſes amours [1] : mais encore là peut on en paſſant conſiderer la continence d'Achilles, que combien qu'il fuſt amoureux de Briſeïde, eſtant retournée devers luy, & ſachant que la fin de ſa vie eſtoit prochaine, neantmoins il ne ſe haſte point, ny ne convoite point de jouir ce pendant tant qu'il pourra de ſes plaiſirs, ny ne porte point le deuil de ſon amy en oyſiveté, comme fait le commun des hommes, en omettant les choſes que requeroit ſon devoir, ains s'abſtient de volupté pour le regret & la douleur qu'il en ſentoit, & neantmoins ce pendant ne laiſſe pas de mettre la main à l'œuvre, & d'aller à la guerre. Semblablement Archilochus n'eſt pas eſtimé de ce, qu'eſtant triſte & deſplaiſant pour la mort du mary de ſa ſœur, lequel avoit eſté noyé en la mer, il veut combattre & vaincre ſa douleur par boire & faire bonne chere : mais neantmoins il allegue une cauſe là où il y a quelque apparence de raiſon, car il dit,

Pour lamenter ſon mal ne guariray,
Ny pour jouër je ne l'empireray.

Car ſi celuy-là à bon droit diſoit, qu'il n'empireroit rien pour jouër, faire banquets, & ſe donner du plaiſir, comment gaſterions nous quelque

[1] Iliade xxiv, 128.

choſe

choſe en noz affaires, pour philoſopher, ou pour vacquer au gouvernement de la choſe publique, ou pour aller au palais, ou pour hanter l'academie, ou pour nous meſler du labourage ?

LI. Au moyen dequoy, les corrections ſoudaines d'aucunes ſentences poëtiques qui ſe font en changeant quelques mots, ne ſont pas mauvaiſes, deſquelles ont uſé Cleanthes & Antiſthenes. Car l'un, comme les Atheniens un jour ſe fuſſent fort ſcandaliſez & mutinez en plein theatre à raiſon de ce vers,

Qu'y a il laid ſinon ce qui le ſemble?

les appaiſa ſur le champ en leur jettant à l'encontre ceſt autre vers,

Le laid eſt laid, quoy qu'il le ſemble, ou non.

Et Cleanthes reforma ce vers parlant de la richeſſe,

A ſes amis donner, & puis deſpendre
Pour la ſanté au corps malade rendre.

En le reſcrivant ainſi,

A des putains donner, & puis deſpendre
Pour un malade encore empiré rendre.

Et Zenon auſſi corrigeant ces vers de Sophocles,

Chez un tyran qui entre, il y devient
Serf, quoy que libre il ſoit quand il y vient.

Les reſcrivit ainſi,

Qui entre chez un tyran ne devient
Son ſerf, s'il eſt libre quand il y vient.

Par l'homme libre il entend celuy qui n'eſt point timide, ains magnanime, & qui n'a point le cœur aiſé à ravaller. Qui empeſchera donc, que nous ne puiſſions auſſi retirer les jeunes gens du pis au mieux en uſant de ſemblables emendations.

Ce qui eſt plus à l'homme ſouhaitable,
Eſt quand le traict de ſon ſoing delectable
Chet à l'endroit, où plus il le demande.

Mais plus toſt,

Ce qui eſt plus à l'homme ſouhaitable,
Eſt quand le traict de ſon ſoing profitable
Chet à l'endroit, duquel plus il amende.

Car appeter ce qui ne ſe doit pas vouloir, & l'obtenir & avoir, eſt choſe miſerable, & non pas ſouhaitable.

Et,

Pas engendré ne t'a le pere tien
Pour en ce monde avoir, ſans mal, tout bien:
Il faut ſentir aucunefois lieſſe,
Et quelquefois auſſi de la triſteſſe.

Mais bien, dirons nous, faut il ſentir lieſſe, & avoir contentement, quand on peut avoir moyennement ce qui eſt neceſſaire, pource que

Pas engendré ne t'a le pere tien
Pour en ce monde avoir, ſans mal, tout bien.

Et ceſt autre,

Las, c'eſt un mal envoyé des hauts dieux,
Quand l'homme ſçait & voit devant ſes yeux
Le bien, & fait neantmoins le contraire.

Mais bien eſt-ce une faute brutale, deraiſonnable, & miſerable avec, que ſçavoir & cognoiſtre ce qui eſt le meilleur, & neantmoins ſe laiſſer aller au pire par laſcheté de cœur, par pareſſe, ou par incontinence.

Les meurs, non pas le parler, perſuadent.

Mais bien ſont-ce les meurs & la parole enſemble qui perſuadent, ou les meurs par le moyen du parler, comme le cheval ſe manie avec la bride, & le pilote regit ſa navire avec le timon: car la vertu n'a point de ſi gracieux ne ſi familier inſtrument, que la parole.

L'affection tienne à aimer eſt-elle
Encline au maſle, ou plus à la femelle?

Reponſe,

Où beauté eſt, ambidextre je ſuis.

Il valoit mieux dire, où continence eſt, l'homme eſt ambidextre veritablement, & n'encline ny en une part ny en l'autre: & au contraire, celuy qui par la volupté & beauté eſt tiré tantoſt cy, tantoſt là, eſt gaucher, inconſtant, & incontinent.

Cognoitre dieu l'homme prudent eſpeure.

Mais pluſtoſt,

Cognoiſtre dieu l'homme prudent aſſeure.

Et au contraire il n'eſpeure ſinon les fols, les ingrats, & qui n'ont point de jugement, pour autant qu'ils ont ſuſpecte & qu'ils craignent la cauſe & le principe de tout bien, comme s'il nuiſoit & s'il faiſoit mal. Voilà la maniere comment lon peut uſer de correction.

LII. Il y a une autre ſorte d'amplification, quand on eſtend la ſentence plus que les paroles ne portent : comme nous a bien enſeigné Chryſippus, qu'il faut tranſporter & appliquer une ſentence qui ſera utile, à autres eſpeces ſemblables, comme,

Jamais un bœuf meſme ne ſe perdroit,
Quand le voiſin homme de bien voudroit.

Autant en faut-il entendre d'un chien, d'un aſne, & de tous autres animaux, qui ſe peuvent perdre, & perir.
Semblablement là où Euripide dit,

Qui eſt le ſerf qui n'a crainte de mort ?

Il faut penſer qu'il en a autant voulu dire & du travail & de la maladie. Car tout ainſi comme les medecins trouvans une drogue convenable & propre à quelque certaine maladie, & par là cognoiſſans ſa force & vertu naturelle, la trans-

ferent puis après, & en uſent à toute autre maladie qui a quelque choſe de conforme & ſemblable à celle là : auſſi une ſentence qui peut eſtre commune, & dont l'utilité ſe peut appliquer à pluſieurs diverſes matieres, il ne la faut pas laiſſer attacher & approprier à un tout ſeul ſubject, ains la remuer & accommoder à toutes les choſes qui ſeront ſemblables, en accouſtumant les jeunes gens à pouvoir ſoudainement cognoiſtre celle communication, & à transferer promptement ce qu'il y a de propre, les exercitans & duiſans par pluſieurs exemples à eſtre prompts à le remarquer, à fin que quand ils viendront à lire en Menander ce verſet,

Heureux qui a biens & entendement,

Ils eſtiment, que cela eſt autant dit de l'honneur, de l'authorité, & de l'eloquence. Et la reprehenſion que fait Ulyſſes à Achilles lors qu'il eſtoit oiſif entre des filles en l'iſle de Scyros,

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier
Qui cegnit onc eſpée ne baudrier
En toute Grece, à filler la fillace
Eſteindras-tu la gloire de ta race?

Cela meſme ſe peut dire à un homme diſſolu en voluptez, à un avaricieux, & à un nonchaland & pareſſeux, & à un ignorant. Tu yvrongnes eſtant fils du plus homme de bien de la Grece : ou, tu

jouës aux dez, ou aux cailles [1] : ou, tu exerces un meſtier vil, tu preſtes à uſure, n'ayant point le cueur aſſis en bon lieu, ny digne de la nobleſſe dont tu es iſſu.

Ne va diſant Pluto [2] dieu de chevance,
Je ne ſçaurois adorer la puiſſance
D'un dieu que peut le plus meſchant du monde
Facilement acquerir.

Autant doncques en peut on dire de la gloire, de la beauté corporelle, d'un manteau de capitaine general, & d'une mitre de presbtre, que nous voyons des plus meſchans hommes du monde aucunefois obtenir.

Les enfans ſont fort laids de couardiſe :

Auſſi ſont ils certes d'intemperance, de ſuperſtition, d'envie, & de tous les autres vices & maladies de l'ame. Et ayant Homere très-bien dit,

Laſche Paris de viſage très beau [3] :

Et ſemblablement,

Hector ayant le viſage très beau [4] :

[1] La Caille eſt un oiſeau querelleur, jaloux & courageux. Les anciens donnoient des combats de Cailles. Solon vouloit que la jeuneſſe y aſſiſtât, pour ſe former au courage. Ces jeux exiſtent encore en Italie. M. de Buffon les a bien décrits. Ils ſont très-fréquens dans la Chine.

[2] C'eſt Plutus, le dieu des richeſſes. On confondoit ce dieu avec Pluton, parce que les richeſſes ſe tirent des entrailles de la terre.

[3] Iliade III, 39.

[4] Iliade XVII, 142.

Il donne ſecrettement à entendre, que c'eſt choſe qui tourne à blaſme, & à deshonneur à celuy qui n'a rien de meilleur que la beauté de la face : il faut appliquer ceſte reprehenſion à choſes pareilles pour retrencher un peu les ailes à ceux qui s'élévent & ſe glorifient pour choſes de nulle valeur, enſeignant aux jeunes hommes, que ce ſont reproches que telles louanges : comme quand on dit excellent en richeſſe, excellent à tenir bonne table, ou en ſerviteurs, ou en montures, & encore y pouvons nous bien adjouſter, pour parler continuellement : car il fault chercher l'excellence & la preference par deſſus les autres ès choſes honneſtes, & à eſtre le premier & le plus grand ès choſes grandes : car la reputation provenant des choſes baſſes & petites n'eſt point honorable, ny ne ſent point ſon homme de bon cœur.

LIII. Ceſt exemple dernier que nous avons allegué, me fait ſouvenir & conſiderer de plus près les blaſmes & louanges qui ſont principalement ès poëmes d'Homere, car ils nous donnent une bien expreſſe inſtruction de n'eſtimer pas beaucoup les choſes corporelles, ny celles qui dependent de la fortune : car premierement ès tiltres qu'ils ſe donnent en s'entreſaluant, ou s'entreappellant : ils ne ſe nomment point ny beaux, ny riches, ny robuſtes, ains uſent de telles louanges,

Eſprit divin, ſage, & ingenieux,
Ulyſſes fils de Laërtes le vieux [1].

Et,

Fils de Priam Hector qui en ſageſſe
De Jupiter egales la hauteſſe [2].

Et,

Achilles fils de Peleus, lumiere
De tous les Grecs, & la gloire premiere [3].

Et,

O Patroclus que tant le mien cœur aime [4]!

LIV. Et à l'oppoſite, quand ils veulent auſſi injurier quelqu'un, ils ne s'attachent point aux marques exterieures du corps, ny aux choſes caſuelles de la fortune, ains touchent les faultes & vices de l'ame, qu'ils blaſment:

Homme ehonté, comme un chien ſans vergongne,
Qui as le cœur d'un cerf, couard, yvrongne [5].

Et,

Injurieux Ajax qui es le pire,
Des detracteurs, & ne vaux qu'à meſdire [6].

Et,

Preſumptueux Idomeneus ceſſe
D'eſtre arrogant, & hault parler ſans ceſſe [7].

Et,

Ajax hautain, & ſuperbe en paroles,
Qui en dis tant de vaines & de folles [8].

[1] Odyſſée XIII, 375.
[2] Iliade XI, 200.
[3] Iliade XV, 21.
[4] Iliade XI, 607.
[5] Iliade I, 225.
[6] Iliade XXIII, 483.
[7] Iliade VII, 474.
[8] Iliade XIII, 814.

Bref, Ulyſſes voulant injurier Therſites, ne l'appelle point boitteux, ny boſſu, ny chauve, ny teſte pointue, ains luy reproche, qu'il eſt babillard, indiſcret : & au contraire, la mere de Vulcain en le careſſant luy dit,

Viença mon fils, vien mon pauvre boitteux.

Ainſi appert il, que Homere ſe mocque de ceux qui ont honte d'eſtre boitteux ou aveugles, & qu'il eſtimoit n'eſtre point reprehenſible ce qui n'eſt point deshoneſte, ny deshoneſte, ce qui ne vient point de nous, ny par nous, mais qui procede de la fortune. Parquoy ces deux grandes utilitez demeurent à ceux qui ſont exercitez à ouir, & à lire les poëtes : l'une c'eſt, qu'ils en deviennent plus modeſtes, apprenans à ne reprocher odieuſement ny follement à perſonne, ſa fortune : l'autre eſt, qu'ils en ſont plus magnanimes, apprenans à ne fleſchir point à la fortune, & à ne ſe troubler point pour quelque meſchef qui leur advienne, ains à porter doucement & patiemment les mocqueries, traicts de picquerie & riſées que lon leur en pourroit bailler, ayans tousjours en memoire propre à la main ces vers de Philemon,

Rien n'eſt plus doux que ſe ſouffrir mocquer
Patiemment, & point ne s'en picquer.

Toutefois s'il y a aucun de tels mocqueurs qui

merite que lon le repicque, il ſe fault attacher à ſes vices & à ſes fautes, ne plus ne moins que Adraſtus Tragique repliqua à Alcmæon, qui luy reprochoit.

ALCMÆON.

Frere germain tu es d'une meſchante,
Qui ſon mary tua de main ſanglante.

ADRASTUS.

Mais toy tu as, parricide inhumain,
Ta mere propre occiſe de ta main.

Car ainſi comme ceux qui fouëttent les habillements, ne touchent point aux corps : auſſi ceux qui reprochent quelque infortune ou quelque tache ou defaut de la race à leur ennemy, adreſſent leur coup vainement & follement aux choſes exterieures, & ce pendant ne touchent point à l'ame, & aux choſes qui veritablement meritent d'eſtre repriſes, corrigées, & blaſmées.

LV. Au ſurplus ainſi comme cy deſſus nous avons donné un enſeignement de mettre à l'encontre des mauvais propos & dangereuſes paroles, qui ſe rencontrent aucunefois ès livres des poëtes, les graves & bonnes ſentences des grands & renommez perſonnages, tant en ſçavoir, comme en gouvernement, pour divertir & empeſcher que lon n'adjouſte foy à tels dicts poëtiques : auſſi les propos que nous trouverons en eux

bons, & honneſtes, & utiles, il les faudra encore confirmer & fortifier par teſmoignages, & par demonſtrations tirées de la philoſophie, en attribuant l'invention premiere de tels propos aux philoſophes : car c'eſt choſe juſte & profitable, que la foy ſoit ainſi fortifiée & authoriſée, quand aux poëſies qui ſe recitent ſur l'echafaud en un theatre, ou qui ſe chantent ſur la lyre, & que lon fait apprendre aux enfans en une eſchole, les deviſes de Pythagoras s'accordent, & les enſeignemens de Platon, ou les preceptes de Chilon, & que les reigles de Bias tendent à une meſme ſentence, que ce que lon fait lire aux jeunes enfans : au moyen dequoy, il ne fault pas leur dire en paſſant ſeulement, mais leur declarer par le menu bien diligemment, qu'en ces paſſages,

Tu n'as mon fils eſté né ſur la terre
Pour manier armes & faire guerre :
Mais va plus toſt, tant que ſeras vivant,
Le faict d'amour & des nopces ſuivant [1].

Et,

Jupiter meſme a en haine celuy,
Lequel s'attache à un plus fort que luy.

Cela n'eſt point different de ce precepte, « Cognois

[1] Iliade v, 428. Amyot s'eſt trompé. Jupiter parle à Vénus & lui dit : Ma fille, les guerres, les combats ne ſont pas ton partage : occupe-toi des doux mariages.

» toy-meſme », ains tend à une meſme ſentence : ne plus ne moins que ces ſentences icy,

Fols ſont ceux là qui n'entendent au bout,
Combien plus eſt la moytié que le tout [1].

Mauvais conſeil ne nuyt tant à perſonne,
Qu'il fait tousjours à celuy qui le donne [2].

Tendent à meſme intelligence que font les diſcours de Platon en ces livres de Gorgias, & de la choſe publique, c'eſt à ſçavoir, « Qu'il eſt » plus dangereux faire injuſtice que non pas la » ſouffrir : & plus dommageable mal faire, que » mal recevoir » : ſemblablement auſſi faudra il adjouſter à ce dire d'Æſchylus,

Ayes bon cœur, peine demeſurée
Extremement, n'eſt de longue durée :

Que c'eſt cela meſme qui tant eſt repeté ès livres des Epicurus, & tant loué par ſes ſectateurs, « Que les grands travaux expedient & deſpeſ- » chent promptement l'homme, & que les longs » ne ſont pas grands ». De laquelle ſentence Æſchylus a bien evidemment exprimé une partie, & l'autre luy eſt ſi adjacente, qu'elle eſt aiſée à entendre : car ſi le grand & vehement travail ne dure pas, adonc celuy qui dure n'eſt pas grand, ne difficile à ſupporter.

[1] Heſiode Opera & Di. 1, 40. Les plaideurs ſont fols, qui n'entendent pas que la moitié d'un bien ſans procès vaut mieux que tout un bien avec des procès.

[2] Heſiode, *ibid.* 1. 264.

Vois-tu comment le haut tonnant precede
Tous autres dieux, & qu'à nul il ne cede,
Pource qu'en luy n'y a de menterie,
Ny d'orgueil point, ny point de mocquerie
Et de ſot ris, & que ſeul point n'eſſaye
Jamais que c'eſt que de volupté gaye.

Ces vers de Theſpis ne diſent ils pas une meſme choſe que fait ce propos de Platon, « La divi-» nité eſt ſituée loing de douleur & de volupté »?

De la vertu ſeule procede gloire
Vraye, & qui point ne ſera tranſitoire;
Mais la richeſſe avec ceux meſmes hante,
Qui ſont de meurs & de vie meſchante.

Ces carmes de Bacchilides, & ces autres cy ſemblables d'Euripides,

On doit avoir ſur tout en reverence,
A mon advis, la ſage temperance,
Qui n'eſt jamais qu'avec les gens de bien.

Et ceux-cy,

Efforcez vous d'avoir vertu la belle,
Pource que ſi vous acquerez ſans elle
Des biens mondains, vous ſemblerez heureux,
Mais ce pendant vous ſerez malheureux.

Ne contiennent ils pas la preuve & la demonſtration de ce que diſent les philoſophes touchant la richeſſe & les biens exterieurs, qu'ils ſont inutiles, & ne portent aucun profit ſans la vertu à ceux qui les poſſedent?

LVI. Car le conjoindre ainſi & accommoder les paſſages des poëtes aux preceptes & arreſts des philoſophes, tire la poëſie hors des fables, & luy oſte le maſque, & donne efficace de perſuader & profiter à bon eſciant aux ſentences utilement dittes, & davantage ouvre l'eſprit d'un jeune garçon, & l'encline aux diſcours & raiſons de la philoſophie, en prenant desja quelque gouſt, & en ayant ouy ja parler, non point y venant ſans jugement, encore tout remply de folles opinions qu'il aura toute ſa vie ouyes de ſa mere, ou de ſa nourrice, & quelquefois auſſi de ſon pere, voire de ſon pædagogue : auſquels il aura ouy reputer très-heureux, & par maniere de dire, adorer, les riches hommes, & redouter effroyablement la mort avec horreur, ou le travail : & au contraire, eſtimer la vertu choſe non deſirable, & n'en faire compte, non plus que de rien, ſans avoir des biens de ce monde, & ſans authorité. Car quand les jeunes gens viennent de prime face à entendre les deciſions & raiſons des philoſophes toutes contraires à ces opinions là, ils en demeurent tous eſtonnez, troublez & effarouchez, ne les pouvans recevoir ny endurer, non plus que ceux qui ont longuement demouré en tenebres, ne peuvent ſoudainement ſupporter ny endurer la lumiere des rayons du ſoleil, s'ils ne ſont premierement accouſtumez petit à petit à quelque

clarté baſtarde, dont la lueur ſoit moins vifve, tant qu'ils la puiſſent regarder ſans douleur : ainſi les faut il peu à peu accouſtumer du commancement à une verité, qui ſoit un peu meſlée de fables.

LVII. Car quand ils auront ouy premierement, ou leu ès livres des poëtes ces ſentences,

Plorer convient celuy qui ſort du ventre.
Pour tant de maux, auſquels naiſſant il entre,
Et convoyer au ſepulchre le mort
Qui des travaux de ceſte vie ſort,
En faiſant tous ſignes d'aiſe & de joye,
Et beniſſant de ſon départ la voye [1].

Et,

Pain pour manger & eau pour boire, en ſomme,
Sont ſeulement neceſſaires à l'homme.

Et,

O tyrannie aimée des barbares!

Et,

Le bien ſupreme, & le comble de l'heur
Des humains eſt, ſentir moins de douleur.

Ils ſe troubleront & ſe faſcheront moins quand ils entendront dire chez les philoſophes, « Que » nous ne nous devons point ſoucier de la mort », « Que nature a mis une borne aux richeſſes », « Que la beatitude & le ſouverain bien de l'homme » ne giſt point en quantité grande d'argent, ny » en maniement de grands affaires, ny en magiſ-

1 Euripide ex Creſphonte.

» trats, & en credit & authorité : ains en ne » ſentir point de douleur, en avoir les paſſions » addoulcies, & en une diſpoſition de l'ame » ſuivant en toutes choſes ce qui eſt ſelon na- » ture». Pour ceſte raiſon, & pour toutes celles que nous avons paravant alleguées & deduittes, le jeune homme a beſoing d'eſtre bien guidé en la lecture des poëtes, à fin que la poëſie ne l'envoye point mal edifié, mais plus toſt preparé & rendu amy & familier à l'eſtude de philoſophie.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA MANIERE D'ÉCOUTER.

NÉCESSITÉ d'écouter pour ſe former dans la jeuneſſe. III. *L'ouie eſt l'organe de la ſageſſe.* V. *Comment il faut écouter.* VI. *Éloge du ſilence.* VII. *Écouter ſans envie.* VIII. *Sans ambition.* IX. *Réfléchir ſur ce qu'on a entendu.* X. *Obſervations ſur l'admiration & le mépris.* XI. *Examiner celui qui parle. Juger ſes diſcours.* XII. *Les juger par le fruit, & non pas par les ornemens.* XV. *Nature des queſtions qu'on peut propoſer.* XVI. *Égards avec leſquels on doit les propoſer.* XVII. *Temps où il faut les propoſer.* XVIII. *Ne louer ni trop, ni trop peu.* XIX. *Grace & faveur.* XX. *Exemple de Platon.* XXI. *Fautes qu'on commet en écoutant.* XXII. *Maniere ſage d'applaudir.* XXIII. *Auditeurs ſots & inſolens.* XXIV. *N'être ni inſenſible.* XXV. *Ni trop ſenſible.* XXVI. *Ni lâche, ni vain.* XXVIII. *Ni importun.* XXIX. *Ni vétilleur.* XXX. *S'exercer ſoi-même pour bien ſaiſir & bien rendre ce qu'on a entendu.*

COMMENT IL FAUT OUIR [1].

JE t'envoye, amy Nicander, un petit traitté que j'ay recueilly & compoſé, Comment il faut ouir: à fin que tu ſaches eſcouter celuy qui te ſuadera & remonſtrera par bonne raiſon, maintenant que tu es hors de la ſubjection des maiſtres qui te ſouloient commander, eſtant par maniere de dire, ſorty hors de page, & ayant pris la robbe virile: car ceſte licence effrenée de n'eſtre ſubject à perſonne, que les jeunes gens à faute de bien l'entendre appellent & eſtiment faulſement liberté, les ſoubmer à de plus rudes & de plus aſpres maiſtres, que n'eſtoient les precepteurs & les pædagogues qu'ils ſouloient avoir en leur enfance, c'eſt à ſçavoir leurs cupiditez & appetits deſordonnez, qui ſont lors comme deſliez & deſchainez. Et tout ainſi comme Herodote dit [2], que les femmes en deſpouillant leur chemiſe, deſpouillent auſſi la honte: auſſi y a il des jeunes gens qui en laiſſant la robbe puerile, laiſ-

[1] Ce ſont préceptes que doivent obſerver ceux qui vont ouir les leçons, harengues, & diſputes publiques, pour ſçavoir comment ils s'y doivent comporter. *Amyot.* Ce traité tient encore à l'inſtruction de la jeuneſſe. Il la guide dans le moment le plus critique, celui où elle entre dans le monde.

[2] Herodote 1, 8.

ſent quant & quant la crainte & la honte : & deveſtant l'habit qui les tenoit en bonne & honneſte contenance, ils ſe rempliſſent incontinent de toute diſſolution. Mais toy qui as ſouvent entendu que c'eſt une meſme choſe, ſuivre dieu & obeir à la raiſon, dois eſtimer que le ſortir hors d'enfance, & entrer au ranc des hommes, n'eſt point une delivrance de ſubjection, ains ſeulement une mutation de commandant : pource que la vie, au lieu d'un maiſtre mercenaire loué ou bien achetté à prix d'argent, qui nous ſouloit gouverner en noſtre enfance, prent alors une guide divine, qui eſt la raiſon, à laquelle ceux qui obeïſſent, doivent eſtre reputez ſeuls francs & libres : car ceux là ſeuls ayants appris à vouloir ce qu'il fault, vivent comme ils veulent, là où ès actions & affections deſordonnées, & non regies par la raiſon, la franchiſe de la volonté y eſt petite, foible, & debile, meſlée de beaucoup de repentance.

II. Mais ainſi comme entre les nouveaux bourgeois, qui ſont enrollez de nouveau pour joüir des droicts & privileges de bourgeoiſie de quelque cité, ceux qui y ſont eſtrangers, ou qui y viennent de loing habiter, blaſment, reprennent, & trouvent mauvais la plus part de ce qui s'y fait : là où ceux qui y eſtoient habitans avant qu'en eſtre faicts bourgeois, ayants eſté nourris, &

eſtans tous accouſtumez aux loix & couſtumes du païs, ne reçoivent point mal en gré les charges qui leur ſont impoſées, ains les prennent en patience : auſſi faut il que le jeune homme long temps durant ſoit à demy nourry en la philoſophie, & accouſtumé dès le commancement à meſler tout ce qu'il apprent, & tout ce qu'il oit avec propos de la philoſophie, pour venir puis après desja tout apprivoiſé, & tout donté à l'eſtude d'icelle à bon eſciant, laquelle ſeule peult accouſtrer & reveſtir les jeunes gens d'un veritablement digne, viril & parfaict ornement & veſtement de la raiſon.

III. Auſſi crois-je que tu ſeras bien aiſe d'entendre ce que Theophraſte eſcrit touchant l'ouye, que c'eſt celuy de tous les cinq ſens de nature qui donne plus & de plus grandes paſſions à l'ame, car il n'y a rien qui ſe voit, ne qui ſe gouſte, ne qui ſe touche, qui cauſe de ſi grands raviſſements hors de ſoy, ſi grands troubles, ne ſi grandes frayeurs, comme il en entre en l'ame par le moyen d'aucuns bruits, ſons, & voix qui viennent à ferir l'ouye : mais ſi elle eſt bien expoſée & bien propre aux paſſions, encore l'eſt-elle plus à la raiſon : car il y a pluſieurs endroits & parties du corps, qui donnent aux vices entrée pour ſe couler au dedans de l'ame, mais la vertu n'a qu'une ſeule priſe ſur les jeunes gens,

qui eſt, les aureilles, prouveu qu'elles ſoient dès le commancement contregardées pures & nettes de toute flatterie, non amollies ny abreuvées d'aucuns mauvais propos : & pourtant à bonne cauſe vouloit Xenocrates que lon meiſt aux enfans des aureillettes de fer pour leur couvrir & defendre les aureilles, plus toſt qu'aux combattans à l'eſcrime des poings, pour ce que ceux cy ne ſont en danger que d'avoir les aureilles rompues & dechirées de coups ſeulement, & ceux là les meurs gaſtées & corrompues : non qu'il les vouluſt du tout priver de l'ouye, ou les rendre totalement ſourds, mais bien admoneſter de ne recevoir les mauvais propos, & s'en donner bien de garde, juſques à ce que d'autres bons y eſtans nourris de longue main par la philoſophie euſſent ſaiſy la place des meurs la plus mobile, & la plus aiſée à mener, y eſtans logez par la raiſon comme gardes, pour la preſerver & defendre.

IV. Auſſi l'ancien Bias envoya la langue au roy Amaſis, qui luy avoit mandé qu'il luy envoyaſt la pire & la meilleure partie de la chair d'une hoſtie, voulant dire que le parler eſtoit cauſe de très-grands biens & de très-grands maux : & ordinairement ceux qui baiſent les bien petits enfans, touchent à leurs aureilles, & leur diſent qu'ils en facent autant, comme les admoneſtans couvertement en jeu, qu'il faut aimer

ceux qui leur profitent par les aureilles : car il eſt tout certain que qui voudroit totalement priver un jeune homme d'ouïr, ſans luy faire gouſter aucunement la raiſon, non ſeulement il ne produiroit de ſoy-meſme ne fruit ne fleur quelconque de vertu, mais au contraire il ſe tourneroit au vice, mettant hors de ſon ame, ne plus ne moins que d'une terre non labourée & delaiſſée en friche, pluſieurs rejettons & germes ſauvages : car l'inclination aux voluptez, & la fuitte du labeur, ne ſont point en nous eſtrangeres, ne ny ont point eſté introduittes par mauvaiſes perſuaſions, ains y ſont naturelles & nées avec nous, qui ſont les ſources de vices & de maux infinis : & qui les laiſſeroit aller à bride avallée, là où le naturel les inciteroit, ſans rien en retrancher par ſages remonſtrances, & les deſtourner pour regler le defaut de nature, il n'y auroit beſte farouche ne ſauvage qui ne fuſt plus douce que l'homme.

V. Parquoy puis qu'ainſi eſt, que l'ouye porte aux jeunes gens ſi grande utilité avec non moindre peril, j'eſtime que ce ſoit ſagement fait de diſcourir & deviſer ſouvent, & avec ſoy-meſme & avec autruy, comment c'eſt qu'il faut ouïr, attendu meſmement que nous voyons, que la plus part des hommes en abuſe, attendu qu'ils s'exercitent à parler devant que s'eſtre accouſtu-

mez à eſcouter, & qu'ils penſent qu'il y ait une ſcience de bien parler, & une exercitation pour l'apprendre : & quant à l'eſcouter, que ceux qui en uſent ſans art, comment que ce ſoit, en reçoivent du profit. Combien que au jeu de la paume on apprent tout enſemble & à recevoir l'eſteuf, & à le renvoyer : mais en l'uſage du parler il n'eſt pas ainſi, car le bien recevoir precede le rejetter, ne plus ne moins que le concevoir & retenir la ſemence precede l'enfanter. Or dit on que les œufs des oiſeaux que l'on appelle vulgairement ὑπηνέμια, c'eſt à dire, eſventez ou conceus du vent[1], ſont germes imparfaicts, & commancements de fruicts qui n'ont peu avoir vie : auſſi le parler des jeunes gens, qui ne ſçavent eſcouter, & qui ne ſont pas accouſtumez à recevoir profit par l'ouyë, n'eſt veritablement que vent., & comme dit le poëte,

C'eſt une vaine inutile parole,
Qui folement deſſoubs les nues vole.

Car ceux qui veulent recevoir aucune choſe que lon verſe d'un vaſe en un autre, enclinent & tournent leurs vaſes la bouche devers ce que lon y verſe, à fin que l'infuſion ſe face bien dedans, & qu'il ne s'en reſpande rien au dehors, & eux ne ſçavent pas ſe rendre attentifs, & par atten-

1 Ce ſont des œufs qui n'ont pas été fécondés par le mâle. Les anciens les appelloient les œufs du vent.

tion accommoder leur ouyë, à fin que rien ne leur eſchappe de ce qui ſe dit utilement, ains, ce qui eſt digne de plus grande mocquerie, s'ils ſe trouvent preſents à ouir raconter l'ordre de quelque feſtin, ou d'une monſtre, ou un ſonge, ou un debat & querelle que le recitant aura eu contre un autre, ils eſcoutent en grand ſilence, & s'arreſtent à ouir diligemment : mais ſi quelqu'un les tire à part pour leur enſeigner choſe utile, ou pour les enhorter à quelque point de leur devoir, ou pour les reprendre quand ils faillent, ou appaiſer quand ils ſe courroucent, ils ne le peuvent endurer, & taſchent à refuter par argumens, en conteſtant à l'encontre de ce que lon leur dit, s'ils peuvent : & s'ils ne peuvent, ils s'enfuyent pour aller ouir quelques autres fols propos, comme de meſchants vaiſſeaux pourris, rempliſſans leurs aureilles de toute autre choſe, plus toſt que de ce qui leur eſt neceſſaire. Ceux doncques qui veulent bien dreſſer les chevaux, leur enſeignent à avoir bonne bouche, & obeïr bien au mords : auſſi ceux qui veulent bien inſtruire les enfans, les doivent rendre ſoupples & obeïſſans à la raiſon, en leur enſeignant à beaucoup ouir, & à ne gueres parler. Car Spintharus [1] louant Epaminondas diſoit « Qu'il n'avoit

[1] Spintharus de Tarente, Pythagoricien, a été le précepteur & l'ami d'Epaminondas.

» jamais trouvé homme qui ſceuſt tant comme luy, » ne qui parlaſt moins » : auſſi dit on que nature pour ceſte cauſe a donné à chaſcun de nous une langue ſeule, & deux aureilles : pour ce qu'il faut plus ouir, que parler.

VI. Or eſt ce par tout un grand & ſeur ornement à un jeune homme, que le ſilence : mais encore principalement, quand en eſcoutant parler un autre, il ne ſe trouble point, ny n'abbaye point à chaſque propos, ains encore que le propos ne luy plaiſe gueres, il a patience neantmoins, & attent juſques à ce que celuy qui parle ait achevé, encore après qu'il a achevé, il ne va pas ſoudainement luy jetter au devant une contradiction, ains comme dit Æſchines, il laiſſe paſſer entre-deux quelque petit intervalle de temps, pour veoir ſi celuy qui a dit voudra point encore adjouſter quelque choſe à ſon dire, ou y changer, ou en oſter : mais ceux qui tout ſoudain contrediſent, n'eſtans eſcoutez ny n'eſcoutans, ains parlans tousjours à l'encontre de ceux qui parlent, font une faulte mal-ſeante & de mauvaiſe grace : là où celuy qui eſt accouſtumé d'ouir patiemment avec honneſte contenance, en recueille mieux le propos qu'on luy tient s'il eſt utile & bon, & s'il eſt inutile ou faulx, il a meilleur loiſir de le diſcerner, & de le juger, & ſi ſe monſtre amateur de verité, non de querelle, ny temeraire

en contention & aigre : au moyen de quoy ne parlent point mal ceux qui diſent, qu'il fault plus toſt vuider la folle opinion & preſumption que les jeunes gens prennent d'eux meſmes, qu'il ne fault l'air dequoy ſont enflez les outres & peaux de chévres, quand on y veult mettre dedans quelque choſe de bon : car autrement eſtans pleins du vent d'outrecuidance, ils ne reçoivent rien de ce que lon y cuyde verſer.

VII. Or l'envie conjointe avec une malveillance & malignité n'eſt bonne à œuvre quelconque, ains eſt nuyſante à toute choſe honeſte & louable : mais ſur tout eſt elle mauvaiſe aſſiſtante & conſeillere de celuy qui veult bien ouir, rendant les propos qui luy ſeroyent utiles, ennuyeux, malplaiſans, & faſcheux à ouir, pour ce que les envieux prennent plaiſir à toute autre choſe, plus toſt qu'à ce qui eſt bien dit : & neantmoins celuy qui eſt marry de veoir à un autre richeſſe, authorité ou beauté, eſt ſeulement envieux, pource qu'il eſt marry de veoir un autre avoir quelque bien : mais celuy à qui il deſplait d'ouir bien dire, eſt marry de ſon bien propre : car tout ainſi comme la clarté eſt le bien de ceux qui voient, auſſi la parole eſt le bien de ceux qui eſcoutent s'ils la veulent recevoir. Et quand aux autres eſpeces d'envie, ce ſont certaines autres mauvaiſes & vicieuſes paſſions & conditions de l'ame qui

les engendrent : mais l'envie contre les bien-diſans procede d'une ambition importune, & une convoitiſe injuſte d'honneur, qui altere tellement celuy qui en eſt attainct, qu'elle ne le laiſſe pas ſeulement preſter l'aureille à ce qui ſe dit, ains luy trouble & luy diſtraict la penſée à conſiderer en un meſme temps ſa ſuffiſance, pour veoir ſi elle eſt moindre que de celuy qui parle, & à regarder la contenance des autres qui eſcoutent, pour ſçavoir s'ils y prennent plaiſir, & s'ils ont en eſtime celuy qui diſcourt : car ſi on le louë, il luy eſt advis qu'on luy donne autant de coups de baſton, & s'en courrouce à l'encontre des aſſiſtans, s'ils le trouvent bien diſant : & neantmoins quant aux propos il les laiſſe là, & rejette arriere les precedents, pour ce qu'il luy fait mal de s'en ſouvenir, & tremble, & ne ſçait qu'il fait de peur qu'il a des ſuccedents, craignant qu'ils ne ſoient trouvez encore meilleurs que les premiers : au moyen dequoy il fait tout ce qu'il peut pour rompre le propos le plus toſt qu'il eſt poſſible, meſmement quand il voit que le diſcourant parle le mieux : puis quand l'audience eſt faillie, il ne s'attache à pas un des diſcours qui auront eſté faicts, ains va ſondant & recueillant les voix & opinions des aſſiſtans : & s'il en trouve qui le louent, il s'oſte de là viſtement, & s'en fuit arriere, comme s'il eſtoit fol : mais s'il y en a

quelques uns qui les blaſment, ou qui les tordent en mauvaiſe part, ce ſeront ceux là aux quels il courra, & avec leſquels il s'aſſemblera : & ſi d'adventure il n'y a perſonne qui les deſtorde, alors il luy comparera d'autres plus jeunes, qui auront mieux diſcouru (ce dira-il) & avec plus grande force d'eloquence, ſur un meſme ſubject : & ne ceſſera d'interpreter tout en mauvaiſe part, juſques à tant qu'ayant corrompu & gaſté toute la harengue qui aura eſté faitte, il ſe la rendra inutile, & ſans aucun profit à luy meſme.

VIII. Et pourtant faut il, en tel cas, que l'ambition ſoit d'accord avec le deſir d'ouir, à fin que lon eſcoute patiemment & doucement celuy qui harenguera, ne plus ne moins que ſi lon eſtoit convié au banquet de quelque ſainct ſacrifice, en louant ſon eloquence, là où il aura bien dit, & prenant en gré la bonne volonté de celuy qui aura mis en avant ce qu'il ſçait, & qui aura voulu perſuader les autres par les arguments & raiſons dont il s'eſt luy meſme perſuadé : ainſi quand il luy ſera bien ſuccedé, il y faudra pour concluſion adjouſter, que ce n'a point eſté par fortune ny par cas d'adventure qui luy ſera advenu de bien dire, ains par ſoing, par diligence, & par art : & pour le moins faudra il contrefaire ceux qui louent, & qui eſtiment fort quelque choſe, & là où il aura failly, il faudra là arreſter ſon enten-

dement à conſiderer dont & pour quelles cauſes ſera venue la faute : cat ainſi comme Xenophon, dit que les bons meſnagers font leur profit de tout, & de leurs ennemis & de leurs amis : auſſi ceux qui ſont eſveillez & attentifs à ouir diligemment, reçoivent profit non ſeulement de ceux qui diſent bien, mais auſſi de ceux qui faillent à bien dire. Car une maigre invention, une impropre locution, un mauvais langage, une laide contenance, un esblouiſſement de ſotte joye, quand on s'entend louër, & toutes autres telles impertinences, qui adviennent ſouvent à ceux qui font des harengues en public, nous apparoiſſent beaucoup plus toſt en autruy, quand nous eſcoutons, qu'ils ne font en nous meſmes quand nous harenguons : & pource faut il ttansferet l'examen & la correction de celuy qui aura harengué en nous meſmes, en examinant ſi nous commettons point par meſgarde de telles fautes en orant. Car il n'eſt rien au monde ſi facile que de reprendre ſon voiſin, mais ceſte reprehenſion là eſt vaine & inutile, ſi on ne la rapporte à une inſtruction de corriger ou evitet ſemblables erreurs en ſoy-meſme. Et ne faut pas en tel endtoit oublier l'advertiſſement du ſage Platon, quand on a veu quelqu'un faillant, de deſcendre tousjours en ſoy-meſme, & dire à par ſoy, « Ne ſuis-je point tel » ? cat tout ainſi que nous voyons noz yeux reluiſans dedans

les prunelles de ceux de noz prochains, auſſi faut il que en la maniere de dire des autres nous nous repreſentions la noſtre, à fin que nous ne ſoyons pas legers ny temeraires à reprendre les autres, & auſſi que quand nous viendrons nous meſmes à harenguer, nous ſoyons plus ſoigneux de prendre garde à telles choſes.

IX. A ceſt effect auſſi ſervira grandement la comparaiſon, quand nous ſerons retirez à part de retour du lieu où aura eſté faitte la harengue, que nous prendrons quelque poinct qui nous ſemblera n'avoir pas eſté bien ou ſuffiſamment deduit, & nous eſſayerons, & tirerons en avant nous meſmes pour le remplir, ou pour le corriger, ou bien pour autrement le dire, ou qui plus eſt, encore pour taſcher à amener des raiſons & arguments tous autres ſur le meſme ſubject, & les deduire tout autrement, ce que Platon meſme a autrefois fait ſur l'oraiſon de Lyſias. Car ce n'eſt pas choſe difficile, ains très-facile, que de contredire une oraiſon prononcée, mais en prononcer & dire une autre ſur le meſme ſubject, qui ſoit mieux faitte, & meilleure, c'eſt cela qui eſt bien difficile à faire, comme dit un Lacedæmonien quand il entendit que Philippus roy de Macedoine avoit demoly & raſé la ville d'Olynthe, « Mais il n'en ſçauroit, dit-il, faire une telle ». Quand doncques nous verrons, que en diſcou-

rant ſur un meſme ſubject & argument, il n'y aura pas grande difference entre ce que nous dirons, & ce que l'autre paravant aura dit, alors nous retrancherons beaucoup de noſtre meſpris, & incontinent les ailes tomberont à noſtre preſomption & amour de nous meſmes, quand nous viendrons à nous eſprouver par telles comparaiſons.

X. Or eſt l'eſmerveiller & admirer contraire au meſpriſer, ſigne d'une plus douce & plus equitable nature : mais il n'a pas beſoing, non plus de peu de ſoing, & à l'adventure de plus grand & plus reſervé que le meſpriſer : pour ce que ceux qui ſont ainſi meſpriſans & preſumptueux, reçoivent moins de profit d'ouir ceux qui harenguent, mais ceux qui ſont ſimples & ſubjects à tout admirer, en reçoivent dommage, & ne dementent point ce que dit Heraclitus,

Un homme mol s'eſtonne de tout ce qu'il oyt dire.

XI. Pourtant faut il ſimplement laiſſer eſchapper de la bouche les louanges du diſant : mais quant à adjouſter foy à ce qu'il aura dit, il y faut aller bien reſerveement : & quant au langage & à la prononciation de ceux qui s'exercent à bien dire, il en faut eſtre ſimple & gracieux ſpectateur & auditeur, mais bien aſpre & ſevere examinateur & contrerolleur de ce qui aura eſté

dit quant à l'uſage & à la verité, à fin que ceux qui auront dit ne nous haïſſent point, & ce qui aura eſté dit ne nous nuiſe point : car bien ſouvent nous ne nous donnons garde, que nous recevons des faulſes & mauvaiſes doctrines, pour la foy que nous adjouſtons, & la bonne affection que nous portons à ceux qui les mettent en avant. A ce propos les ſeigneurs du conſeil de Lacedæmone trouvans l'opinion bonne d'un perſonnage qui avoit très-mal veſcu, la feirent propoſer par un autre de bonne vie & de bonne reputation : faiſans en cela ſagement & prudemment, d'accouſtumer leur peuple à ſe mouvoir plus toſt par les meurs, que par la parole du propoſant. Mais en philoſophie il faut mettre à part la reputation de celuy qui met en avant un propos, & examiner le propos à part, pource que, comme lon dit qu'en la guerre il y a beaucoup de faulſes alarmes, auſſi y a il en un auditoire : car la barbe blanche du diſant, le geſte, le grave ſourcil, le parler de ſoy-meſme, & principalement les cris, les battements de mains, les treſſaillements des aſſiſtans à ouïr une harengue, eſtonnent quelquefois un auditeur qui n'eſt pas bien ruſé, comme un torrent qui l'emporte malgré luy : & ſi y a encore quelque tromperie au ſtile, & au langage, quand il eſt doux & coulant, & qu'avec quelque gravité & hauteſſe artificielle

artificielle il vient à diſcourir des choſes. Car ainſi comme ceux qui chantent ſoubs une fluſte, font beaucoup de fautes dont les eſcoutans ne s'apperçoivent point : auſſi un langage elegant & brave esblouit les aureilles de l'eſcoutant, qu'il ne puiſſe ſainement juger de ce qu'il ſignifie : comme dit Melanthius [1] interrogué qu'il luy ſembloit de la tragedie de Dionyſius : « Je ne l'ay, dit-il, peu voir, tant elle eſtoit » offuſquée de langage », mais les devis, leçons & harengues de ces ſophiſtes faiſans monſtre de leur eloquence, ont non ſeulement la couverture des paroles fardées qui cachent la ſentence, mais qui plus eſt ils addouciſſent leurs voix par je ne ſçay quels amoliſſements & accents de chanſon qu'ils donnent à leur prononciation, qui raviſſent les eſcoutans hors d'eux meſmes, & les tirent là où ils veulent, en leur donnant une vaine volupté, & en recevant une plus vaine gloire, tellement qu'il leur advient proprement ce que reſpondit une fois Dionyſius, lequel ayant promis au theatre à quelque joueur de cithre qui avoit excellemment joué devant luy, qu'il luy donneroit de grands preſens, depuis il ne luy donna rien : « Car autant que tu m'as, ce » dit-il, donné de plaiſir en chantant, autant en

[1] Melanthius, paraſite célèbre de la cour d'Alexandre, tyran de Phères.

» as tu receu de moy en eſperant » : toute telle contribution fourniſſent & payent les auditeurs qui eſcoutent de tels harengeurs : car ils ſont admirez pour autant de temps comme ils demeurent en la chaire à harenguer : mais finie la harengue, auſſi toſt eſt eſcoulé le plaiſir des uns, & plus toſt encore la gloire des autres : de maniere que ceux-là ont deſpendu en vain autant de temps, comme ils ont demeuré à eſcouter, & ceux-cy toute leur vie qu'ils ont employée pour apprendre à ainſi parler.

XII. A ceſte cauſe faut il oſter ce qu'il y a de trop & de ſuperflu au langage, & s'arreſter à chercher le fruict meſme, & ſuyvre en cela l'exemple non des bouquettieres qui font les bouquets & les chapeaux de fleurs, mais des abeilles : car ces femmes là choiſiſſans à l'œil les belles & odorantes fleurs & herbes, en tiſſent & compoſent un ouvrage qui eſt bien ſouëf à ſentir, mais qui au demourant ne porte point de fruict, & ne dure qu'un ſeul jour : mais les abeilles bien ſouvent volans à travers, & par deſſus des prairies pleines de roſes, de violettes, & de hyacinthes, ſe poſeront ſur du très-fort & très-acre thym, & s'arreſteront deſſus, preparant dequoy faire le roux miel, & y ayant cueilly quelque choſe qui y puiſſe ſervir, s'en revolent à leur propre beſongne : auſſi faut-il que le ſage auditeur, & qui a

l'entendement pur & net de paſſion, laiſſe là le langage affetté & fardé, & ſemblablement auſſi les propos qui tiendront du triacleur ou du baſteleur, qui ſe veut monſtrer en jugeant que telles herbes ſont propres pour ſophiſtes, qui reſſemblent les mouſches gueſpes, qui ne ſervent de rien à faire le miel : mais que avec une profonde attention il deſcende au fond de la ſentence, & de l'intention du diſant, pour en retirer ce qu'il y aura d'utile & de profitable, ſe ſouvenant qu'il n'eſt pas là venu pour ouir jouër des farces ou chanter des muſiciens en un theatre, mais en une eſchole, & en un auditoire pour apprendre à emender & corriger ſa vie par la raiſon : & pour ceſte cauſe faut-il faire jugement & examen de la lecture & harengue par ſoy-meſme & par la diſpoſition en laquelle on ſe treuve, en conſiderant s'il y aura aucune des paſſions de l'ame qui en ſoit devenue plus molle, ou ſi elle nous aura rendu quelque ennuy plus leger, ſi le courage, & l'aſſeurance en eſt plus ferme, ſi lon ſe ſent plus enflammé envers l'honneſteté & la vertu. Car il n'eſt pas raiſonnable que quand on ſe leve de la chaire d'un barbier, on ſe preſente devant un miroir, & que lon taſte ſa teſte pour voir s'il aura bien rogné les cheveux, & s'il aura bien accouſtré la barbe, & qu'au ſortir d'une leçon & d'une eſchole lon ne ſe retire pas incontinent à part pour

conſiderer ſon ame, ſi ayant laiſſé quelque choſe de ce qui luy peſoit, & dont elle avoit trop auparavant, elle en ſera point devenue plus legere, plus aiſée, & plus douce : car comme dit Ariſton, « Ny une eſtuve, ny un ſermon ne ſert de » rien, s'il ne nettoye ».

XIII. Soit doncques le jeune homme joyeux que le diſcours d'une leçon qu'il aura ouyë, luy ait profité : non que je veuille, que le plaiſir ſoit la fin finale qu'il ſe propoſera pour l'aller ouir, ne qu'il s'eſtime qu'il faille ſortir de l'eſchole d'un philoſophe, en chantant à demy voix avec une chere guaye qui ſe liſe en la face, ou qu'il cherche à eſtre perfumé de ſouëfves ſenteurs, là où il aura beſoing d'eſtre graiſſé de cataplaſmes, & frotté d'huyles & de fomentations plus medicinales que bien odorantes : mais bien qu'il ait à gré, ſi avec une parole poignante & piquante on luy nettoye & purifie ſon ame pleine de brouillas eſpais & d'obſcurité grande, ne plus ne moins qu'avec la fumée on nettoye les ruches des abeilles. Car ſi bien celuy qui preſche & qui harengue ne doit pas du tout eſtre negligent de ſon ſtile, qu'il n'y ait quelque plaiſir & quelque grace : c'eſt neantmoins ce dequoy le jeune homme qui eſcoute ſe doit ſoucier le moins, au moins du commancement : je ne dis pas que puis après il ne s'y puiſſe bien arreſter, ne plus ne moins que

ceux qui boivent, après qu'ils ont eſtanché leur ſoif, alors ils tournent les couppes tout à l'entour, pour conſiderer & regarder l'ouvrage qui eſt deſſus : auſſi quand le jeune homme auditeur ſe ſera remply de doctrine, & qu'il aura repris haleine, on luy peut bien permettre de s'amuſer à conſiderer le langage, s'il aura rien d'elegant & de gentil. Mais celuy qui tout au commancement s'attache non aux choſes, ny à la ſubſtance, ains va requerant que le langage ſoit pur, attique & rond, me ſemble faire tout ainſi, comme ſi eſtant empoiſonné il ne vouloit point boire de preſervatif & d'antidote, ſi lon ne luy bailloit le breuvage dedans un vaſe fait & formé de la terre de Colie [1] en Attique, ny veſtir une robbe au cœur d'hyver, ſinon que la laine fuſt des moutons de l'Attique, & aimoit mieux demourer ſans ſe bouger ny rien faire, en une cappe ſimple & mince, comme eſt le ſtile de l'oraiſon de Lyſias [2]. Ces erreurs là ſont cauſe qu'il ſe trouve grande indigence de ſens & de bon entendement, & à l'oppoſite grande abondance de babil & de caquet ès jeunes gens par les eſcholes : pour autant qu'ils n'obſervent, ny la vie, ny les actions, ny le de-

[1] Colie étoit un promontoire, près de Phalère, un des ports d'Athènes. Vénus y avoit un temple ſous le nom de Vénus Coliade.

[2] Voyez le jugement de Platon ſur Lyſias, Chapitre xx ; & le Traité du Trop parler, Chap. VII.

portement d'un philoſophe en l'adminiſtration & gouvernement de la choſe publique, ains donnent toute la louange aux beaux termes, paroles elegantes, & au bien dire, ſans ſçavoir, ny vouloir enquerir pour le ſçavoir, ſi ce qu'il dit eſt utile ou inutile, neceſſaire ou bien ſuperflu.

XIV. Après ces preceptes que nous avons baillez, comment on doit ouir un philoſophe diſcourant, ſuit tout d'un tenant la regle & advertiſſement des queſtions que lon doit propoſer : car il faut que celuy que lon convie à ſoupper, ſe contente de ce que lon ſert ſur la table devant luy, ſans demander autre choſe ny contreroller ou reprendre ce qui luy eſt preſenté : mais celuy qui eſt venu à un feſtin de devis & de diſcours par maniere de parler, ſi c'eſt ſur certain argument choiſi de longue main, il faut qu'il ne face autre choſe qu'eſcouter patiemment ſans mot dire : car ceux qui diſtraient le diſant à autres ſubjects & autres arguments, & qui luy entrejettent des interrogations, ou luy font des oppoſitions à l'encontre de ce qu'il dit, ſont faſcheux, importuns, qui ne peuvent jamais accorder en un auditoire, & oultre ce qu'ils n'en reçoivent aucun profit, ils troublent le diſant & tout le diſcours de ſon oraiſon quant & quant.

XV. Mais ſi le diſant prie de luy meſme qu'on l'interrogue & qu'on luy propoſe telle queſtion

que lon voudra, il faut alors luy demander tousjours quelque choſe qui ſoit neceſſaire ou profitable : car Ulyſſes eſt mocqué en Homere par les pourſuivans de ſa femme, pour ce que

> Il ne queroit que des bribes couppées,
> Non des vaiſſeaux d'honneur, ou des eſpées [1].

Car ils reputoient un ſigne de magnanimité, demander, tout ainſi que donner, quelque choſe de grand prix : mais plus ſeroit digne d'eſtre mocqué celuy qui propoſeroit au diſcourant des queſtions frivoles & ſans fruict quelconque, comme font aucunefois des jeunes gens qui ont envie de babiller, ou bien de monſtrer qu'ils ſont ſçavans en dialectique ou ès mathematiques, & ont accouſtumé de propoſer au diſcourant, comment il faut diviſer les choſes indefinies, ou que c'eſt que le mouvement ſelon la coſte, & ſelon le diametre : aux quels ſe peut dire la reſponſe que feit le medecin Philotimus à un, qui eſtant phtiſique & pourry dedans le corps, luy demandoit quelque medecine pour guarir un petit ulcere qu'il avoit au bout de l'ongle, car le medecin cognoiſſant bien à ſa couleur & à ſon haleine, qu'il eſtoit gaſté au dedans, luy reſpondit : « Mon » amy tu n'es pas en danger pour l'ulcere de ton » ongle, il n'eſt pas temps d'en parler mainte-

[1] Homere, Odyſſée XVII, 222.

» nant ». Auſſi n'eſt-il pas heure maintenant de diſputer de telles queſtions que tu me propoſes, jeune fils, mon amy, mais plus toſt, comment tu te pourras delivrer de la folle opinion & preſomption de toy meſme qui te tient, ou de l'amour & de la ſottie dont tu es empeſtré, pour te rendre en un eſtat de vie ſaine, & ſans vanité quelconque.

XVI. Qui plus eſt, encore faut-il bien avoir l'œil à regarder, en quoy le diſcourant a plus de ſuffiſance ou naturelle ou acquiſe, pour luy faire les interrogations de ce en quoy il eſt le plus excellent, non pas forcer celuy qui aura mieux eſtudié en la philoſophie morale, de reſpondre à des queſtions de phyſique ou des mathematiques: ou celuy qui ſera mieux entendu en la naturelle & phyſique, le tirer à juger des propoſitions conjoinctes, ou à ſoudre de faulx ſyllogiſmes. Car tout ainſi comme qui voudroit fendre du bois avec une clef, ou ouvrir une porte avec une coignée, il ne feroit point d'injure à la clef, ny à la coignée, mais il ſe priveroit ſoy meſme de l'uſage propre, & de ce que peut faire l'un & l'autre: auſſi ceux qui demandent au diſcourant ce à quoy il n'eſt pas propre de nature, ou en quoy il ne s'eſt pas exercité, & qui ne veulent pas cueillir ne prendre ce qu'il a & qu'il peut fournir, ils ne font pas ſeulement ceſte perte là,

mais davantage acquierent la reputation de mauvaiſtié & de malignité. Il ſe faut auſſi garder de demander beaucoup de queſtions & ſouvent, car cela eſt encore ſigne d'homme qui ſe veut monſtrer : mais preſter l'oreille attentifvement avec douceur, quand quelque autre propoſe, eſt fait en homme ſtudieux, & qui ſe ſçait bien accommoder à la compagnie, ſi d'adventure il n'y a quelque cas propre & particulier qui l'empeſche, ou s'il n'y a quelque paſſion, ayant beſoin d'eſtre arreſtée, ou quelque imperfection requerant remede qui nous preſſe : car, comme dit Heraclitus, « Peut eſtre vaudroit il mieux ne » cacher point ſon ignorance, ains la mettre en » evidence pour la faire guarir ».

XVII. Mais ſi quelque cholere ou quelque aſſaut de ſuperſtition, ou quelque violente querelle à l'encontre de noz domeſtiques & parents, ou quelque furieuſe concupiſcence d'amour

> Touchant du cœur les cordes plus cachées,
> Qui ne devroient pour rien eſtre touchées,

commande en noſtre entendement, il ne faut pas fuir en rompant le propos à en eſtre repris, ains faut chercher à en ouir diſcourir aux eſcholes meſmes : & après les leçons faillies prendre à part le philoſophe, & luy conferer, & l'en interroguer, non pas comme font pluſieurs, qui ſont

bien aiſes d'ouir aux philoſophes parler des autres, & l'en eſtiment : & ſi d'adventure le philoſophe laiſſant les autres, s'adreſſe à part à eux, pour leur remonſtrer franchement ce qu'ils ont de beſoing, & qu'il les en face ſouvenir, ils s'en courroucent, & l'en eſtiment curieux & faſcheux : car ils penſent proprement qu'il faille ouir les philoſophes en leurs eſcholes par maniere de paſſetemps, comme les joueurs de tragedies en un theatre, & cuident que ès choſes exterieures il n'y a point de difference entre les philoſophes & eux, & ont bien raiſon de le cuider ainſi, quant aux ſophiſtes : car depuis qu'ils ſont hors de leurs chaires où ils harenguent, & qu'ils laiſſent leurs livres, & leurs petites introductions, ès autres actions & vrayes parties de la vie humaine, on les trouve petits, & de moindre eſprit que les plus bas & les plus vulgaires hommes du monde : mais ils n'entendent pas auſſi que de ceux qui ſont vrayment dignes de ce nom de philoſophes, ſoit qu'ils ſe jouent, ou qu'ils facent à bon eſciant un clin d'œil, un ſigne de la teſte, un viſage renfrogné, & principalement les paroles qu'ils diſent à part à chaſcun, portent tousjours quelque utilité & quelque fruict à ceux qui ont la patience de les laiſſer dire & de leur preſter l'oreille.

XVIII. Au demourant quant aux louanges que lon donne au bien difant, il eſt beſoing d'y uſer

de moyen & de prudence retenue, pource que ny le peu, ny le trop, en telle choſe n'eſt louable ny honneſte : car l'auditeur qui ſe maintient ſi dur & ſi roide qu'il ne s'amollit ny ne s'emeut pour choſe qu'il oye, eſt faſcheux & inſupportable, eſtant remply d'une preſomptueuſe opinion de ſoy meſme qu'il cache leans, & ſecrettement en ſoy meſme ſe vante qu'il diroit bien quelque choſe de meilleur, que ce qu'il oit, ne remuant les ſourcils en aucune maniere, ny ne jettant aucune voix qui porte teſmoignage qu'il oye volontiers, ains par un ſilence, une gravité fainte, & une contenance affectée, va prochaſſant la reputation d'homme conſtant & de gravité grande, penſant que les louanges ſoient comme de l'argent, qu'autant comme lon en donne à un autre, autant on en oſte à ſoy meſme. Car il y en a pluſieurs qui prennent mal & à contrepoil un dire de Pythagoras, qui diſoit, « Que de l'eſ- » tude de la philoſophie il luy eſtoit demouré ce » fruict, qu'il n'avoit rien en admiration [1] » : & ceux-cy penſent que pour non louër ny honorer les autres, il les faille meſpriſer, & veulent qu'on les eſtime venerables par deſdaigner tous les au-

1 Plus les connoiſſances s'étendent, plus le goût s'épure, moins on admire. C'eſt l'état où arrive le talent ſublime. Il ne peut pas admirer : mais il ne mépriſe pas, il eſtime & il loue. La parole de Pythagore eſt belle & vraie.

tres. Mais la raiſon philoſophique oſte bien l'esbahiſſement & l'admiration qui procede de doute, ou d'ignorance, pource qu'elle ſçait & cognoiſt la cauſe d'une chacune choſe, mais pour cela elle ne perd pas la facilité, la grandeur & l'humanité: car à ceux qui veritablement & certainement ſont bons, c'eſt un très-bel honneur que d'honorer ceux qui le meritent, & orner autruy eſt un ornement très-digne qui vient d'une ſuperabondance de gloire & d'honneur qui eſt en celuy qui le donne : mais ceux qui ſont chiches ès louanges d'autruy, ſemblent eſtre pauvres & affamez des leurs propres : comme auſſi au contraire, celuy qui ſans jugement à chaſque mot & à chaſque ſyllabe preſque s'eléve & s'eſcrie, eſt par trop leger & volage, & bien ſouvent deſplaiſt à ceux meſmes qui font les harengues, mais bien faſche il toujours les autres aſſiſtans, en les faiſant ſourdre & lever contre leur volonté, comme les tirant quaſi par force à ce faire, & à crier comme luy de honte qu'ils ont : & puis n'ayant recueilly aucun profit de l'oraiſon ouyë, pour avoir eſté trop eſtourdy & trop turbulent après ſes louanges, il s'en retourne de l'auditoire avec l'une de ces trois reputations qu'il en rapporte, qu'il eſt mocqueur, ou qu'il eſt flatteur, ou qu'il eſt ignorant.

XIX. Or faut-il quand on eſt en ſiege de juſtice pour juger un procès, ouir les parties ſans haine

ny faveur, ains de ſens raſſis, pour rendre le droict à qui il appartient : mais ès auditoires des gens de lettres il ny a ny loy ny ſerment qui nous empeſche, que nous n'eſcoutions avec faveur & benevolence celuy qui fait la harengue, ains au contraire, les anciens ont & mis colloqué les Graces auprès de Mercure, voulant par cela donner à entendre, que le parler requiert grace, benevolence, & amitié : car il n'eſt pas poſſible que le diſant ſoit ſi fort rejettable, ne ſi defaillant en toutes choſes, qu'il n'y ait ny ſens aucun digne de louange inventé par luy meſme, ou renouvelé des anciens, ny le ſubject de ſa harengue, ny ſon but & intention, ny au moins le langage & le ſtile, ou la diſpoſition des parties de l'oraiſon : car, comme dit l'ancien proverbe,

Parmy chardons & eſpineux halliers
Naiſſent les fleurs des tendres violiers.

Car ſi aucuns, pour monſtrer leur eſprit, ont pris à louer le vomiſſement autres la fievre, & quelques uns la marmite, & n'ont point eu faute de grace, comme eſt-il poſſible qu'une oraiſon compoſée par un perſonnage, qui quoy que ce ſoit ſemble, ou pour le moins eſt appellé philoſophe, ne donne aux auditeurs gracieux & equitables quelque reſpit & quelque temps à propos pour la louer ? Ceux qui ſont en fleur d'aage, ce dit

Platon, comment que ce ſoit donnent tousjours des attaintes à celuy qui eſt amoureux, & appellent ceux qui ſont blancs de couleur, enfans des dieux : ceux qui ſont noirs, magnanimes : celuy qui a le nez aquilin, royal : celuy qui eſt camus, gentil & plaiſant & agreable : celuy qui eſt paſle, en couvrant un peu ceſte mauvaiſe couleur, ils l'appelleront face de miel : car l'amour a cela, qu'il s'attache & ſe lie à tout ce qu'il trouve, comme fait le lierre.

XX. Mais celuy qui prendra plaiſir à ouir, s'il eſt homme de lettres, ſera bien plus inventif à trouver tousjours dequoy louer un chaſcun de ceux qui monteront en chaire pour declamer. Car Platon, qui en l'oraiſon de Lyſias ne louoit point l'invention, & reprenoit grandement la diſpoſition, encore toutesfois en louoit-il le ſtile & l'elocution, pource que toutes les paroles y ſont claires & rondement tournées. Auſſi pourroit on avec raiſon reprendre le ſubject dequoy a eſcrit Archilochus, la compoſition des vers de Parmenides, la baſſeſſe de Phocylides, le trop de langage d'Euripides, l'inegalité de Sophocles: comme ſemblablement auſſi des orateurs, l'un n'a point de nerfs à exprimer un naturel, l'autre eſt mol ès affections, l'autre a faute de graces, & neantmoins eſt loué pour quelque particuliere force qu'il a d'emouvoir & de delecter : au moyen de

quoy les auditeurs ne ſe ſçauroient excuſer, qu'ils n'ayent touſjours aſſez matiere de gratifier, s'ils veulent, à ceux qui font des leçons ou des harengues publiques : car il y en a, à qui il ſuffit, encore que lon ne porte point teſmoignage de vive voix à leur louange, de leur monſtrer un bon œil, un viſage ouvert, une chere joyeuſe, & une diſpoſition & contenance amiable, & non point faſcheuſe ne chagrine : ces choſes là ſont toutes vulgaires & communes envers ceux meſmes qui ne diſent du tout rien qui vaille : mais une aſſiette modeſte en ſon ſiege, ſans apparence de deſdaing, avec un port de la perſonne droict, ſans pancher ne çà ne là, un œil fiché ſur celuy qui parle, un geſte d'homme qui eſcoute attentifvement, & une compoſition de viſage toute nette, ſans demonſtration quelconque, non de meſpris ou d'eſtre difficile à contenter ſeulement, mais auſſi de toutes autres cures & de toutes autres penſemens.

XXI. Car en toutes choſes la beauté ſe compoſe comme par une conſonance, & convenance meſurée de pluſieurs bienſeances concurrentes enſemble en un meſme temps : mais la laideur s'engendre incontinent par la moindre du monde qui y defaille, ou qui y ſoit de plus qu'il ne fault mal à propos, comme notamment en ceſt acte d'ouir, non ſeulement un froncis de ſourcil,

ou une triſte chere de viſage, un regard de travers, une torſe de corps, un croiſement de cuiſſes l'une ſur l'autre mal-honeſte, mais ſeulement un clin d'œil ou de teſte, un parler bas en l'oreille d'un autre, un ris, un baillement, comme quand on a envie de dormir, un ſilence, & toute autre choſe ſemblable, eſt reprehenſible, & requiert que lon y prenne bien ſoigneuſement garde. Et ceux-cy cuident que toute l'affaire ſoit en celuy qui dit, & rien en celuy qui eſcoute : ains veulent que celuy qui a à harenguer vienne bien preparé, & ayant bien diligemment penſé à ce qu'il doit dire, & eux ſans avoir rien propenſé, & ſans ſe ſoucier de leur devoir, ſe vont ſeoir là, tout ne plus ne moins que s'ils eſtoient venus pour ſoupper à leur aiſe, pendant que les autres travailleroient : & toutesfois encore celuy qui va ſoupper avec un autre a quelque choſe à faire & à obſerver, s'il s'y veult porter honneſtement : par plus forte raiſon doncques, beaucoup plus en a l'auditeur : car il eſt à moitié de la parole avec celuy qui dit, & luy doit ayder, non pas examiner rigoureuſement les fautes du diſant, & peſer en ſevere balance chaſcun de ſes mots, & chaſcun de ſes propos, & luy ce pendant ſans crainte d'eſtre de rien recherché, faire mille inſolences, mille impertinences & incongruitez en eſcoutant. Mais tout ainſi comme en jouant à la paume,

paume, il faut que celuy qui reçoit la balle ſe remue dexttement, au prix qu'il voit remuer celuy qui luy renvoye : auſſi au parlet y a il quelque convenance de mouvement entre l'eſcoutant & le diſant, ſi l'un & l'autre veult obſerver ce qu'il doit.

XXII. Mais auſſi ne faut il pas inconſideré-ment uſer de toutes ſortes d'acclamations à la louange du diſant : car meſmes Epicurus eſt faſcheux quand il dit, que ſes amis par leurs miſſives luy rompoient la teſte à force de clameurs de louanges qu'ils luy donnoient : mais ceux auſſi qui maintenant introduiſent ès auditoires des mots eſtranges, en voulant louer ceux qui harenguent, diſans avec une clameur, « Voilà divine-» ment parlé : C'eſt quelque dieu qui parle par » ſa bouche : Il n'eſt poſſible d'en approcher » : comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez de dire ſimplement, « Voilà bien dit, ou ſagement parlé, ou, Il a dit » la pure verité », qui ſont les marques de louanges dont uſoient anciennement Platon, Socrates, & Hyperides : ceux-là font une bien laide faute, & ſi font tort au diſant, par ce qu'ils font eſtimer qu'il appéte telles exceſſives & ſuperbes louanges. Auſſi ſont fort faſcheux ceux qui avec ſerment, comme ſi c'eſtoit en jugement, portent teſmoignage à l'honneur des diſans : & ne le ſont gueres moins ceux qui faillent à accommoder

leurs louanges aux qualitez des perſonnages : comme quand à un philoſophe enſeignant & diſcourant, ils eſcrient, ſubtilement : ou à un vieillard, gentilment ou joliement : en transferant & appliquant à des philoſophes les voix & paroles que lon a accouſtumé d'attribuer à ceux qui ſe jouent, ou qui s'exercent & ſe monſtrent en leurs declamations ſcholaſtiques, & donnans à une oraiſon ſobre & pudique une louange de courtiſane, qui eſt autant comme ſi à un champion victorieux, ils mettoient ſur la teſte une couronne de lis ou de roſes, non pas de laurier ou d'olivier ſauvage.

XXIII. Euripides le poëte tragique inſtruiſoit un jour les joueurs d'une danſe, & leur enſeignoit à chanter une chanſon faitte en muſique harmonique : quelqu'un qui l'eſcoutoit, s'en prit à rire : auquel il dit, « Si tu n'eſtois homme ſans » jugement & ignorant, tu ne rirois pas, veu que » je chante en harmonie mixolydiene[1] » : mais auſſi un homme philoſophe & exercité au maniement des affaires, pourroit à mon advis retrencher l'inſolence d'un auditeur trop licentieux, en luy diſant, « Tu me ſembles homme ecervellé, & » mal appris : car autrement, ce pendant que

[1] C'eſt-à-dire, peſante & grave. *Amyot.* Nous aurons occaſion de parler de tous les modes de l'harmonie grecque dans le Traité de la Muſique. C'eſt le lieu de les faire connoître.

» j'enſeigne, ou que je preſche, ou que je diſ-
» cours touchant l'adminiſtration de la choſe
» publique, ou de la nature des dieux, ou de
» l'office d'un magiſtrat, tu ne danſerois ny ne
» chanterois pas ». Car, à vray dire, regardez quel deſordre c'eſt, quand un philoſophe diſcourt en ſon eſchole, que les aſſiſtans crient & bruient ſi hault & ſi fort au dedans, que ceux qui paſſent, ou qui eſcoutent au dehors, ne ſçavent ſi c'eſt à la louange d'un joueur de fluſtes, ou d'un joueur de cithre, ou d'un baladin, que ce bruit ſe fait.

XXIV. Davantage il ne fault pas eſcouter negligemment les reprehenſions & corrections des philoſophes ſans pointure aucune de deſplaiſir : car ceux qui ſupportent ſi facilement & negligemment l'eſtre repris & blaſmez par les philoſophes, qu'ils en rient quand ils les reprennent, & louent ceux qui leur diſent leurs fautes, ne plus ne moins que les flatteurs & bouffons pourſuivans de repeuë franche louent ceux qui les nourriſſent, encore quand ils leur diſent des injures : ceux-là, dis-je, ſont de tout point ehontez & effrontez, donnans une mauvaiſe [1] & deshonneſte preuve & demonſtration de la force de leur cœur, que l'impudence. Car de ſupporter un

[1] Il faut lire, donnans une auſſi mauvaiſe & déshonnête preuve & démonſtration de la force de leur cœur, que l'impudence.

traict de risée sans injure, dit en jeu plaisamment, & ne s'en point courroucer ny fascher, cela n'est point ne faute de cœur ne faute d'entendement, ains est chose gentile & conforme, à la coustume des Lacedæmoniens. Mais d'ouir une vive touche, & une reprehension qui pour reformer les meurs use de parole poignante, ne plus ne moins que d'une drogue & medecine mordante, sans en estre reserré, ny plein de sueur & d'esblouissement pour la honte qui fait monter la chaleur au visage, ains en demourer inflexible, se soubsriant, & se mocquant, c'est le faict d'un jeune homme de très-lasche nature, & qui n'a honte de rien, tant il est de longue main accoustumé & confirmé à mal faire : de sorte que son ame en a desja fait un cal endurcy, qui ne peult non plus qu'une chair dure, recevoir marque de macheure.

XXV. Mais ceux là estans tels, il y en a d'autres de nature toute contraire : car si une fois seulement on les a repris, ils s'enfuyent sans jamais tourner visage, & quittent là toute la philosophie, combien qu'ils ayent un beau commancement de salut, que nature leur a baillé, qui est, avoir honte d'estre repris, lequel ils perdent par leur trop lasche & trop molle delicatesse, ne pouvans endurer que lon leur remonstre leurs fautes, & ne recevans pas genereusement les

corrections, ains deſtournans leurs aureilles à ouir plus toſt de douces & molles paroles de flatteurs ou de ſophiſtes, qui leur chantent des plaiſanteries bien aggreables à leurs aureilles, mais au demeurant ſans fruict ny profit quelconque. Tout ainſi doucques comme celuy qui après l'inciſion faitte fuit le chirurgien, & ne peult endurer l'eſtre lié, a receu ce qui eſtoit douloureux en la medecine, & non pas ce qui eſtoit profitable : auſſi celuy qui ne donne pas à la parole du philoſophe, qui luy a ulceré & blecé ſa beſtiſe, le loiſir d'appaiſer la douleur, & faire reprendre la playe, il s'en va avec morſure & douloureuſe pointure de la philoſophie, ſans utilité quelconque : Car non ſeulement la playe de Telephus, comme dit Euripides,

> Se guariſſoit avecques la limeure
> Du fer de lance ayant fait la bleçeure [1] :

Mais auſſi la morſure de la philoſophie, qui poingt les cœurs des jeunes hommes, ſe guarit par la parole meſme qui l'a faitte. Et pourtant faut-il, que celuy qui ſe ſent repris & blaſmé, en ſouffre bien & reſſente quelque regret, mais non pas qu'il en demeure confus, ne qu'il s'en deſcourage, ains faut que quand la philoſophie a commancé à le manier & toucher au vif, comme en un ſacrifice

[1] Qui avoit fait la bleſſure.

de purgation, après en avoir patiemment ſupporté les premieres purifications & premiers rabrouëments, il en eſpere au bout de cela veoir quelque belle & douce conſolation, au lieu du preſent trouble & eſpouvantement. Car encore que la reprehenſion du philoſophe à l'adventure ſe face à tort, il eſt neantmoins honeſte de le laiſſer dire & avoir patience : & puis quand il aura achevé de parler, alors s'adreſſer à luy pour ſe juſtifier, & le prier de reſerver ceſte franchiſe & vehemence de parler à l'encontre de quelque autre faute qui aura au vray eſté commiſe.

XXVI. Davantage tout ainſi qu'en l'eſtude des lettres, en la muſique, quand on apprend à jouer de la lyre, ou à luicter, les commancements ſont fort laborieux, bien embrouillez, & pleins de difficulté : mais puis après, en continuant petit à petit, il s'engendre à la journée une familiarité & cognoiſſance grande, ainſi qu'il ſe fait envers les hommes, laquelle rend toutes choſes faciles, aiſées à la main, & aggreables, tant à faire, comme à dire : ainſi eſt-il de la philoſophie, laquelle du commancement ſemble avoir ne ſçay quoy de maigre & d'eſtrange, tant ès choſes, comme ès termes & paroles : mais pour cela il ne faut pas, à faute de cœur, s'eſtonner à l'entrée ny laſchement ſe decourager, ains faut eſſayer tout, en perſeverant, & deſirant tousjours de tirer

outre, & paſſer en avant, en attendant que le temps amene celle familiere cognoiſſance & accouſtumance, qui rend à la fin doux tout ce qui de ſoy-meſme eſt beau & honeſte : car elle viendra en peu de temps, apportant quant & elle une clarté & lumiere grande à ce que lon apprent, & engendrera un ardent amour de la vertu, ſans lequel l'homme eſt bien laſche & miſerable, qui ſe peult adonner & mettre à ſuyvre autre vie, en ſe departant, à faute de cœur, de l'eſtude de la philoſophie : bien peult il eſtre à l'adventure, que les jeunes gens non encore experimentez trouvent au commancement des difficultez qu'ils ne peuvent comprendre ès choſes, mais ſi eſt-ce pourtant que la plus part de l'obſcurité & de l'ignorance leur vient d'eux meſmes, & par façons de faire toutes diverſes commettent une meſme faute. Car les uns, pour une reverence reſpectueuſe qu'ils portent au diſant, ou pour ce qu'ils le veulent eſpargner, ne l'oſent interroguer & ſe faire entierement declarer ſon diſcours, & font ſigne de l'approuver par ſigne de la teſte, comme s'ils l'entendoient bien : les autres à l'oppoſite, par une importune ambition & vaine emulation de monſtrer la promptitude de leur eſprit contre d'autres, devant qu'ils l'ayent compris, diſent qu'ils l'entendent, & ainſi jamais ne le conçoivent. Dont il advient à ces premiers honteux, &

qui de vergongne n'oſent demander ce qu'ils n'entendent pas, que quand ils s'en retournent de l'auditoire, ils ſe faſchent eux meſmes & demeurent en doubte & perplexité, & que finablement ils ſont une autre fois contraincts, avec plus grande vergongne de faſcher ceux qui ont ja diſcouru, en recourant après, & leur redemandant ce qu'ils ont dit : & à ces ambitieux temeraires & preſumptueux, qu'ils ſont contraincts de paillier, deſguiſer & couvrir l'ignorance qui demeure tousjours avec eux.

XXVII. Parquoy rejettans arriere de nous toute telle laſcheté & vanité, mettons peine, comment que ce ſoit, d'apprendre, & comprendre en noſtre entendement les profitables diſcours que nous oyrons faire aux philoſophes, & pour ce faire ſupportons doucement les riſées des autres qui ſeront ou penſeront eſtre plus vifs & plus aigus d'entendement que nous : comme Cleanthes & Xenocrates eſtans un peu plus groſſiers d'eſprit que leurs compagnons d'eſchole, ne fuyoient pas à apprendre pour cela, ny ne s'en deſcourageoient pas, ains ſe rioient & ſe mocquoient les premiers d'eux-meſmes, « Diſans qu'ils » reſſembloient aux vaſes qui ont le goulet eſtroict, » & aux tables de cuyvre, pource qu'ils compre- » noient difficilement ce qu'on leur enſeignoit, » mais auſſi qu'ils le retenoient ſeurement & fer-

» mement » : car il ne faut pas ſeulement, ce que dit Phocylides,

Souvent ſe doit laiſſer circonvenir
Celuy qui veult bon en fin devenir,

ains faut auſſi ſe laiſſer mocquer, endurer des hontes, des picqueures, & des traicts de gaudiſſerie, pour repoulſer de tout ſon effort & combattre l'ignorance.

XXVIII. Toutefois ſi ne faut-il pas auſſi paſſer en nonchaloir la faute que font au contraire ceux qui pour eſtre d'apprehenſion tardive, en ſont importuns, faſcheux & chargeans, car ils ne veulent pas quelquefois, quand ils ſont à part en leur privé, ſe travailler pour entendre ce qu'ils ont ouy, ains donnent le travail au docteur qui lit, en luy demandant & l'enquerant ſouvent d'une meſme choſe, reſſemblans aux petits oyſellets qui ne peuvent encore voler, & qui baillent tousjours attendans la becquée d'autruy, & voulans que lon leur baille ja tout maſché & tout preſt.

XXIX. Il y en a d'autres qui cherchans hors de propos la reputation d'eſtre vifs d'entendement & attentifs à ouir, rompent la teſte aux docteurs liſans, à force de cacqueter & de les interrompre, en leur demandant tousjours quelque choſe qui n'eſt point neceſſaire, & cherchans

des demonſtrations là où il n'en eſt point de beſoing: & par ainſi,

Le chemin court de ſoy en devient long,

comme dit Sophocles, non ſeulement pour eux, mais auſſi pour les autres aſſiſtans. Car en arreſtant ainſi à tous coups le philoſophe enſeignant, avec leurs vaines & ſuperflues queſtions, ne plus ne moins que quand on va par les champs enſemble, ils empeſchent la continuation de l'enſeignement & de la doctrine, qui en eſt ainſi ſouvent rompue & arreſtée. Ceux-là doncques, ainſi comme dit Hieronymus, font ne plus ne moins que les couards & chetifs chiens, qui mordent bien les peaux des beſtes ſauvages, quand ils ſont à la maiſon, & leur arrachent bien les poils, mais ils ne touchent point à elles aux champs.

XXX. Au reſte je conſeilleroye à ces autres là qui ſont d'entendement tardif, que retenants les principaux points du diſcours, ils compoſent eux meſmes à part le reſte, & qu'ils exercent leur memoire à trouver le demourant: & que prenans en leur eſprit les paroles d'autruy, ne plus ne moins qu'une ſemence & un principe, ils le nourriſſent & l'accroiſſent, pource que l'eſprit n'eſt pas comme un vaiſſeau qui ait beſoing d'eſtre remply ſeulement, ains plus toſt a beſoing d'eſtre echauffé par quelque matiere qui luy en-

gendre une emotion inventifve, & une affection de trouver la verité [1]. Tout ainſi doncques comme ſi quelqu'un ayant affaire de feu en alloit chercher chez ſes voiſins, & là y en trouvant un beau & grand, il s'y arreſtoit pour tousjours à ſe chauffer, ſans plus ſe ſoucier d'en porter chez ſoy : auſſi ſi quelqu'un allant devers un autre pour l'ouir diſcourir, n'eſtime point qu'il faille allumer ſon feu ny ſon eſprit propre, ains prenant plaiſir à ouir ſeulement, s'arreſte à jouir de ce contentement, il tire des paroles de l'autre l'opinion ſeulement, ne plus ne moins que lon fait une rougeur & une lueur de viſage quand on s'approche du feu : mais quant à la moyſiſſure & au reland du dedans de ſon ame, il ne l'eſchauffe ny ne l'eſclarcit point par la philoſophie.

XXXI. Si doncques il eſt beſoing encore de quelque autre precepte pour achever l'office d'un bon auditeur, c'eſt qu'il faut qu'en ſe ſouvenant de celuy que je viens de dire, il exerce ſon entendement à inventer de ſoymeſme, auſſi bien comme à comprendre ce qu'il entend des autres, à fin qu'il ſe forme au dedans de ſoy une habitude, non point ſophiſtique, c'eſt à dire, apparente, pour ſçavoir reciter ce qu'il aura entendu

[1] Ce conſeil de Plutarque eſt très-ſage. Il eſt d'une grande utilité pour ſe former l'eſprit dans la jeuneſſe.

d'ailleurs, mais interieure & de vray philoſophe, faiſant ſon compte que le commencement de bien vivre, c'eſt eſtre blaſmé & mocqué [1].

[1] Amyot a ſuivi la leçon des manuſcrits & des anciennes éditions où on lit, τὸ καλῶς ἀκοῦσαι. Ce qui peut être vrai dans le ſens que ſupporter les réprimandes, c'eſt le commencement de bien vivre. Dans les éditions récentes on a corrigé τὸ καλῶς ἀκοῦσαι. C'eſt-à-dire, le commencement de bien vivre, c'eſt de bien écouter. Cette concluſion eſt fort naturelle à la fin d'un traité, Comment il faut ouir.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA VERTU MORALE.

En quoi conſiſte la Vertu morale. II. *Idées des philoſophes ſur les vertus.* III. *Jugement de Plutarque.* IV. *Doctrine de Platon.* V. *Opinion d'Ariſtote.* VI. *Empire de la raiſon.* IX. *Son opération.* XI. *Quel eſt le milieu qui fait la Vertu morale.* XII. *Ce milieu conſidéré dans la force, la libéralité, la clémence.* XIII. *Dans la continence, la tempérance.* XV. *Combats de la raiſon.* XVII. *Les paſſions.* XX. *Sophiſmes des Stoïciens.* XXII. *Ils contrediſent ſans ceſſe la raiſon.* XXIII. *Autorité de Platon & de Chryſippe.* XXV. *Effets des paſſions dans les différens âges de la vie.* XXVI. *Uſage qu'il faut faire des paſſions.* XXXI. *Les Stoïciens les condamnent & les excitent.*

DE LA VERTU MORALE.

NOSTRE intention eſt d'eſcrire & traitter de la vertu que lon appelle & que lon eſtime morale, en quoy principalement elle differe de la contemplative, pource qu'elle a pour ſa matiere les paſſions de l'ame, & pour ſa forme la raiſon: quelle ſubſtance elle a, & comment elle ſubſiſte. A ſçavoir ſi la partie de l'ame qui la reçoit, eſt nantie & ornée de raiſon qui luy ſoit propre à elle, ou ſi elle en emprunte l'uſage & la participation d'ailleurs : & la recevant d'ailleurs, ſi c'eſt comme les choſes qui ſont meſlées avec d'autres meilleures : ou bien ſi c'eſt pource que ce qui eſt ſoubs le gouvernement & ſoubs la domination d'autruy, ſemble participer de la puiſſance de ce qui luy commande & qui le gouverne : car qu'il ſoit bien poſſible que la vertu ſubſiſte & demeure en eſtre ſans aucune matiere ny meſlange, j'eſtime qu'il ſoit aſſez manifeſte. Mais premierement je croy qu'il vaudra mieux reciter ſommairement en paſſant, les opinions des autres philoſophes, non par maniere de narration hiſtoriale ſeulement, ains plus toſt à fin que les opinions des autres expoſées, la

noſtre en ſoit plus claire à entendre, & plus certaine à tenir.

II. Menedemus doncques natif de la ville d'Eretrie, oſtoit toute pluralité & toute difference de vertus, pource qu'il tenoit qu'il n'y en avoit qu'une toute ſeule, laquelle s'appelloit de divers noms, diſant que c'eſtoit une meſme choſe qui s'appelloit temperance, force, juſtice, comme c'eſt tout un que homme, & mortel ou animal raiſonnable. Ariſton natif de Chio tenoit auſſi, qu'en ſubſtance il n'y avoit qu'une ſeule vertu, laquelle il appelloit ſanté, mais ſelon divers reſpects il y en avoit pluſieurs differentes l'une de l'autre, comme qui appelleroit noſtre veuë quand elle s'applique à regarder du blanc, leucothée : & à regarder du noir, melanthée : & ainſi des autres choſes ſemblables. Car la vertu (diſoit-il) qui concerne ce qu'il faut faire ou laiſſer, s'appelle prudence, & celle qui regle la concupiſcence, & qui limite ce qui eſt moderé & opportun ès voluptez, ſe nomme temperance : & celle qui concerne les affaires, & contraux que les hommes ont les uns avec les autres, eſt juſtice: ne plus ne moins qu'un couſteau eſt tousjours le meſme, mais il couppe tantoſt une choſe & tantoſt une autre : & le feu agit bien en diverſes & differentes matieres, mais c'eſt tousjours par une meſme nature. Et ſemble que Zenon meſme le

Citieïen panche un petit en ceſte opinion là ; quand il definit que la prudence qui diſtribue à chacun ce qui luy appartient, eſt la juſtice: celle qui choiſit ce qu'il faut eſlire ou fuir, temperance : ce qu'il faut ſupporter & ſouffrir, force : & ceux qui le defendent en telle opinion, diſent que par la prudence il entendoit la ſcience. Mais Chryſippus eſtimant que chacune qualité a ſa vertu propre, ſans y penſer introduiſit en la philoſophie un exaim, comme diſoit Platon, & toute une ruchée, par maniere de dire, de vertus : car comme de fort ſe derive force, de juſte juſtice, de clement clemence : auſſi fait de gracieux grace, de bon bonté, de grand grandeur, de beau beauté, & toutes autres telles galenteries, gentilleſſes, courtoiſies, & joyeuſetez, qu'il mettoit au nombre des vertus, rempliſſant la philoſophie de nouveaux termes, ſans qu'il en fuſt beſoing.

III. Mais tous ces philoſophes là ont cela de commun entre eux, qu'ils tiennent que la vertu eſt une diſpoſition & une puiſſance de la principale partie de l'ame qui eſt la raiſon, & ſuppoſent cela comme choſe toute confeſſée, toute certaine & irrefragable, & n'eſtiment point qu'il y ait en l'ame de partie ſenſuelle & irraiſonnable, qui ſoit de nature differente de la raiſon, ains penſent que ce ſoit tousjours une meſme partie & ſubſtance de l'ame, celle qu'ils appellent principale,

cipale, ou la raiſon & l'entendement qui ſe tourne & ſe change en tout, tant ès paſſions, comme ès habitudes & diſpoſitions, ſelon la mutation deſquelles il devient ou vice ou vertu, & qui n'a en ſoy rien qui ſoit irraiſonnable, mais que lon l'appelle irraiſonnable quand le mouvement de l'appetit eſt ſi puiſſant, qu'il demeure le maiſtre, & poulſe l'homme à quelque choſe deshonneſte, contre le jugement de la raiſon : car ils veulent que la paſſion meſme ſoit raiſon, mais mauvaiſe, prenant ſa force & vehemence d'un faux & pervers jugement. Tous ceux là me ſemblent avoir ignoré, que chaſcun de nous eſt veritablement double & compoſé [1], au moins n'ont ils cogneu, que ceſte premiere compoſition de l'ame & du corps, qui eſt manifeſte à tous, mais l'autre compoſition & mixtion de l'ame, ils ne l'ont point entendue : toutefois qu'il y ait encore quelque duplicité & meſlange en l'ame meſme, & quelque diverſité de nature & difference entre la partie raiſonnable & l'irraiſonnable, comme ſi c'eſtoit preſque un autre ſecond corps par neceſſité natu-

1 Voilà une grande vérité, que la philoſophie païenne n'a jamais pénétrée, qu'elle a toujours obſcurcie. Il n'appartenoit qu'à la religion de nous en faire connoître le principe & la ſource. Elle fixe nos idées ſur la nature de Dieu, ſur celle de l'homme, ſur la cauſe des contrariétés & des combats qu'éprouve ſa raiſon, ſur le moyen d'en triompher. Pour tenir la chaîne des êtres & des connoiſſances, il ne faut point ſéparer la raiſon de la religion.

relle meſlé & attaché à la raiſon : il eſt bien vrayſemblable, que Pythagoras ne l'a pas ignoré, à ce que lon peult conjecturer par la diligence grande qu'il a employée en la muſique, l'appliquant à l'ame pour l'addoucir, donter & apprivoiſer, comme s'appercevant bien, que toutes les parties d'icelle n'eſtoient pas obeïſſantes ne ſubjectes à doctrine, ny aux ſciences, de maniere que par la ſeule raiſon on les peuſt retirer de vice, & qu'elles avoient beſoing de quelque autre maniere d'apprivoiſement & de perſuaſion, autrement qu'il ſeroit impoſſible à la philoſophie de venir à bout de ſa rebellion.

IV. Mais bien eſt il tout evident & tout certain, que Platon a très-bien entendu, que l'ame ou la partie animée de ce monde, n'eſt point ſimple, ains eſt meſlée de la puiſſance du Meſme de l'Autre[1], par ce que d'une part elle ſe regit & tourne tousjours par un meſme ordre, qui eſt le plus puiſſant mouvement, & de l'autre part elle eſt diviſée en cercles, ſpheres & mouvements à

[1] Dans les idées de Timée & de Platon, le Même eſt l'activité inhérente à l'intelligence : elle eſt toujours une, toujours invariable, & ne tend qu'à l'ordre & à l'union. L'Autre eſt une activité brute : elle eſt toujours en oppoſition, toujours variable, ennemie de l'ordre & de l'union : elle ne porte qu'à la décompoſition. Du mêlange du Même & de l'Autre, Timée & Platon compoſoient l'ame du monde. Voyez M. l'Abbé le Batteux dans ſes ſavans Mémoires ſur le Principe actif de l'univers.

demy contraires au premier, vagabons & errans, en quoy eſt le principe des diverſitez des generations qui ſe font en la terre. Auſſi l'ame de l'homme eſtant part & portion de celle de l'univers, & compoſée ſur les nombres & proportions d'icelle, n'eſt point ſimple ny d'une ſeule nature, ains a une partie qui eſt ſpirituelle & intelligente, où eſt le diſcours de la raiſon, à laquelle appartient ſelon nature de commander & dominer en l'homme : l'autre eſt brutale, ſenſuelle, errante & deſordonnée d'elle meſme, ſi elle n'eſt regie & conduitte d'ailleurs. Et ceſte cy derechef ſe ſoubs-diviſe en deux autres parties, dont l'une s'appelle corporelle ou vegetative, l'autre iraſcible ou concupiſcible, adherente tantoſt à la partie corporelle, & tantoſt à la ſpirituelle, & au diſcours de la raiſon, à qui elle donne force & vigueur. Or cognoiſt on la difference de l'une & de l'autre en ce principalement, que la partie intelligente reſiſte bien ſouvent à la concupiſcible & iraſcible : & faut bien dire qu'elles ſoient diverſes & differentes de la raiſon, attendu que bien ſouvent elles deſobeiſſent & repugnent à ce qui eſt très-bon.

V. Ariſtote a ſuppoſé ces principes là bien longuement plus que nul autre, comme il appert par ſes eſcripts, mais depuis il attribua la partie iraſcible à la concupiſcible, les confondant toutes

deux en une, comme eſtant, l'ire une convoitiſe & appetit de vengeance, mais tousjours a il tenu, que la partie ſenſuelle & brutale eſtoit totalement diſtincte & diviſée de l'intellectuelle & raiſonnable, non qu'elle ſoit du tout privée de raiſon, comme l'eſt la vegetative & nutritive, qui eſt celle des plantes, par ce que celle là eſtant du tout ſourde, ne peult ouir la raiſon, & eſt un germe qui procede de la chair, & tient tousjours au corps : mais la ſenſuelle ou concupiſcible, encore qu'elle ſoit deſtituée de raiſon propre à elle, ſi eſt ce neantmoins, qu'elle eſt apte & idoine, à ouir & obeir à la partie intelligente & diſcourante, à ſe retourner vers elle, & à ſe renger à ſes preceptes, prouveu qu'elle ne ſoit point gaſtée à faict, & corrompue par une volupté ignorante, & une habitude de vie diſſoluë. Et s'il y en a qui s'eſmerveillent & qui trouvent eſtrange, comment une partie peut eſtre irraiſonnable, & neantmoins obeiſſante à la raiſon, ceux-là ne me ſemblent pas bien comprendre la force & la puiſſance de la raiſon, combien elle eſt grande, & juſques où elle paſſe & penetre à commander, conduire, & guider, non par dures ny violentes contrainctes, mais par molles & douces inductions & perſuaſions, qui ont plus d'efficace que toutes les forces du monde. Qu'il ſoit ainſi, les eſprits, les nerfs & les os ſont par-

ties irraiſonnables du corps, mais auſſi toſt qu'il y a en l'eſprit un mouvement de volonté, comme ayant la raiſon tant ſoit peu ſecoué la bride, tous s'eſtendent, tous s'eſveillent & ſe rendent preſts à obeir : ſi l'homme veut courir, les pieds ſont diſpos : s'il veut prendre ou jetter quelque choſe, les mains ſont incontinent preſtes à mettre en œuvre.

VI. Le poëte Homere meſme nous donne bien clairement à cognoiſtre, la convenance & intelligence qu'il y a entre la raiſon, & les parties privées du diſcours de raiſon, par ces vers,

Ainſi baignoit de larmes ſon viſage
Penelopé, en plorant le veufvage
De ſon eſpoux tout joignant d'elle aſſis :
Mais Ulyſſes en ſon eſprit raſſis
Se ſentoit bien attainct de pitié tendre,
Voyant ainſi tant de larmes eſpandre
Celle que plus il aimoit cherement :
Et toutefois il tenoit ſagement
Ses pleurs cachez, & deſſoubs les paupieres
Fermes eſtoient de ſes yeux les lumieres,
Sans plus ſiller que ſi leur dureté
De roide fer ou de corne euſt eſté [1].

Tant il avoit rendu obeiſſans au jugement de la raiſon & les eſprits, & le ſang, & les larmes.

VII. Cela meſme monſtrent auſſi clairement les parties naturelles, qui ſe retirent, & par ma-

[1] Odyſſée xix.

niere de dire, s'en fuient, ſans ſe bouger ny emouvoir, quand nous approchons des belles perſonnes que la raiſon où la loy nous defendent de toucher. Ce qui advient encore plus evidemment à ceux, qui eſtans devenus amoureux de quelques filles ou femmes ſans les cognoiſtre, recognoiſſent puis après que ce ſont ou leurs ſœurs, ou leurs propres filles : car alors tout ſoudain la concupiſcence cede & fait joug quand la raiſon s'y eſt interpoſée, & le corps contient toutes ſes parties honeſtement, en devoir d'obeir au jugement de la raiſon. Et advient auſſi bien ſouvent, que lon mange quelques viandes de bon appétit, ſans ſçavoir que c'eſt, mais auſſi toſt que lon s'apperçoit, ou que par autre on eſt adverty, que c'eſt quelque viande impure, mauvaiſe & defendue, non ſeulement on s'en repent, & en eſt on faſché en ſon entendement, mais auſſi les facultez corporelles s'accordans avec l'opinion, on en prent des vomiſſements & des maux de cœur, qui renverſent l'eſtomac ſans deſſus deſſoubs. Et ſi ce n'eſtoit que j'aurois peur qu'il ne ſemblaſt, que j'allaſſe induſtrieuſement ramaſſer de toutes parts des inductions plaiſantes, pour aggreer aux jeunes gens, je m'eſlargirois à deduire les pſalterions, les lyres, les eſpinettes, les fluſtes, & autres tels inſtruments de muſique, que lon a inventez pour accorder

& conſonner avec les paſſions humaines, encore que ce ſoient choſes ſans ames, elles ne laiſſent pas toutefois de s'esjouir ou ſe plaindre & lamenter avec eux, ains chantent, s'eſgayent, voire font l'amour quand & eux, repreſentant les affections, les volontez, & les meurs de ceux qui en jouënt. Auquel propos on dit, que Zenon meſme allant un jour au theatre pour ouir le muſicien Amœbeus, qui chantoit ſur la lyre, dit à ſes diſciples, « Allons-y pour ouir & apprendre » quelle harmonie & reſonance rendent les en» trailles des beſtes, les nerfs, les oſſements, & » les bois, quand on les ſçait diſpoſer par nom» bres, par proportions, & par ordre ».

VIII. Mais laiſſant ces exemples là, je leur demanderois volontiers, ſi quand les chevaux, les chiens, & les oyſeaux, que nous nourriſſons en noz maiſons, par accouſtumance, nourriture & enſeignement apprennent à rendre des voix intelligibles, & à faire des mouvements, des geſtes, & des tours qui nous ſont & plaiſants & utiles : & ſemblablement quand ils liſent dedans Homere, que Achilles excitoit à combattre & les hommes & les chevaux, ils s'esbahiſſent encore, & doutent ſi la partie qui ſe courrouce, qui appéte, qui ſe deult, qui s'esjouit en nous, peut bien obeir à la raiſon, & peut eſtre affectionnée & diſpoſée par elle, attendu meſmement qu'elle

n'eſt point logée dehors, ny diviſée & diſtincte d'avec nous, & qu'il n'y a rien au dehors qui la forme, ne qui la moule, ou qui la taille par force à coups de marteau ny de ciſeau, ains qu'elle eſt tousjours attachée à elle, tousjours converſant avec elle, nourrie & duitte par longue accouſtumance. Voylà pourquoy les anciens l'ont bien proprement appellée Ethos [1], qui eſt à dire, les meurs, pour nous donner groſſement à entendre, que les meurs ne ſont autre choſe, qu'une qualité imprimée de longue main en celle partie de l'ame qui eſt irraiſonnable, & eſt ainſi nommée par ce qu'elle prent celle qualité de la demeure longue & longue accouſtumance, eſtant formée par la raiſon, laquelle n'en veut pas du tout oſter ny deſraciner la paſſion, par ce qu'il n'eſt ny poſſible, ny utile, ains ſeulement luy traſſe & limite quelques bornes, & luy eſtablit quelque ordre, faiſant en ſorte que les vertus morales ne ſont pas impaſſibilitez, mais plus toſt reglements & moderations des paſſions & affections de noſtre ame, ce qu'elle fait par le moyen de la prudence, laquelle reduit la puiſſance de la partie ſenſuelle & paſſible à une habitude honeſte & louable. Par ce que lon tient, que ces trois choſes ſont en noſtre ame, la puiſſance naturelle, la paſſion, & l'habitude. La puiſſance naturelle eſt le comman-

[1] ἦθος.

cement, & par maniere de dire, la matiere de la paſſion, comme la puiſſance de ſe courroucer, la puiſſance de ſe vergongner, la puiſſance de s'aſſeurer. La paſſion après eſt le mouvement actuel d'icelle puiſſance, comme le courroux, la vergongne, l'aſſeurance. Et l'habitude eſt une fermeté eſtablie en la partie irraiſonnable par longue accouſtumance, & une qualité confirmée, laquelle devient vice quand la paſſion eſt mal gouvernée, & vertu quand elle eſt bien conduitte & menée par la raiſon.

IX. Mais pour autant que lon ne trouve pas que toute vertu ſoit une mediocrité, ny ne l'appelle on pas toute morale, à fin de mieux en monſtrer & declarer la difference, il faut commencer un peu de plus haut. Toutes les choſes ſont ou abſoluëment & ſimplement en leur eſtre, ou relativement eu eſgard à nous. Abſoluëment ſont en leur eſtre, comme la terre, le ciel, les eſtoiles, & la mer : relativement au regard de nous, comme bon, mauvais : profitable, nuiſible : plaiſant, deſplaiſant. La raiſon contemple l'un & l'autre, mais le premier genre des choſes qui ſont abſoluëment appartient à ſcience, & à contemplation, comme ſon object : le ſecond, des choſes qui ſont relativement eu eſgard à nous, appartient à conſultation & action : & la vertu de celuy là eſt ſapience, la

vertu de ceſtuy-cy, prudence : & y a difference entre prudence & ſapience, d'autant que prudence conſiſte en une relation, & applicarion de la partie contemplative de l'ame, à l'action & au regime de la ſenſuelle & paſſible ſelon raiſon, tellement que prudence a beſoing de la fortune, là où ſapience n'en a que faire, pour attaindre & parvenir à ſa propre fin, ny auſſi de conſultation, par ce qu'elle concerne les choſes qui ſont tousjours unes & tousjours de meſme ſorte. Et comme le geometrien ne conſulte pas touchant le triangle, à ſçavoir s'il a trois angles egaux à deux droicts, ains le ſçait certainement, & la conſultation ſe fait des choſes qui ſont & advienent tantoſt d'une ſorte, & tantoſt d'une autre, non pas de celles qui ſont fermes & ſtables tousjours en un eſtre immuable : auſſi l'entendement & ame ſpeculative exerceant ſes functions ſur les choſes premieres & permanentes qui ont tousjours une meſme nature, & qui ne reçoivent point de changement, eſt exempte de toute conſultation. Mais la prudence deſcendant aux choſes pleines de variation, de troubles & de confuſion, il eſt force qu'elle ſe meſle ſouvent des choſes fortuites & caſuelles, & qu'elle uſe de conſultation en choſes ſi douteuſes & ſi incertaines, & après avoir conſulté, qu'elle vienne lors à mettre la main à l'œuvre & à l'action,

assistée de la partie raisonnable, laquelle elle tire quant & soy aux actions, car elles ont besoing d'un instinct & esbranlement que fait l'habitude morale en chasque passion : mais cest instinct là a besoing de raison qui le limite, à fin qu'il soit moderé, à fin qu'il ne passe point outre, ny ne demeure point deçà le milieu, par ce que la partie brutale & passible a des mouvements qui sont les uns trop vehements & trop soudains, les autres trop tardifs & plus lasches qu'il n'appartient. C'est pourquoy noz actions ne peuvent estre bonnes qu'en une sorte, & mauvaises en plusieurs, comme lon ne peut assener au but que par une sorte seulement, mais bien le peut on faillir en plusieurs, en donnant ou plus haut ou plus bas qu'il ne faut.

X. L'office doncques de la raison active selon nature est, d'oster & retrencher tous excès & toutes defectuositez aux passions, par ce que quelquefois l'instinct & esbranlement, soit par infirmité, ou par delicatesse, ou par crainte, ou par paresse, se lasche & demeure court au devoir, & là se treuve la raison active, qui le resveille & l'excite. Et quelquefois aussi, au contraire, se laisse aller à la debordée, estant dissolu & desordonné, & la raison luy oste ce qu'il a de trop vehement, reglant ainsi & moderant ce mouvement actif, elle imprime en la partie irraison-

nable les vertus morales, qui ſont mediocritez entre le peu & le trop. Car il ne faut pas eſtimer que toute vertu conſiſte en mediocrité, d'autant que la ſapience & prudence, qui n'ont beſoing aucun de la partie brutale & irraiſonnable, giſent ſeulement au pur & ſincere entendement & diſcours du penſement, non ſubjectes aux paſſions, n'eſtans autre choſe que ſenſuelle, en laquelle raiſon ſe forme & engendre la très-divine & très-heureuſe ſcience, mais la vertu morale tenant de la terre à cauſe du corps, a beſoing des paſſions, comme d'outils & de miniſtres pour agir & faire ſes operations, n'eſtant pas corruption ou abolition de la partie irraiſonnable de l'ame, ains plus toſt le reglement & embelliſſement d'icelle, & eſt bien extremité quant à la qualité & à la perfection, mais non pas quant à la quantité, ſelon laquelle elle eſt mediocrité, oſtant d'un coſté ce qui eſt exceſſif, & de l'autre ce qui eſt defectueux.

XI. Mais pource qu'il y a milieu & mediocrité de pluſieurs ſortes, il nous faut definir quel milieu & quelle mediocrité eſt la vertu morale. Premierement doncques, il y a un milieu qui eſt compoſé des deux extremitez, comme le gris ou le tanné, compoſé du blanc & du noir. Et ce qui contient ou qui eſt contenu eſt moyen & milieu entre ce qui contient & ce qui eſt contenu ſeule-

ment, comme le nombre de huit entre le douze & le quatre. Ce qui ne participe & ne tient de nulle des extremitez s'appelle auſſi moyen & milieu, comme ce qui eſt indifferent entre le bien & le mal, mais vertu ne peut eſtre milieu ne moyen ſelon pas une de ces interpretations là, par ce qu'elle ne peut eſtre compoſition ny meſlange de deux vices, ny ne peut contenir ce qui eſt moins, ny eſtre contenu de ce qui eſt plus que le devoir, & ſi n'eſt point du tout exempte des paſſibles emotions ſubjettes au trop & au peu, & au plus & au moins. Mais plus toſt elle eſt & s'appelle milieu & moyen, ſelon la mediocrité qui eſt aux ſons & aux accords des voix, car il y a en la muſique une note & une voix qui s'appelle moyenne, pource qu'elle eſt au milieu de la baſſe & de la haute que lon appelle Hypáté & Neté [1], ſe retirant de la hauteſſe de l'une qui eſt trop aigue, & de la baſſeſſe de l'autre qui eſt trop groſſe : auſſi la vertu morale eſt un certain mouvement & puiſſance en la partie irraiſonnable de l'ame qui tempere le relachement ou roidiſſement, & le plus & moins qui y peuvent eſtre, reduiſant chaſcune paſſion à temperature moderée pour la garder de faillir.

XII. En premier lieu doncques ils diſent, que la force ou prouëſſe & vaillance eſt le moyen &

[1] Il en ſera parlé fort au long dans le Traité de la Muſique.

le milieu entre couardiſe & temerité, deſquelles deux extremitez l'une eſt excès, & l'autre defaut de la paſſion d'ire. La liberalité eſt un moyen entre chicheté & prodigalité : clemence entre indolence & cruauté : juſtice moyen entre le diſtribuer plus & moins de ce qu'il faut ès contraux & affaires des hommes les uns avec les autres : temperance milieu entre l'impaſſibilité inſenſible & la diſſolution desbordée ès voluptez : en quoy principalement & plus clairement ſe donne à cognoiſtre la difference qu'il y a de la partie brutale à la partie raiſonnable de l'ame : & voit-on evidemment, qu'autre choſe eſt la paſſion, & autre choſe la raiſon, par ce qu'autrement il n'y auroit point de difference entre la temperance & la continence, & entre l'intemperance & l'incontinence ès voluptez & cupiditez, ſi c'eſtoit une meſme partie de l'ame qui jugeaſt, & qui convoitaſt : mais maintenant la temperance eſt quand la raiſon gouverne & manie la partie ſenſuelle & paſſionnée, ne plus ne moins qu'un animal bien donté & bien fait à la bride, le trouvant obeïſſant en toutes cupiditez, & recevant volontairement les mors. Et la continence eſt quand la raiſon demeure bien la plus forte, & emmene la concupiſcence, mais c'eſt avec douleur & regret, par ce qu'elle n'obeiſt pas volontiers, ains va de travers à coups de baſton, forçée par le mors de bride, faiſant toute

la reſiſtance qu'elle peut à la raiſon, & luy donne beaucoup de travail & de trouble : comme Platon, pour le mieux donner à entendre par ſimilitude, fait qu'il y a deux beſtes de voitture qui tirent le chariot de l'ame, dont la pire combat, eſtrive & regibbe contre la meilleure, & donne beaucoup d'affaire & de peine au cocher qui les conduit, eſtant conſtrainct de tirer à l'encontre, & tenir roide, de peur que les reſnes purpurées, comme dit Simonides, ne luy eſchappent des mains.

XIII. Voilà pourquoy ils ne tiennent point que continence ſoit vertu entiere & parfaitte, ains quelque choſe moindre, par ce que ce n'eſt point une mediocrité de conſonante harmonie & accord du pire avec le meilleur, ne qui reſecque ce qu'il y a de trop en la paſſion, ny l'appétit n'obeit point volontairement de gré à gré à la raiſon de l'ame, ains luy fait de la peine, & en reçoit auſſi, & finablement eſt rengé ſoubs le joug par force, comme en une ſedition civile, là où les deux parties diſcordantes ſe voulans mal, & ſe faiſans la guerre l'une à l'autre, habitent dedans une meſme cloſture de ville, comme dit Sophocles [1],

La cité eſt pleine d'encenſements,
Pleine de chants, & de gemiſſements.

1 Œdip. Tyr.

Telle eſt l'ame du continent, pour le combat & le diſcord qu'il y a entre la raiſon & l'appétit. C'eſt pourquoy ils tiennent auſſi, que l'incontinence n'eſt pas du tout vice, ains quelque choſe de moins, mais que l'intemperance eſt le vice tout entier, pour ce qu'elle a l'affection mauvaiſe & la raiſon gaſtée & corrompue, eſtant par l'une poulſée à appéter ce qui eſt deshoneſte, & par l'autre induitte à mal juger & conſentir à la cupidité deshoneſte : de maniere que elle perd tout ſentiment des fautes & pechez qu'elle commet, là où l'incontinence retient bien le jugement ſain & droict par la raiſon, mais par la vehemence de la paſſion plus puiſſante que la raiſon, elle eſt emportée contre ſon propre jugement : auſſi eſt elle differente de l'intemperance, d'autant qu'en l'une la raiſon eſt vaincue par la paſſion, & en l'autre elle ne combat pas ſeulement. L'incontinent en combattant quelque peu, ſe laiſſe à la fin aller à ſa concupiſcence : l'intemperant en conſentant, approuvant & louant, ſuit ſon appétit. L'intemperant eſt bien aiſe & ſe resjouit d'avoir peché, l'incontinent en a douleur & regret : l'intemperant va guayement & affectueuſement après ſa vilanie, l'incontinent enuis [a] & mal volontiers abandonne l'honeſteté : & s'il y a difference entre leurs faicts & actions, il n'y en

[a] Ancien mot qui ſignifie de mauvais gré.

a pas moins entre leurs paroles, car les propos de l'intemperant ſont tels,

Grace il n'y a ny plaiſir en ce monde,
Sinon avec dame Venus la blonde:
Puiſſent mes yeux par mort eſvanouir
Alors que plus je n'en pourray jouir.

Un autre dit, « Boire, manger, & paillarder, » c'eſt le principal: tout le reſte je l'eſtime acceſ- » ſoire, quant à moy ». Celuy là eſt de tout ſon cœur enclin aux voluptez, & miné par deſſoubs: auſſi ne l'eſt pas moins celuy qui dit,

Laiſſe moy perdre, il me plaiſt de perir.

Car il a le jugement avec l'appétit gaſté & corrompu, depuis qu'il parle ainſi. Mais les propos & paroles de l'incontinent ſont autres & differentes,

J'ay le ſens bon, mais nature me force.

Et ceſt autre,

Helas, helas, c'eſt divine vengeance,
Que l'homme ayant du bien la cognoiſſance,
N'en uſe pas, ains fait tout le contraire.

Et ceſt autre,

Là le courroux ne peut non plus durer
Ferme que l'ancre en tourmente aſſeurer
La nave eſtant fichée dedans du ſable,
Qui ne tient coup, & ne demeure ſtable.

Il ne dit pas mal, ny de mauvaiſe grace, l'ancre fichée dedans le ſable, pour ſignifier la foible tenue de la raiſon, qui ne demeure pas fichée & ferme, ains par la laſcheté, & molle delicateſſe de l'ame, laiſſe aller ſon jugement : & n'eſt pas loing auſſi de celle comparaiſon ce que dit un autre,

Comme une nave attachée au rivage,
Venu le vent rompt tout chable & cordage.

Car il appelle chable & cordage le jugement de la raiſon qui reſiſte à l'acte deshoneſte, lequel vient à ſe rompre par l'impetuoſité de la paſſion, comme d'un vent violent : car, à dire la verité, l'intemperance eſt poulſée par cupiditez à pleines voiles dedans les voluptez, & luy meſme s'y dreſſe, & s'y accommode : mais l'incontinent y va, par maniere de dire, de travers, deſirant s'en retirer, & repoulſer la paſſion qui l'attire, mais à la fin il ſe laiſſe couler & tomber en l'acte deshoneſte, ainſi que Timon le donne à entendre par ces vers dont il picquoit Anaxarchus,

D'Anaxarchus hardie & permanente
La force eſtoit comme un chien impudente,
Où que ce fuſt qu'il ſe vouluſt jetter :
Mais malheureux, comme j'oy raconter,
Il ſe jugeoit, pource que ſa nature
A volupté encline oultre meſure

(Dont la plus part de ces ſages ont peur)
Le retiroit arriere de ſon cœur.

Car ny le ſage n'eſt continent, mais temperant: ny le fol incontinent, mais intemperant, par ce que le temperant ſe plaiſt & delecte des choſes belles & honeſtes, & l'intemperant ne ſe faſche & deſplaiſt pas des deshoneſtes : parquoy l'incontinence convient proprement & reſſemble à une ame ſophiſtique, qui a bien l'uſage de la raiſon, mais ſi imbecille qu'elle ne peut pas perſeverer & demourer ferme en ce qu'elle a une fois jugé eſtre le devoir.

XIV. Voilà doncques les differences qu'il y a entre l'intemperance & l'incontinence, & auſſi entre la temperance & la continence : car le remors, le regret, & le contre-cœur n'ont point encore abandonné la continence, là où en l'ame temperante tout eſt applany : il n'y a rien emeu qui batte [1], tout y eſt ſain : de ſorte que qui verroit l'obeiſſance grande, & la tranquillité merveilleuſe, dont la partie irraiſonnable eſt unie & incorporée avec la raiſonnable, il pourroit dire,

Alors le vent avoit du tout cedé,
Et luy eſtoit le calme ſuccedé
Sans nulle haleine, ayant des mers profondes
Dieu appaiſé totalement les ondes [2].

[1] Le cœur bat dans les émotions. | [2] Homere Odiſſée, liv. v.

Ayant la raiſon aſſopy les exceſſifs, furieux & forcenez mouvements des cupiditez & paſſions, & celles dont la nature a neceſſairement beſoing, les ayant rendues tellement ſoupples & obeiſſantes, amies, & ſecondantes toutes les intentions & toutes les volontez de la raiſon, que ny elles ne courent devant, ny ne demourent derriere, ny ne font deſordre quelconque par aucune deſobeiſſance,

Comme un poulain ſuit la jument qu'il tette.

Ce qui confirme le dire de Xenocrates touchant ceux qui prennent à bon eſciant l'eſtude de la philoſophie, que ſeuls ils font volontairement ce que les autres font malgré eux pour la crainte des loix, s'abſtenans de ſatisfaire à leurs appétits deſordonnez pour la doute des peines, comme les chiens pour la peur des coups de baſton, & le chat pour le bruit, ne regardans ſeulement qu'au danger de la peine.

XV. Or qu'il y ait en l'ame ſentiment d'une telle fermeté & reſiſtance à l'encontre des cupiditez, comme s'il y avoit quelque choſe qui les combattiſt, & qui leur feiſt teſte, il eſt bien evident : toutefois il y en a qui maintiennent, que la paſſion n'eſt point choſe differente ny diverſe de la raiſon, & que cela qui ſe ſent n'eſt point un combat de deux diverſes choſes, ains change-

ment d'une ſeule [1], qui eſt la raiſon, mais que nous ne nous appercevons pas de ce changement, à cauſe de ſa ſoudaineté, ne conſiderans pas ce pendant, que c'eſt un meſme ſubject de l'ame, laquelle de ſa nature ſçait convoitter, & ſe repentir, ſe courroucer & avoir peur, qui tend à faire choſe deshoneſte attirée par la volupté, & à l'oppoſite auſſi s'en retient par crainte de la peine: car il eſt certain, que cupidité, crainte, & autres ſemblables paſſions, ſont opinions perverſes, & mauvais jugements qui s'impriment non en diverſes parties de l'ame, ains en celle qui eſt la principale, c'eſt à ſçavoir le diſcours de la raiſon, de laquelle les paſſions ſont inclinations, conſentements, appetitions, mouvements, & operations brief qui ſe changent legerement en peu d'heure, & dont l'impetuoſité & vehemence violente eſt fort dangereuſe, à cauſe de l'imbecillité & inconſtance de la raiſon, ne plus ne moins que les courſes des petits enfans.

XVI. Mais le diſcours de ces oppoſitions là premierement eſt contraire à l'evidence notoire, & au ſens commun, car il n'y a perſonne qui en ſoy meſme ne ſente une mutation de concupiſcence en jugement, & à l'oppoſite auſſi, de

[1] Ce ſentiment étoit le vrai; & Plutarque le combat vivement: tant il étoit éloigné des véritables principes ſur la nature de l'homme & ſur les opérations de l'ame.

jugement en concupiſcence : & voyons que l'amant ne ceſſe point d'aimer, encore qu'en ſon entendement il diſcoure & juge, qu'il ſe faille departir de l'amour; & luy reſiſter, ny derechef auſſi ne ſort il point du diſcours & du jugement, quand il ſe laſche & ſe laiſſe aller à ſa cupidité, ains lors que par la raiſon il combat à l'encontre de ſa paſſion, il eſt encore actuellement en la paſſion: & ſemblablement à l'heure meſme qu'il ſe laiſſe vaincre de la paſſion, il void & cognoiſt par le diſcours de la raiſon, le peché qu'il commet: de maniere que ny par la paſſion il ne perd point la raiſon, ny par la raiſon il n'eſt point delivré de la paſſion, ains bruſlant tantoſt en un coſté, & tantoſt en l'autre, il demeure neutre, meſtoyen & commun entre les deux. Mais ceux qui eſtiment, que la principale partie de l'ame ſoit maintenant la cupidité, maintenant le diſcours qui s'oppoſe à la cupidité, reſſemblent proprement à ceux qui voudroient dire, que le veneur & la beſte ſauvage ne fuſſent pas deux, ains un tout ſeul corps qui ſe changeaſt tantoſt en une beſte, & tantoſt en un veneur : car, & ceux là en choſe toute evidente ne verroient goutte, & ceux-cy parlent contre leur propre ſentiment, attendu qu'ils ſentent realement & de faict en eux-meſmes, non une mutation d'un en deux, mais un eſtrif & combat de deux l'un contre l'au-

tre. Pourquoy doncques (diſent-ils) ce qui delibere, & qui conſulte en nous, n'eſt-il auſſi bien double, ains eſt ſimple & ſeul ? C'eſt bien allegué, reſpondrons-nous, mais l'evenement & l'effect en eſt tout different : car ce n'eſt pas la prudence de l'homme qui combat contre ſoymeſme, ains ſe ſervant d'une meſme puiſſance, & faculté de ratiociner, elle touche divers arguments : ou plus toſt, dirons-nous, c'eſt un meſme diſcours employé en divers ſubjects & matieres differentes : & pourtant n'y a il point de douleur, ny de regret aux diſcours qui ſont ſans paſſion, ny ne ſont point les conſultans forcez de tenir une des parties contraires, contre leur propre volonté, ſi ce n'eſt que d'adventure il n'y ait ſecrettement quelque paſſion attachée à l'une des parties, comme qui adjouſteroit ſoubs main quelque choſe à l'un des baſſins de la balance : ce qui advient bien ſouvent, & lors ce n'eſt pas le diſcours de la ratiocination qui ſe contrarie à ſoymeſme, ains eſt quelque paſſion ſecrette qui repugne à la ratiocination, comme quelque ambition, quelque emulation, quelque faveur, quelque jalouzie, ou quelque crainte contrevenant au diſcours de la raiſon : & il ſemble que ce ſoient deux diſcours qui de paroles ſe combattent l'un contre l'autre, ainſi qu'il appert clairement par la ſentence de ces vers d'Homere,

Honte ils avoient du combat rejetter
Le refuſant, & peur de l'accepter [1].

Et de ces autres,

Souffrir la mort eſt choſe douloureuſe,
Mais renommée on acquiert glorieuſe :
Craindre la mort eſt une laſcheté,
Mais il y a à vivre volupté.

XVII. Voilà pourquoy au jugement des procès les paſſions qui s'y coulent, ſont ce qui les fait longuement durer : & au conſeil des princes & des roys, ceux qui y parlent en faveur de quelque partie, ne le font pas, ny ne defendent pas l'une des ſentences pour la raiſon, ains ſe laiſſent traverſer à quelque paſſion contre le diſcours de l'utilité. C'eſt pourquoy ès citez qui ſont gouvernées par un ſenat, les magiſtrats qui ſeient en jugement ne permettent pas aux orateurs & advocats d'emouvoir les affections : car le diſcours de la raiſon n'eſtant empeſché d'aucune paſſion, tend directement à ce qui eſt bon & juſte : mais s'il s'y met quelque paſſion à la traverſe, alors le plaiſir ou deſplaiſir y engendre combat & diſſention à l'encontre de ce que lon juge eſtre bon. Qu'il ſoit ainſi, pourquoy eſt-ce, qu'aux diſputes de la philoſophie on ne voit point que les uns ſoient amenez avec douleur & regret par les autres en leurs opinions ?

[1] Iliade, liv. VII.

Ains Ariſtotes meſme, Democritus & Chryſippus ont depuis reprouvé quelques advis qu'ils avoient approuvez, ſans regret ne faſcherie quelconque, mais plus toſt avec plaiſir, pource qu'en la partie ſpeculative de l'ame, il n'y a aucune contrarieté de paſſions, à cauſe que la partie irraiſonnable de l'ame ſe repoſe & demeure quoye ſans curieuſement s'ingerer de s'en entremeſler.

XVIII. Ainſi le diſcours de la ratiocination, auſſi toſt que la verité luy apparoiſt, encline volontiers en celle part, & abandonne le menſonge, d'autant qu'en luy eſt, non ailleurs, la faculté de croire ou deſcroire, là où les conſeils & deliberations d'affaires, les jugements & arbitrages, pour la plus part eſtans pleins de paſſions, rendent le chemin malaiſé, & donnent bien de la peine à la raiſon, qui eſt arreſtée & empeſchée par la partie irraiſonnable de l'ame, qui luy reſiſte, en luy mettant au devant quelque plaiſir, ou quelque crainte, ou quelque douleur, ou cupidité, dequoy le ſentiment eſt le juge, touchant à l'une & à l'autre partie : car ſi bien l'une ſurmonte, elle ne deffait pas pour cela l'autre, ains la tire à ſoy malgré elle par force, comme celuy qui ſe tanſe & ſe reprent ſoy-meſme, pour eſtre amoureux, uſe du diſcours de ſa raiſon contre ſa paſſion, eſtans tous les deux enſemble

actuellement dedans ſon ame, ne plus ne moins que ſi avec la main il reprimoit & repoulſoit l'autre partie enflammée d'une fiévre de paſſion, ſentant les deux parties realement ſe battans l'une contre l'autre dedans ſoy meſme : là où ès diſputes & inquiſitions non paſſionnées, telles que ſont celles de l'ame ſpeculative & contemplative, ſi les deux parties ſe trouvent egales, il ne ſe fait point de jugement, ains y a une irreſolution, qui eſt comme une pauſe & un arreſt de l'entendement ne pouvant paſſer outre, ains demourant ſuſpendu entre deux contraires opinions : & s'il advient qu'il encline en l'une des opinions, la plus forte diſſoult l'autre, ſans qu'elle en devienne marrie, ny qu'elle en conteſte obſtineement contre l'opinion. Brief là où il y a un diſcours & une ratiocination qui ſemble contrarier à l'autre, ce n'eſt pas que lon ſente deux divers ſubjects, mais un ſeul en diverſes apprehenſions & imaginations.

XIX. Mais quand la partie brutale combat à l'encontre de la raiſonnable, eſtant telle qu'elle ne peult ny vaincre ny eſtre vaincue ſans regret & douleur, incontinent ceſte bataille diviſe l'ame en deux, & rend ceſte diverſité toute evidente & manifeſte. Si ne cognoit on pas ſeulement à ce combat qu'il y a difference entre la ſource de la paſſion, & celle de la raiſon, mais auſſi à ce qui

s'en enſuit, par ce que lon peult aimer un gentil enfant & bien né à la vertu, & en aimer auſſi un mauvais & diſſolu. Et ſe peut faire que lon uſe de courroux injuſtement à l'encontre de ſes propres enfans, ou de ſes peres & meres, & que lon en uſe auſſi juſtement pour ſes enfans, & pour ſes peres & meres à l'encontre des ennemis & des tyrans : & comme là ſe ſent manifeſtement le combat & la difference de la paſſion d'avec le diſcours de la raiſon, auſſi la ſent on icy de l'obeïſſance & de la ſuitte de la paſſion qui ſe laiſſe conduire & mener à la raiſon. Comme, pour exemple, il advient ſouvent qu'un homme de bien eſpouſe une femme ſelon les loix, en intention de l'honorer & de vivre avec elle juſtement & honeſtement : mais puis après, la longue converſation par laps de temps y ayant imprimé la paſſion d'amour, il apperçoit en ſon entendement, qu'il la cherit & l'aime plus tendrement qu'il n'avoit propoſé du commancement. Et les jeunes gens qui rencontrent des maiſtres & precepteurs gentils, les ſuyvent & les careſſent du commancement pour l'utilité qu'ils en reçoivent, mais par traict de temps puis après, ils les aiment cordialement : & au lieu qu'ils leur eſtoient familiers & aſſidus diſciples ſeulement, ils en deviennent amoureux. Autant en advient il envers les magiſtrats, envers les voiſins, &

envers les alliez : car du commancement nous hantons avecques eux civilement & par obligation de quelque honeſteté : mais puis après nous ne nous donnons garde, que nous les aimons cherement, venant la raiſon à perſuader & y attirer la partie de l'ame qui eſt le ſubject des paſſions. Et celuy qui a dit le premier ce propos,

> Il y a deux hontes, l'une louable,
> L'autre fardeau qui les maiſons accable,

ne monſtre il pas manifeſtement, qu'il avoit en ſoy meſme ſouvent experimenté, que ceſte paſſion luy avoit, par dilayer contre raiſon, & differer de jour à autre, ruiné ſes affaires & fait perdre de belles occaſions?

XX. Auſquelles preuves ces Stoïques icy ſe rendans pour l'evidence manifeſte qu'il y a, appellent honte vergongne, & volupté joye, & peur circonſpection : en quoy on ne les ſçauroit pas juſtement reprendre de ces deguiſemens là de noms honeſtes, prouveu qu'ils appellaſſent les meſmes paſſions, quand elles ſe rengent à la raiſon de ces honeſtes-là : & quand elles y repugnent & la forcent, de ces faſcheux icy. Mais quand eſtans convaincus par larmes qu'ils eſpandent, par tremblemens de leurs membres, par changement de couleur, ils appellent au lieu

de douleur & de peur, je ne ſçay quelles morſures & contractions, & qu'ils diſent au lieu de cupidité promptitude, pour cuider diminuer l'imperfection de leurs paſſions, il ſemble qu'ils inventent & mettent en avant des juſtifications plus apparentes que vrayes, & ſophiſtiques, non pas philoſophiques, cuidans pour neant s'exempter & eſloigner des choſes par les changemens & deſguiſemens des noms; & toutefois eux-meſmes appellent encore ces joyes-là, ces promptitudes de volonté, ces circonſpections retenues, Eupathies, c'eſt-à-dire, bonnes affections ou droittes paſſions, & non pas impaſſibilitez, uſans en ceſt endroit des noms ainſi comme il appartient.

XXI. Car il ſe fait alors une droitture de paſſions, quand le diſcours de la raiſon vient, non à abolir & oſter du tout les paſſions, mais à les regler & bien ordonner en ceux qui ſont ſages: mais les vicieux & incontinens, que leur advient il, quand ils ont jugé qu'il leur faut aimer pere & mere, au lieu d'une amie ou d'un amy? Ils ne peuvent venir à bout de le faire: & au contraire, s'ils ont jugé qu'il leur faille aimer une courtiſane ou un flatteur bouffon, ils les aiment incontinent. Or ſi c'eſtoit une meſme choſe que la paſſion & le jugement, il faudroit que auſſi toſt comme lon auroit jugé, qu'il ſeroit

beſoing d'aimer ou de haïr, que l'aimer ou le haïr s'en enſuiviſt incontinent : mais au contraire, tout au rebours advient, par ce que la paſſion s'accorde bien avec quelques jugements, & à d'autres elle repugne : parquoy eux-meſmes forcez par la verité des choſes, diſent bien que toute paſſion n'eſt pas jugement, ains ſeulement celle qui emeut l'appetition forte & vehemente, confeſſans par-là, que ce ſont choſes diverſes en nous, celle qui juge, & celle qui ſouffre, c'eſt à dire, qui reçoit les paſſions, comme ce qui remue & ce qui eſt remué. Chryſippus meſme en pluſieurs paſſages definiſſant que c'eſt patience & continence, il dit, que ce ſont habitudes aptes & idoines à ſuivre l'election de la raiſon : par où il monſtre evidemment, qu'il eſt contraint de confeſſer & advouer, que c'eſt autre choſe en nous ce qui ſuit en obtemperant, ou qui repugne en n'obtemperant pas, que ce qui eſt ſuivy, ou non ſuivy.

XXII. Et quant à ce qu'ils tiennent que tous pechez ſont egaux, & toutes fautes egales, il n'eſt pas maintenant temps ne lieu à propos pour le refuter : mais bien diray-je en paſſant, que en la plus part des choſes ils ſe trouveront repugner & reſiſter à la raiſon, contre l'apparence & evidence toute manifeſte : car toute paſſion ſelon eux eſt faute, & tous ceux qui ſe deuillent, ou

qui craignent, ou qui appetent, faillent. Or y a il certainement de grandes differences entre les paſſions ſelon plus & moins : car qui diroit que la peur de Dolon fuſt egale à celle d'Ajax, qui regardoit tousjours derriere luy, & ſe retiroit au petit pas d'entre les ennemis,

L'un des genoux avanceant de peu l'autre,

comme dit Homere[1] : & entre la douleur de Platon pour la mort de Socrates, & celle d'Alexandre pour la mort de Clytus, qui s'en voulut tuer luy meſme ? Car les douleurs & regrets croiſſent infiniement quand c'eſt contre toute apparence de raiſon, & l'accident eſt bien plus grief & plus angoiſſeux quand il advient tout au rebours de l'eſperance : comme, pour exemple, ſi un pere qui s'attendoit de voir ſon fils advancé en honneur & credit entend dire qu'il eſt en priſon, là où on luy donne la gehenne fort eſtroit, ainſi que Parmenion entendit de ſon fils Philotas. Et qui diroit que le courroux de Nicocreon à l'encontre de Anaxarchus ait eſté pareil à celuy de Magas à l'encontre de Philemon, tous deux ayans eſté injuriez & outragez de paroles par eux ? car Nicocreon feit piler & briſer Anaxarchus avec des pilons de fer dedans un mortier : & Magas commanda au bourreau d'appliquer le

[1] Iliade xi, 546.

tranchant de l'eſpée nue ſur le col de Philemon, ſans luy faire autre mal, & puis le laiſſer aller.

XXIII. C'eſt pourquoy Platon appelle l'ire & le courroux les nerfs de l'ame, pour donner à entendre qu'ils ſe peuvent laſcher & roidir : pour repoulſer ces objections là, & autres ſemblables, ils diſent que ces tenſions & roidiſſemens là des paſſions ne ſe font pas par jugement, attendu qu'il y a faute en toutes ; mais que ce ſont certaines pointures d'aiguillons, & certaines contractions & dilatations qui reçoivent plus ou moins par raiſon : & toutefois encore y a il difference quand aux jugemens, par ce que les uns jugent que la pauvreté n'eſt pas mal, & les autres tiennent que c'eſt un bien grand mal, & les autres encore plus, juſques à ſe jetter du hault des rochers dedans la mer, pour en eſchapper. Les uns tiennent que la mort eſt mal, en ce qu'elle nous prive de la fruiton du bien : les autres diſent, qu'il y a ſoubs la terre des maux éternels, & des punitions horribles. Et la ſanté aucuns l'aiment comme choſe utile, & qui eſt ſelon nature : aux autres il ſemble, que c'eſt le ſouverain des biens, tellement que ſans elle les richeſſes ne ſervent de rien, ny les enfans, ny les eſtats, non pas

La royauté, qui l'homme egale à dieu.

voire

voire juſques à dire, que les vertus meſmes ne ſervent de rien, & ſont inutiles, ſi elles ne ſont accompagnées de la ſanté : de ſorte qu'il appert, que aux jugements meſmes on erre plus & moins : mais il n'eſt pas maintenant à propos de refuter cela, ſeulement faut-il de-là prendre ce qu'ils confeſſent eux meſmes, qu'il y a une partie du jugement qui eſt irraiſonnable, en laquelle ils tiennent que ſe forme la paſſion plus grande & plus vehemente, conteſtans de voix & de parole, & ce pendant confeſſans de faict la choſe à ceux qui maintiennent, que la partie qui reçoit les paſſions de l'ame eſt differente de celle qui juge & qui diſcerne.

XXIV. Et Chryſippus en ſon livre qu'il a intitulé Anomologie [1], après qu'il a dit, que la cholere eſt aveugle, & qu'elle nous empeſche de voir bien ſouvent ce qui eſt tout evident, & qu'elle offuſque & ſe met au devant de ce que lon ſçait parfaittement, un peu après il dit : « Car les paſſions qui ſurviennent chaſſent du » tout hors le diſcours de la raiſon, & comme ſi » lon eſtoit d'autre advis, ils poulſent l'homme » à faire de contraires actions ». Puis il allegue le teſmoignage de Menander,

O moy chetif helas, en ce temps là
Que je choiſy non cecy, mais cela!

[1] Ou plutôt Anomalie.

En quel endroit de toute ma perſonne
Eſtoit logé ce qui en moy raiſonne?

Et paſſant encore plus outre : « Comme ainſi » ſoit, dit-il, que l'animal raiſonnable ſoit né » pour en toutes choſes uſer de la raiſon, & ſe » gouverner par icelle, nous la rejettons neant- » moins en arriere par une autre plus violente force » : confeſſant bien clairement en ces termes, ce qui advient du debat de la paſſion à l'encontre de la raiſon : car ce ſeroit une mocquerie, comme dit Platon, de dire qu'un fuſt meilleur & puis après pire que ſoy-meſme, ou qu'il fuſt maiſtre & maiſtriſé tout enſemble de ſoy-meſme, ſi ce n'eſtoit pour ce que naturellement un chaſcun de nous eſt double, & qu'il a en ſoy une partie meilleure & une autre pire, ainſi celuy qui rend la pire partie ſubjette & obeiſſante à la meilleure, eſt continent, & meilleur que ſoy-meſme : mais celuy qui ſouffre que la partie brutale & irraiſonnable de ſon ame commande, & aille devant celle qui eſt plus noble & meilleure, celuy-là eſt incontinent & pire que ſoy-meſme, faiſant contre nature, d'autant que ſelon nature il eſt raiſonnable que la raiſon qui eſt divine marche devant, & commande à la partie ſenſuelle & brutale, qui prent ſa naiſſance du corps meſme, & auquel elle reſſemble, de ſa proprieté participant ou pour

mieux dire eſtant pleine des paſſions du corps meſme, auquel elle eſt adjointe : ainſi que teſmoignent & declarent tous ſes mouvemens qui ne tendent qu'à toutes choſes materielles & corporelles, & qui prennent leurs roidiſſemens ou relaſchemens des mutations du corps.

XXV. Voilà pourquoy les jeunes hommes ſont prompts, hardis, & en leurs appetits bouillans, juſques à en eſtre preſque furieux, pour la quantité & chaleur de leur ſang : & des vieux, au contraire, la ſource de concupiſcence, qui eſt au foye, s'eſtaint, & devient foible & imbecille, & à l'oppoſite la raiſon vient en force & vigueur, d'autant que la partie ſenſuelle & paſſionnée vient à s'amortir avec le corps : & c'eſt cela meſme qui diſpoſe la nature des beſtes ſauvages à diverſes paſſions, car ce n'eſt point pour droittes ou perverſes, bonnes ou mauvaiſes opinions qu'elles aient, que les unes ſont incitées à faire effort, & ſe mettre en defenſe contre quelque peril qui ſe preſente, & les autres ſont ſi eſpriſes de peur & de frayeur, que lon ne les ſçauroit jamais aſſeurer, ains les forces qui ſont au ſang, aux eſprits & en tout le corps, font les diverſitez & differences des paſſions qui ſourdent & germent de la chair, comme de leur ſource & racine. Mais en l'homme que le corps ſe meuve & ſeuffre quand & les eſlans des paſſions, on l'ap-

perçoit evidemment par la couleur paſle en frayeur, par la rougeur de viſage, par le tremblement des jambes, le battement du cœur en cholere : & au contraire auſſi, par les eſpanouiſſemens & eſlargiſſemens du viſage, quand l'homme eſt en eſperance de quelques voluptez : là où quand l'eſprit & l'entendement ſe meut ſeul ſans paſſion, alors le corps ſe repoſe & demeure quoy, n'ayant communication ny participation quelconque avec la partie qui entend & qui diſcourt : ou s'il ſe met à penſer quelque propoſition de mathematique ou d'autre ſcience ſpeculative, il n'y appelle pas ſeulement pour adjoinct la partie irraiſonnable ; tellement que par là meſme il appert clairement, que ce ſont deux parties differentes en facultez & en puiſſance.

XXVI. En ſomme, de toutes les choſes qui ſont au monde, comme eux meſmes le diſent, & comme il eſt auſſi tout evident, les unes ſont regies & gouvernées par habitude, les autres par nature : les unes par l'ame ſenſuelle & irraiſonnable, les autres par celle qui a la raiſon & l'entendement, dequoy l'homme eſt en tout participant, & né avec toutes ces differences : car il eſt contenu par habitude, & nourry par nature, & uſe de raiſon & d'entendement : ainſi a-il ſa part de ce qui eſt irraiſonnable : & eſt née avec luy, non venue ny introduitte d'ailleurs, la ſource

& cauſe primitive des paſſions, laquelle par conſequent luy eſt neceſſaire : & pource ne la faut pas oſter ny deraciner du tout, ains ſeulement la cultiver, la regir & gouverner. Pourtant, ne faut il pas, que la raiſon face comme jadis feit Lycurgus le roy de Thrace, qui feit coupper les vignes pour autant que le vin enyvroit : ny ne faut pas qu'elle retrenche tout ce qu'il y peult avoir de profitable en la paſſion, avec ce qu'il y a de dommageable : ains faut qu'elle face comme le bon dieu, qui nous a enſeigné l'uſage des bonnes plantes & arbres fruictiers, c'eſt de reſequer ce qu'il y a de ſauvage, & oſter ce qu'il y a de trop, & au demourant cultiver ce qu'il y a d'utile : car ceux qui craignent de s'enyvrer, ne reſpandent pas le vin en terre : ny ceux qui craignent la violence de la paſſion, ne l'oſtent pas du tout, ains la temperent, comme lon donte bien la fierté des bœufs & des chevaux, pour les garder de regibber & de ſauter : auſſi le diſcours de la raiſon ſe ſert des paſſions quand elles ſont bien dontées & bien duittes à la main, ſans enerver, ny du tout coupper à la racine, la partie de l'ame qui eſt née pour ſeconder & ſervir.

Le cheval eſt pour ſervir à la guerre :
Pour la charrue à labourer la terre
Il faut le bœuf : le daulphin court volant
Jouxte la nef en pleine mer cinglant :

Au fier ſanglier, qui de tuer menace,
Faut un levrier hardy qui le terrace :

ce dit Pindare : mais l'entretenement des paſſions eſt encore bien plus utile que toutes ces beſtes là, quand elles ſecondent la raiſon, & ſervent à roidir les vertus, comme l'ire moderée ſert à la vaillance, la haine des meſchans ſert à la juſtice, l'indignation à l'encontre de ceux qui indignement ſont heureux, car leur cœur eſlevé de folle arrogance & inſolence à cauſe de leur proſperité a beſoing d'eſtre reprimé, & n'y a perſonne qui vouluſt, encore qu'il ſe peuſt faire, ſeparer l'indulgence de la vraye amitié ou l'humanité de la miſericorde, ny le participer aux joyes & aux douleurs de la vraye bienvueillance & dilection.

XXVII. Et s'il eſt ainſi, comme il eſt, que ceux qui voudroient chaſſer amour du tout à cauſe du fol amour, erreroient grandement, auſſi peu feroient bien ceux, qui pour l'avarice, qui eſt convoitiſe d'avoir, voudroient eſtaindre, & blaſmeroient toute cupidité, & feroient ne plus ne moins, que ceux qui voudroient empeſcher que lon ne couruſt, pource que lon choppe quelquefois en courant, & que lon ne tiraſt jamais de l'arc, pource que lon faut aucunefois à donner au blanc, & comme ſi quelqu'un ne vouloit jamais ouir chanter, pour autant que le diſcorder

luy deſplairoit : car ainſi comme la muſique ne fait pas l'harmonie de l'accord, en oſtant le bas & le haut de la voix, ny la medecine ne ramene pas la ſanté ès corps en oſtant le chaud & le froid, mais en les temperant & meſlant enſemble par bonne proportion, ains eſt il quant à ce qui eſt louable ès meurs, quand par la raiſon il y a une mediocrité & moderation emprainte ès facultez & mouvemens des paſſions, par ce que l'exceſſive joye, l'exceſſive douleur & triſteſſe, reſſemblent à la fiévre & inflammation du corps, non pas la joye ny la triſteſſe ſimplement. Voilà pourquoy Homere dit ſagement,

> L'homme de bien n'a jamais trop de peur,
> Ny pour effroy ne change de couleur.

Car il n'oſte pas la peur ſimplement, mais l'exceſſive peur, à fin que lon ne penſe pas que la vaillance ſoit une folie deſeſperée, ny que l'aſſeurance ſoit temerité.

XXVIII. Ainſi faut il aux voluptez retrencher la trop vehemente cupidité, & ès vengeances la trop grande haine des meſchans : & qui le fera ainſi, ſe trouvera non point indolent, mais temperant, & juſte, non point cruel : là où ſi lon oſte de tout point entierement les paſſions, encore qu'il fuſt poſſible de le faire, on trouvera que la raiſon en pluſieurs choſes demourera trop

laſche & trop molle, ſans action, ne plus ne moins qu'un vaiſſeau branlant en mer, quand le vent luy defaut. Ce que bien entendans les legiſlateurs ès eſtabliſſemens de leurs loix & polices, y meſlent des emulations & jalouſie des citoyens, les uns ſur les autres, & contre les ennemis ils aguiſent la force du courage : & la vertu militaire, avec des tabourins & trompettes, les autres avec des fluſtes & ſemblables inſtrumens de muſique. Car non ſeulement en la poëſie, comme dit Platon, celuy qui ſera eſpris & ravy de l'inſpiration des muſes fera trouver tout autre ouvrier, quelque laborieux, exquis & diligent qu'il ſoit, digne d'eſtre mocqué : mais auſſi ès combats l'ardeur affectionnée & divinement inſpirée eſt invincible, & n'y a homme qui la peuſt ſouſtenir : c'eſt une fureur martiale que Homere dit que les dieux inſpirent aux hommes belliqueux,

Parlé qu'il eut, de grand force il enfla
Le cœur du roy, que dedans il ſouffla.

Et ceſt autre

Il faut qu'il ſoit aſſiſté d'un des dieux,
Qu'il eſt ſi fort au combat furieux.

Adjouſtant au diſcours de la raiſon comme un aguillon & une voicture de la paſſion qui la pouſſe, & qui la porte.

XXIX. Et nous voyons que ces Stoïques icy,

qui rejettent tant les paſſions, incitent bien ſouvent les jeunes gens avec louanges, & bien ſouvent les tanſent de bien ſeveres paroles & aigres reprehenſions, à l'un deſquels eſt adjoinct le plaiſir, & à l'autre le deſplaiſir, par ce que la reprehenſion apporte repentance & vergongne, dont l'une eſt compriſe ſoubs le genre de douleur, & l'autre ſoubs le genre de crainte : auſſi uſent ils de ceux là principalement aux corrections & reprehenſions. C'eſt pourquoy Diogenes un jour que lon louoit hautement Platon, « Et que trouvez vous, dit-il, de ſi grand & ſi » digne en ce perſonnage, veu qu'en ſi long » temps qu'il y a qu'il enſeigne la philoſophie, » il n'a encore faſché perſonne » ? car les ſciences mathematiques ne ſont pas ſi proprement les anſes de la philoſophie ; comme ſouloit dire Xenocrates, comme le ſont les paſſions des jeunes gens, c'eſt à ſçavoir la honte, la cupidité, la repentance, la volupté, la douleur, l'ambition, auſquelles paſſions la raiſon & la loy venans à toucher avec une touche diſcrette & ſalutaire, remet promptement & efficacement le jeune homme en la droitte voye, tellement que le pædagogue Laconien reſpondit très-bien, quand il dit, « Qu'il feroit que l'enfant qu'on luy bail- » loit à gouverner ſe resjouiroit des choſes honeſ-

» tes, & ſe faſcheroit des deshoneſtes» : qui eſt la plus belle & la plus magnifique fin, qui ſçauroit eſtre de la nourriture & education d'un enfant de bonne & noble maiſon.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DU VICE ET DE LA VERTU.

Le bonheur vient du cœur de l'homme. II. *Il eſt heureux avec la vertu, malheureux avec le vice.* III. *Jour & nuit le vice le pourſuit.* V. *Point de plaiſir avec le vice. Il n'y a de joie que dans le contentement & la tranquillité de l'ame.* VI. *Richeſſes, opulence, magnificence, rien ne ſert à l'homme ſi ſes paſſions ne ſont pas ſoumiſes, s'il ne vit pas ſans crainte & ſans ſollicitude.* VII. *Au contraire riche ou pauvre, grand ou petit, l'homme ſage & honnête eſt toujours & par-tout heureux.*

DU VICE ET DE LA VERTU[1].

Il ſemble que ce ſoient les habillemens qui eſchauffent l'homme, & toutefois ce ne ſont ils pas qui l'eſchauffent, ne qui luy donnent la chaleur, par ce que chaſcun d'iceux veſtemens à par ſoy eſt froid, de maniere que quand on eſt en fievre & en chaud mal, on aime à changer ſouvent de draps & de couverture, pour ſe refreſchir : mais l'habillement enveloppant le corps, & le tenant joinct & ſerré, arreſte & contient la chaleur au dedans, que l'homme rend de ſoy-meſme, & empeſche qu'elle ne ſe reſpande parmy l'air. Cela meſme eſtant ès choſes humaines trompe beaucoup de gens, leſquels penſent s'ils ſont logez en belles & grandes maiſons, s'ils poſſedent grand nombre d'eſclaves, & qu'ils amaſſent groſſe ſomme d'or & d'argent, qu'ils en vivront joyeuſement : là où le vivre doucement & joyeuſement ne procede point du dehors de l'homme, ains au contraire l'homme deſpart & donne à toutes choſes qui ſont autour de luy joye & plaiſir, quand ſon naturel & ſes meurs au dedans ſont bien compoſez, par ce que c'eſt

[1] Ce petit Traité eſt excellent pour la beauté, la ſageſſe, la vérité & la force des préceptes.

la fonteine & ſource vive, dont tout ce contentement procede.

La maiſon eſt à veoir plus honorable,
Où il y a tousjours feu perdurable.

II. Auſſi les richeſſes ſont plus aggreables, la gloire a plus de luſtre & de ſplendeur, & l'authorité apporte plus de contentement ſi la joye interieure de l'ame y eſt conjointe, attendu que l'homme ſupporte & la pauvreté, & le banniſſement de ſon païs, & la vieilleſſe plus patiemment & plus aiſeement, ſi de luy meſme il a les meurs doulces, & le naturel debonnaire. Car tout ainſi comme les ſenteurs des eſpiceries & des parfums rendent les haillons meſmes tous deſchirez, bien odorans : & au contraire, de deſſoubs le riche & precieux habillement du duc Anchiſe il ſortoit une bouë de bien mauvaiſe odeur, ainſi que dit le poëte,

Son veſtement, qui de fin lin eſtoit
Bouë d'odeur puante degouttoit.

Auſſi avec la vertu toute façon de vivre eſt doulce, & aiſée : au contraire, le vice rend les choſes qui ſembloient autrement grandes, honorables & magnifiques, faſcheuſes & deſplaiſantes, quand il eſt meſlé parmy, comme teſmoignent ces vers,

Tel au dehors en public ſemble heureux,
Qui porte ouverte au dedans malheureux.
Se trouve: en tout ſa femme eſt la maitreſſe,
Elle commande, elle tanſe ſans ceſſe:
Il a pluſieurs cauſes de ſe douloir,
Je n'en ay point qui force mon vouloir.

III. Et toutefois, encore eſt il plus aiſé de ſe desfaire d'une mauvaiſe femme, prouveu que lon ſoit homme, & non pas eſclave: mais il n'y a point de divorce avec ſon propre vice, ny moyen d'en eſtre exempt, delivré de toutes faſcheries, pour demourer en repos à par ſoy, en luy eſcrivant un petit libelle de repudiation, ains adhere tousjours aux entrailles de celuy qui s'en eſt une fois emparé, luy demourant attaché jour & nuict,

Sans torche ardente en cendres le reduit,
Et à vieilleſſe avant temps le conduit.

C'eſt un faſcheux compagnon par les champs, par ce qu'il eſt preſumptueux, & ne fait que mentir: mauvais à la table, par ce qu'il eſt friand & gourmand: ennuyeux au lict, pource que de ſoucy, d'ennuy, & de jalouſie il rompt le ſommeil, & engarde de dormir: car le ſommeil eſt le repos du corps à ceux qui dorment, & à l'oppoſite ce n'eſt que frayeur & trouble de l'ame pour les ſonges eſpouventables qu'ont ceux qui ſont eſpris de ſuperſtition:

Si je m'endors quand mes ennuys me tiennent,
Je ſuis perdu des ſonges qui me viennent.

ce dit quelqu'un : autant en font les autres vices, comme l'envie, la peur, la cholere, l'amour, & l'incontinence.

IV. Car tant que le jour dure le vice regardant au dehors, & ſe compoſant au gré des autres, a quelque honte, & couvre ſes paſſions, ne ſe laiſſant pas du tout aller à ſes appetits deſordonnez, ains y reſiſtant & conteſtant quelquefois : mais en dormant, eſtant eſchappé de la crainte des loix & de l'opinion du monde, & ſe trouvant arriere de toute crainte & de toute honte, alors il remue toute cupidité, il reſveille ſa malignité, il deſploye ſon intemperance, il s'efforce d'habiter charnellement avec ſa propre mere, comme dit Platon, il mange des viandes abominables, & n'y a choſe vilaine dont il s'abſtienne, employant & executant ſa mauvaiſe volonté en tout ce qui luy eſt poſſible, par illuſions & imaginations de ſonges, qui ſe terminent, non en aucune volupté ny jouiſſance de ſa malheureuſe cupidité, ains ſeulement à eſmouvoir, exciter, & irriter davantage ſes paſſions & maladies ſecrettes.

V. En quoy doncques giſt & conſiſte le plaiſir du vice, s'il eſt ainſi qu'il ne ſoit jamais ſans ennuy, ſans peur, & ſans ſoucy, s'il n'eſt jamais

content, s'il eſt tousjours en trouble, & jamais en repos ? Car il faut que la bonne complexion & ſaine diſpoſition du corps donne lieu & naiſſance aux voluptez de la chair : & au regard de l'ame, il n'y peut avoir joye certaine ny contentement, ſi tranquillité d'eſprit, conſtance & aſſeurance n'en ont poſé le fondement, & n'y ont apporté un calme, ſans aucune apparence de tempeſte ny de tourmente, ains s'il y a quelque eſperance qui luy rie, ou quelque delectation qui le chattouille ; incontinent ſoing & ſollicitude perce, qui comme une nuée vient à brouiller & troubler toute la ſerenité du beau temps.

VI. Amaſſe force or, aſſemble de l'argent ; edifie de belles galeries, emply toute une maiſon d'eſclaves, & toute une ville de tes debteurs : ſi tu n'applanis les paſſions de ton ame, ſi tu n'appaiſes ta cupidité inſatiable, & que tu ne te delivres toy-meſme de toute crainte & toute ſollicitude, c'eſt autant comme ſi tu verſois du vin à un qui auroit la fiévre, ou ſi tu donnois du miel à un qui auroit un flon [1] ou la maladie qui s'appelle cholere, & ſi tu appreſtois force viande & bien à manger, à qui auroit un grand flux de ventre, & une dyſenterie telle qu'il ne pourroit rien digérer, ny retenir viande aucune, & à qui

[1] Flon, c'eſt le cholera-morbus ſec : maladie fort commune dans les pays chauds, & qui eſt très-rare dans nos climats.

la

la viande meſme apporteroit corruption encore plus grande. Ne vois tu pas que les malades ont à contre-cœur & rejettent les plus delicates & plus exquiſes viandes qu'on leur ſçauroit preſenter, & qu'on s'efforce de leur faire prendre ? puis quand la bonne temperature du corps leur eſt retournée, les eſprits nets, le ſang doulx, & la chaleur moderée & familiere ils ſont bien aiſes, & ont à plaiſir de manger du pain tout ſec avec du fourmage, ou un peu de creſſon.

VII. La raiſon apporte une telle diſpoſition à l'ame : & ſeras alors content de ta fortune, quand tu auras bien appris que c'eſt que la vraye honeſteté, & que c'eſt que la bonté : tu auras pauvreté en delices, & ſeras veritablement roy, n'aimant pas moins la vie privée & retirée loing de charges & d'affaires, que celle de ceux qui ont les grandes armées & les grands eſtats à gouverner : & quand tu auras profité en la philoſophie, tu vivras par tout ſans deſplaiſir, & ſçauras vivre joyeuſement en tout eſtat. La richeſſe te resjouira, d'autant que tu auras plus de moyen de faire du bien à pluſieurs : la pauvreté, d'autant que tu auras moins de ſoucy : la gloire, d'autant que tu te verras honoré : la baſſe condition, d'autant que tu en ſeras moins envié.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

QUE LA VERTU SE PEUT ENSEIGNER ET APPRENDRE.

LA vertu ſeroit-elle la ſeule choſe que l'homme ne pût pas apprendre? II. *On ne fait rien de bien ſans l'avoir appris.* III. *Bonne leçon de Diogène.* IV. *Il faut apprendre dès la jeuneſſe.* V. *Utilité des maîtres.* VII. *Sage réponſe d'un maître de Lacédémone.* VIII. *C'eſt une folie de dire qu'il y a un art pour tout, excepté pour la vertu.*

QUE LA VERTU

SE PEUT ENSEIGNER ET APPRENDRE[1].

Nous mettons la vertu en diſpute, & doutons ſi la prudence, la juſtice & la preudhommie ſe peuvent enſeigner : & ce pendant nous admirons les œuvres des orateurs, des marinièrs, des architectes, des laboureurs, & autres infinis ſemblables : & des gens de bien il n'y aura que le nom tout ſimple, & que la parole toute nue ſeulement, comme ſi c'eſtoient Hippocentaures, Geans ou Cyclopes ? & cependant d'action vertueuſe où il n'y ait rien à redire, qui ſoit entiere & parfaite, il ne s'en pourra point trouver, ny de meurs tellement compoſées à tout devoir, qu'il n'y ait meſlange aucune de paſſion, ains ſi par fortune la nature d'elle-meſme en produit quelques unes qui ſoient belles & bonnes, elles ſont incontinent offuſquées & obſcurcies par autres mixtions eſtrangeres, ne plus ne moins qu'un fruict franc, qui ſeroit alteré par adjonc-

[1] Quoique la vertu, la ſageſſe ſoient des dons de Dieu bien plus que des fruits de l'étude, il faut cependant convenir qu'elles ont leurs regles & leurs préceptes. Platon, dans ſon dialogue le Ménon, a réduit cette vérité en problême.

tion de matiere & nourriture ſauvage ? Les hommes apprennent à chanter, à baller, à lire & à eſcrire, à labourer la terre, à picquer chevaux : ils apprennent à ſe chauſſer, à ſe veſtir, à donner à boire, à cuyſiner, & n'y a rien de tout cela qu'ils ſcachent bien faire, s'ils ne l'ont appris : Et ce, pour quoy toutes ces choſes & autres s'apprennent, qui eſt la preudhommie & la bonne vie, ſera choſe caſuelle & fortuite, qui ne ſe pourra ny enſeigner ny apprendre ?

II. O bonnes gens pourquoy eſt-ce qu'en niant que la bonté ſe puiſſe enſeigner nous nions quant & quant qu'elle puiſſe eſtre ? car s'il eſt vray que ſon apprentiſſage ſoit ſa generation, en niant qu'elle ſe puiſſe apprendre, nous affermons auſſi qu'elle ne peut doncques eſtre. Et toutefois, comme dit Platon, pour eſtre le manche d'une lyre diſproportionné & demeſuré d'avec le corps, jamais il n'y eut frere qui en feiſt la guerre à ſon frere, ny amy qui en priſt querelle à ſon amy, ny ville qui en entraſt en inimitié avec autre ville ſa voiſine, juſques à faire & à ſouffrir les maux & miſeres extremes que telles guerres ont accouſtumé d'apporter : & ne ſçauroit on dire que pour occaſion d'un accent, s'il faut prononcer Telchinas [1] l'accent ſur la premiere ſyllabe, ou ſur la ſeconde, il ſe ſoit emeu jamais ſedition en

[1] Τέλχινες, ou Τελχῖνες, des gens furieux.

aucune cité, ny debat en une maiſon entre le mary & la femme à raiſon de la trame & de l'eſtaim [1] : & neantmoins jamais homme ne ſe mettra à vouloir tixtre un drap ou ourdir une toile, ny à manier un livre, ou une lyre, qu'il ne l'ait auparavant appris : non qu'il fuſt autrement pour en recevoir quelque dommage notable, quand il le feroit, ains ſeulement pour ce qu'il ſe feroit mocquer de luy, par ce qu'il vaut mieux comme diſoit Heraclitus, cacher ſon ignorance : & ce pendant il preſume de pouvoir bien gouverner & adminiſtrer une maiſon, un mariage, un magiſtrat, une choſe publique, ſans l'avoir appris ?

III. Diogenes voyant un jeune garçon qui mangeoit gouluëment, donna un ſoufflet à ſon pædagogue : & eut raiſon de ce faire, attribuant la faute pluſtoſt à celuy qui ne luy avoit pas enſeigné qu'à celuy qui ne l'avoit pas appris.

IV. Ainſi on ne pourra mettre la main au plat honeſtement, ny prendre la couppe de bonne grace, qui ne l'aura appris de jeuneſſe, ny ſe garder

D'eſtre goulu, ou friand, ou gourmand,
Ny d'eſclater de rire vehement,
Ny mettre un pied en croix par deſſus l'autre,

[1] Dans la fabrique des étoffes, les filets de laine qui traverſent ſont la trame, les filets qui ſont étendus de long ſont l'eſtaim.

comme dit Ariſtophanes [1] : & ce pendant il ſera bien poſſible qu'une perſonne ſçache comment il ſe faut gouverner en mariage, au maniement des affaires de la choſe publique, vivre parmy les hommes, exercer un magiſtrat, ſans avoir premierement appris comment il s'y faut comporter, les uns envers les autres ?

V. Quelqu'un dit un jour en diſputant à Ariſtippus, « Es tu doncques par tout » : « Je per» drois, reſpondit-il, le naulage que je paye au » marinier, ſi j'eſtois par tout ». Ne pourroit on pas auſſi dire, on pert doncques le ſalaire que lon donne aux maiſtres & pædagogues, ſi les enfans par apprentiſſage ne deviennent point meilleurs ?

VI. Mais au contraire, il ſe voit, que comme les nourrices forment & dreſſent les membres de leurs enfans avec les mains, auſſi les gouverneurs & pædagogues les prenans au partir des nourrices, les addreſſent par accouſtumance au chemin de la vertu.

VII. Auquel propos un Laconien reſpondit ſagement à celuy qui luy demandoit, quel profit il faiſoit à l'enfant qu'il gouvernoit : « Je » fais, dit-il, que les choſes bonnes & honeſtes » luy plaiſent [2] ». Ils leur enſeignent à ne ſe pan-

[1] Dans la comédie des Nuées.
[2] Voyez cette belle parole plus détaillée dans la Traité de la Vertu morale, Chapitre xxix.

cher pas en avant quand ils cheminent, ne toucher à la saulse que d'un doigt, de deux au pain & à la viande, de se frotter ainsi, trousser ainsi sa robbe. Que diroit on doncques à celuy qui voudroit dire, qu'il y auroit art de medecine pour guarir une dartre & un panaris, ou mal au bout du doigt, & qu'il n'y en auroit point à guarir une pleuresie, une fiévre chaude, ou une frenesie? ne seroit-ce pas tout autant comme qui diroit, que raisonnablement il y auroit escholes, maistres, & precepres de petites & puériles choses, mais que des grandes & parfaites il n'y auroit qu'une rotine, ou une rencontre fortuite & cas d'adventure seulement.

VIII. Car ainsi que celuy meriteroit d'estre mocqué qui diroit, que nul ne doit mettre la main à la rame pour voguer qu'il ne l'ait appris, mais bien au timon pour gouverner : aussi en seroit digne celuy qui maintiendroit, qu'il y eust apprentissage ès autres sciences inferieures, & en la vertu qu'il n'y en eust point : & si feroit le contraire des Scythes, lesquels ainsi comme escrit Herodote [1], crevent les yeux à leurs esclaves, à fin qu'ils leur tournent & remuent leur laict : & celuy-là donnant l'œil de l'art & de la raison aux arts inferieurs l'osteroit à la vertu. Là où, au contraire, Iphicrates respondit à Callias

[1] Voyez le commancement du 4. livre d'Herodote. *Amyot.*

fils de Chabrias qui luy demandoit par une façon de meſpris. « Qu'es-tu toy ? archer, picquier, » hommes d'armes, ou cheval leger[1] » : « Je » ne ſuis pas un de tous ceux-là, mais bien celuy » qui leur commande à tous ». Digne doncques de mocquerie & impertinent ſeroit celuy, qui diroit qu'il y auroit de l'art à tirer de l'arc, à eſcrimer, à ruer de la fonde, & à picquer chevaux, mais qu'à conduire une armée il n'y en auroit point, & que c'eſt choſe qui ſe rencontre par cas d'aventure : & encore plus impertinent ſeroit qui voudroit dire, que la prudence ne ſe peult enſeigner, ſans laquelle tous les autres arts ſeroient de nulle utilité, & ne ſerviroient de rien. Et qu'il ſoit ainſi, que ce ſoit la guide qui mene, conduit, & rend utiles & honorables toutes les autres ſciences & vertus, on le peut cognoiſtre à ce qu'il n'y auroit aucune grace en un feſtin, encore qu'il y euſt de bons & friands, cuyſiniers, de bons eſcuyers trenchans, & de bien adroits eſchanſons, s'il n'y avoit un bon ordre & belle diſpoſition parmy eux.

[1] Nous diſons maintenant chevau-léger. C'eſt un uſage établi contre l'exactitude de la langue, encore reſpectée du temps d'Amyot.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA MANIERE DE DISTINGUER LE FLATTEUR D'AVEC L'AMY.

L'AMOUR de nous-mêmes eſt le principe & le fondement de la flatterie. II. *Crime de la flatterie.* III. *Elle s'attache aux grands.* IV. *Elle ſuit la fortune.* V. *On peut aimer, on peut louer ſans flatter. Différence du flatteur habile & du vil paraſite.* VII. *Difficulté de diſtinguer le flatteur d'avec l'ami.* VIII. *Flatteurs couverts les plus dangereux de tous.* XII. *Ruſes du flatteur.* XIV. *Caractères auxquels on reconnoît le flatteur, & qui le diſtinguent d'avec l'ami. L'inconſtance.* XVII. *Une mauvaiſe imitation.* XVIII. *Une baſſe adulation.* XIX. *Examinez les fins du flatteur.* XX. *Il veut toujours plaire, & ne blâme jamais.* XXII. *Effet de ſes louanges continuelles.* XXIII. *Il dénature tout, il corrompt tout.* XXVII. *Il ſe blâme lui-même pour mieux flatter.* XXIX. *Il ſait même flatter par ſon ſilence.* XXXII. *Il contrefait la franchiſe.* XXXIV. *Il en abuſe pour complaire.* XXXV. *Il déprave les mœurs.* XXXVI. *Il irrite les paſſions.* XXXVII. *Il appuie tous les vices.* XXXVIII. *Différences du flatteur & de l'ami.*

Empreſſements du flatteur. XXXIX. *Sa témérité.* XL. *Sa futilité.* XLI. *Ses ſervices honteux.* XLII. *Son odieuſe jalouſie.* XLIII. *Se connoître ſoi-même, renoncer à l'amour vicieux de ſoi-même, ſont les remèdes contre la flatterie.* XLIV. *Excellence de la franchiſe.* XLV. *Ses principales qualités. Le déſintéreſſement.* XLVII. *La modération.* XLVIII. *Où & quand la franchiſe peut être déplacée.* XLIX. *Jamais elle n'eſt plus à propos que dans la proſpérité.* L. *Ménagements néceſſaires au moment de la faute.* LI. *Courage pour parler avant la faute.* LII. *Profiter des occaſions qui ſe préſentent.* LIII. *Adreſſe à ſaiſir le moment.* LIV. *Avis indirects.* LV. *Que les remontrances ſe faſſent toujours en particulier.* LVI. *Quand on reprend, être ſoi-même irréprochable.* LVII. *Savoir faire rejaillir ſur ſoi une partie des reproches que l'on fait.* LVIII. *Mêler toujours les louanges avec les reproches.* LIX. *Ne s'irriter jamais des remontrances d'un ami.* LX. *Sages tempéraments, néceſſaires dans les remontrances.* LXI. *Adoucir les remontrances par des éloges.* LXII. *S'appliquer bien plus à prévenir les fautes qu'à en avertir.* LXIII. *Point de précipitation, point d'aigreur dans les remontrances.*

COMMENT ON POURRA DISCERNER LE FLATTEUR D'AVEC L'AMY [1].

PLATON eſcrit, que chaſcun pardonne à celuy qui dit qu'il s'aime bien ſoy meſme, amy Antiochus Philopappus, mais neantmoins que de cela il s'engendre dedans nous un vice, oultre pluſieurs autres, qui eſt très-grand : c'eſt, que nul ne peut eſtre juſte & non favorable juge de ſoy-meſme ; car l'amant eſt ordinairement aveugle à l'endroit de ce qu'il aime, ſi ce n'eſt qu'il ait appris & accouſtumé de longue main à aimer & eſtimer plus toſt les choſes honeſtes, que ſes propres, & celles qui ſont nées avec luy : cela donne au flatteur la large campagne qu'il y a entre flatterie & amitié, où il a un fort aſſis bien à propos pour nous endommager, qui s'appelle l'amour de ſoy-meſme, moyenant laquelle chaſ-

[1] Théophraſte a tracé un caractere de la flatterie : mais il n'a préſenté que les fadeurs, les minauderies, les baſſeſſes, les vues intéreſſées des flatteurs. M. le duc de la Rochefoucauld a touché des vérités plus profondes dans ces quatre maximes : On n'auroit guères de plaiſir, ſi on ne ſe flattoit jamais. Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire. On croit quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la maniere de flatter. L'amour-propre eſt le plus grand de tous les flatteurs. Il n'eſt pas inutile d'avoir ces maximes préſentes à l'eſprit en liſant l'excellent Traité de Plutarque.

cun eſtant le premier & le plus grand flatteur de ſoy-meſme, n'eſt pas difficile à recevoir & admettre près de ſoy un flatteur eſtranger, lequel il penſe & veut luy eſtre teſmoing & confirmateur de l'opinion qu'il a de ſoy-meſme : car celuy, auquel lon reproche à bon droict, qu'il aime les flatteurs, s'aime auſſi bien fort ſoy-meſme, & pour l'affection qu'il ſe porte, veut & ſe perſuade, que toutes choſes ſoient en luy, deſquelles la volonté n'eſt point illicite ny mauvaiſe, mais la perſuaſion en eſt dangereuſe, & a beſoing d'eſtre bien retenue.

II. Or ſi c'eſt choſe divine que la verité, & la ſource de tous biens aux dieux & aux hommes, ainſi que dit Platon, il faut eſtimer, que le flatteur doncques eſt ennemy des dieux, & principalement d'Apollo, pource qu'il eſt touſjours contraire à ceſtuy ſien precepte, « Cognoy » toy meſme » : faiſant que chaſcun de nous s'abuſe en ſon propre faict, tellement qu'il ignore les biens & les maulx qui ſont en ſoy, luy donnant à entendre, que les maulx ſont à demy, & imparfaicts, & les biens ſi accomplis, que lon n'y ſçauroit rien adjouſter pour les emender.

III. Si doncques le flatteur, comme la plus part des autres vices, s'attachoit ſeulement ou principalement aux petites & baſſes perſonnes, à l'adventure ne ſeroit il pas ſi mal faiſant, ne

ſi difficile à s'en garder, comme il eſt: mais pour autant que ne plus ne moins que les artiſons[a] s'engendrent & ſe mettent principalement ès bois tendres & doulx, auſſi les gentilles, ambitieuſes, & amiables natures ſont celles qui plus toſt reçoivent & nourriſſent le flatteur, qui s'attache à elles: & encore, tout ainſi comme Simonides ſouloit dire, que l'entretenir eſcurie ne ſuit point la lampe, ains les champs à bled: c'eſt à dire, que ce n'eſt point à faire à pauvres gens à entretenir grands chevaulx, ains à ceux qui ont beaucoup de revenu: auſſi voyons nous ordinairement, que la flatterie ne ſuit point les pauvres ou petites perſonnes, & qui n'ont aucune puiſſance, ains qu'elle eſt ordinairement la peſte & la ruine des grandes maiſons & des grands eſtats, & que bien ſouvent elle renverſe ſans deſſus deſſoubs les royaumes meſmes, & les principautez & grandes ſeigneuries: ce n'eſt pas peu de choſe, ne qui requiere peu de ſoing & de ſolicitude, que de bien rechercher & conſiderer la nature d'icelle, à fin qu'eſtant bien deſcouverte & entierement cogneuë elle n'endommage ny ne deſcrie point l'amitié.

IV. Les flatteurs reſſemblent aux poux, car les poux s'en vont incontinent d'avec les morts, & abandonnent leurs corps auſſi toſt que le ſang,

[a] Les vers.

duquel ils ſe ſouloient nourrir, en eſt eſtaint : auſſi ne verrez vous jamais, que les flatteurs s'approchent ſeulement de perſonne dont les affaires commancent à ſe mal porter, & dont le credit s'aille paſſant ou refroidiſſant, ains s'attachent tousjours à gens d'authorité & de puiſſance grande, & les font encores plus grands qu'ils ne ſont : mais ſoudain qu'il leur advient quelque changement de fortune, ils s'eſcoulent & ſe tirent arriere. Voilà pourquoy il ne faut pas attendre ceſte preuve là qui eſt inutile, ou plus toſt dommageable & dangereuſe : car c'eſt une dure choſe d'experimenter en temps qui a beſoing d'amis, ceux qui ne ſont pas amis, meſmement quand lon en a pas un vray & loyal pour oppoſer à un faux & deſloyal : à raiſon dequoy il faut avoir eſprouvé l'amy, ne plus ne moins que la monnoye, avant que le beſoing ſoit venu de l'employer, & non pas l'eſſayer au beſoing & à la neceſſité, pource qu'il ne faut pas l'eſprouver à ſon dommage, ains au contraire trouver moyen de ſçavoir que c'eſt, de peur d'en recevoir dommage : autrement il nous en prendra tout ainſi, comme à ceux qui pour cognoiſtre la force des poiſons mortels, en font eux meſmes l'eſſay les premiers : car ils en ont la cognoiſſance, mais c'eſt aux depens de leur vie, & avec leur mort.

V. Et comme je ne louë pas ceux-là, auſſi ne fais-je ceux qui eſtiment, que l'eſtre amy ſoit ſeulement eſtre honeſte & profitable, & pour ceſte cauſe penſent que ceux dont la compagnie & frequentation eſt plaiſante & joyeuſe, ſoient auſſi toſt attaincts & convaincus d'eſtre flatteurs: car l'amy ne doit point eſtre deſplaiſant, & tel qu'il n'ait rien que l'affection toute ſimple: ny n'eſt pas l'amitié venerable pour eſtre aſpre ou auſtere, ains au contraire ſon honeſteté meſme & ſa gravité eſt doulce & deſirable, & comme dit le poëte [1],

Grace & Amour auprès d'elle demeurent.

Et ſi n'eſt pas ſeulement vray ce que dit Euripide,

L'homme affligé grandement ſe ſoulage,
Quand il peut voir ſon amy au viſage.

Pource que l'amitié n'adjouſte pas moins de grace & de plaiſir aux proſperitez, qu'elle oſte de douleur & de faſcherie aux adverſitez. Et tout ainſi comme Evenus diſoit, « Que la meilleure faulſe » du monde eſtoit le feu » : auſſi dieu ayant meſlé l'amitié parmy la vie humaine, a rendu toutes choſes joyeuſes, doulces, & plaiſantes, là où elle eſt preſente & jouïſſante de partie du

[1] Héſiode, Theogon. verſ. 14.

plaiſir : car autrement, en quelle ſorte ſe couleroit en grace le flatteur par le moyen de volupté, s'il voyoit que l'amitié de ſa nature ne receuſt & n'admiſt jamais aucun plaiſir ? cela ne ſe ſçauroit dire ne maintenir. Mais ainſi comme les eſcus faux, & qui ne ſont pas de bon aloy, repreſentent ſeulement le luſtre de la ſplendeur de l'or : auſſi le flatteur contrefaiſant ſeulement la doulceur & l'agreable façon de l'amy, ſe monſtre tousjours guay, joyeux & plaiſant, ſans jamais reſiſter ny contredire.

VI. Pourtant ne faut pas ſouſpeçonner univerſellement, que tous ceux qui louënt autruy ſoient incontinent flatteurs : car le louër quelquefois, en temps & lieu, ne convient pas moins à l'amitié, que le reprendre & le blaſmer : & à l'oppoſite, il n'y a rien ſi contraire à l'amitié, ne ſi mal accointable, que l'eſtre faſcheux, chagrin, tousjours reprenant, & tousjours ſe plaignant : là où quand on cognoiſt une benevolence preſte à louër volontiers & largement les choſes bien faites, on en porte plus patiemment & plus doulcement une libre reprehenſion & correction ès choſes mal-faittes, d'autant que lon le prent en bonne part, & croit on que, « Qui louë volontiers, il blaſme à regret ».

VII. C'eſt doncques choſe bien fort mal-aiſée, dira quelqu'un, que de diſcerner un flatteur d'avec

d'avec un amy, puis qu'il n'y a difference entre eux, ny quant à donner plaiſir, ny quant à donner louange : car au demourant, quant aux menus ſervices & entremiſes de faire plaiſir, on voit bien ſouvent que la flatterie paſſe devant l'amitié. Nous reſpondrons, que c'eſt choſe très-difficile voirement de les diſcerner, ſi nous prenons le vray flatteur qui ſçache bien avec artifice & dexterité grande mener le meſtier, & que nous n'eſtimions pas, comme fait le rude & commun populaire, que ces plaiſans de table & pourſuyvans de repeuës franches, qui n'ont jamais audience qu'après qu'on a lavé les mains à la table, ce diſoit un ancien, ſoient flatteurs, qui n'ont rien d'honeſte, & dont la villanie ſe manifeſte à un ſeul plat de viande & un verre de vin, avec toute truanderie & meſchanceté : car il n'y auroit pas grande affaire à deſcouvrir un tel truant eſcornifleur qu'eſtoit Melanthius, le plaiſant d'Alexandre tyran de Pheres, lequel reſpondit un jour à ceux qui luy demandoient comment ſon maiſtre Alexandre avoit eſté tué : « D'un coup » d'eſpée, dit-il, qui luy donnant au coſté, a » percé juſques à mon ventre » : ny ceux qui ne bougent jamais d'alentour des tables plantureuſes & friandes, qui ne cherchent que le brouſt, comme lon dit : de ſorte qu'il n'y a ny feu, ny fer, ny cuyvre qui les peuſt arreſter ny

engarder de ſe trouver là où lon diſne : ny de telles femmes qu'eſtoient jadis en Cypre celles que lon ſurnommoit les Colacides, c'eſt à dire, ſes flattereſſes, qui depuis, après qu'elles furent paſſées en la terre ferme de la Syrie, furent appellées Climacides, comme qui diroit eſchelieres, pour autant qu'elles ſe courboient à quatre pieds, & faiſoient eſchelles de leur dos aux femmes des princes & des roys, quand elles vouloient monter dedans leurs coches.

VIII. De quel flatteur doncques eſt il difficile, & neantmoins neceſſaire, de ſe garder ? De celuy qui ne ſemble pas flatter, & ne confeſſe pas eſtre flatteur, que lon ne trouve jamais à l'entour d'une cuiſine, que lon ne ſurprent jamais meſurant l'ombre, pour ſçavoir combien il y a encore juſques au ſoupper, que lon ne voit jamais yvre couché par terre tout de ſon long, ains qui eſt le plus du temps ſobre, qui eſt curieux d'entendre & rechercher toutes choſes, qui veut ſe meſler d'affaires, qui penſe qu'on luy doive communiquer des ſecrets : & brief qui eſt un tragique, c'eſt à dire, ſerieux & grave, non pas ſatyrique, ny comique, c'eſt à dire, joyeux contrefaiſeur d'amitié. Car tout ainſi que Platon eſcrit, « Que c'eſt une extreme injuſtice, faire ſem-» blant d'eſte juſte quand on ne l'eſt pas » : auſſi faut il eſtimer, que la flatterie la pire qui ſoit,

eſt celle qui eſt couverte, & qui ne ſe confeſſe pas eſtre telle, qui ne ſe jouë pas, ains fait à bon eſciant : tellement qu'elle fait bien ſouvent meſcroire la vraye amitié meſme, d'autant qu'elle a ne ſçay quoy de commun avec elle, ſi lon n'y prend garde de bien près.

IX. Il eſt vray que Gobrias s'eſtant jetté dedans une petite chambre obſcure près l'un des tyrans de Perſe, qui s'appelloient Mages, comme qui diroit les ſages, & ſe trouvant aux priſes bien à l'eſtroit avec luy, crya à Darius (qui y ſurvint l'eſpée nue au poing, & qui doutoit de frapper le Mage, de peur qu'il n'aſſenaſt quant & quant Gobrias) qu'il domnaſt hardiment, quand il devroit donner à travers tous les deux : mais nous, qui ne pouvons en ſorte ne maniere du monde trouver bon ce mot ancien, « Periſſe l'amy » quand & l'ennemy » : & qui cherchons à ſeparer le flatteur d'avec l'amy, avec lequel il eſt entrelaſſé par pluſieurs grandes ſimilitudes : nous, dis-je, devons grandement craindre, que nous ne chaſſions, avec ce qui eſt mauvais, ce qui eſt bon & utile, ou qu'en pardonnant à ce qui nous eſt aggreable & familier, nous ne tombions en ce qui eſt nuiſible & dommageable.

X. Car tout ainſi qu'entre les grains & ſemences ſauvages ou differentes d'eſpece, celles qui ſont de meſme forme en grandeur & groſſeur

que le froument, ſe trouvans meſlées parmy, ſont bien mal-aiſées à trier, & ſeparer d'enſemble avec le crible, d'autant qu'elles ne paſſent pas à travers les trous du crible, s'ils ſont trop petits, non plus que les grains du froument, ou bien y paſſent enſemble, ſi les trous ſont larges : auſſi eſt l'amitié très-difficile à cribler & diſcerner d'avec la flatterie, d'autant qu'elle ſe meſle en tous accidents, en tous mouvements, en tous affaires, & en toute converſation avec elle : car pource que le flatteur voit qu'il n'y a rien ſi doux, ne qui donne plus de plaiſir & de contentement à l'homme que fait l'amitié, il s'inſinue en grace à force de donner plaiſir, & eſt tout après à chercher moyen de plaire & de resjouir.

XI. Et d'autant que grace & utilité accompaignent tousjours l'amitié, ſuyvant l'ancien proverbe qui dit, « Que l'amy eſt plus neceſſaire » que ne ſont les elemens de l'eau & du feu » : pour ceſte cauſe le flatteur s'entremet à tout propos de faire ſervice, & travaille à ſe monſtrer tousjours homme d'affaires, diligent & prompt : & d'autant que ce qui lie & qui eſtraincт principalement l'amitié à ſon commancement, c'eſt la ſimilitude de meurs, d'eſtudes, d'exercices, & d'inclinations : & brief, s'esjouir & recevoir plaiſir ou deſplaiſir de meſmes choſes, c'eſt ce qui

aſſemble & conjoint les hommes en amitié les uns avec les autres, par une ſimilitude & correſpondance de naturelles affections : le flatteur ſe compoſe comme une matiere propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, s'eſtudiant à ſe conformer & s'accommoder à tout ce qu'il entreprent de reſſembler par imitation, eſtant ſoupple & dextre à ſe tranſmuer en toutes ſimilitudes, tellement que lon pourroit dire de luy,

Ce n'eſt le fils d'Achilles, mais luy meſme.

XII. Et ce qui eſt la plus grande ruze & plus fine malice qui ſoit en luy, c'eſt que voyant comme à la verité, & ſelon le dire de tout le monde, la franchiſe de parler librement eſt la propre voix & parole de l'amitié : & que là où il n'y a celle liberté de parler franchement, il n'y a point d'amitié ny de generoſité, il n'eſt pas celle là qu'il ne contreface : ains comme les bons cuyſiniers uſent quelquefois de jus aigres, & de ſaulſes aſpres, pour diverſifier, & engarder qu'on ne ſe ſaoule, & que lon ne s'ennuye des doulces : auſſi les flatteurs uſent d'une certaine franchiſe de parler, qui n'eſt ny veritable ny profitable, ains qui par maniere de dire guigne de l'œil en ſe mocquant, & ſans nulle doute ne touche pas au vif, & ne fait que chattouiller par deſſus. C'eſt pourquoy le flatteur veritable-

ment eſt très-difficile à deſcouvrir & ſurprendre; ne plus ne moins que les animaux qui de nature ont ceſte proprieté de muer de couleur, & de reſſembler en tainture à tous lieux & à tous corps où ils touchent : mais puis qu'ainſi eſt qu'il deçoit les perſonnes, & ſe cache deſſoubs tant de ſimilitudes qu'il a avec l'amy, c'eſt noſtre office en touchant les differences qu'il y a, de deſcouvrir & deſpouiller ce maſque qui ſe veſt & ſe pare des couleurs & habits d'autruy, ainſi que dit Platon, à faute d'en avoir de propres à luy. Or commanceons doncques à entrer de ce pas en matiere.

XIII. Nous avons desja dit, que le commancement de l'amitié en la plus part des hommes eſt une conformité de nature & d'inclination, qui aime tous meſmes exercices, & ſe delecte de meſmes & ſemblables occupations : ſuyvant lequel propos on dit en commun proverbe,

Au vieillard plaiſt d'un vieillard le langage,
Et de l'enfant à l'enfant de bas aage :
La femme avec l'autre femme convient,
Et le malade au malade ſurvient :
Le malheureux tout de meſme lamente
Avec celuy que fortune tourmente.

Parquoy le flatteur entendant très-bien, que c'eſt choſe née avec nous que prendre plaiſir à eſtre avec noz ſemblables, à communiquer avec eux,

& à les aimer, il eſſaye premierement à s'approcher de chaſcun qu'il veut envelopper, à ſe loger près de luy & à l'accoſter, ne plus ne moins que lon fait ès paturages une beſte ſauvage que lon veut apprivoiſer, ſe coulant petit à petit près de luy, & s'incorporant avec luy par meſmes affections, meſmes occupations à choſes ſemblables, & meſme façon de vivre, juſques à ce que l'autre luy ait donné priſe ſur luy, & qu'il ſe ſoit rendu familier & privé, juſques à ſe laiſſer manier & toucher, blaſmant les choſes, les perſonnes & les meurs, qu'il verra que l'autre aura en haine, & louant ceux qu'il ſentira luy plaire, non ſimplement, mais exceſſivement avec admiration & esbahiſſement, le confirmant par ce moyen en ſon amour ou en ſa haine, comme n'ayant point reçeu ces impreſſions là par paſſions, mais par jugement. Comment donc, & par quelles differences le peut on adverer, & convaincre qu'il n'eſt pas ſemblable, ne qu'il ne le devient pas, mais qu'il ſe contrefait ?

XIV. Premierement il faut conſiderer s'il y a egalité uniforme en ſes intentions & actions, s'il continue de prendre plaiſir à meſmes choſes, & s'il les louë de meſme en tout temps, s'il dreſſe & compoſe ſa vie en un meſme moule, ains comme il convient à homme libre amateur de ſemblables meurs & ſemblables conditions à

la ſienne : car tel eſt le vray amy, là où le flatteur au contraire, comme celuy qui n'a pas un ſeul domicile en ſes meurs, & qui ne vit pas d'une vie qu'il ait eleuë à ſon gré, mais qui ſe forme & compoſe au moule d'autruy, n'eſt jamais ſimple, uniforme, ne ſemblable à ſoymeſme, ains variable & changeant tousjours d'une forme en une autre, comme l'eau que lon tranſvaſe, qui tousjours coule, & s'accommode à la façon & figure des vaſes & lieux qui la reçoivent : de maniere qu'il eſt en cela du tout contraire au ſinge, car le ſinge en cuydant contrefaire l'homme, en ſe remuant & danſant quand & luy, ſe prent : mais le flatteur à l'oppoſite attire & ſurprent les autres à la pipée, en les contrefaiſant, non pas tout d'une ſorte, mais l'un en danſant, l'autre en chantant, un autre en luictant & ſe pouldrant pour luicter comme luy, & un autre en ſe promenant avec luy. Car s'il s'attache à un qui aime la chaſſe & la venerie, il ſera tousjours après luy, cryant preſque à haute voix les paroles que dit Phædra en la tragedie du poëte Euripide, qui ſe nomme Hippolyte,

Mon deduit eſt à pleine voix
Appeller chiens parmy les bois,
En ſuyvant les cerfs à la trace,
Ainſi des dieux j'aye la grace :

& ſi ne luy chault pas de beſte qui ſoit ès foreſts,

car c'eſt le veneur meſme qu'il veult prendre & enfermer dedans ſes toiles. Et ſi d'adventure il ſe met à chaſſer un jeune homme ſtudieux, aimant les lettres, & deſireux d'apprendre, au rebours il ſera du tout après les livres, il laiſſera croiſtre ſa barbe longue juſques aux pieds par maniere de dire, ſe veſtira d'une robbe d'eſtude à la Grecque, ſans faire compte de ſa perſonne, il aura tousjours en la bouche les nombres, les angles droicts & les triangles de Platon : mais s'il luy vient par les mains quelque faineant homme riche, aimant à boire & à faire grand chere,

> Adonc le ſage Ulyſſes viſtement
> Met bas le ſien deſchiré veſtement [1],

il jette arriere la robbe longue d'eſtude, il vous fait raſer ſa barbe comme une moiſſon ſterile, il ne parle plus que de flaſcons & bouteilles, de refrechiſſoirs pour boire froid, & dire mots plaiſans pour rire, en ſe promenant, donner des attaintes & traicts de mocquerie à l'encontre de ceux qui ſe travaillent après l'eſtude de la philoſophie.

XV. Ainſi que lon dit qu'en la ville de Syracuſe quand Platon y arriva, & que Dionyſius tout à coup fut eſpris d'un furieux amour de la philoſophie, le chaſteau du tyran fut plein de

[1] Homere, Odyſſée XXII, 1.

poulciere, pour la multitude d'eſtudians qui traſſoient les figures de la geometrie : Mais depuis que Platon ſe fut courroucé à luy, & que Dionyſius eut abandonné la philoſophie, ſe remettant de rechef à faire grand chere, à l'amour, à follaſtrer, & ſe laiſſer aller à toute diſſolution, il ſembla qu'ils euſſent eſté enſorcellez & transformez par une Circé, tant ils furent incontinent eſpris d'une haine des lettres, oubliance de toute honeſteté, & ſaiſine de toute ſottie. Auquel propos ſe rapporte le teſmoignage des façons de faire des grands flatteurs, & de ceux qui ont gouverné les peuples, entre leſquels le plus grand qui fut onc a eſté Alcibiades, lequel eſtant à Athenes jouoit, diſoit le mot, entretenoit grands chevaux, & vivoit en toute galanterie & toute joyeuſeté : quand il eſtoit en Lacedæmone, il faiſoit ſa barbe au raſoir, il portoit une meſchante cappe de gros bureau, ſe lavoit en eau froide : puis quand il eſtoit en Thrace, il faiſoit la guerre & beuvoit : depuis qu'il fut arrivé devers Tiſſapherues en Aſie, ce n'eſtoit que delices, ſuperfluité & volupté, que toute ſa vie, gaignant ainſi & prenant un chaſcun en ſe transformant & s'accommodant aux meurs de tous ceux qu'il hantoit.

XVI. Mais ainſi ne faiſoit pas Epaminondas ny Ageſilaus, car combien qu'ils ayent hanté

en plusieurs villes, avec plusieurs hommes, & plusieurs sortes de vie, ils ne changerent jamais pourtant, ains retindrent tousjours, & par tout, ce qui estoit digne d'eux en habillements, en façon de vivre, en parole, & tous leurs deportements. Et Platon, tout de mesme, estoit tel à Syracuse comme en l'academie, & tel auprès de Dionysius, comme auprès de Dion : mais qui voudra prendre garde de près, il appercevra facilement les mutations & changemens du flatteur, comme du poulpe [1] : & verra qu'il se transforme en plusieurs façons, blasmant tantost une vie qu'il avoit louée nagueres, & approuvant un affaire, une façon de vivre, & une parole qu'il rejettoit auparavant : car il ne le cognoistra jamais constant en une chose, ne qui ait rien de peculier à soy, ne qui aime ou qui haïsse, qui s'attriste ou qui s'esjouisse d'une sienne propre affection, par ce qu'il reçoit tousjours, comme un mirouer, les images des passions, des vies, des mouvemens & affections d'autruy : tellement que si vous venez à blasmer quelqu'un de voz amis devant luy, il dira incontinent, « Vous » avez demouré longuement à le cognoistre, car » quant à moy, il y a ja long temps qu'il ne me » plaisoit point ». Et si, au contraire, vous venez de rechef à changer d'opinion, & à le louër :

[1] Du polype.

« Certainement, dira il auſſi toſt, j'en ſuis bien » aiſe, & vous en remercie pour l'amour de luy ». Si vous dites que vous voulez changer de façon de vivre, comme vous retirer du maniement des affaires de la choſe publique, pour vivre en paix & en repos, « Il y a ja long temps, dira-il, » qu'il le falloit faire, & ſe tirer hors de ces trou- » bles & envies » : & ſi, au contraire, il vous prent envie de laiſſer le repos & vous entremettre d'affaires, & de parler en public, il reſpondra incontinent, « Vous entreprenez choſe digne de » vous, car à ne rien faire, encore qu'il y ait » quelque aiſe, ſi eſt-ce vivre trop baſſement & » ſans honneur ». Parquoy il luy fault incontinent mettre devant le nez,

> Tu es ſoudain tout autre devenu,
> Que tu n'eſtois par cy devant tenu.

Je n'ai que faire d'amy qui ſe change ainſi quand & moy, & qui s'encline en meſme part que moy, cela eſt le propre d'un umbre : j'ay plus toſt beſoing d'un amy, qui avec moy juge la vérité, & qui la die franchement. Voilà l'une des manieres qu'il y a pour eſprouver & diſcerner le vray d'avec le faulx amy.

XVII. Mais il faut obſerver une autre difference qu'il y a entre leurs ſimilitudes, car le vray amy n'imite point toutes les conditions, ny ne

louë point toutes les actions de celuy qu'il aime, ains ſeulement taſche à imiter les meilleures: & comme dit Sophocles,

Il veult aimer, non haïr avec luy.

c'eſt à dire, qu'il veut bien faire & honeſtement vivre, non pas errer ne faillir quand & luy: ſi ce n'eſt d'adventure que pour la grande frequentation & converſation ordinaire qu'il a avec luy, il ne ſe rempliſſe, malgré qu'il en ait, ſans y penſer, de quelque qualité & condition vicieuſe par la longue accoutumance, ne plus ne moins que par contagion ſe prent la chaſſie & le mal des yeux: ainſi comme lon eſcrit que les familiers de Platon contrefaiſoient ſes hautes eſpaules, & ceux d'Ariſtote ſon beguoyement, ceux du roy Alexandre ſon ply du col, & l'aſpreté de ſa voix: car ainſi prennent la plus part des hommes l'impreſſion de leurs meurs & de leurs conditions. Mais le flatteur fait tout à la meſme ſorte que le chameleon lequel ſe rend ſemblable, & prent toute couleur, fors que la blanche: auſſi le flatteur ès choſes bonnes & importantes ne ſe pouvant rendre ſemblable, ne laiſſe rien de mauvais & de laid à imiter & comme les mauvais peintres ne pouvans par leur inſuffiſance en l'art contrefaire les beaux viſages, en repreſentent quelque ſemblance en des rides, des lentilles, & des cicatrices: auſſi luy ſe

rend imitateur d'une intemperance, & d'une ſuperſtition, d'une ſoudaineté de cholere, d'une aigreur envers ſes ſerviteurs, & de deffiance envers ſes domeſtiques & ſes parents, pource qu'il eſt de ſa nature tousjours enclin à ce qui eſt le pire, & ſemble eſtre bien loing de vouloir blaſmer le vice puis qu'il le prent à imiter. Car ceux qui cherchent amendement de vie & de meurs ſont ſuſpects, & qui montrent de ſe faſcher & courroucer des fautes de leurs amis: ce qui meit en malegrace de Dionyſius Dion, Samien [1] de Philippus, & Cleomenes de Ptolomeus, & fut à la fin cauſe de leur totale ruine: mais le flatteur veult eſtre eſtimé enſemble autant loyal & fidele, comme plaiſant & aggreable, de maniere que pour la vehemence de ſon amitié, il ne s'offenſe pas meſme des choſes mauvaiſes, ains eſt en tout & par tout de meſme inclination & de meſme affection: en ſorte que des choſes fortuites & caſuelles, qui adviennent ſans noſtre volonté & conſeil, il en veult avoir ſa part, tellement que s'il vient à flatter un qui ſoit maladif, il fait ſemblant d'être ſubject à meſmes maladies: & dira que la veuë luy baiſſe fort, & qu'il a l'ouye dure, s'il frequente avec gens qui ſoient à demy aveugles ou à demy ſourds, comme les flatteurs de Dionyſius [2] qui ne voyoit preſque goutte, s'entreheur-

[1] Samius, ou plutôt Samus. | [2] Denys le jeune.

toient les uns les autres, & faiſoient tomber les plats de deſſus la table, pour dire qu'ils avoient mauvaiſe veuë. Les autres penetrans encore davantage au dedans, meſlent leurs conformitez juſques aux plus ſecrettes paſſions. Car s'ils peuvent ſentir que ceux qu'ils flattent ſoient malfortunez en femmes, ou qu'ils ſoient en quelque deffiance de leurs propres enfans, ou de leurs domeſtiques, eux meſmes ne s'eſpargneront pas, & commanceront à ſe plaindre de leurs femmes, de leurs propres enfans, de leurs parents, ou de leurs domeſtiques, & ſi en allegueront quelques occaſions qui vaudroient mieux teuës que dittes, car ceſte ſemblance les rend plus affectionnez l'un à l'autre par compaſſion : ainſi les flattez cuydans avoir reçeu d'eux comme un gage de loyauté, leur laiſſent auſſi aller de leur bouche quelque choſe de ſecret, & l'ayant ainſi laiſſé eſchapper, ils ſont puis après contraincts de ſe ſervir d'eux, & craignent de là en avant leur donner à cognoiſtre qu'ils ſe deffient aucunement de leur foy, juſques là, que j'en ay cogneu un qui repudia ſa femme, pour que celuy qu'il flattoit avoit fait divorce avec la ſiene, & fut trouvé qu'il alloit ſecrettement & envoyoit devers elle : ce qui fut apperçeu par la femme meſme de ſon amy : tant peu cognoiſſoit la nature du vray flatteur celuy qui eſtimoit que ces

vers iambiques ne convinſſent pas plus à la deſcription du cancre que du flatteur [1],

> Tout ſon corps n'eſt autre choſe que ventre,
> Son œil perçant par tout penetre & entre,
> Un animal qui marche de ſes dents [2].

Car cette figuration eſt celle d'un eſcornifleur pourſuyvant de repeue franche [3], & de ces amis de fricaſſée & de nappe miſe, comme dit Eupolis : mais quant à cela, remettons le à ſon lieu propre pour en parler plus amplement.

XVIII. Et pour ceſte heure, ne laiſſons pas derriere une grande ruze du flatteur en ſes imitations, c'eſt que s'il contrefait quelque bonne qualité qui ſoit en celuy qu'il flatte, il luy en cede tousjours le deſſus : car entre ceux qui ſont vrais amis, il n'y a jamais emulation de jalouſie, ny jamais envie, ains ſoit qu'ils ſe treuvent egaux en bien faiſant ou inferieurs, ils le portent doucement & modereement. Mais le flatteur ayant tousjours en memoire & ſinguliere recommandation le ſeconder, cede tousjours en ſon imitation l'égalité, confeſſant eſtre vaincu & demourer touſiours derriere, excepté ès choſes mauvaiſes :

[1] Amyot auroit été plus clair, s'il eut traduit : Ainſi celui-là connoiſſoit peu le flatteur qui eſtimoit que ces vers ïambiques convenoient plus au cancre qu'au flatteur.

[2] Dans le grec, qui rampe avec les dents. Amyot dans ſes notes manuſcrites dit que les dents ſont les bras fourchus du cancre.

[3] Dans le grec, cette image eſt celle d'un paraſite.

car

car ès mauvaiſes il ne cede jamais la victoire à ſon amy, ains s'il eſt difficile, il dira de ſoy-meſme qu'il eſt melancholique : ſi l'autre eſt ſuperſtitieux, luy ſera tout tranſporté & eſperdu de la crainte des dieux : ſi l'autre eſt amoureux, luy ſera furieux d'amour : ſi l'autre dit, je ris à pleine bouche : luy, je cuydé mourir de rire. Mais aux choſes louables & honeſtes, au contraire, de luy il dira : Je cours bien aſſez viſte, mais vous, vous volez : Je ſuis, dira il, aſſez bien à cheval, mais ce n'eſt rien au prix de ce centaure icy : Je ne ſuis pas trop mauvais poëte, & fais aſſez bien un carme, mais tonner n'eſt pas à faire à moy, c'eſt à ce Jupiter icy : en quoy il fait deux choſes enſemble, l'une qu'il declare l'entrepriſe de l'autre honeſte en ce qu'il l'imite, & ſa ſuffiſance non pareille en ce qu'il confeſſe en eſtre vaincu.

XIX. Voylà doncques quant aux reſſemblances, les marques de difference qu'il y a entre le flatteur & l'amy. Et pour autant que la delectation, ainſi que nous avons dit paravant, eſt auſſi commune entre eux, pource que l'homme de bien ne prent pas moins de plaiſir à ſes amis, que l'homme de neant à ſes flatteurs, conſiderons un peu la difference qu'il y a en cela : le moyen de les diſtinguer ſera, de remarquer la fin à laquelle l'un & l'autre dirige la delectation

qu'il donne, ce qui ſe pourra plus clairement entendre par ceſt exemple. Une huyle de perfum a bonne odeur, auſſi a quelque drogue de medecine : mais il y a difference en ce, que l'huyle de perfum ſe fait ſeulement pour donner le plaiſir de la ſenteur, & rien plus : mais en la drogue medicinale, outre le plaiſir de la doulce odeur, il y a une force qui purge le corps, ou qui le rechauffe, ou qui fait naiſtre la chair. Davantage, les paintres broyent des couleurs plaiſantes & recreatives, & auſſi y a il des drogues medicinales qui ont des couleurs & taintures qui ſont belles & aggreables à l'œil : quelle difference doncques y a il ? Il eſt tout evident qu'il ne faut que regarder pour les ſçavoir diſcerner, à quelle fin l'uſage d'icelles eſt deſtiné. Au cas pareil auſſi, les graces des amis, parmy l'honeſteté & l'utilité qu'elles ont, apportent je ne ſçay quoy qui delecte, ne plus ne moins qu'une fleur qui paroiſt par deſſus, & quelquefois ils uſent d'un jeu, d'un boire & manger enſemble, d'une riſée, d'une facetie l'un avec l'autre, comme de faulſes pour aſſaiſonner des affaires de poids & de grande conſequence : auquel propos eſt dit,

Joyeuſement enſemble ils s'entretiennent
De maints propos plaiſans, qu'entre eux ils tiennent.

Et,

Rien n'a jamais desjoint notre amitié,
Ny noz plaiſirs partis par la moytié.

XX. Mais la ſeule beſongne du flatteur, & le but où il viſe, eſt de tousjours inventer, appreſter & confire quelque jeu, quelque faict, & quelque parole à plaiſir & pour donner plaiſir : brief, pour comprendre le tout en peu de paroles, le flatteur eſtime qu'il faille tout faire pour eſtre plaiſant : & le vray amy faiſant tousjours & par tout ce que le devoir requiert, bien ſouvent plaiſt, & quelquefois auſſi deſplaiſt : non que ſon intention ſoit de deſplaire, comme auſſi ne le fuit-il pas, s'il voit que meilleur ſoit de le faire. Ne plus ne moins que le medecin, s'il voit qu'il ſoit expedient, jettera du ſaffran ou de la lavende dedans ſes compoſitions de medecine, voire que bien ſouvent il baignera delicatement, & nourrira friandement ſon patient : & quelquefois auſſi laiſſant ces douces odeurs là, il y ruera du caſtorium [1], ou

Du polium [2], de qui la ſenteur forte,
Puante au nez eſt d'une eſtrange ſorte [3].

ou bien il broyera de l'hellebore, qu'il le contraindra de boire, ne ſe propoſant pour ſa fin ne là le plaire, ny icy le deſplaire, ains condui-

[1] Préparation de caſtor, qui a l'odeur très-forte.

[2] Le polion de montagne.

[3] Nicandre, Theriac. verſ. 6[illegible].

ſant ſon malade par diverſes voyes à un meſme but, c'eſt à ſçavoir ce qui eſt expedient pour ſa ſanté : auſſi le vray amy aucunefois par complaire & hault louer ſon amy, en le resjouiſſant le conduit à faire ce qu'il doit, comme celuy qui dit en Homere,

Amy Teucer de Telamon extraict
Fleur des Gregeois, tire ainſi de ton traict.

Et ailleurs,

Comment mettrois-je Ulyſſes en oubly,
Qui de vertu divine eſt ennobly ?

A l'oppoſite auſſi, là où il eſt beſoing de correction, il le vous tanſe avec une parole mordante, & une liberté authoriſée d'une affection ſoigneuſe de ſon bien,

Menelaus né de divin lignage
Je t'advertis que tu n'es pas bien ſage,
De ta folie auſſi mal te prendra.

XXI. Quelquefois il conjoinct le faict avec la parole, comme Menedemus faiſant fermer ſa porte au fils d'Aſclepiades ſon amy, qui eſtoit desbauché & menoit une vie diſſolue, & ne le daignant pas ſaluer, le retira de ſon mauvais gouvernement : & Arceſilaus defendit l'entrée de ſon eſchole à Battus, pource qu'en une Comedie qu'il avoit compoſée, il avoit mis un vers qui poignoit Cleanthes : mais depuis, en ayant fait

ſatisfaction à Cleanthes, & s'en eſtant repenty, il luy pardonna, & le reçeut en ſa grace comme devant. Car il faut contriſter ſon amy en intention de luy profiter, non pas de rompre l'amitié, ains uſer de reprehenſion picquante, comme d'une medecine préſervative, qui ſauve la vie à ſon patient : ainſi fait le bon amy comme le ſçavant muſicien, qui pour accorder ſon inſtrument tend aucunes de ſes cordes, & en laſche les autres : auſſi concede il aucunes choſes, & en refuſe d'autres, changeant ſelon que l'honeſteté ou l'utilité le requierent : & eſt, par ce moyen, aucunefois aggreable, & par tout utile : mais le flatteur ayant accouſtumé de tousjours ſonner une ſeule note, qui eſt de complaire, & de faire & dire toutes choſes au gré de celuy qu'il flatte, ne ſçait que c'eſt ny de reſiſter de faict, ny de faſcher de parole, ains va tousjours après ce que l'on veult, s'accordant tousjours & diſant tousjours ad idem [1]. Or ainſi comme Xenophon eſcrit, « Qu'Ageſilaus » eſtoit bien aiſe de ſe ſentir louër de ceux qui » l'euſſent bien voulu blaſmer » : auſſi faut il eſtimer que celui-là resjouit & complaiſt en amy, qui peult auſſi quelquefois contriſter & contredire, & avoir pour ſuſpecte la converſation de ceux qui ne font jamais que donner plaiſir,

[1] Amyot pouvoit traduire, & toujours à l'uniſſon. C'eſt l'expreſſion du grec καὶ συμφθεγγόμενος.

en accordant tout ſans aucune pointure de reprehenſion, & de contradiction, & avoir touſjours à main le dire d'un ancien Laconien, lequel oyant que lon louoit haultement le roy Charilaus, « Et comment ſeroit il bon, dit-il, quand » il n'eſt pas aſpre aux meſchans » ?

XXII. On dit que le tahon qui tourmente les taureaux, ſe fiche auprès de leurs aureilles, & auſſi fait la tique aux chiens : tout ainſi le flatteur attachant les hommes ambitieux par les aureilles, à force de leur chanter leurs louanges, eſt bien malaiſé à ſecouer & chaſſer depuis qu'il y eſt une fois fiché : & pourtant faut il avoir le jugement bien eſveillé en ceſt endroict, à obſerver diligemment ſi ces louanges ſeront attribuées à la choſe, ou à la perſonne : elles ſeront attribuées à la choſe s'il loüe les abſents plus toſt que les preſents, ſi luy meſme veult & deſire en luy ce qu'il loüe en autruy, & s'il ne nous loüe pas ſeuls, mais tous autres pour ſemblables qualitez, & s'il ne varie point en diſant & faiſant tantoſt d'un tantoſt d'autre, mais touſjours d'une ſorte [1]. Et ce qui eſt le principal à conſiderer, c'eſt ſi nous meſmes en noſtre ſecret ne nous repentons point ou n'avons point de

[1] Ces mots, *mais toujours d'une ſorte*, ne ſont point dans le grec. Il ſuffiſoit de dire, & s'il ne varie point en diſant & faiſant tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre.

honte de ce dont il nous louë, & ſi nous ne voudrions point plus toſt avoir fait & dit le contraire : car le jugement de noſtre conſcience nous portant teſmoignage au contraire, empeſchera que telles louanges ne nous affectionneront, ny ne nous atteindront point au vif, & conſequemment le flatteur ne nous en pourra ſurprendre. Mais je ne ſçay comment il advient, que la plus part des hommes ne reçoivent point les conſolations que lon leur baille en leurs adverſitez, ains plus toſt ſe laiſſent mener à ceux qui plorent & lamentent avecques eux : & quand ils ont offenſé & failly, ſi quelqu'un les en reprent, & les en blaſme ſi vifvement qu'il leur en imprime au cœur un remors & une repentance, ils eſtiment celuy-là leur accuſateur & leur ennemy : & au contraire ils embraſſent & reputent leur bien-veuillant & amy celuy, qui louëra & magnifiera ce qu'ils auront fait. Or ceux qui louent & qui priſent avec un applaudiſſement de mains ce que l'on aura fait ou dit, ſoit à bon eſciant ou ſoit en jouant, ceux là encore ne ſont dommageables que pour le preſent, & pour cela que lon a à l'heure en main : mais ceux qui avec leurs louanges penetrent juſques aux meurs, & par leurs flatteries attaignent juſques à corrompre les conditions, ceux la font comme les mauvais eſclaves & ſerfs, qui ne

desrobent pas seulement du bled de leur maistre, ce qui est en monceau au grenier, mais aussi ce qui est preparé pour la semence : car les conditions de l'homme sont la source de toutes ses actions, & les meurs sont le principe & la fonteine, dont decoule toute nostre vie, laquelle ils destordent, en donnant au vice les noms des vertus.

XXIII. Thucydides [1] escrit qu'ès seditions & guerres civiles ; lon transferoit la signification accoustumée des mots, aux actes que lon faisoit, pour les justifier : car une temerité desesperée estoit reputée vaillance aimant ses amis : une dilation providente [2], honeste couardise : une temperance, couverture de lascheté : une prudence circumspecte, generale paresse : aussi faut il bien prendre garde ès flatteurs là où lon verra qu'ils appelleront prodigalité, liberalité : timidité, seureté : teste ecervellée, promptitude : chicheté mechanique, temperance & frugalité : un qui sera subjet à folles amourettes, gracieux & homme de bonne compagnie : un cholere ou superbe, vaillant & magnanime : &, au contraire, un de cœur bas & lasche, doulx & humain : ainsi comme Platon escrit en quelque passage, que l'amoureux est flatteur de ce qu'il aime : car s'il est camus, il l'appellera agreable :

[1] Thucydide III, 82.

[2] Une lenteur prévoyante.

s'il a nez aquilin, face royale : s'il eſt noirault, viril : s'il eſt blanc, enfant des dieux : & quant à ce nom μελίχρως, baſané & couleur de miel, il dit que c'eſt une fainte d'amoureux, qui diminue pour apprendre à ſupporter plus aiſeement une couleur palle & morte de ſon amy : combien que celuy qui ſe donne à entendre qu'il ſoit beau quand il eſt laid, ou grand quand il eſt petit, ne demeure pas longuement en ſon erreur : & ſi n'en reçoit perte ſinon bien fort legere, & non pas irremediable.

XXIV. Mais les louanges qui accouſtument l'homme à cuider que vice ſoit vertu, tellement qu'il ne ſe deſplaiſt pas en ſon mal, mais plus toſt qu'il s'y plaiſt, & qui oſtent toute honte de pecher & de faillir, ce furent celles qui amenerent la ruine des Siciliens, en donnant occaſion aux flatteurs d'appeller la cruaulté de Dionyſius & de Phalaris, haine des meſchants & bonne juſtice : ce furent celles qui perdirent l'Ægypte, en appellant la laſcheté effeminée du roy Ptolomeus, ſa furieuſe ſuperſtition, ſes lamentables chanſons, ſes ſonnements de tabourins, & ſes danſes bacchanales, devotion, religion, & le ſervice des dieux : ce furent celles auſſi qui cuiderent gaſter & corrompre du tout les meurs & façons romaines, qui par avant tenoient tant du grand, en ſurnommant les delices, les diſ-

ſolutions, les jeux & feſtes d'Antonius, joyeuſetez, gentilleſſes, & humanitez, en deſguiſant & diminuant ainſi la faute d'Antonius, qui abuſoit exceſſivement de ſa fortune, & grandeur de ſa puiſſance. Que fut-ce autre choſe qui attacha à Ptolomeus la muſeliere [1] à jouer des fluſtes? Qui feit monter Neron ſur l'eſchafaud [2] avec une maſque ſur le viſage, & des brodequins aux jambes, qui eſtoit l'accouſtrement des joueurs de farce, ne furent-ce pas les louanges des flatteurs? Et la plus part des roys ne ſont-ils pas attirez en toute vergongne & tout deshonneur par les flatteries de ceux qui les appellent Apollons, pour peu qu'ils ſçachent mionner, & Bacchus quand ils s'enyvrent, & Hercules quand ils luictent, & qu'ils prennent plaiſir à telles gallanteries de ſurnoms?

XXV. Et pourtant ſe faut il principalement donner de garde du flatteur en ſes louanges: ce que luy meſme n'ignore pas, mais eſtant caut & ſubtil à ſe garder de ſe rendre ſuſpect, ſi d'adventure il rencontre quelque mignon glorieux, bien paré, ou bien quelque lourdault qui ait un peu le cuir gros, & comme lon dit

[1] Bande de cuir que les joueurs de flûte s'attacboient au-deſſus & au-deſſous de la bouche pour que leurs joues ne paruſſent pas enflées & leur viſage difforme. Marſias fut l'auteur de cette invention. Voyez le Traité, Comment il faut refrener la colere, Chap. XII.

[2] Le théâtre.

vulgairement, qui ſoit un peu de groſſe paſte, il ſe mocque & gaudit d'eux à gorge deſployée, comme fait Struthias en la comedie, foulant aux pieds & ballant ſur le ventre de la ſottiſe de Bias, en maniere de dire, par les louanges qu'il luy donne, ſans que l'autre le ſente, Tu as plus beu que ne feit oncques le roy Alexandre le grand : & cependant il ſe paſme & fond à force de rire, en ſe tournant devers le Cyprien. Mais s'il a affaire à quelques habiles & galants hommes qui aient l'œil ſur luy principalement en ceſt endroict, & qui ſoient au guet pour bien garder ceſte place & ce lieu là, il ne leur addreſſe pas des louanges de droit fil, ains vient de loing tournant tout à l'entour, & puis fait ſes approches petit à petit, ſans faire bruit, tant qu'il vient à les manier, comme lon fait une beſte que lon veut apprivoiſer, & les taſter : car tantoſt il viendra rapporter à ſon amy des louanges qu'il aura ouy dire à quelques-uns de luy, faiſant comme les rhetoriciens, qui quelques fois en leurs harengues parlent en tierce perſonne : J'ay pris grand plaiſir, dira-il, nagueres eſtant en la place, à ouir certains eſtrangers, ou bien de bons vieillards, qui racontoient tous les biens du monde de vous, & vous louoient à merveilles. Tantoſt il controuvera quelques legeres fautes à l'encontre de luy, diſant qu'il les aura

entendues d'autres qui les disoient de luy, & qu'il s'en est venu en diligence incontinent vers luy, pour lui demander là où il auroit dit cela, ou fait une telle chose : l'autre luy niera, comme il est vraysemblable, & de là adonc il prendra son commencement pour entrer en ses louanges : aussi m'esbahissois-je bien, comment vous eussiez mesdit de quelqu'un de voz familiers, veu que vous ne mesdites pas de voz ennemis mesmes : & comment vous eussiez attenté à usurper de l'autruy, veu que vous donnez si largement & si liberalement le vostre.

XXVI. Les autres font comme les peintres, qui pour relever & faire plus apparoistre les choses luisantes & claires, les renforcent avec des obscures & ombrageuses qu'ils mettent auprès : car en blasmant, detractant, mocquant, & injuriant les choses contraires, tacitement ils louënt & approuvent les vices & imperfections qui sont en ceulx qui flattent, & en les louant, ils les nourrissent : car ils vous blasmeront la temperance, & abstinence, en l'appellant rusticité, s'ils se trouvent parmi des hommes luxurieux, avaricieux, gens de mauvais affaire, qui acquierent des biens par tous moyens deshonestes & meschans. La justice & bonne conscience, qui se contente du sien, sans rien vouloir avoir de l'autruy, ils l'appelleront lascheté & faute de cœur

de n'oſer entreprendre. Et quand ils ſeront avec des pareſſeux, gens oiſifs, qui fuyent les affaires, ils n'auront point de honte de blaſmer l'entremiſe du gouvernement de la choſe publique, & de dire que c'eſt faire les affaires d'autruy à grand travail ſans profit. Un deſir d'eſtre en magiſtrat ils l'appelleront vaine gloire, qui ne ſert à rien. Pour flatter un orateur, ils blaſmeront en ſa preſence le philoſophe. Parmy des femmes laſcives & impudiques, ils feront les bien venus en appellant les honeſtes qui n'aiment que leurs maris, ſottes, mal-appriſes, & ſans grace quelconque.

XXVII. Et y a encore une plus grande meſchanceté, c'eſt que ces flatteurs ne s'eſpargnent pas eux meſmes : car ainſi comme les luicteurs baiſſent aucunefois leur corps pour renverſer par terre leurs compagnons, auſſi quelquefois par ſe blaſmer eux meſmes ils ſe coulent ſecrettement à louër autruy. Je ſuis, diront-ils, plus couard qu'un eſclave ſur la mer : je ne puis durer au travail : j'enrage de cholere quand j'entens que lon a meſdit de moy : mais à ceſtuy-cy, ce luy eſt tout un, il ne treuve rien de mauvais, c'eſt un homme tout autre que les autres, il ne ſe courrouce de rien : il porte tout patiemment.

XXVIII. Et ſi d'adventure il ſe treuve quelqu'un qui ait grande opinion de ſa ſuffiſance &

de ſon entendement, qui veuille faire de l'auſtere & du roide & entier, diſant à tout propos,

> Diomedes ne me va trop priſant,
> Ny au contraire auſſi trop meſpriſant [1] :

le flatteur bon ouvrier de ſon meſtier ne l'aſſaudra pas par ceſte voye, ains uſera d'un autre artifice à l'endroict de celuy là. C'eſt qu'il viendra devers luy pour avoir conſeil en ſes propres affaires, comme de celuy qu'il eſtime plus ſage & mieux adviſé que luy, & dira qu'il a bien d'autres avec leſquels il aura plus grande familiarité, mais neantmoins qu'il eſt contrainct de l'importuner : car à qui aurons nous recours nous autres qui avons beſoing de conſeil, & à qui nous fierons nous? & puis après avoir ouy ce que l'autre luy aura dit, quoy que ce ſoit, il s'en ira diſant qu'il aura eu un oracle, & non pas un conſeil. Et ſi d'adventure il voit que l'autre s'attribue quelque ſuffiſance en la cognoiſſance des lettres, il luy apportera quelques ſienes compoſitions, le priant de les lire, & de les corriger. Le roy Mithridates aimoit l'art de medecine, au moyen dequoy, il y eut quelques uns de ſes familiers qui luy baillerent de leurs membres à inciſer, & bruſler avec des cauteres, qui eſtoit le flatter de faict, & non pas de parole : car

[1] Homere, Iliade x, 249.

il ſembloit qu'ils luy portaſſent teſmoignage de ſa ſuffiſance, puis qu'ils ſe fioient de leur vie à luy :

Les cas divins ſont de beaucoup de formes [1].

Mais ceſte eſpece de louanges diſſimulées, ayant beſoing de plus grande circonſpection pour s'en garder, merite d'eſtre diligemment averée & eſprouvée : & pouttant faudra il que celuy qui ſera tenté par telle ſorte de flatterie, tout expreſſement luy mette en avant des advis où il n'y aura point d'apparence quand le flatteur luy demandera conſeil, & des advertiſſements tout de meſme, & auſſi des corrections ſans propos, quand il luy apportera ſes compoſitions à reveoir & corriger : car quand il verra que le flatteur ne luy contredira en rien, ains luy conſentira en tout & par tout, & recevra tout, & qui plus eſt encore qu'à chaſque point il s'eſcriera, ho voilà bien dict! il n'eſt poſſible de mieux : il eſt tout manifeſte qu'il fait comme dit le commun proverbe,

Le mot du guet il nous va demandant,
Mais autre choſe il cherche ce pendant.

C'eſt qu'en nous louant, il nous veut enfler de vaine oultrecuidance.

XXIX. Davantage ainſi comme aucuns ont

[1] Euripide, Alceſt. verſ. 1159.

definy la peinture, eſtre une poëſie muette, auſſi y a il des louanges que donne une flatterie muette : car ne plus ne moins que les chaſſeurs deçoivent mieux les beſtes qu'ils chaſſent, quand il ne ſemble pas qu'ils chaſſent, mais bien qu'ils paſſent leur chemin, ou qu'ils gardent leurs troupeaux, ou qu'ils labourent la terre : auſſi eſt-ce lors que les flatteurs touchent mieux au vif en louant, quand il ne ſemble pas qu'ils louent, ains qu'ils facent autre choſe: car celuy qui cede une chaire, ou un lieu à table, à un ſurvenant, ou qui ayant accouſtumé de harenguer devant le peuple, ou devant le ſenat, s'il ſent que l'un des riches veuille parler, entrerompt ſon parler pour ſe taire, & quitter la place & le rang de parler, celuy là, dis-je, en ſe taiſant, declare plus que s'il le crioit à haute voix, qu'il repute l'autre plus ſuffiſant & plus prudent que luy. De là eſt que lon voit ceſte maniere de gens qui font profeſſion de flatterie, ſe ſaiſir ordinairement des premiers ſieges, tant ès ſermons, harengues publiques que lon va ouir, comme ès theatres, non qu'ils s'en reputent dignes, mais à fin qu'en les cedant aux plus riches ils les flattent d'autant : & ès aſſemblées & compagnies ils ſeront les premiers à entamer les propos, mais c'eſt pour puis après les quitter aux plus puiſſans, voire pour paſſer facilement à une opinion

opinion toute contraire à la leur premiere, ſi le contrediſant ſera homme puiſſant, ou riche, ou perſonne d'authorité : c'eſt pourquoy il ſe faut de tant plus eſvertuer pour les convaincre, & averer qu'ils ne font point ces ceſſions & ces reculemens là pour reverence qu'ils portent ou à la ſuffiſance plus grande, ou à la vertu, ou à l'aage, mais ſeulement aux biens, aux richeſſes, & au credit.

XXX. Megabyzus [1] un des plus grands ſeigneurs de la cour du roy de Perſe vint un jour viſiter Apelles juſques en ſa boutique, & s'eſtant aſſis auprès de luy à le regarder beſongner, commancea à vouloir diſcourir de la ligne & des umbres. Apelles ne ſe peut tenir de luy dire : « Voys tu, ces jeunes garçons qui broyent l'o-» chre, pendant que tu ne diſois mot te regar-» doient fort attentifvement, & s'esbahiſſoient » de voir tes beaux habits de pourpre & tes » chaiſnes & joyaux d'or, mais depuis que tu as » commancé à parler, ils ſe ſont pris à rire, en » ſe mocquant de toy, d'autant que tu te mets » à diſcourir des choſes que tu n'as pas appriſes ». Et Solon eſtant interrogué par le roy de Lydie Crœſus, quels hommes il avoit veus qu'il reputaſt les plus heureux de ce monde, luy nomma

[1] Voyez le Traité de la tranquillité de l'ame, Chapitre XXV, où le même fait eſt rapporté, & les notes.

Tellus, un ſimple citoyen d'Athenes, & un Cleobis, & Biton, qu'il dit avoir cogneus pour les mieux fortunez : mais les flatteurs ne diſent pas ſeulement, que les roys, les riches hommes, & les perſonnes de grande authorité ſoient bien fortunez & heureux, mais auſſi les declarent les premiers hommes du monde en prudence, en ſcience, & en vertu. Et puis il y en a qui ne peuvent pas ſeulement endurer les Stoïques, qui appellent le ſage tel qu'ils le depeignent riche, beau, noble & roy tout enſemble, là où les flatteurs vous rendent le riche qu'ils flattent, orateur, poëte, voire & s'il veut encore, peintre & bon joueur de fluſtes, leger du pied, & roide de corps, ſe laiſſans tomber deſſoubs luy en luictant, & demourans derriere en courant, ainſi comme Criſſon Himerien [1] demoura derriere en courant à l'encontre d'Alexandre, dequoy Alexandre fut fort courroucé quand il le ſçeut. Carneades ſouloit dire, que les enfans des roys & des riches n'apprenoient rien adroit, qu'à picquer & manier les chevaux, & rien autre choſe, pour ce que le maiſtre les flatte aux eſcholes en les louant, à l'exercice de la luicte celuy qui luicte avec eux ſe laiſſe volontairement tomber deſſoubs eux : mais le cheval ne cognoiſſant pas qui eſt le fils d'un homme privé, ou d'un prince, qui

[1] Himère, ville de Sicile.

eſt pauvre ou riche, jette par terre ceux qui ne ſe ſçavent pas bien tenir.

XXXI. Parquoy le dire de Bion eſt ſot & lourd, car il diſoit ainſi, « Si à force de louër » je pouvois rendre une terre bonne, graſſe & » fertile, je ne ferois point de faute en la louant, » plus toſt que de me travailler le cœur & le » corps à la labourer & cultiver » : celuy doncques ne peche point auſſi qui louë un homme, ſi en le louant il le rend utile & fertile à celuy qui le louë : car on luy peut renverſer ſa raiſon en luy alleguant que la terre ne devient pas pire pour eſtre louée, là où ceux qui louent faulſement, & oultre le merite & le devoir, un homme, l'empliſſent de vent, & ſont cauſe de ſa ruine. Mais à tant avons nous aſſez diſcouru ſur ceſt article des louanges : il ſuit après de traicter touchant la franchiſe de librement parler.

XXXII. Or eſtoit il bien raiſonnable, que comme Patroclus ſe veſtant des armes d'Achilles, & menant ſes chevaux à la guerre, n'oſa toucher à ſa javeline, ains la laiſſa ſeule, auſſi que le flatteur ſe maſquant & deſguiſant des marques & enſeignes d'un amy, laiſſaſt la ſeule franchiſe de parler librement, ſans y toucher ne la contrefaire, comme eſtant le baſton propre, peſant, grand & fort, qu'il appartient de porter à l'amitié ſeule, & non à autre : mais pour autant qu'ils

ſe donnent bien garde d'eſtre deſcouverts en riant, ny en beuvant, ny en gaudiſſant ou jouant, ils elevent ja leur piperie juſques à une monſtre de ſourcil ſevere, & flattent avec un viſage renfrongné, meſlants parmy leur flatterie ne ſçay quoy de reprehenſion & de correction, ne laiſſons point paſſer cela ſans le toucher & examiner.

XXXIII. Quant à moy, j'eſtime que comme en la comædie, de Menander Hercules contrefait [1] vient en avant avec une maſſue ſur l'eſpaule, qui n'eſt ny peſante, ny maſſive, ne forte, ains une vaine fainte, legere, où il n'y a rien dedans: auſſi que la liberté de parler dont uſera le flatteur, ſe trouvera molle & legere, & qui n'aura point de coup à ceux qui l'eſprouveront, ains qu'elle fera ne plus ne moins que les aureillers des femmes, qui au lieu qu'ils ſemblent repoulſer & reſiſter aux reſtes que lon couche deſſus, plient plus toſt deſſoubs & leur cedent : auſſi ceſte faulſe liberté de parler pleine de vent s'eleve & s'enfle bien d'une enfleure vaine & trompereſſe, à fin que ſe reſſerrant & s'abaiſſant elle reçoive & attire avec ſoy celuy qui ſe laiſſe aller deſſus : car la vraye & amie liberté de parler s'attache à ceux qui faillent & qui pechent, apportant une douleur bien-faiſante & ſalutaire, ne plus ne moins que le miel qui mord les parties ulcerées, mais il les

[1] Le titre de cette comédie étoit le Faux-Hercules, Ψευδηρακλῆς.

nettoye[1], eſtant au demourant profitable & doulce, de laquelle nous parlerons à part en ſon lieu. Mais le flatteur monſtre premierement d'eſtre aſpre, violent, & inexorable envers les autres : car à ſes ſerviteurs il eſt faſcheux à ſervir, aigre à reprendre les fautes de ſes domeſtiques & parents : il n'eſtime ny ne priſe perſonne hors luy, ains meſpriſe tout le monde, ne pardonne à homme qui vive, accuſe un chaſcun, s'eſtudiant à acquerir la reputation d'homme haïſſant le vice, en provoquant les autres à courroux, comme celuy qui pour rien ne laiſſeroit volontairement à leur dire leur verité, qui ne feroit ny ne diroit jamais rien pour complaire à autruy. Et puis il fera ſemblant de ne voir ny ne cognoiſtre pas un des vrais & gros pechez, mais s'il y a d'adventure quelque legere & exterieure faulte, il fera merveille de crier hault à bon eſciant, & de la reprendre avec une voix forte & une vehemence de parole, comme pour exemple, s'il apperçoit quelque choſe qui traine parmy la maiſon, ſi lon eſt mal logé, ſi lon a la barbe mal faitte, ou un veſtement qui ſeie mal, ou un chien & un cheval qui ne ſoient pas traittez, comme il appartient. Mais au demourant une oubliance de ſes pere & mere, faulte de ſoing de ſes propres enfans, ne

[1] Pour une plus grande clarté, Amyot auroit dû répéter : cette liberté de parler eſt au demeurant profitable & doulce, &c.

faire cas ne compte de ſa femme, meſpris de ſes parents, ruine & perte de biens, toutes ces choſes là ne luy touchent en rien, ains eſt muet & couard en tout cela : ne plus moins que un maiſtre du jeu de la luicte, qui laiſſe enyvrer & paillarder ſon eſcholier & champion de luicte, & puis le tanſe s'il treuve faulte à la burette à l'huile, & à l'eſtrille : ou comme un grammairien qui reprend ſon eſcholier s'il fault à avoir ſon eſcritoire & ſa plume, & puis ne fait pas ſemblant de l'ouir quand il commet une incongruité en parlant, ou qu'il uſe de quelque mot barbare : car le flatteur eſt tel, que d'un mauvais orateur & digne d'eſtre mocqué, il ne dira rien quant à ſa harengue, mais bien le reprendra il de ſa voix, & l'accuſera griefvement de ce qu'il ſe gaſtera le goſier & la voix par boire trop froid : & ſi on luy baille à lire un epigramme qui ne vaille rien, il s'attachera à blaſmer le papier qui ſera trop gros, ou bien l'eſcrivain qui aura eſté trop negligent ou ignorant. En ceſte ſorte les flatteurs qui eſtoient à l'entour du roy Ptolomeus, lequel ſembloit aimer les lettres, & eſtre deſireux de ſçavoir, eſtendoient ordinairement leurs diſputes juſques à la minuit à debattre de la proprieté d'un mot ou d'un verſet, ou touchant une hiſtoire : & ce pendant il n'y en avoit pas un de tant qu'ils eſtoient qui lui remonſtraſt rien touchant la cruauté

dont il uſoit, ny de l'inſolence en laquelle il ſe debordoit, ny quand il jouoit du tabourin, ou qu'il faiſoit d'autres indignitez ſoubs couleur de religion. C'eſt tout ne plus ne moins, que ſi à un qui auroit quelque groſſe apoſtume, ou quelque ulcere fiſtuleux, on venoit avec la lancette à luy raire les cheveulx, ou à luy rongner les ongles : car ainſi les flatteurs appliquent leur liberté de parler aux parties qui ne ſont point dolentes, & qui ne font point de mal.

XXXIV. Il y en a d'autres qui ſont encore plus cauts & plus ruſez que tous ceux-là, car ils uſent de ceſte liberté de parler, & de reprendre & blaſmer pour complaire : comme Agis natif de la ville d'Argos, voyant qu'Alexandre donnoit de grands dons à ne ſçay quel plaiſant, s'eſcria d'envie & de douleur qu'il en avoit, « O le grand » abus » ! Alexandre l'ayant ouy ſe tourna devers luy en courroux, & luy demanda que c'eſtoit qu'il vouloit dire : « Je confeſſe, dit-il, qu'il me » fait mal, & que j'ay grand deſpit de voir, que » tous vous autres qui eſtes nez de la ſemence de » Jupiter, prenez plaiſir d'avoir autour de vous » des flatteurs & des plaiſants pour vous faire rire ; » car Hercules avoit ainſi en ſa compagnie les Cer- » copes, & Bacchus les Silenes : & autour de » vous auſſi, tout de meſme, ces bouffons icy » ſont en credit ». Et un jour comme l'empereur

Tiberius Cæsar fust entré au senat, il y eut un des senateurs flatteur, qui se dressa en pieds, & dit tout haut, « Qu'il falloit puis qu'ils estoient » libres, qu'ils parlassent aussi librement, & qu'ils » ne s'en faignissent point, ny ne teussent ce qu'ils » sçavoient estre utile ». Il feit dresser les aureilles à tout le monde par ces paroles, & se feit un grand silence : Tiberius mesme prestoit l'aureille fort attentifvement pour ouir ce qu'il voudroit dire : & lors il se prit à dire, « Escoute Cæsar en » quoy nous nous plaignons tous de toy, & n'y » a personne qui te l'ose dire ouvertement : C'est » que tu ne fais compte de toy, ains abandonnes » ta personne, & affliges ton corps de soucis & » de travaux que tu prens pour nous, sans te don- » ner repos ne jour ne nuict ». Et comme il continuast une longue trainée de tels propos, on dit que l'orateur Cassius Severus dit, « La liberté de » parler dont use cest homme, le fera mourir».

XXXV. Telles flatteries sont legeres, & ne nuysent pas beaucoup : mais celles cy sont dangereuses, & corrompent les meurs des mal-advisez, quand les flatteurs accusent & blasment ceux qu'ils flattent des vices & crimes contraires à ceux dont ils sont entachez, comme Himerius un flatteur Athenien tansoit & injurioit un vieil usurier le plus chiche & le plus avaricieux de toute la ville, l'appellant prodigue, negligent de son pro-

fit, & qu'il en mourroit de male faim luy & ſes enfans : ou, au contraire, un prodigue deſpenſier qui conſumera tout, ils luy reprocheront qu'il ſera un taquin mechanique, ainſi comme Titus Petronius faiſoit à Neron : ou ſi ce ſont princes & ſeigneurs qui traittent durement & cruellement leurs ſubjects, ils leur diront qu'il fauldra oſter ceſte trop grande doulceur, & ceſte importune grace, & miſericorde inutile. Tout pareil à ceux-là eſt celuy qui fait ſemblant de redouter & ſe donner de garde d'un lourdault & gros ſot, comme ſi c'eſtoit quelque habile homme, cault & ruſé : & celuy qui tanſe & reprent un envieux & meſdiſant, qui prent ordinairement plaiſir à detracter & meſdire de tout le monde, ſi d'advenrure il luy eſchappe quelquefois de louër aucun excellent perſonnage : « C'eſt un vice que vous » avez de louër ainſi toute ſorte de gens, voire » juſques à ceux qui ne valent à choſe qui ſoit : » car quel homme eſt ceſtuy-cy que vous louez ſi » fort ? qu'a il jamais ne fait ne dit qui meritaſt » d'eſtre ſi haultement priſé » ?

XXXVI. Mais c'eſt principalement aux amours que les flatteurs ruent leurs grands coups, & qu'ils enflamment plus ceux qu'ils flattent : car s'ils voient qu'ils aient quelque different à l'encontre de leurs freres, ou qu'ils ne facent compte de leurs parents, ou qu'ils ſoient en

quelque ſouſpeçon & deffiance de leurs femmes, ils ne les en reprennent ny ne les en corrigent point, ains au contraire augmentent leur meſcontentement : « C'eſt bien employé, car vous » ne vous ſentez pas vous meſmes : vous eſtes » cauſe de tout cecy, en monſtrant trop de les » rechercher & careſſer, & vous humiliant trop » envers eux ». Et ſi d'adventure il ſourd quelque demangeaiſon d'amour ou quelque courroux de jalouſie envers quelque concubine, ou quelque amie mariée, alors la flatterie ſe tirera en avant avec une liberté & franchiſe de parler tout ouverte, apportant du feu en la flamme : accuſant & faiſant le procès à l'amoureux, comme ayant faict & dict beaucoup de choſes mal ſeantes à l'amour, mal gracieuſes, & pour faire haïr plus toſt qu'aimer une perſonne,

O homme ingrat de tant de doulx baiſers!

En ceſte ſorte les familiers d'Antonius qui bruſloit de l'amour de Cleopatre l'Ægyptienne, luy faiſoient à croire, que c'eſtoit elle qui eſtoit amoureuſe de luy, & le tanſant l'appelloient homme ſans affection & ſuperbe : « Ceſte dame, » diſoient ils, laiſſant un ſi grand & ſi opu» lent royaume, & tant de belles & plaiſantes » maiſons, ſe conſume le cœur & le corps à » tracaſſer çà & là après ton camp, ayant pour

» tout honneur le tiltre de concubine d'An-
» tonius,

Tu as un cœur bien dur & inflexible [1].

» de la laiſſer ainſi ſe conſumer d'ennuy » : & luy eſtant bien aiſe d'eſtre ainſi convaincu de luy faire tort, & prenant plaiſir à ſe voir ainſi accuſer, plus qu'il n'euſt fait à s'ouïr louër, ne ſe donna garde que, ce qui ſembloit l'admoneſter de ſon devoir, le desbauchoit encore plus qu'il ne l'eſtoit. Car ceſte liberté ſimulée de parler franchement reſſemble aux morſures des femmes impudiques, qui chattouillent & provoquent le plaiſir par ce qui ſemble devoir faire douleur. Et tout ainſi comme le vin pur, qui autrement eſt un certain remede contre la poiſon de la ciguë, ſi vous le meſlez avec le jus de la ciguë rend la force de la poiſon irremediable, d'autant que par le moyen de ſa chaleur il la porte promptement au cœur : auſſi les meſchants entendans très-bien que la franchiſe de parler eſt un grand ſecours contre la flatterie, flattent par elle meſme.

XXXVII. Et pourtant ſemble il que Bias ne reſpondit pas du tout bien à celuy qui luy demandoit, qui eſtoit la plus mauvaiſe beſte de toutes : « Des ſauvages, dit-il, c'eſt le tyran, & des pri-
» vées le flatteur » : car il pouvoit dire plus veri-

[1] Homere, Odyſſée x, 329.

tablement, qu'entre les flatteurs les privez ſont ces pourſuyvants de repeuës franches, & ces amis de table & d'eſtuves : mais celuy qui eſtend ſa curioſité, ſa calomnie, & ſa malignité, comme le poulpe[1] fait ſes branches, juſques ès chambres ſecrettes & cabinets des femmes, celuy-là, dis-je, eſt ſauvage, farrouche, & dangereux à approcher. Or l'un des moyens pour s'en donner de garde eſt, d'entendre & de ſe ſouvenir tousjours, que noſtre ame a deux parties, l'une qui eſt plus veritable, aimant l'honneſteté & la raiſon : l'autre irraiſonnable de ſa nature, aimant paſſion & menſonge. Le vray amy aſſiſte tousjours & donne confort & conſeil à la meilleure partie, comme le bon medecin qui viſe tousjours à augmenter & entretenir la ſanté : mais le flatteur ſe fied tousjours auprès de celle qui eſt privée de raiſon & pleine de paſſion, la gratte & la chattouille continuellement, en la maniant de ſorte qu'il la deſtourne du diſcours de la raiſon, luy inventant & preparant tousjours quelques vicieuſes & deſhonneſtes voluptez. Tout ainſi comme entre les viandes que l'homme mange, il y en a qui ne ſervent ny à augmenter le ſang, ny les eſprits, ny à adjouſter force ne vigueur aucune aux nerfs ny aux mouelles, ains ſeulement excitent les parties naturelles, laſchent le ventre, & engendrent

[1] Le polype.

une chair mollace & demy pourrie : auſſi qui y prendra de près garde, on ne faudra jamais à veoir, que tout le parler du flatteur n'adjouſte rien de bon à l'homme prudent & ſage, qui ſe gouverne par raiſon, ains facilite à un fol quelque volupté d'amour, ou luy enflamme une cholere follement conceuë, ou irrite une envie, ou l'emplit d'une odieuſe & vaine preſumption de ſoy meſme, ou de douleur, en lamentant avec luy, ou luy rend la malignité qu'il aura en luy, ou une deffiance, ou une timidité ſervile, tousjours de plus en plus aiguë à mal penſer, plus tremblante de peur, & plus ſouſpeçonneuſe par quelques faulſes accuſations, ou faux indices & conjectures qu'il luy mettra en avant : car il eſt tousjours rangé au long de quelque vice & maladie de l'ame, laquelle il nourrit & engraiſſe, & comparoiſt incontinent qu'il y a quelque partie mal ſaine de l'ame, ne plus ne moins que fait la boſſe ès parties enflammées & pourriſſantes du corps. Eſtes-vous en courroux contre quelqu'un ? Puniſſez, dira-il ? Convoittez vous ? Jouiſſez. Avez vous peur ? fuyons nous en. Souſpeçonnez vous ? croyez le fermement. Et ſi d'adventure il eſt malaiſé à deſcouvrir & ſurprendre en ſes paſſions là, pource qu'elles ſont ſi violentes & ſi fortes, que bien ſouvent elles chaſſent de noſtre entendement tout uſage de raiſon, il nous donnera

aiſeement priſe en d'autres qui ſeront moins vehementes, là où nous le trouverons tout ſemblable. Car ſi l'homme ſe trouve en quelque doubte d'avoir trop beu ou trop mangé, & pour ceſte occaſion, qu'il face difficulté d'entrer en un baing ou bien de banqueter, le vray amy le retiendra, l'admoneſtant de ſe garder, & d'avoir ſoing de ſa ſanté : mais le flatteur le tirera luy-meſme dedans le baing, & commandera qu'on apporte ſur table quelque nouvelle viande, non pas offenſer ſon corps par le trop adjeuner[1]. Et s'il voit ſon homme mal affectionné à entreprendre quelque voyage par terre ou par mer, ou à faire choſe que ce ſoit, il dira que le temps ne preſſe point, & qu'il n'y eſt pas propre, & que lon le pourra bien remettre à un autre temps, ou bien y envoyer quelque autre. S'il voit qu'il ait promis à quelque ſien familier de luy preſter ou donner de l'argent, & puis qu'il s'en repente, mais neantmoins qu'il ait honte de faillir de promeſſe en ceſt endroict : le flatteur s'adjouſtant au pire plat de la balance, la fera pancher du coſté de la bourſe, & chaſſera la vergongne de refuſer, luy conſeillant d'eſpargner ſon argent, attendu la grande deſpenſe qu'il fait, & le nombre de gens auſquels il a à fournir : de ſorte que ſi nous ne nous meſcognoiſſons nous meſmes,

[1] Lui défendra d'offenſer ſon corps par une diète trop rigoureuſe.

& que nous ne voulions ignorer que nous ſoyons ou convoiteux ou dehontez, ou puſillanimes, jamais le flatteur ne nous pourra decevoir : car ce ſera tousjours celuy qui defendra ces paſſions là, & qui parlera franchement en faveur d'elles quand on les voudra outrepaſſer. Mais à tant eſt-ce aſſez parlé de ceſte matiere.

XXXVIII. Venons maintenant aux ſervices, & aux entremiſes de faire plaiſir : car en tels offices le flatteur confond & obſcurcit fort la difference qu'il y a entre luy & le vray amy, ſe monſtrant tousjours en apparence prompt & diligent en toutes occurrences, ſans chercher occaſions de reſtiver ou refuſer : car le naturel du vray amy, ne plus ne moins que la parole de la verité, comme dit Euripides, eſt ſimple, naïf & ſans fard ne faintiſe quelconque : mais celuy du flatteur eſtant certainement mal-ſain en ſoy-meſme, a beſoing de pluſieurs exquiſes & ruſées medecines pour s'entretenir [1]. Ainſi doncques comme quand on s'entrerencontre par la ville, le vray amy quelquefois ſans mot dire ny ſaluer, & auſſi ſans qu'on luy en die, ny qu'on le reſaluë autrement que des yeux, paſſe oultre, declarant ſeulement avec un doux regard & un ſoubs-ris la bienveuillance & l'affection qu'il a imprimée

[1] Amyot n'a pas fait attention, que c'eſt un vers d'Euripide, dans ſa tragédie des Phéniciennes, vers 475.

dedans ſon cœur : & au contraire le flatteur court au devant, & va après, & eſtend les bras pour embraſſer de tout loing ; & ſi d'adventure on l'a ſalué devant, pour l'avoir apperçeu le premier, il en fait ſes excuſes, avec teſmoins & avec grands ſerments. Bien ſouvent auſſi aux affaires & negoces les amis omettent pluſieurs choſes petites & legeres, ſans ſe monſtrer trop exactement ſerviables ny trop curieux, & ſans s'ingerer à toute ſorte de ſervice : mais le flatteur eſt en cela aſſidu, continuel, ſans jamais ſe laſſer, ne jamais donner lieu ne place à autre de faire aucun ſervice, ains voulant eſtre commandé, & eſtant marry ſi on ne luy commande, voire s'en deſeſperant & appellant les dieux à teſmoings, comme ſi on luy faiſoit grand tort. Ces ſignes là monſtrent à ceux qui ont bon entendement une amitié qui n'eſt point vraye ne pudique, mais plus toſt qui ſent ſon amour de putain ambraſſant plus chaudement & plus volontiers que lon ne demande : toutefois pour les examiner plus par le menu, il faut premierement conſiderer ès offres & promeſſes la difference qu'il y a entre l'amy & le flatteur : car ceux qui ont eſcript paravant nous diſent bien, que ceſte ſorte de promeſſe eſt promeſſe d'amy,

Si je le puis, & ſi faire ſe peult [1] :

[1] Homere, Iliade xvi, 196.

mais

mais que ceſte cy eſt l'offre d'un flatteur,

Demande moy tout ce que tu voudras [1].

Car les poëtes comiques introduiſent de tels prometteurs en leurs comedies [2],

Nicomachus mettez moy à l'encontre
De ce ſoudard qui ſi brave ſe monſtre,
Et vous verrez ſi à coups de baſton
Je ne le rends ſoupple comme un poupon,
Et ne luy fais toute la face molle,
Comme une eſponge, avec ſa chaude chole [3].

XXXIX. Davantage les amis ne s'ingerent pas de donner confort & aide en aucun affaire, ſi premierement ils n'ont eſté appellez au conſeil de l'entrepriſe, & qu'ils ne l'ayent approuvée ou comme honeſte ou comme utile, mais le flatteur encore que devant que faire l'entrepriſe on luy demande ſon advis, & qu'on ſe remette en luy de l'approuver ou reprouver, non ſeulement il deſire ceder & gratifier, mais il craint que lon ne le ſouſpeçonne de vouloir reculer ou de fuir à mettre la main à l'œuvre, & pour ceſte cauſe s'accommode à ce qu'il voit où l'autre encline, & qui plus eſt l'aiguillonne & l'incite encore à le faire: car il ſe trouve bien peu, ou point du tout,

[1] Homere, Iliade XVI, 195.
[2] Ménandre dans la comédie du Soldat.
[3] Avec ſa bravade, avec ſa colere enflammée.

de riches hommes ou de roys qui dient ces paroles,

> Pleuſt or à dieu, qu'un mendiant ſa vie,
> Et pis encore qu'un pauvre qui mendie,
> M'eſtant amy vint de vers moy ſans peur,
> Me declarer ce qu'il a ſur le cœur.

Mais au contraire ils font comme les compoſeurs de tragedies, qui veulent avoir une danſe de leurs amis pour chanter avec eux, & un theatre d'hommes qui leur applaudiſſent : d'où vient que Merope en une tragedie donne ces ſages advertiſſements [1],

> Prens pour amy ceux qui point ne flechiſſent
> En leurs propos, mais ceux qui obeiſſent
> A ton vouloir pour te gratifier,
> Fais leur fermer ton huys, ſans t'y fier.

Et les ſeigneurs font tout au rebours, car ceux qui ne chalent & ne flechiſſent à leurs devis, ains y reſiſtent en leur remonſtrant ce qui eſt plus utile, ils les haïſſent & ne les daignent pas regarder : & au contraire les meſchants hommes de laſche-cœur & trompeurs, qui ſçavent bien leur complaire, non ſeulement ils leur ouvrent leurs huys & les reçoivent en leurs maiſons, mais les admettent juſques à la communication de leurs plus interieures affections, & leurs plus

[1] Fragment d'Euripide.

ſecrettes penſées : entre leſquels celuy qui ſera un peu plus ſimple dira, qu'il ne luy appartient pas, & qu'il ne s'eſtime pas digne d'eſtre appellé en deliberation de ſi grands affaires, & qu'il ſe ſentira bien heureux de faire, comme ſimple miniſtre & ſerviteur, ce qui luy ſera enjoint & commandé, mais celuy qui ſera plus fin, & plus malicieux, s'arreſtera bien à la conſultation, oyant les doutes que lon fera, froncera bien ſes ſourcis, fera ſigne des yeux & de la teſte, mais il ne dira rien, ſinon que ſi l'autre declare ce qui lui en ſemble, il s'eſcriera incontinent, « O » Hercules, vous me l'avez oſté de la bouche, » car ſi vous ne m'euſſiez prevenu, je m'en allois » dire le meſme ».

XL. Et ainſi comme les Mathematiciens tiennent, que les ſuperficies & les lignes ne ſe courbent ny ne s'eſtendent, & ne ſe meuvent point d'elles meſmes, d'autant qu'elles ſont intellectuelles & incorporelles, mais qu'elles ſe plient, qu'elles s'eſtendent, & qu'elles ſe remuent quand & les corps dont elles ſont les extremitez : auſſi vous trouverez tousjours, que le flatteur ne dira jamais ny n'aſſeurera, ny ne ſentira, ny ne ſe courroucera de luy-meſme, ains dira, aſſeurera, ſentira, & ſe courroucera tousjours avec un autre : de ſorte qu'en cela ſera très facile à appercevoir la difference qu'il y a entre l'amy & le flatteur, &

encore plus en la maniere de faire ſervice & bons offices pour l'amy : car le ſervice ou office qui procedera de l'amy, aura, comme un œuf, le meilleur au fond du dedans, & rien de monſtre ny de parade en front, ains bien ſouvent comme le ſage medecin guarit ſon patient ſans qu'il en ſache rien, auſſi le bon amy porte quelque bonne parole qui luy profite, ou luy appointe quelque querelle, & fait ſes affaires ſans qu'il en ſçache rien. Tel a été le philoſophe Arceſilaus, tant en autres offices qu'en ceſtuy cy qu'il feit à l'endroict d'un ſien amy nommé Apelles, natif de l'iſle de Chio : un jour qu'il eſtoit malade l'eſtant allé veoir, & ayant cogneu qu'il eſtoit pauvre, il y retourna un peu après portant en ſa main vingt drachmes d'argent [a], qui ſont environ trois francs & demy, & ſe ſeant auprès de luy qui eſtoit en ſon lict : il n'y a rien icy, luy dit il, ſinon les elements d'Empedocles,

L'eau, & le feu, la terre, & l'air mobile,

& ſi tu n'es pas bien couché à ton aiſe : & quant & quant en luy remuant ſon aureiller, ſecrettement il luy meit ce peu d'argent deſſoubs. La vieille qui le ſervoit, en refaiſant ſon lict le trouva, dont elle fut bien esbahie, & le dit ſur

a Ces vingt drachmes ſont près de ſeize livres de notre monnoie.

l'heure à Apelles : lequel en ſe ſoubs-riant luy reſpondit, « C'eſt un larcin d'Arceſilaus ». Et pource qu'en la philoſophie les enfans naiſſent ſemblables à leurs parents, Lacydes un des diſciples d'Arceſilaus, aſſiſtoit en jugement avec pluſieurs autres à un ſien amy nommé Cephiſocrates accuſé de crime de lèſe majeſté : en plaidant laquelle cauſe l'accuſateur requit qu'il euſt à exhiber ſon anneau, lequel il avoit tout bellement laiſſé tomber à terre, dequoy Lacydes s'eſtant apperçeu, meit auſſi toſt le pied deſſus, & le cacha, pource que toute la preuve du faict dont il eſtoit queſtion, dependoit de ceſt anneau : après la ſentence donnée Cephiſocrates abſouls à pur & à plein, alla remercier & careſſer les juges de la bonne juſtice qu'ils luy avoient faite : entre leſquels il y en eut un qui avoit veu le faict, qui luy dit, « Remerciez en Lacydes » : & luy conta comme le cas eſtoit allé, ſans que Lacydes en euſt dit mot à perſonne. Ainſi eſtimé-je, que les dieux font beaucoup de biens & de graces aux hommes, ſans que les hommes le cognoiſſent, ayans telle nature, qu'ils prennent plaiſir & s'esjouïſſent de gratifier & bien faire. Au contraire, l'office que fait le flatteur n'a rien de juſte, rien de veritable, rien de ſimple ne de liberal : ains une ſueur au viſage, un courir çà & là, une face chagrine & penſive, tous

ſignes qui donnent apparence & opinion d'œuvre laborieuſe, & faite avec une grand'peine & grand ſoing, ne plus ne moins qu'une peinture affettée, qui avec couleurs renforcées, avec plis rompus, & avec rides & angles chercheroit de ſe monſtrer bien vivement apparente : de ſorte qu'il ennuye & faſche à force de conter comment il a fait les allées & venues, les ſoucis qu'il en a euz en luy meſmes, les malvueillances qu'il en a encourues envers les autres, & puis dix mille autres empeſchements, dangers & grands accidents qu'il recite, tellement que lon pourroit dire, « Cecy ne meritoit pas tant de » travaux & de peines » : car tout plaiſir & tout bienfait que l'on reproche, devient odieux, deſagreable, & du tout inſupportable. Et en tous ceux que fait le flatteur, le reproche & la honte qui fait rougir y ſont conjoincts, non ſeulement après qu'il les a faicts, mais auſſi à l'inſtant meſme qu'il les fait : là où le vray amy, ſi d'adventure il eſchet, qu'il luy faille par force reciter le faict, il l'expoſera nuement, mais de ſoy-meſme il ne dira jamais un mot : ainſi que firent jadis les Lacedæmoniens après qu'ils eurent envoyé du bled à ceux de la ville de Smyrne, qui en leur extréme neceſſité leur en avoient demandé : car comme les Smyrneiens magnifiaſſent & louaſſent fort haultement ceſte liberalité envers eux, ils leur

reſpondirent, « Ce n'eſt pas ſi grande choſe qu'il » la faille tant louër : car nous avons aſſemblé » cela en faiſant commandement, que tous hom- » mes & beſtes s'abſteinſſent pour un jour de diſ- » ner ». Ceſte grace & beneficence ainſi faitte, non ſeulement eſt liberale, mais auſſi plus aggreable à ceux qui la reçoivent, d'autant qu'ils eſtiment qu'elle n'a pas porté grand dommage à ceux qui la leur ont faitte.

XLI. Or n'eſt ce pas [1], à la façon odieuſe de faire ſervice facheuſement, ny à la promptitude de les offrir & promettre facilement, que le flatteur donne principalement à cognoiſtre ſa nature, mais beaucoup plus en ce que l'amy fait office en choſe honeſte, le flatteur en choſe honteuſe, & à diverſe fin : l'un pour profiter, & l'autre pour complaire. Car l'amy ne requerra jamais, ainſi que diſoit Gorgias, que ſon amy luy face plaiſir en choſes juſtes, & luy cependant luy en fera en choſes injuſtes,

> Car à tout bien il doit eſtre conjoinct
> Avecques luy : mais à mal faire point.

Et pourtant le divertira il plus toſt des choſes mal-ſeantes & mal-honeſtes, & ſi d'adventure l'autre ne le veult croire, la reſponſe que feit Phocion à Antipater ſera bien à propos en ceſt

[1] Or ce n'eſt pas à la façon odieuſe, &c.

endroit : « Tu ne ſçaurois m'avoir pour amy & » pour flatteur enſemble » : c'eſt à dire, pour amy & pour non amy : car il fault bien eſtre du coſté de ſon amy à faire, non pas à meffaire, & à deliberer, non pas à conjurer [1] : à porter teſmoignage de verité, non pas à opprimer aucun par faulſeté : voire juſques à luy aider à porter une adverſité patiemment, non pas à rien commettre meſchamment : car il ne fault pas ſeulement ſçavoir aucune choſe honteuſe & reprochable de ſon amy, tant s'en fault qu'il ſoit loyſible de la faire & de pecher avec luy. Tout ainſi doncques comme les Lacedæmoniens ayans eſté desfaicts en bataille par Antipater, & traittans de paix avec luy, le prioient de leur commander tant qu'il voudroit des charges dommageables, mais de honteuſes nulle : auſſi le vray amy eſt tel, que ſi d'adventure il ſurvient à ſon amy quelque affaire qui requiere de ſe mettre en deſpenſe, en danger ou en peine pour luy, il veult eſtre le premier appellé, & en veult alaigrement porter ſa part ſans alleguer excuſe quelconque, mais s'il y a tant ſoit peu de honte & de deshonneur, il s'excuſera, & priera qu'on le laiſſe en paix, & qu'on luy pardonne. Mais le flatteur fait tout au contraire, car ès dangereuſes & laborieuſes entremiſes de faire plaiſir, il ſe tire arriere, & ſi pour

[1] A former des conjurations.

le ſonder vous le touchez, il vous ſonnera je ne ſçay quel ſon cas [1] & bas de quelque excuſe qu'il forgera : mais au contraire en ſervices & offices deshoneſtes, vils, bas & honteux, « Je ſuis à » vous, dira-il, faittes de moy ce que vous vou- » drez : mettez moy ſous voz pieds : rien ne luy » eſt indigne, ny ignominieux ». Voyez le ſinge, il n'eſt pas propre à garder la maiſon des larrons comme le chien, ny à porter ſur ſon dos comme le cheval, ny à labourer la terre comme le bœuf, & pourtant faut il qu'il ſupporte toutes les nazardes, toutes les injures, & tous les jeux malfaiſans du monde, ſervant d'un inſtrument de mocquerie & de faire rire les gens : ainſi eſt-il du flatteur, qui n'eſt bon ny à plaider en jugement pour ſon amy, ny à mettre la main à la bourſe, ny à combattre, comme celuy qui ne ſçait ne travailler ne faire rien qui ſoit de bon, mais aux affaires qui ſe font ſoubs l'aixelle, c'eſt à dire à cachette, aux miniſteres de ſales & ſecrettes voluptez, il ne cherchera point d'excuſe, il ſera fidele courtier & miniſtre de quelques folles amourettes, pour tirer quelque garſe de la main d'un maquereau, exquis à merveille, pour mettre au net le compte de la deſpenſe d'un feſtin, diligent, non pareſſeux à faire appreſter un banquet, bien advenant à entretenir des concu-

[1] Informe, rompu.

bines : ſi on luy commande de parler des groſſes dents à un faſcheux beau pere, ou de chaſſer la femme eſpouſée & legitime, il eſt ſans honte & ſans mercy, tellement qu'il n'eſt pas malaiſé à deſcouvrir en ceſt endroit : car commandez luy ce que vous voudrez de vilain & de deshoneſte, il eſt tout preſt de ne s'eſpargner point pour complaire à celuy qui luy commande.

XLII. Encore y a il un autre grand moyen de le cognoiſtre par la diſpoſition qu'il aura envers les autres amis, là où lon trouvera qu'il ſera bien different du vray amy, lequel n'a rien plus aggreable que d'aimer avec beaucoup d'autres, & auſſi d'eſtre aimé de pluſieurs, & va tousjours procurant cela à ſon amy, qui ſoit aimé & honoré de pluſieurs autres : car eſtimant que tous biens ſont communs entre amis, il penſe qu'il n'y doit avoir rien plus commun que les amis : mais le ſuppoſé, faulx, & contrefaict, comme celuy qui cognoiſt très-bien en ſoy-meſme, qu'il tient grand tort à l'amitié, en la contrefaiſant ainſi qu'une faulſe monnoye, eſt bien de ſa nature envieux, & exerce ſon envie à l'encontre de ſes ſemblables s'efforceant de les ſurpaſſer en gaudiſſerie, & en babil, mais il redoute & tremble devant celuy qu'il ſçait eſtre plus homme de bien que luy, ne comparoiſſant pas certes auprès de luy plus qu'un homme de pied auprès d'un

chariot de Lydie, comme lon dit en commun proverbe, ou comme dit Simonides,

Plus que du plomb noir auprès de fin or.

Se ſentant donc leger, non naturel, ains falſifié, quand on le vient à conferer de près avec une vraye, ſolide, & grave amitié, qui endure le marteau, il ne la peut endurer, pource qu'il ſçait bien qu'il ſera deſcouvert pour tel qu'il eſt : au moyen dequoy, il fait ne plus ne moins qu'un mauvais peintre, qui avoit fort mal peint des cocqs, car il commandoit à ſon valet de chaſſer bien loing de ſa peinture les cocqs naturels : auſſi ceſtuy-cy chaſſe les vrays amis, & ne les ſeuffre pas approcher : ou s'il ne le peult faire en public & ouvertement, il fera ſemblant de les careſſer, honorer, & admirer, comme gens de plus grande valeur que luy, mais ſoubs main & en derriere il vous jettera & ſemera des calomnies : & ſi ſes clandeſtins & ſecrets rapports poignans en derriere n'engendrent pas ſoudainement un ulcere, il retient en ſa memoire ce que diſoit anciennement Medius. Ce Medius eſtoit comme le maiſtre & le chef du trouppeau de tous les flatteurs qui eſtoient en la cour d'Alexandre, bandé à l'encontre de tous les plus gens de bien de la court : celuy-là donnoit un enſeignement que lon ne faigniſt point de picquer hardiment, & de mor-

dre avec force calomnies : car encore, diſoit-il, « Que celuy qui aura eſté mordu guariſſe de la » playe, la cicatrice pour le moins en demeure». Par telles cicatrices de faulſes accuſations, ou, pour les mieux appeller, par telles gangraines & tels chancres Alexandre eſtant rongé, feit mourir Calliſthenes, Parmenion & Philotas, & s'abandonna à renverſer & donner le croc en jambe [1], à leur volonté, à un Agnon, un Bagoas, un Ageſias, & un Demetrius, eſtant veſtu, paré, diapré & adoré par eux, comme une ſtatue barbareſque : tant a le complaire grande force & efficace, mais je dis très-grande, meſmement envers ceux qui en ce monde ſont eſtimez les très-grands : car d'autant qu'ils ſe perſuadent, & qu'ils deſirent les meilleures choſes du monde eſtre en eux, cela donne foy & hardieſſe tout enſemble au flatteur, au contraire des places qui ſont ſituées en haults lieux, leſquelles en ſont inacceſſibles & impoſſibles à approcher à ceux qui les cuydent ſurprendre d'emblée, là où un cœur elevé pour la haulteſſe de ſa fortune, ou pour l'excellence de ſa nature, en une ame où il n'y a point de ſain jugement de raiſon, eſt facile à prendre,

[1] C'eſt une faute d'Amyot. Il devoit traduire : & s'abandonna ſans réſerve à des Agnon, à des Bagoas, à des Ageſias, à des Demetrius, ſe laiſſa renverſer & donner le croc en jambe, eſtant veſtu, paré, diapré & adoré par eux, comme une ſtatue barbareſque : tant le complaire a grande force & efficace, &c.

voire à fouler aux pieds, aux plus baſſes & plus viles perſonnes.

XLIII. C'eſt pourquoy dès l'entrée de ce diſcours nous avons admoneſté, & encores admoneſtons en ceſt endroit, les liſans, de chaſſer arriere d'eulx l'amour & l'opinion de ſoy-meſme, car ceſte preſumption là nous flattant premierement nous meſmes au dedans, nous rend plus tendres & plus faciles aux flatteurs de dehors, comme y eſtans ja tous diſpoſez : là où ſi obeïſſans au dieu Apollo, & recognoiſſans combien en toutes choſes fait à eſtimer ſon oracle, qui nous commande de nous cognoiſtre nous meſmes, nous aillions rechercher noſtre nature, noſtre inſtitution, & noſtre nourriture, quand nous y trouverions infinies defectuoſitez de ce qui y deuſt eſtre, & tant de choſes malement, ou temerairement meſlées, qui ne deuſſent pas eſtre en noz actions, en noz propos, & en noz paſſions, nous ne nous abandonnerions pas ainſi facilement aux flatteurs à nous fouler aux pieds, & faire ainſi, par maniere de dire, littiere de nous à leur plaiſir. Le roy Alexandre ſouloit dire, que deux choſes principalement le deſtournoient d'adjouſter foy à ceux qui le ſaluoient & l'appelloient dieu : « L'une eſtoit le dormir, & l'autre le jouïr d'une » femme », comme ſe ſentant plus imparfaict, & plus defectueux en ces deux poincts là, qu'en nuls

autres : mais ſi nous conſiderions, chaſcun en ſon privé, pluſieurs choſes laides, faſcheuſes, imparfaittes & mauvaiſes que nous avons, nous trouverions que nous aurions beſoing non d'un amy qui nous louaſt, & qui diſt bien de nous, mais plus toſt qui parlaſt à nous librement, qui nous repriſt & blaſmaſt des fautes que nous commettons en noſtre particulier.

XLIV. Car il y en a bien peu entre pluſieurs, qui oſent librement & franchement parler à leurs amis, & entre ces peu là encore y en a il moins qui le ſachent bien faire : car ils penſent que dire injure & blaſmer ſoit librement parler, & neantmoins ceſte liberté de parler, comme toute autre medecine qui n'eſt pas donnée à propos, en temps & en lieu, a cela qu'elle offenſe, faſche, & trouble ſans aucun profir, & qu'elle produit aucunement le meſme effect avec douleur que le flatter fait avec plaiſir : car les hommes reçoivent dommage non ſeulement pour eſtre louez, mais auſſi pour eſtre blaſmez importunément, & hors de temps & de ſaiſon, & eſt cela qui les rend plus faciles à prendre, & leur fait plus monſtrer le coſté aux flatteurs, ſe laiſſans facilement aller & couler, ne plus ne moins que l'eau qui court tousjours d'un hault en un fond & contre bas. Parquoy il fault que ceſte liberté de reprendre ſoit temperée d'une affection amiable & accom-

pagnée d'un jugement de raiſon, comme d'une lumiere retrenchant ce qu'il y pourroit avoir de trop vehement & de trop crud, de peur que ſe voyans ainſi repris de toutes choſes, & blaſmez à tout propos, ils ne s'en faſchent & ne ſe deſpitent, de ſorte qu'ils ſe jettent à l'ombre & à l'abry de quelque flatteur, & ſe tournent devers ce qui ne les faſchera point. Car il faut fuir, amy Philopappus, tout vice par le moyen de la vertu, & non pas par le vice contraire, comme aucuns font, qui pour fuir la honte ſotte tombent en impudence, & pour eviter incivilité tombent en plaiſanterie, & cuidans eſloigner leurs meurs bien loing de laſcheté & de couardiſe, ils s'approchent d'audace & de braverie : & y en a qui pour ſe juſtifier de n'eſtre point ſuperſtitieux deviennent atheiſtes, & pour ne ſembler & eſtre tenus pour lourdaults, ſe rendent fins & malicieux, faiſant des meurs comme d'un bois courbé d'un coſté, à faute de le ſçavoir bien redreſſer, ils le courbent de l'autre. Or eſt-ce une bien laide façon de monſtrer que lon ne ſoit point flatteur, que de ſe rendre faſcheux ſans profit, & une converſation bien ruſtique & ignorante de ſe faire aimer, que de ſe rendre mal-plaiſant & ennuyeux, à fin de ne ſembler point ſervir ne valeter en amitié, ne plus ne moins que le ſerf affranchy en une comedie, qui penſe que la licence d'accuſer

autruy, ſoit jouïſſance de la liberté de parler de pair à pair. Puis que donc c'eſt choſe laide que de tomber en flatterie, en cherchant de complaire, & auſſi que de corrompre, par immoderée liberté de parler toute la grace de l'amitié, & le profit de remedier aux maulx en cuidant eviter flatterie, & que lon ne doit faire ne l'un ne l'autre, ains que comme en toute autre choſe, il faut que la liberté de parler prenne ſa perfection & bonté de la mediocrité en n'en uſant ne trop ne peu, il ſemble que le fil meſme & la deduction de ce propos requiert, que le ſubject du reſte de ce traicté ſoit diſcourir de ce poinct là.

XLV. Voyans doncques, que ceſte liberté de franchement parler & reprendre a pluſieurs vices qui luy nuiſent, eſſayons de les luy oſter l'un après l'autre, & premierement delivrons là de l'amour de ſoy-meſme, nous donnans fort bien de garde qu'il ne ſemble que ce ſoit pour noſtre intereſt, comme pour aucun tort que nous ayons reçeu, ou pour quelque deſpit que lon nous ait fait, que nous tanſions & reprochions, car ils n'eſtiment point que ce ſoit pour bienveuillance que nous leur portions, mais pour un maltalent que nous ayons dedans le cœur, quand ils voient que nous avons intereſt à ce que nous diſons, ny ne reputent pas que ce ſoit un admoneſtement, ains une plainte : car la liberté de reprendre, ſoigneuſe

du

du bien de ſon amy, eſt venerable, là où la plainte ſent ſon homme qui s'aime ſoy-meſme, & qui eſt de cœur bas. De là eſt que lon revere, honore & admire ceux qui parlent librement, & au contraire on accuſe reciproquement & meſpriſe lon ceux qui ſe plaignent : ainſi comme nous voyons en Homere que le roy Agamemnon ne peut ſupporter Achilles, qui avoit aſſez modereement uſé de ceſte franchiſe de parler endroit luy, là où il donne gaigné, & ſupporte doulcement Ulyſſes qui le poingt fort aigrement, & luy dit,

> Que pleuſt à dieu (malheureux) que d'une autre
> Tu fuſſes chef, non de l'armée noſtre.

ſe rendant à la parole aigre d'un homme ſage, de bon conſeil, & ſoigneux du bien publique : car Ulyſſes n'avoit aucune occaſion particuliere de courroux contre luy, & parloit franchement pour l'intereſt public de toute la Grece, là où Achilles ſe courrouceoit & tourmentoit principalement pour ſon intereſt privé. Et luy-meſme, encore qu'il ne fuſt pas gueres

> Doux en ſon ire, & de leger courroux,

ains tel qu'il euſt bien accuſé celuy qui n'euſt point eſté coulpable, endura neantmoins patiemment, & ſans mot dire, que Patroclus luy diſt pluſieurs paroles de telle ſorte,

Cœur ſans mercy, Thetis n'eſt point ta mere,
Ny Peleus ne fut oncques ton pere:
Celle qui t'a enfanté c'eſt la mer,
Et les rochers qui la font eſcumer,
Puis que tu es à pitié inflexible.

XLVI. Car ainſi comme Hyperides l'orateur diſoit aux Atheniens, qui ſe plaignoient de luy qu'il eſtoit trop aſpre & trop rude, « Qu'ils conſi-» deraſſent non ſeulement s'il eſtoit aſpre, mais s'il » l'eſtoit ſans rien prendre [1] » : auſſi la reprehenſion d'un amy eſtant pure & nette de toute paſſion particuliere, ſe fait reverer, & rougir de honte [2], de ſorte que lon n'oſeroit lever les yeux à l'encontre : tellement que s'il appert, que celuy qui tanſe librement rejette loing les fautes que ſon amy aura commiſes à l'encontre de luy, & n'en face mention quelconque, mais qu'il argue & reprenne d'autres erreurs & faultes qu'il aura commiſes contre d'autres, ſans ſe feindre ny l'eſpargner, la vehemence de ceſte franchiſe de parler eſt invincible, d'autant que la douceur & bienveuillance du reprenant fortifie l'aigreur & l'auſterité de la reprehenſion. Et pourtant, a il eſté bien dit anciennement, que quand on eſt en courroux ou en different avec ſes amis, c'eſt lors que plus on doit eſtudier à faire quelque choſe qui leur ſoit ou profitable ou honorable : & ne ſent

[1] D'une maniere déſintéreſſée. | [2] Et fait rougir de honte.

pas moins que cela ſon affection amiable, quand on ſe voit ſoy-meſme contemné & meſpriſé, parler franchement pour d'autres qui ſeront meſpriſez auſſi, & les ramentevoir. Comme feit Platon envers Dionyſius du temps qu'il le meſpriſoit, & qu'il avoit quelque meſcontentement de luy. Il luy feit demander audience pour pouvoir à part parler à luy. Dionyſius luy donna aſſignation, penſant qu'il luy deuſt faire quelque plainte pour luy meſme, & luy en deduire les occaſions : mais Platon luy parla en ceſte maniere. « Si tu eſtois bien adverty, ſeigneur Dionyſius, » qu'il y euſt quelqu'un de tes malveuillans, qui » fuſt de propos deliberé venu en la Sicile pour » te faire deſplaiſir, & qu'il ne differaſt à executer » ſa mauvaiſe volonté, que pource qu'il n'en au- » roit point de moyen, le laiſſerois tu partir de » la Sicile ? & ſouffrirois-tu qu'il s'en allaſt ſans » peine quelconque » ? « Je m'en engarderois » bien Platon, reſpondit Dionyſius : car il ne faut » pas ſeulement chaſtier les faicts de ſes ennemis, » mais auſſi haïr & punir leur mauvaiſe inten- » tion ». « Si doncques, à l'oppoſite (ce dit Pla- » ton) quelque autre eſtant expreſſement venu » pour amitié qu'il te porte, & pour l'envie qu'il » a de te faire quelque plaiſir, & que tu ne luy » en donnes point le temps ny l'opportunité, eſt » il raiſonnable de ne luy en ſçavoir point de

» gré, & n'en faire compte, ains le mepriſer » ? Dionyſius adonc luy demanda qui eſtoit celuy là » : « C'eſt, luy reſpondit-il, Æſchines hom- » me auſſi bien conditionné & auſſi honeſte, qu'il » y en euſt point en toute l'eſchole & compagnie » de Socrates, & qui pourroit auſſi bien par ſon » eloquence reformer les meurs de ceux avec » leſquels il hanteroit : & ayant fait un ſi long » voyage par mer pour cuider conferer & com- » muniquer avec toy, eſt là demouré ſans que » perſonne en face compte ». Ces paroles touche- rent ſi vifvement Dionyſius, qu'il remercia ſur l'heure & ambraſſa Platon, louant grandement ſa debonnaireté & magnanimité : & depuis traicta honorablement & magnifiquement Æſchines.

XLVII. Secondement il faut repurger & net- toyer la franchiſe de parler de toute parole injurieuſe, de toute riſée, de toute mocquerie, & de toute plaiſanterie, car ce ſont de mauvaiſes faulſes pour l'en cuider aſſaiſonner : pource que tout ainſi comme quand le chirurgien inciſe la chair d'un homme, il faut qu'il y uſe d'une grande dexterité, netteté, & propreté en ſon faict, mais non pas que la main luy danſe, ne qu'il affecte aucun geſte ſuperflu pour monſtrer l'habileté de ſa main : auſſi la franchiſe de parler librement à ſon amy reçoit bien quelque rencon- tre bien à propos, prouveu que la grace n'en

gaſte point la gravité, mais pour peu qu'il y ait de braverie, d'inſolence, d'aigreur picquante ou d'injure, elle pert toute ſon authorité. Et pourtant un muſicien jadis fort gentilement & de bonne grace ferma la bouche au roy Philippus, qui diſputoit & conteſtoit à l'encontre de luy de la maniere de toucher les chordes d'un inſtrument de muſique, en luy diſant, « Dieu » te garde, ſire, d'un ſi grand mal que d'en» tendre cela mieux que moy » : & au contraire Epicharmus ne parla pas ſagement, car comme le roy Hieron, ayant peu de temps au patavant fait mourir aucuns de ſes familiers, l'euſt envoyé convier quelques jours après à ſoupper avec luy : « Mais nagueres, dit-il, quand tu ſacrifias, tu » n'y appellas pas tes amis [1] ». Auſſi mal feit Antiphon chez le tyran Dionyſius, car s'eſtant eſmeu propos entre eux, quel eſtoit le meilleur cuyvre, il reſpondit promptement, « Celuy duquel les Athe« niens fondirent des ſtatues à Harmodius & » Ariſtogiton [2] ». Car ny l'aigreur & aſpreté de telles paroles picquantes ne profite, ny la joyeu-

[1] C'eſt une faute d'Amyot, qu'il étoit aiſé de faire; dans le grec, le mot *Amis* peut ſe rapporter à appeller & à ſacrifier. Mais tout indique qu'il faut lire & traduire, *Mais nagueres*, dit-il, *quand tu ſacrifias tes amis, tu ne m'appellas pas.* Il fait alluſion aux repas qu'on donnoit après les ſacrifices funebres.

[2] Ceux qui avoient conſpiré contre le tyran Piſiſtratus, & ſe enfans. *Amyot.*

ſeté & plaiſanterie ne delecte, ains eſt une eſpece de incontinence de langue meſlée avec une malignité, une volonté de faire injure portant declaration d'inimitié, de laquelle ceux qui uſent ne ſervent à rien, & ſe perdent eux meſmes, danſant, comme lon dit en commun proverbe, la danſe d'alentour du puis. Car Dionyſius en feit mourir Antiphon, & Timagenes en fut privé de la familiarité d'Auguſte Cæſar, non qu'il euſt jamais parlé trop franchement, mais pour ce qu'en toutes tables, en tous promenemens, où l'empereur l'appelloit, ſans propos il alleguoit tousjours ces vers,

> Il ne venoit ſeulement que pour dire
> Ce qui ſembloit les Grejois faire rire [1].

tournant la cauſe de la faveur qu'on luy faiſoit en arguce d'un traict de mocquerie : car meſme les poëtes comiques anciennement en leurs comedies mettoient bien quelques remonſtrances ſerieuſes appartenantes au gouvernement de la choſe publique, mais pour autant qu'il y avoit de la riſée & de la gaudiſſerie parmy, comme une ſaulſe de mauvais gouſt parmy de bonnes viandes, tout cela rendoit inutile & vaine leur franchiſe de parler, & n'en demouroit ſinon la reputation de malignité & de dangereuſe & mau-

[1] Homere, Iliade II, 215.

vaiſe langue à ceux qui les diſoient, & nul profit à ceux qui les eſcoutoient. Ce ſera doncques ailleurs qu'il faudra uſer de riſée & de jeu envers ſes amis : mais la franchiſe de parler en faiſant remonſtrance, ſoit toute ſerieuſe, & monſtrant toute bonne intention, & toute doulce nature : mais ſi c'eſt touchant affaire de grand poids, la parole ſoit telle, & en affection, & en geſte, & en vehemence de la voix, qu'elle ſe face croire, & qu'elle emeuve celuy à qui elle ſera addreſſée.

XLVIII. Au demourant le poinct de l'occaſion en toutes choſes eſtant oublié & omis, apporte grande nuiſance, mais ſur tout oſte il toute l'utilité & l'efficace de la remonſtrance. Or eſt il tour manifeſte qu'il ſe faut bien garder d'en uſer à table où l'on eſt enſemble pour faire bonne chere, car il amene en temps ſerein des nuées celuy qui entre les joyeux & plaiſans devis de table met en avant des propos qui font froncer les ſourcils, & rider le viſage, comme ſe voulant oppoſer au dieu qui eſt à bon droict appellé Lyæus, pour autant qu'il deſlie les faſcheux liens des ſoucis & ennuis, comme dit Pindare : & puis ceſte importunité porte quand & ſoy un grand peril, pource que noz ames eſchauffées de vin ſont fort faciles à s'allumer de cholere, & advient ſouvent que quand après boire on ſe cuide

meſſer de faire remonſtrance, on engendre des inimitiez très-grandes. Bref ce n'eſt point fait en homme genereux & de courage aſſeuré, ains craintif & paoureux, de n'oſer hors de table, franchement parler, & après boire s'entremettre de librement remonſtrer, comme les chiens couards, qui ne grongnent jamais, ſinon tandis que lon eſt à table : pourtant n'eſt il ja beſoing d'allonger ce propos d'avantage.

XLIX. Mais pour autant que pluſieurs ne veulent ny n'oſent redreſſer leurs amis quand ils faillent, pendant qu'ils ſont en proſperité, & eſtiment que la remonſtrance ne doit approcher ny ne peut attaindre à la felicité, & puis quand ils ont bronché, ou qu'ils ſont tombez, alors ils leur courent ſus, & les foulent aux pieds, par maniere de dire, les tenant ſoubs leur main proſternez en terre, en laiſſant aller tout à un coup leur liberté de tanſer, comme une eau retenue par force contre nature, & ſont bien aiſes de jouir de ceſte occaſion de changement de fortune pour l'arrogance de leurs amis, qui par avant les meſpriſoient, & pour leur imbecillité auſſi. Il ne ſera pas impertinent d'en diſcourir un petit, & reſpondre à Euripides qui dit [1],

Quand on eſt bien, qu'a lon beſoing d'amis ?

[1] Euripide, Oreſte, vers 666.

Car c'eſt principalement à ceux qui ont fortune à leur commandement, que les amis parlans librement ſont neceſſaires, pour leur rabattre un peu la hautaineté de cœur que la proſperité leur apporte, pource qu'il y en a bien peu qui en felicité retiennent le bon ſens, & la plus part ont beſoing de ſageſſe empruntée, & de raiſon venant d'ailleurs pour les abbaiſſer & affermir quand ils ſont enflez ou esbranlez par les faveurs de la fortune : car quand la fortune vient à oſter la grandeur & l'authorité, alors les affaires meſmes apportent quand & eux un chaſtiement accompagné de repentance : & pourtant n'eſt-il lors point beſoing d'amy qui remonſtre librement, ny de paroles graves & poignantes, ains en telles mutations certainement

L'homme affligé grandement ſe ſoulage,
Quand il peut voir ſon amy au viſage [1].

qui le conſole, & qui le reconforte, comme Xenophon eſcrit qu'ès batailles, au plus fort des dangers, quand on voyoit la face riante & guaye de Clearchus, cela donnoit plus grand courage à ceux qui combattoient : là où celuy qui fait à un homme affligé de la fortune une remonſtrance aſpre & mordante, c'eſt ne plus ne moins que qui appliqueroit à un œil travaillé & enflammé

[1] Euripide, Ion, vers 732.

de fluxion une drogue propre à eſclaircir la veuë, car il ne le guariroit point, ny ne luy diminueroit aucunement ſa douleur, mais il adjouſteroit courroux à ſon mal, & luy rengregeroit ſon tourment.

L. Quand l'homme eſt ſain ordinairement il n'eſt pas ſi hargneux, ny tant impatient qu'il ne veuille aucunement preſter l'aureille à un ſien amy, qui le reprendra de ce qu'il ſera trop ſubject aux femmes, ou au vin, ou qui le blaſmera de pareſſe & de ce qu'il ne fera pas aſſez d'exercice, ou qu'il ira trop ſouvent aux eſtuves, ou qu'il mangera trop, & à heures indeuës : là où lors que lon eſt malade, c'eſt choſe inſupportable, & qui engrege le mal, que d'ouir, « Ceſte mala-» die vous eſt venuë de trop boire, ou de pareſſe, » ou de trop manger, ou de trop hanter les fem-» mes », « O la grande importunité ! he deà » mon amy, je fais mon teſtament, & les me-» decins me preparent une medecine de Caſto-» rium, ou de Scammonée, qui ſont celles que » lon donne à l'extremité, quand il n'y a plus » d'autre eſperance, & tu me viens icy amener » des raiſons de philoſophie, & me faire des » remonſtrances » : ainſi eſt-il des affaires de ceux à qui la fortune court ſus, car ils ne reçoivent point d'aſpres remonſtrances, ny de graves ſentences, ains ont beſoing d'aide & de ſecours :

comme les nourrices, quand leurs petits enfans ſont tombez, ne courent pas les battre & injurier, ains vont premierement les relever, & les laver, nettoyer & raccouſtrer, & puis après elles les tanſent, & les chaſtient. Auquel propos on recite que Demetrius le Phalerien eſtant banny de ſon païs, & s'eſtant retiré en la ville de Thebes, ne veit pas volontiers de prime face le philoſophe Crates, qui l'alla viſiter, d'autant qu'il s'attendoit qu'il luy deuſt dire quelques paroles aſpres, faſcheuſes, & picquantes, en uſant de la liberté de parler que uſurpoient alors les philoſophes Cyniques : mais quand il l'eut ouy parler modeſtement, & diſcourir doulcement de l'exil, qu'il n'apportoit rien de miſerable, ne pourquoy on ſe deuſt griefvement tourmenter, & que plus toſt au contraire, il l'avoit delivré de la charge & du maniement d'affaires fort muables & fort dangereux, & quant & quant l'admoneſter de remettre tout ſon reconfort en ſoy meſmes, & en ſa bonne conſcience, il en fut tout resjouy, & reprenant courage, il dit en ſe tournant devers ſes amis, « Maudits ſoient les affaires » & les faſcheuſes occupations qui m'ont engardé » de cognoiſtre & prattiquer un tel homme.

Le doulx parler d'un amy conſolant
A l'homme plaiſt qui a le cœur dolent :

Mais remonſtrer à une teſte folle,
C'eſt perdre temps, ſa peine, & ſa parole.

telle eſt la façon des amis genereux : mais les autres de cœur bas flattent leurs amis, pendant qu'ils ont la fortune propice, & comme dit Demoſthenes, que toutes les vieilles rompures & denoueures [1] s'eſmeuvent en noſtre corps ſoudain qu'il luy advient quelque nouveau mal, auſſi eux s'attachent aux changemens de la fortune, comme s'ils en eſtoient bien aiſes, & qu'ils en euſſent plaiſir : car, encore que l'affligé euſt aucunement beſoing qu'on luy ramenaſt en memoire ſa faulte, pour laquelle il ſeroit tombé en ceſt inconvenient par avoir ſuivy mauvais conſeil, il ſuffiroit de luy dire,

Ce n'a jamais eſté de mon advis,
Je vous ay fait, contre, pluſieurs devis [2].

LI. En quelles occurrences doncques eſt ce, que le vray amy doit eſtre vehement ? & en quel temps doit-il renforcer la voix de ſa remonſtrance ? C'eſt quand l'occaſion ſe preſente, de retenir une volupté qui ſe desborde, de reprimer une cholere qui ſort hors des gonds, & de refrener une inſolence qui ſe laiſſe trop aller, ou

[1] Les fractures, les foulures, c'eſt-à-dire, les membres caſſés, démis.

[2] Homere, Iliade IX, 109.

d'empeſcher une avarice, ou d'arreſter quelque fol mouvement. Ainſi parla librement Solon à Crœſus le voyant enflé & enorgueilly pour l'opinion d'une felicité incertaine qu'il avoit, l'advertiſſant, qu'il falloit attendre quelle en ſeroit la fin : ainſi Socrates rongna les ailes à Alcibiades, & luy feit venir les larmes vrayes aux yeux, en le reprenant, & luy mettant ſans deſſus deſſoubs l'entendement : telles eſtoient les remonſtrances de Cyrus à Cyaxares, & celles de Platon à Dion, lors qu'il eſtoit en la plus grande fleur de ſes proſperitez, & que les yeux de tous les humains eſtoient tournez ſur luy, pour la grandeur & l'heureux ſuccès de ſes affaires, en l'admoneſtant de ſe donner garde de l'arrogance, comme de celle qui demouroit avec ſolitude, c'eſt à dire, qui en fin eſtoit abandonnée de tout le monde: auſſi luy eſcrivit Speuſippus, « Qu'il ne preſumaſt » point de ſoy, pourtant ſi juſques aux femmes » & aux enfans on ne parloit que de luy : mais » qu'il regardaſt de ſi bien orner la Sicile de reli- » gion & de pieté envers les dieux, de juſtice & » de bonnes loix envers les hommes, que l'eſchole » de l'academie en demouraſt à jamais honorée ». A l'oppoſite, Euctus & Eulæus deux familiers amis du roy Perſeus, luy ayans tousjours compleu en toutes choſes, tandis que la bonne fortune luy avoit duré, & ayans tousjours applaudy &

conſenty à toutes ſes volontez, comme ſes autres courtiſans, après qu'il eut perdu la bataille près la ville de Pidne contre les Romains, ils ſe jetterent ſur luy à groſſes paroles, à le reprendre amerement, en luy reprochant les fautes qu'il avoit faictes, & les hommes qu'il avoit mal traittez ou meſpriſez, juſques à ce qu'ils l'irriterent ſi fort, que tranſporté de douleur & de courroux, il les tua tous deux ſur le champ à coups de poignard.

LII. Voilà le poinct de l'occaſion [1], à le definir univerſellement : mais au demourant, il ne faut pas rejetter celles qu'eux-meſmes nous preſentent, ſi nous avons ſoing de leur bien, ains s'en ſervir & les ambraſſer promptement : car bien ſouvent une interrogation, ou une narration, ou un blaſme de ſemblables choſes en autres perſonnes, ou une louange, nous ouvrent la porte pour entrer en libre remonſtrance, comme lon dit que Demaratus le Corinthien feit un jour, venant de Corinthe en Macedoine, du temps que Philippus [2] eſtoit en querelle à l'encontre de ſa femme & de ſon fils : Car l'ayant le roy ſalué & ambraſſé, il luy demanda incontinent ſi les Grecs eſtoient bien d'accord les uns avec les autres. Demaratus, qui

[1] Voilà, en général, le moment de parler : mais il ne faut pas rejetter les occaſions qu'eux-mêmes nous préſentent, &c.

[2] Philippe, pere de Perſée, roi de Macédoine.

eſtoit ſon amy, & bien privé de luy, luy reſpondit, « Vrayment il te ſied bien, ſire, de » t'enquerir de la concorde des Atheniens & des » Peloponeſiens, & cependant laiſſer ta maiſon » ainſi pleine de diviſion & de diſſenſion domeſ- » tique ». Auſſi feit bien Diogenes, lequel eſtant allé au camp de Philippus [1] lors qu'il venoit pour faire la guerre aux Grecs, fut ſurpris & mené devant luy. Le roy ne le cognoiſſant pas luy demanda, s'il eſtoit pas un eſpie : « Ouy certai- » nement luy reſpondit-il, je ſuis eſpie voire- » ment, qui ſuis venu pour eſpionner ton » imprudence, & ta folie, veu que ſans eſtre » contraint de perſonne, tu viens icy mettre ſur » le tablier au hazard d'une heure, ton royaume » & ta propre vie avec ». Mais cela fut à l'adventure un peu trop vehement.

LIII. Il y a un autre temps propre pour faire remonſtrance, qui eſt quand ceux que nous voulons reprendre, ayants eſté reprochez par d'autres des fautes qu'ils commettent, en ſont tous ravalez, retirez, & rabbaiſſez : de laquelle occaſion l'homme de bon entendement ſe ſerviroit bien à propos en reboutant en public, & repoulſant ces injurieux là, & puis après prenant à part ſon amy, & luy ramentevant, que quand nous ne devrions prendre garde à vivre correctement

[1] Philippe, pere d'Alexandre le Grand.

pour autre cauſe, encore le deuſſions nous faire, au moins à fin que noz ennemis & malveuillants n'euſſent point d'occaſion de ſe lever inſolentement encontre nous. « Car dequoy pourront ils » ouvrir la bouche pour meſdire de toy, que te » pourront ils reprocher, ſi tu veux jetter arriere » & laiſſer ce que maintenant ils t'objicent » [1] ? par ce moyen la pointure de ce qui offenſe eſt rejettée ſur celuy qui a dit injure, & l'utilité de la remonſtrance attribuée à celuy qui donne l'advertiſſement.

LIV. Il y en a d'autres qui le font encore plus galantement, & en parlant d'autres admoneſtent leurs familiers : car ils accuſent des eſtrangers en leur preſence des fautes qu'ils ſçavent bien qu'eux commettent : comme noſtre maiſtre Ammonius s'appercevant à ſa leçon d'après diſner, que quelques uns de ſes diſciples & familiers avoient diſné plus amplement qu'il n'eſtoit convenable à des eſtudiants, commanda à un ſien ſerviteur affranchy qu'il luy fouëtaſt ſon propre fils, « Il ne » ſçauroit, dit-il, diſner ſans vinaigre » : en diſant cela il jetta l'œil ſur nous, de ſorte que ceux qui en eſtoient coulpables ſentirent bien que cela s'addreſſoit à eux.

LV. Davantage il faut bien prendre garde de n'uſer pas de ceſte libre façon de remonſtrer

[1] Ils t'objectent.

devant

devant pluſieurs perſonnes, attendu ce qui en advint à Platon : car comme un jour Socrates ſe fuſt attaché un peu vehementement à quelqu'un de ſes familiers devant tous ceux de la maiſon, en pleine table, Platon ne ſe peut tenir de luy dire, « Ne vaudroit il pas mieux que cela euſt » eſté dit à part en privé » ? Socrates luy reſpondit tout ſur l'heure : « Mais toy-meſme, n'euſſes » tu pas mieux fait de me dire cela en privé » ? Et Pythagoras, à ce que lon dit, s'eſtant attaché de paroles fort aſprement à un de ſa cognoiſſance en la preſence de beaucoup de gens, le jeune homme en eut ſi grand regret & ſi grande honte, qu'il ſe pendit. Depuis lequel jour jamais il n'advint à Pythagoras de tanſer homme en preſence d'un autre : car il faut que d'un peché, comme d'une maladie honteuſe, la deſcouverture & la correction ſoit ſecrette, non pas publique, & n'en faire pas une monſtre & un ſpectacle commun à la veuë de tout un peuple, en y appellant des teſmoings & des ſpectateurs : car cela n'eſt pas fait en amy, mais en Sophiſte, qui ne quiert que l'apparence, & veut chercher ſa gloire ès fautes d'autruy, pour en faire ſes monſtres devant les aſſiſtans : comme les chirurgiens qui font les operations de leur art en plein theatre, pour avoir plus de pratique : mais oultre ce qu'il y auroit infamie pour celuy qui ſeroit

ainſi repris, laquelle ne doit eſtre en nulle cure ne gueriſon, encore faut-il avoir eſgard au naturel du vice, lequel de ſoy meſme eſt opiniaſtre & contentieux à ſe deffendre : car ce n'eſt pas ſimplement l'amour, comme dit Euripides,

Plus on reprent l'amour, & plus il preſſe.

Car quelque vice que ce ſoit, & quelque imperfection, ſi vous en arguez publiquement & devant tout le monde un homme, ſans l'eſpargner ne luy rien celer, vous le rendrez à la fin eshonté. Tout ainſi doncques comme Platon commande, que les vieillards qui veulent imprimer la honte aux jeunes enfans, aient eux meſmes les premiers honte devant les enfans : auſſi la remonſtrance d'un amy qui eſt elle meſme honteuſe, fait grande honte à ſon amy : & quand douteuſement avecques crainte, & peu à peu elle vient à approcher & toucher le faillant, elle ſappe & mine petit à petit ſon vice, en rempliſſant de honte & de reverence celuy, qu'elle meſme doute d'aborder de honte : & pourtant ſera il tousjours très-bon, en telles reprehenſions, d'obſerver ce precepte,

Bas en l'oreille, à fin qu'autres ne l'oyent [1].

Encore eſt il beaucoup moins convenable de deſ-

[1] Homere, Odyſſée 1, 157.

couvrir la faute d'un mary devant ſa femme, ou d'un pere devant ſes enfans, ou d'un amoureux devant ſes amours, ou d'un maiſtre devant ſes diſciples : car ils ſortent hors d'eux meſmes, & perdent patience, tant ils ſont courroucez & marrys de ſe voir reprendre devant ceux, dont ils deſirent eſtre bien eſtimez. Et m'eſt advis, que ce ne fut pas tant le vin qui irrita mortellement Alexandre contre Clitus, comme ce qu'il luy ſembla qu'en preſence de beaucoup de gens il le regentoit. Et Ariſtomenes precepteur de Ptolomeus, pource que en preſence d'un ambaſſadeur il l'eſveilla, qu'il ſommeilloit, & le feit eſtre attentif à ce qui ſe diſoit, il donna priſe ſur luy a ſes malveuillans & flatteurs de court, qui faiſoient ſemblant d'eſtre marrys pour le roy, & diſoient, « Si après tant de travaux que vous » ſupportez, & tant de veilles que vous endu» rez, le ſommeil vous ſurprent quelquefois, » nous vous en devons bien advertir à part en » privé, non pas mettre la main ſur voſtre per» ſonne en preſence de tant de gens ». Le roy emeu de ces paroles luy envoya une couppe pleine de breuvage empoiſonné, avec commandement de la boire toute. Ariſtophane meſme dit, que Cleon luy tournoit cela à crime,

Qu'il meſdiſoit de la ville d'Athenes
Devant pluſieurs de regions loingtaines.

Et par là taſchoit à irriter les Atheniens à l'encontre de luy. Et pourtant ſe faut il diligemment donner garde de cela, entre autres obſervations, que lon ne face ces remonſtrances par maniere d'oſtentation ne de vaine gloire, ains ſeulement en intention, qu'elles ſoient utiles & profitables.

LVI. Mais outre cela, ce que Thucydides fait dire aux Corinthiens d'eux meſmes, qu'à eux appartenoit de reprendre les autres, n'eſtant pas mal dit, doit eſtre en ceux qui ſe meſlent de reprendre & corriger les autres. Car, comme Lyſander reſpondit à un Megarien qui s'avançoit de parler hautement, & librement pour la liberté de la Grece, en une aſſemblée de conſeil des alliez & confederez, « Ces propos là, mon amy, » auroyent beſoing d'une puiſſante cité » : auſſi pourroit on dire à tout homme qui ſe meſle de parler librement pour reprendre autruy, qu'il a beſoing de meurs bien reformées. Cela eſt très-veritable de tous ceux qui s'entremettent de vouloir chaſtier & corriger les autres, ainſi que Platon diſoit, qu'il corrigeoit Speuſippus par l'exemple de ſa vie. Et tout de meſme Xenocrates jettant ſon œil ſur Polemon qui eſtoit entré en ſon eſchole en habit diſſolu, de ſa veuë ſeule le changea & le reforma tout : là où un homme leger ou mal conditionné, qui ſe voudroit ingerer de

reprendre les autres, oyroit incontinent qu'on luy mettroit devant le nez,

Tout ulceré il veult guarir les autres.

LVII. Ce neantmoins pour autant que les affaires meſmes nous meinent bien ſouvent à reprendre les autres, qui ne valent pas mieux que nous, ny nous auſſi gueres mieux qu'eux, le plus honneſte & le plus dextre moyen de le faire, en ce cas, eſt, quand celuy qui remonſtre & reprent s'enveloppe luy meſme, & ſe comprent aucunement en ce dont il accuſe les autres: comme en Homere [1],

Diomedes, d'où nous vient ce deſaſtre,
Que nous avons oublié à combattre?

Et en un autre paſſage,

Nous ne valons tous pas un ſeul Hector [2].

Et Socrates arguoit ainſi tout bellement les jeunes gens, comme n'eſtant pas luy-meſme delivré d'ignorance, ainſi ayant beſoing d'eſtre avec eux inſtruict de la vertu, & de rechercher la cognoiſſance de la verité: car on aime & adjouſte lon foy à ceux que lon eſtime eſtre ſubjects à meſmes faultes, & vouloir corriger ſes amis comme ſoy-meſme, là où celuy qui eſpanouit ſes ailes en rongnant celles d'autruy, comme eſtant homme

[1] Homere, Iliade II, 313. | [2] Homere, Iliade VIII, 234.

net & fincere ſans aucune paſſion, ſi ce n'eſt qu'il ſoit beaucoup plus aagé que nous, & qu'il n'ait acquis une authorité de vertu & de gloire toute notoire & confeſſée de tous, ne gaigne ny ne profite autre choſe, ſinon qu'il ſe fait reputer importun & faſcheux : pourtant n'eſt ce pas ſans cauſe que le bon homme Phœnix en priant Achilles, luy allegue ſes infortunes, comme il avoit un jour eſté près de tuer ſon pere par une ſoudaine cholere, mais que incontinent il s'en eſtoit repenty,

Pour n'encourir ce villain impropere
Entre les Grecs, d'avoir tué mon pere [1] :

ains le fait à fin qu'il ne ſemble qu'il le reprenne bien à ſon aiſe, n'ayant jamais eſprouvé quelle force a la paſſion de cholere, & comme s'il n'euſt jamais eſté ſubject à faillir : car ces façons là de reprendre nous entrent plus affectueuſement dedans le cœur, & nous y rendons nous plus volontiers, quand il nous ſemble qu'on les nous fait par compaſſion, & non pas par meſpris.

LVIII. Mais pource que ny l'œil enflammé ne reçoit une claire lumiere, ny l'ame paſſionnée un parler franc, ny une reprehenſion toute crue, un des plus utiles ſecours & remedes que lon y ſçauroit trouver, ſeroit d'y meſler parmy quelque

[1] Homere, Iliade IX, 461.

peu de louanges, comme en ces paſſages d'Homere [1],

Vous n'avez plus à cœur l'honneur des armes,
Quoy que ſoyez les plus vaillans gendarmes
De tout le camp : auſſi jamais tanſer
Je ne voudrois, pour le combat laiſſer,
Un que je ſçeuſſe avoir courage laſche :
Mais contre vous à bon droict je m'en faſche.

Et ailleurs [2],

Où eſt ton are, Pandarus, & où ſont
Tes traicts ailez qui l'honneur donné t'ont,
Qu'en ce pays nul n'eſt qui comparer
Se peuſt à toi pour juſtement tirer ?

Auſſi certainement retiennent & revocquent merveilleuſement ceux qui ſe laiſſent aller, ces obliques manieres de reprendre :

Où eſt le ſage Oedipus à ceſte heure ?
Où ſont ſes beaux ænigmes leur demeure ?

Et ceſt autre,

C'eſt Hercules qui tant a enduré,
Un tel propos a il bien proferé ?

Car cela n'adoulcit pas ſeulement l'aſpreté de la reprehenſion & de la juſſion, ains engendre une emulation envers ſoy-meſme, luy faiſant avoir honte des choſes laides & deshonneſtes par la recordation des belles & honneſtes qu'il a au-

[1] Homere, Iliade XIII, 116. | [2] Homere, Iliade V, 171.

trefois faites, en prenant de ſoy-meſme exemple de mieux faire : car quand nous luy en comparons d'autres de ſes citoyens ou de ſes compagnons egaux en aage, ou meſme de ſes parents, alors le vice qui de ſoy-meſme eſt opiniaſtre, reveſche & contentieux, s'en ennuye & s'en courrouce, & reſpond ſouvent tout bas entre ſes dents, « Que ne vous en allez vous doncques à ceux là » qui valent mieux que moy, & que vous ne me » laiſſez en paix, ſans me plus faſcher » ? Pourtant ſe faut il bien garder quand on reprend ou que lon remonſtre librement à quelqu'un, que lon ne louë d'autres en ſa preſence, ſi d'adventure ce ne ſont ſes peres, comme fait Agamemnon [1],

Tydeus a engendré de ſon germe
Un fils qui n'a comme luy le cœur ferme.

& Ulyſſes en la tragedie intitulée les Scyriens parlant à Achilles,

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier
Qui ceignit onc eſpée ne baudrier
En toute Grece, à filler la fillace
Eſteindras tu la gloire de ta race?

LIX. Ce ſeroit bien au demourant choſe fort mal ſeante quand on ſe ſentiroit admoneſté d'un ámy, ou remonſtré franchement, vouloir uſer

[1] Homere, Iliade v, 800. C'eſt Pallas, qui fait ce reproche à Diomède ; & non pas Agamemnon.

d'admoneſtement & de remonſtrance au contraire envers luy : car cela enflamme ſoudain les courages, & engendre bien ſouvent grande contention : & en effect ce debat là ne ſentiroit pas ſa reciprocation de remonſtrance contre remonſtrance, mais plus toſt ſon cœur felon, qui ne pourroit ſupporter qu'on luy feiſt aucune remonſtrance : & pourtant eſt il beaucoup meilleur ſupporter patiemment un amy qui nous remonſtre, car s'il advient puis après qu'il faille luy-meſme, & qu'il ait beſoing de remonſtrance, cela donne, par maniere de dire, liberté à la liberté de remonſtrer : car en luy ramenant en memoire, ſans aucune pique ny aigreur du paſſé, que luy-meſme ſouloit ne mettre pas en nonchaloir ſes amis, quand ils s'oublioient, ains prenoit bien la peine de les redreſſer, & les inſtruire & enſeigner, il ſe rendra plus facilement, & recevra la correction, comme eſtant une pareille de bienvueillance & de grace, non pas de plainte ny de courroux.

LX. Davantage Thucydides eſcrit [1], « Que » celuy eſt ſage & bien adviſé qui reçoit envie, » & ſe fait envier pour de très grandes occaſions » : auſſi fault il dire [2], que le ſage amy reçoit la

[1] Thucydide, II, 64.

[2] Amyot auroit pu traduire, ainſi le ſage ami ne doit recevoir la male grace, que l'on acquiert à corriger les autres, que pour des choſes de grand poids & de bien grande importance.

male grace que lon acquiert à corriger les autres pour cauſes de grand poids & de bien grande importance : car ſi pour toutes choſes, & contre tous il ſe faſche, & qu'il ne ſe porte pas envers ſes familiers comme amy doulcement, ains comme pedagogue & regent imperieuſement, il ſe trouvera puis après mouſſe & de nul effect, quand il cuydera remonſtrer & corriger ès choſes de bien grande conſequence, pour avoir uſé de ſa remonſtrance, ne plus ne moins que le medecin qui employeroit une drogue de medecine forte & amere, mais neceſſaire, & qui couſteroit beaucoup, en pluſieurs menues maladies & non neceſſaires : parquoy il ſe gardera de faire ordinaire de corriger & de monſtrer d'eſtre de trop près reprenant : & ſi d'adventure il y a quelque ſien amy hargneux, querellant facilement, & calumniant toutes choſes, ce luy ſera une anſe pour le reprendre luy-meſme, quand il viendra à faillir en plus lourdes faultes. Le medecin Philotimus dit un jour à quelqu'un qui eſtoit ſuppuré & plein d'apoſtumes dedans le corps, & luy monſtroit un panaris qu'il avoit à la racine de l'ongle d'un de ſes doigts, « Mon amy ton mal n'eſt pas » au bout de ton ongle ». Auſſi le temps apportera à un ſage amy occaſion de dire à l'autre qui reprendra à tous coups des choſes petites & legeres, comme qu'il ſera un peu ſubject à jouer, ou

à faire bonne chere, ou quelques telles brouilleries : « Mon amy trouvons moyen ſeulement » qu'il mette dehors ſa garſe, & qu'il ne jouë » plus aux dez, car au demourant c'eſt un homme qui a de belles & grandes parties » : car celuy qui ſent qu'on luy pardonne de legeres faultes, endure patiemment que ſon amy prenne la liberté de le reprendre hardiment des lourdes & groſſes: mais celuy qui eſt preſſant par tout, aſpre & faſcheux, qui s'enquiert curieuſement, & recherche tout, il n'eſt pas ſupportable à ſes propres enfans meſmes, ny à ſes freres, ains eſt intolerable juſques à ſes ſerviteurs.

LXI. Mais pource que, comme dit Euripides,

Les maux ne ſont pas tous en la vieilleſſe :

auſſi ne ſont pas tous les vices en noz amis, & les fault obſerver diligemment, non ſeulement quand ils font mal, mais auſſi quand ils font bien, & alors les louër affectueuſement en premier lieu, & puis faire comme ceux qui trempent le fer, après qu'ils l'ont amolly & attendry par le feu, ils le baignent en quelque humeur froide dont il prent ſa dureté & ſa trempe : auſſi quand nous verrons que noz amis ſeront eſchauffez & deſtrempez des louanges que nous leur aurons données, il leur fault adonc bailler, comme la trempe, une libre reprimende & re-

monſtrance de leurs faultes. Alors ſera il temps de luy dire, Ces actes cy ſont ils dignes d'eſtre comparez à ceux là? voyez vous la vertu quels fruicts elle produit? Voilà que c'eſt que nous, qui ſommes voz amis, demandons de vous. Ces offices cy ſont propres à vous : vous eſtes né pour cela : mais ces autres là [1],

Jetter les faut en un mont ſolitaire,
Ou en la mer qui ne ceſſe de braire.

Car tout ainſi comme le prudent medecin aimera tousjours mieux guarir la maladie d'un ſien patient par un dormir ou par une maniere de diete & de nourriture, que par un caſtorion ou une ſcammonée : auſſi un amy honeſte, un bon pere, un maiſtre gracieux ſera tousjours plus aiſe de louër, que de blaſmer, pour reformer des meurs : car il n'y a rien qui face que celuy qui remonſtre offenſe moins, & qu'il proffite plus, que, ſans ſe courroucer, doucement avec affection & bienveuillance s'addreſſer à ceux qui faillent. Pourtant ne faut il pas aſprement les convaincre quand ils nient le faict, ny les empeſcher quand ils y veulent reſpondre pour ſe juſtifier, ains plus toſt leur ſubminiſtrer aucunement quelques honeſtes couvertures & excuſes : & quand on voit qu'ils ſe reculent de la cauſe qui pourroit eſtre la pire de

[1] Homere, Iliade VI, 347.

leur forfaict, leur ceder auſſi plus gracieuſement, comme fait Hector à ſon frere Paris [1],

O malheureux, ce ne t'eſt point d'honneur
Que tu as mis ce courroux en ton cœur.

Comme ſi ſa retraicte du combat d'homme à homme, contre Menelaus, n'euſt pas eſté fuitte ny laſcheté de cœur, mais ſeulement un deſpit: autant en dit le bon vieillard Neſtor à Agamemnon [2],

Tu as cedé à ton cœur magnanime:

Car il eſt plus doux & plus gracieux à mon advis de dire, tu n'y penſois pas: ou, tu ne le ſçavois pas: que de dire, c'eſt meſchamment fait à toy: ou, cela eſt villain & deshoneſte: &, ne conteſte point à l'encontre de ton frere, eſt plus doulx, que, ne porte envie à ton frère: & plus civil de dire, fuy ceſte femme qui te gaſte; que, ceſſe de corrompre ceſte femme.

LXII. Voilà le moyen dont doibt uſer la franchiſe de parler d'un amy pour curer la maladie ja advenue, mais pour le prevenir, tout au contraire: car quand nous le voudrons deſtourner de commettre une faute, dont il ſera tout preſt, ou nous oppoſer à quelque impetuoſité de volonté deſordonnée qu'il aura, ou le pouſſer & eſchauf-

[1] Homere, Iliade VI, 326. | [2] Homere, Iliade IX, 109.

fer : là où nous le ſentirons trop froid & trop mol, il faudra transferer le faict aux plus enormes & plus villaines cauſes que nous pourrons, comme fait Ulyſſes pour aiguillonner Achilles en une tragedie de Sophocles : car il dit, Ce n'eſt pas pour le ſoupper, Achilles, que tu te courrouces,

> Mais tu as peur, comme desja voyant
> Les murs de Troie.

Et comme derechef Achilles ſe courrouceaſt encore de plus en plus pour ces paroles là, & diſt que par deſpit il ne s'embarqueroit point, & ne feroit point le voyage, Ulyſſes luy reſpond,

> Je ſçay que c'eſt que tu fuis, ce n'eſt mie
> Que tu ayes peur d'encourir infamie,
> Mais c'eſt qu'Hector n'eſt guere loing d'icy :
> Du courroucé fait-il bon faire ainſi.

Par ce moyen celuy qui eſt vaillant & hardy, en luy mettant au devant la crainte d'eſtre tenu pour laſche & couard : celuy qui eſt honeſte & chaſte, d'eſtre reputé paillard & diſſolu : celuy qui eſt liberal & magnifique, d'eſtre eſtimé avaricieux & mechanique : on les incite à bien faire, & les divertit on de mal faire : auſſi faut il eſtre moderez quand ce ſont choſes faittes, où il n'y a point de remede, tellement que la remonſtrance monſtre que le reprenant ait plus de deſplaiſir

& de compaſſion de la faute de ſon amy, que non pas d'aigreur à le reprendre : mais où il eſt queſtion de les garder qu'ils ne faillent, & de combattre contre leurs violentes paſſions, il faut là eſtre vehements, aſſidus, & inexorables, ſans leur rien pardonner : car c'eſt là proprement le poinct de l'occaſion, où ſe doit monſtrer l'amitié non fainte, & la franchiſe de remonſtrer veritable : car de blaſmer les choſes faittes & paſſées, nous voyons que les ennemis meſmes en uſent les uns contre les autres. Auquel propos Diogenes ſouloit dire, « Que pour garder un homme » d'eſtre meſchant, il faut qu'il ait ou de bons amis, » ou de vehements & aſpres ennemis » : car les uns l'enſeignent à bien faire, les autres le ſyndiquent, s'ils le voyent mal faire. Or vault il beaucoup mieux s'abſtenir de mal faire en croyant au bon conſeil de ſes amis, que ſe repentir d'avoir mal faict pour s'en voir accuſé & blaſmé par ſes ennemis.

LXIII. Parquoy ne fuſt ce que pour cela, il fault uſer de grande prudence & de grande circonſpection à faire remonſtrances & parler librement à ſes amis, d'autant que c'eſt la plus grande & la plus forte medecine, dont puiſſe uſer l'amitié, & qui a plus beſoing d'eſtre donnée en temps & en lieu, & plus ſagement tempérée d'une meſure & mediocrité. Et pour

autant, comme nous avons ja dit plusieurs fois, que toute remonstrance & reprehension est douloureuse à celui qui la reçoit, il fault imiter en cela les bons medecins & chirurgiens : car quand ils ont inciſé quelque membre, ils ne laiſſent pas la partie dolente en ſa douleur & en ſon tourment, ains uſent de quelques fomentations ou infuſions lenitives : auſſi celuy qui aura fait la remonſtrance dextrement, après avoir donné le coup de la pointure ou morſure, ne s'en fuira pas incontinent, ains en changeant d'autres entretenements & d'autres propos gracieux, addoucira & resjouira celui qu'il aura contriſté : ne plus ne moins que les tailleurs d'images & ſculpteurs, quand ils ont rompu ou frappé trop avant quelque partie d'une ſtatue, ils la poliſſent & la luſtrent puis après : mais celuy qui a eſté attainct au vif, & deſchiré d'une remonſtrance, ſi on le laiſſe ainſi tout bruſque, enflé & emeu de cholere, il eſt puis après difficile à remettre & à reconforter. Pourtant faut il, que ceux qui veulent reprendre & admoneſter leurs amis, obſervent diligemment ce point là ſur tous autres, de ne les abandonner pas incontinent après les avoir tanſez, ny ne terminer pas tout court leurs propos & leurs devis par l'aigreur de la pointure & picqueure qu'ils leur auront donnée.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

COMMENT IL FAUT RÉFRÉNER LA COLERE.

MOYENS de s'étudier & de ſe connoître. II. *Réforme d'un caractere ſujet à la colere.* V. *Il faut veiller ſur ſoi.* VII. *Réprimer les premiers mouvemens de la colere.* IX. *Conſidérer ſes emportemens, ſes fureurs, ſes ridicules, ſes figures hideuſes.* XIV. *Elle n'eſt ni généreuſe, ni magnanime.* XV. *Quelles perſonnes y ſont plus ſujettes.* XVI. *S'inſtruire par les exemples.* XVII. *Beaux traits de modération.* XIX. *Belle réponſe de Porus.* XX. *La douceur porte un caractere de divinité.* XXI. *Tourment de la colere.* XXII. *Empire des Lacédemoniens ſur elle.* XXIII. *Savoir mépriſer les injures.* XXIV. *Donner à la raiſon le temps de ſe faire entendre.* XXV. *Etre en garde contre la colere, ſur-tout dans l'intérieur de ſa maiſon & avec ſes domeſtiques.* XXVI. *Uſer plutôt de douceur que de rigueur.* XXVII. *Ne rien précipiter.* XXVIII. *Point cependant d'impunité.* XXX. *Ne pas s'imaginer qu'on nous mépriſe ou qu'on nous brave.* XXXI. *Fuir une humeur revêche.* XXXII. *Se*

contenter de peu. XXIII. *Plaiſanter au lieu de s'impatienter.* XXXIV. *N'avoir point de goûts particuliers.* XXXV. *Faire même le ſacrifice des choſes rares & précieuſes.* XXXVI. *La colere perd tout.* XXXVII. *La douceur gagne tout.* XXXVIII. *Faux noms pour déguiſer la colere.* XXXIX. *Elle eſt un mêlange de toutes les paſſions.* XL. *Différence entre la maiſon d'un homme de plaiſir & celle d'un homme qui ſe livre aux emportemens de la colere.* XLI. *Se précautionner contre les ſurpriſes;* XLII. *Se calmer par un retour ſur ſoi-même.* XLIII. *Eviter la curioſité.* XLIV. *Concluſion.*

COMMENT IL FAUT REFRENER LA CHOLERE[1], EN FORME DE DEVIS.

Les perſonnages deviſans Sylla & Fundanus[2].

Sylla. Il me ſemble, ſeigneur Fundanus, que les peintres font ſagement, de contempler à pluſieurs fois par intervalles de temps, leurs ouvrages, avant que les tenir pour achevez : pource qu'en eſloignant ainſi leurs yeux d'iceux, & puis les ramenant ſouvent pour en juger, ils les rendent comme nouveaux juges & plus aptes à toucher juſques aux moindres & plus particulieres faultes, leſquelles la continuation & acouſtumance de veoir ordinairement une choſe, nous couvre & cache. Mais pour autant qu'il n'eſt pas poſſible qu'un homme s'eſloigne de ſoy

[1] Ce Traité devroit être entre les mains de toutes les perſonnes ſujettes à la colere. Je n'en connois point de meilleur pour corriger ce vice, un des plus grands fléaux de la vie domeſtique & de la ſociété. Steel a bien peint dans le caractere d'Hourague les emportemens & les folies de la colere. Voyez le Spectateur, Diſcours LXVI.

[2] Sextius Sylla, Carthaginois. Plutarque fait l'éloge de ſon eſprit & de ſon ſavoir dans la Vie de Romulus, Chapitre XXI. Fundanus étoit l'ami de Pline & de Tacite.

meſme, & puis s'en rapproche par intervalles, ne qu'il interrompe la continuation de ſon ſentiment, ains eſt ce qui fait que chaſcun eſt pire juge de ſoy meſme que des autres : le ſecond remede qu'il y auroit en cela, ſeroit de revoir ſes amis par intervalles, & auſſi ſe bailler ſemblablement à viſiter à eux, non ſeulement pour regarder ſi lon eſt toſt envieilly, ou ſi le corps ſe porte pis ou mieux que paravant, mais auſſi pour conſiderer les meurs & les façons de faire, à ſçavoir ſi le temps y auroit point ajouſté quelque choſe de bon, ou oſté quelque choſe de mauvais.

II. Quant à moy donc, y ayant ja deux ans que je ſuis arrivé en ceſte ville de Rome, & ceſtuy eſtant le cinquieme moys que je demeure avec toy, ja ne trouve pas eſtrange, veu la gentilleſſe & dexterité de ta nature, que aux bonnes parties qui ja eſtoient en toy, il y ait une acceſſion & accroiſſement ſi grand : mais voyant comme celle vehemence & ardente impetuoſité de cholere qui eſtoit en toy, eſt maintenant addoucie & rendue obeïſſante à la raiſon, il me vient en penſée de dire ce qui eſt en Homere [1],

O dieux, combien ton ire eſt amollie !

Mais ceſt amolliſſement & addouciſſement là ne procede pas ny d'une pareſſe, ny d'une reſolution

[1] Iliade xxii.

de la vigueur du corps, ains comme une terre bien labourée prent du labourage une egalité & profonde jauge qui profite à la fertilité : auſſi à ta nature une prudence egale & profonde, utile à manier affaires, au lieu de l'impetuoſité & ſoudaineté qu'elle avoit au paravant : dont il appert que ce n'eſt point par un declinement de la vigueur corporelle qui ſe paſſe, à cauſe de l'aage, ny fortuitement, que ta cholere ſe ſoit paſſée & fenée, ains par aucunes bonnes remonſtrances & raiſons qu'elle ait eſté guarie : combien que, pour te dire la verité, je ne le pouvois pas du commancement croire à Eros noſtre familier amy, qui m'en faiſoit le rapport, ayant doute & ſouſpeçon, qu'il ne preſtaſt ce teſmoignage à l'amitié qu'il te porte, de m'aſſeurer que les bonnes parties, & qui doivent eſtre en toutes gens de bien & d'honneur, fuſſent en toy, qui n'y eſtoient pas, encore que tu ſaches aſſez, qu'il n'eſt pas homme qui en faveur de perſonne, pour luy complaire, ſoit pour dire autrement qu'il en penſe. Or maintenant le tiens-je pour totalement abſouls du crime de faux teſmoignage : & pource que le cheminer t'en donne le loyſir, je te ſupplie de nous raconter la maniere de la medecine dont tu as uſé à rendre ta cholere ainſi ſouple, ainſi douce, ſubjecte & obeiſſante entierement à la raiſon.

III. Fundanus. Mais ne regardes tu pas toy meſme, cher amy Sylla, que à l'occaſion de l'amitié & bienvueillance que tu me portes, tu ne cuydes veoir en moy une choſe pour l'autre : car quant à Eros, qui luy meſme n'a pas tousjours ſon courage & ſa cholere arreſtée au chable de l'ancre que dit Homere, ains quelquefois s'eſcarmouche aſſez aſprement, pour la haine qu'il a contre les meſchans, il eſt vrayſemblable qu'il me trouve plus doux, ainſi comme ès muances de la game, en la muſique, telle note qui eſt la plus baſſe, en une octave, eſt la plus haute au regard d'une autre.

IV. Sylla. Ce n'eſt ny l'un ny l'autre, mais fay ce que je te requier pour l'amour de moy.

V. Fundanus. Puis qu'ainſi eſt Sylla, l'un des meilleurs advertiſſements du ſage Muſonius, dont il me ſouvienne, eſt, qu'il ſouloit dire, « Qu'il » fault que ceux qui ſe veulent ſauver ne facent » autre choſe toute leur vie, que ſe curer & » nettoyer » : non pas qu'il faille jetter hors la raiſon avec la maladie, après qu'elle a achevé la cure & guariſon, comme l'hellebore, ains fault que demourant en l'ame elle contregarde, & conſerve le jugement, pour ce que la raiſon ne reſſemble pas aux drogues medecinales, mais plus toſt aux viandes ſalubres engendrant ès ames de ceux à qui elle eſt familiere une bonne com-

plexion, & habitude, avec la ſanté : là où les advertiſſements & remonſtrances que lon fait aux paſſions, lors qu'elles ſont en la force de leur enfleure & inflammation, produiſent bien quelque effect, mais lentement & à grand'peine, reſſemblans proprement aux odeurs, leſquelles font bien revenir ſur l'heure ceux qui ſont tombez du haut mal, mais elles ne guariſſent pas pour cela la maladie : encore toutes les autres paſſions de l'ame ſur le poinct meſme qu'elles ſont en leur plus grande fureur, cedent aucunement, & plient à la raiſon venant de dehors au ſecours, mais la cholere ne fait pas ſeulement comme dit Melanthius,

Maux infinis, en mettant la raiſon,
Pour un temps, hors de ſa propre maiſon :

mais elle la deloge du tout, & la ferme dehors ; & comme font ceux qui ſe bruſlent eux meſmes dedans leur maiſon, elle remplit tout le dedans de trouble, de fumée, & de bruit, de maniere qu'elle n'oit, ny ne voit rien de ce qui luy peut profiter. Et pourtant une navire eſtant en fortune & tourmente en haulte mer abandonnée, recevroit plus toſt un pilote de dehors, que ne recevroit l'homme qui eſt agité de courroux & de cholere, la raiſon & remonſtrance d'un autre, ſi de longue main il n'a fait proviſion chez luy du

ſecours de la raiſon : ains comme ceux qui s'attendent d'avoir le ſiege dedans une ville, amaſſent & ſerrent tout ce qui leur y peult ſervir, ne s'attendans point au ſecours de dehors : auſſi fault il apporter les remedes que lon a de long temps au paravant amaſſez de la philoſophie à l'encontre de la cholere : eſtans bien certains, que quand l'occaſion du beſoing & de la neceſſité s'y preſentera, mal aiſeement en pourront ils faire entrer de dehors : car l'ame n'oit pas ſeulement ce qu'on luy dit au dehors pour le trouble qu'elle a au dedans, ſi elle n'a chez ſoy ſa propre raiſon, comme un comite [1] qui promptement reçoive & entende les commandemens & remonſtrances qu'on luy fait, ou bien ſi elle l'oit, elle meſpriſe ce qu'on lui dit tout doucement & quoyement, & ſi on luy fait inſtance & qu'on la preſſe un peu plus aſprement, elle s'aigrit & s'indigne : car la cholere de ſa nature eſtant ſuperbe, audacieuſe, & mal aiſée à manier par autruy, comme une grande & puiſſante tyrannie, doit avoir en ſoy meſme quelque choſe domeſtique & née avec elle qui la ruine.

VI. Or la continuation de courroux & accouſtumance de ſe courroucer ſouvent, engendre en l'ame une mauvaiſe habitude, que lon appelle cholere, laquelle finablement devient un feu

[1] Officier de vaiſſeau, qui commande aux rameurs.

d'ire ſoudaine, une amertume vindicative, & une aigreur intraittable à qui tout deſplaiſt, quand le courage devient ulceré, s'offenſant de peu de choſe, chagrin, hargneux, comme une lame de fer tenue & foible, qui ſe perce à la moindre graveure du monde: mais le jugement qui s'oppoſe ſur le champ promptement au courroux, & le ſupprime, ne remedie pas ſeulement au preſent, ains fortifie & rend l'ame plus roide & plus ferme à l'advenir: car il m'eſt advenu à moy, après avoir fait deux ou trois fois teſte à la cholere, ce qui advint jadis aux Thebains, leſquels ayans une fois fait teſte aux Lacedæmoniens qui paravant ſembloient invincibles, jamais depuis ne furent vaincus d'eux en bataille: car depuis je pris courage de penſer, que lon en pouvoit venir à bout par diſcours de raiſon, & ſi voyois qu'elle s'eſtanchoit non ſeulement en reſpandant de l'eau froide ſur celuy qui eſt courroucé, ainſi comme l'eſcrit Ariſtote, mais auſſi qu'elle s'eſtaint en luy approchant une peur, voire en lui preſentant une ſoudaine joye, comme dit Homere, elle ſe diſſoult & ſe deſtrempe, tellement que je feis en moy meſme ceſte reſolution, que c'eſtoit une paſſion qui n'eſtoit pas du tout irremediable à ceux qui y veulent prouvoir, pour autant meſmement qu'elle n'a pas tousjours des commancements qui ſoient grands ne puiſſants: attendu que bien

ſouvent un brocquard, un traict de mocquerie, une riſée, un clin d'œil, ou hochement de teſte, & autres telles & ſemblables choſes, mettent pluſieurs en cholere, comme Helene faſcha & couroucea ſa niepce ſeulement en luy diſant,

Fille Electra de moy pieça non veuë[1] :

juſques à lui reſpondre,

Il eſt bien tard d'eſtre maintenant ſage,
Ayant eſté par avant ſi volage,
Que de quitter l'hoſtel de ton mary.

Semblablement auſſi Calliſthenes irrita Alexandre pour luy avoir dit, quand on apporta la grande couppe à boire d'autant à tour de rolle, « Je ne » veux pas, pour boire à la ſanté d'Alexandre, » avoir beſoing d'un Æſculapius » : c'eſt à dire d'un medecin.

VII. Ainſi donc comme il eſt facile d'arreſter une flamme qui s'eſt priſe à du poil de connin[2], ou à des feuilles ſeiches, ou à de la paille, mais ſi une fois elle s'attache à choſes ſolides & où il y ait du fond, elle embraze incontinent & conſomme, comme dit Æſchylus,

Le hault labeur des maiſtres charpentiers.

[1] Meziriac a mieux traduit :

Pauvre Electra pucelle fort long-temps.

C'eſt le ſens du vers d'Euripide dans la tragédie d'Oreſte. Electre ſe pique, parce qu'on lui fait entendre qu'elle n'a pas trouvé de mari.

[2] De lapin.

Auſſi celuy qui veut prendre garde à la cholere du commancement, en voyant qu'elle commance à fumer & à s'allumer pour quelque parole ou quelque gaudiſſerie de neant, il n'a pas beaucoup à faire, ains bien ſouvent pour ſe taire ſeulement, ou pour n'en tenir compte, il l'appaiſe totalement : car qui ne donne nourriture & entretenement de bois au feu, il l'eſtaint : auſſi qui ne donne ſur le commancement nourriture à ſon ire, & qui ne ſe ſouffle ſoy meſme, il l'evite ou la diſſipe. Et pourtant ne me plaiſt point le philoſophe Hieronymus, combien qu'au demourant il donne beaucoup de beaux enſeignements & bonnes inſtructions, en ce qu'il dit, que lon ne ſent point la cholere quand elle s'engendre, mais quand elle eſt engendrée, tant elle eſt ſoudaine : car il n'y a nulle autre paſſion qui face une ſi manifeſte naiſſance, ne ſi evidente croiſſance, quand elle s'amaſſe & ſe remue, comme fait la cholere : ainſi comme Homere meſme en homme bien experimenté le donne à entendre, quand il fait qu'Achilles eſt bien attaint de douleur à l'inſtant meſme qu'il entend la parole du roy Agamemnon, en diſant :

> Ainſi dit-il, & une noire nue
> D'aigre douleur le couvrit ſurvenue [1] :

mais qu'il ſe courrouce puis après à luy lentement

[1] Homere, Iliade XVIII, 22.

& à tard, après eſtre enflambé de pluſieurs paroles ouyes & dittes, leſquelles ſi quelqu'un ſe fuſt entremis de deſtourner & oſter, la querelle ne fuſt pas venue à ſi grand accroiſſement comme elle feit.

VIII. Voila pourquoy Socrates toutes les fois qu'il ſe ſentoit un peu plus aſprement eſmeu qu'il ne falloit à l'encontre de quelqu'un de ſes amis, ſe rengeant avant la tourmente à l'abry de quelque eſcueil de mer, il rabbaiſſoit ſa voix, & monſtroit une face riante, & un regard plus doulx, ſe maintenant ainſi droit ſur ſes pieds ſans tomber ny eſtre renverſé, panchant en l'oppoſite, & s'oppoſant au contraire de ſa paſſion : car le premier moyen d'abbatre la cholere, comme une domination tyrannique, c'eſt de ne luy obeir, ny ne la croire point, quand elle nous commande de crier hault & regarder de mauvais œil en travers, & ſe frapper ſoy-meſme, ains ſe tenir quoy, & ne renforcer pas ſa paſſion, comme une maladie, à force de braire, & de crier hault, & de ſe demmener, & tourmenter : car ce que font ordinairement les jeunes gens amoureux, comme d'aller en maſque, danſer, chanter à la porte de leur maiſtreſſe, & la couronner de boucquets & de feſtons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux & honeſte allégement à leur paſſion,

Arrivé là je ne demandé mie
Qui, ne de qui eſtoit fille m'amie,
Ains la baiſé : ſi cela eſt peché,
Je librement confeſſe avoir peché [1].

Et la permiſſion que lon donne à ceux qui ſont en deuil de lamenter & de plorer leur perte, avec les larmes qu'ils eſpandent jettent hors auſſi une bonne partie de leur douleur : mais la paſſion de cholere n'eſt pas ainſi, car elle s'enflamme & s'allume d'avantage par les actes que font ceux qui en ſont eſpris.

IX. Et pourtant eſt il bien meilleur de ſe tenir quoy, ou s'en fuir & ſe cacher, ou retirer en quelque port de ſeureté, quand on ſent comme un accès du hault mal qui nous veut prendre, de peur que nous n'en tombions, ou plus toſt que nous n'en ſurtombions [2], car nous en tombons le plus ſouvent, & le plus aſprement ſur noz amis, d'autant que nous n'aimons pas toutes ſortes de choſes, ny ne portons pas envie à toutes ſortes de gens, ny ne les craignons pas : mais il n'y a rien à quoy noſtre cholere ne s'attache, il n'y a rien à quoy elle ne ſe prenne, car nous nous courrouceons & à noz amis, & à noz ennemis, & à noz enfans, & à noz peres & meres, voire & aux dieux meſmes, & aux beſtes, & aux

[1] Vers de Callimaque.

[2] Que nous n'en tombions ſur les autres.

utenſiles qui n'ont ny ame ne vie, comme Thamyris

Rompant ſon cornet relié
A cercles d'or fin delié,
Et de ſa lyre l'harmonie
De chordes tendue & garnie.

Et Pandarus qui ſe maudit luy-meſme s'il ne rompt ſon arc & ſes fleſches de ſes propres mains, & ne les met dedans le feu : & Xerxes qui donna des poinçonnades & des coups de foüet à la mer, & eſcrivit des lettres miſſives à la montagne Athos, qui diſoient, « Athos merveilleux, qui de ta » cyme touches au ciel, garde toy bien d'avoir » des rochers grands, & qui ſoyent malaiſez à » quaſſer pour empeſcher mes ouvrages, autre- » ment je te denonce que je te coupperay toy- » meſme, & te jetteray dedans la mer ».

X. Il y a pluſieurs choſes formidables & redoutables en la cholere, mais auſſi y en a il pluſieurs ridicules & mocquables. C'eſt pourquoy elle eſt plus haye, & plus meſpriſée que nulle autre paſſion qui ſoit en l'ame, & pourtant ſeroit il expedient & utile de conſiderer l'un & l'autre diligemment. Quant à moy doncques, ſi j'ay bien ou mal faict, je ne ſçay, mais j'ay commancé par là à me guarir de la cholere : comme faiſoient anciennement les Lacedæmoniens, qui pour enſeigner à leurs enfans à ne s'enyvrer point,

leur monſtroient leurs eſclaves, les Ilots, yvres, auſſi conſiderois-je les effects de l'ire ès autres. Premierement ainſi comme Hippocrates eſcrit, que celle maladie eſt la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe, qui defigure le viſage de l'homme, & le rend diſſemblable à ſoy-meſme: auſſi voyant que ceux qui ſont eſpris de cholere, ſortent plus d'eux meſmes, & changent de face, de couleur, de contenance, d'alleure, & de voix, j'en imprimé comme une forme en mon ame, & penſé en moy-meſme que je ſerois bien deſplaiſant, ſi jamais je me monſtrois ainſi eſpouventable & ainſi tranſporté à mes amis, à ma femme, & à mes petites filles, eſtant non ſeulement hydeux à voir, & tout autre que de couſtume, mais auſſi ayant la voix aſpre & rude, comme je m'eſtois rencontré à en voir aucuns de mes familiers, ſi eſpris & troublé de cholere, qu'ils ne pouvoient pas retenir ny leurs façons ordinaires ny la forme de leur viſage, ny leur grace à parler, ny leur douceur en compagnie.

XI. On lit que Caïus Grâcchus l'orateur, qui eſtoit de nature homme aſpre, vehement & violent en ſa façon de dire: avoit une petite fluſte accommodée, avec laquelle les muſiciens ont accouſtumé de conduire tout doucement la voix de hault en bas, & de bas en hault, par toutes les notes pour enſeigner à entonner, & ainſi

comme il harenguoit, il y avoit l'un de ſes ſerviteurs qui eſtant debout derriere luy, comme il ſortoit un petit de ton en parlant, luy entonnoit un ton plus doulx & plus gracieux, en le retirant de ſon hault crier & braire, & luy oſtant l'aſpreté & l'accent cholerique de ſa voix,

Rendant tel ſon melodieux,
Que le flageolet gracieux
D'un roſeau accouſtré de cire
Fait aux bouviers ſouefvement bruire,
Tant qu'il les endort par les champs.

& ainſi ramenoit il la vehemence cholerique de l'orateur. Quant à moy, ſi j'avois un vallet adroit, & homme de bon entendement, je ne trouverois point mauvais que quand il me verroit courroucé, il me preſentaſt ſoudain un miroir, comme nous en voyons qui le ſe font apporter quand ils ſortent du baing, ſans aucune utilité, là où ce ſeroit choſe fort profitable à pluſieurs de ſe voir ainſi troublez & hors de ſon naturel, pour leur faire à jamais haïr ceſte paſſion de courroux & de cholere.

XII. On raconte par maniere de jeu & de paſſetemps, que un ſatyre admoneſta un jour Minerve, que ce n'eſtoit point bien ſon cas que de jouer des fluſtes, mais que ſur le champ elle ne feit point autrement compte de ſon admoneſtement,

Point ne t'eſt bien ceſte forme ſéante,
Jette moy là toute fluſte bouffante,

Et

Et prens en main les armes, ſans enfler
Si laidement tes jouës à ſouffler.

mais depuis quand elle eut contemplé ſon viſage dedans une riviere, elle s'offenſa tant de ſes groſſes jouës, qu'elle en jetta ſes fluſtes : & toutefois encore a ceſt art de jouër des fluſtes ce reconfort de la laideur & deformité de viſage, que le ſon en eſt doux & plaiſant : & puis Marſyas qui inventa la hanche pour emboucher le hautbois, & les fermoirs de la muſeliere que lon attache à l'entour de la bouche, reteint la violence du vent enclos à force, & cacha & accouſtra un petit la deformité du viſage :

D'or reluiſant la bouche il orna pleine
D'impetueuſe & vehemente haleine,
Auſſi feit il les jouës de laniere
Double de cuir nouée par derriere :

mais la cholere enflant & eſtendant le viſage villainement, jette encore une plus villaine & plus mal plaiſante voix,

Touchant du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne devroient pour rien eſtre touchées.

car on dit que la mer, quand elle eſt agitée de vents, & qu'elle jette hors de l'algue & de la mouſſe, qu'elle ſe purge : mais les paroles diſſoluës, ameres & folles, que l'ire fait ſortir hors de l'ame renverſée ſans deſſus deſſoubs, ſouillent

premierement ceux qui les diſent, & les rempliſſent d'infamie, pource que elles donnent à cognoiſtre, qu'ils les avoient de tout temps en leurs cœurs & en eſtoient pleins, mais que la cholere les a deſcouverts : & pourtant payent ils pour la plus legere choſe qui ſoit, c'eſt à ſavoir la parole, la plus griéve & plus peſante amende, c'eſt qu'ils en ſont tenus & reputez malings & meſdiſans.

XIII. Ce que voyant & obſervant quelquefois, je viens à faire ce diſcours tout doulcement en moy-meſme, que c'eſt bonne choſe en fiebvre, mais encore meilleure en cholere, d'avoir la langue doulce, molle & unie : car celle des febricitans, ſi elle n'eſt telle qu'elle doit eſtre par nature, c'eſt ſigne, mais non pas cauſe, de mauvaiſe diſpoſition au dedans : mais celle de ceux qui ſont courroucez eſtant orde, ou aſpre, & desbridée à proferer paroles indignes, met dehors injure, oultrage & contumelie mere d'inimitié irreconciliable, & qui monſtre une malignité latente & cachée. Car le vin ne produit rien de ſi deſordonné ne de ſi mauvais comme la cholere, encore cela s'attribue à riſée & à jeu, mais cecy eſt deſtrempé avec fiel d'inimitié & de rancune. Et en beuvant à la table celuy qui ſe tait eſt ennuyeux à la compagnie & faſcheux : mais en la cholere il n'y a rien ſi venerable, ſi grave, ne ſi

digne, que de ſe tenir quoy, comme Sapho admoneſte,

L'ire en la poitrine cachée
Engarder ſa langue attachée,
Qu'elle ne parle follement.

XIV. Si peut on non ſeulement recueillir cela, en prenant garde à ceux qui ſont eſpris d'ire, mais auſſi cognoiſtre & comprendre au demourant, quelle eſt toute la nature de la cholere, comment elle n'eſt ny genereuſe, ny magnanime, ny ayant en ſoy rien de grand ny de viril, combien que au vulgaire il ſemble, que pour eſtre tempeſtative, elle ſoit active, que ſes menaces ſoyent hardieſſe, & ſon opiniaſtreté ſoit force, & y en a qui penſent que ſa cruauté ſoit diſpoſition à faire grandes choſes, que ſa dureté implacable ſoit fermeté, & ſon eſtre hargneuſe ſoit haine des vices, en quoy ils s'abuſent grandement, car tous ſes actes, ſes mouvements & ſes contenances arguent & monſtrent grande foibleſſe & baſſeſſe, non ſeulement par ce que nous voyons que les petits enfans, quand ils ſont courroucez deſchirent tout, & s'aigriſſent à l'encontre des femmes, & veulent que lon batte & chaſtie les chiens, les chevaux & les mulets, comme Cteſiphon l'eſcrimeur vouloit faire à coups de pied, & regibber à l'encontre de ſa

mule : mais auſſi ès meurtres & homicides que font faire les tyrans, en l'amertume & atrocité deſquels on apperçoit leur puſillanimité & foibleſſe, & en ce qu'ils font ſouffrir aux autres ce qu'ils ſouffrent eux-meſmes, ne plus ne moins que les morſures des ſerpens venimeux, plus elles ſont douloureuſes & enflammées, plus elles font grande enfleure aux patients : car ainſi comme la tumeur & enfleure eſt indice de grande bleſſeure en la chair, auſſi ès ames qui plus ſont molles, plus elles ſe laiſſent aller, & ſuccomber à la douleur, plus elles mettent hors grande cholere procedente de plus grande infirmité.

XV. Voila pourquoy les femmes ordinairement ſont plus aigres & plus choleres que les hommes, & les malades que les ſains, & les vieillards que ceux qui ſont en fleur d'aage, & les bien fortunez que les infortunez : car l'avaricieux eſt fort cholere à l'encontre de ſon receveur, le gourmand à l'encontre de ſon cuiſinier, le jaloux à l'encontre de ſa femme, le glorieux & ambitieux contre celuy qui meſdit de luy : & les plus aſpres de tous en leurs choleres ceux qui affectent les premiers honneurs en une cité, & qui ſe font chefs de part, qui eſt un tourment honorable, comme dit Pindarus. Voila comment de la part dolente de l'ame, & ſouffrante à cauſe de ſon imbecillité, ſourt la cholere, laquelle ne reſſemble point à des

nerfs de l'ame, comme diſoit quelqu'un des anciens, ains pluſtoſt ou à des extenſions, ou des convulſions d'icelle, ſe dreſſant & ſoubslevant avec plus de vehemence quand elle a envie de ſe venger.

XVI. Or les exemples de choſes mauvaiſes ne ſont pas plaiſans à voir, ains ſont neceſſaires ſeulement : mais quant à moy, eſtimant que les exemples de ceulx qui ſe ſont doulcement & benignement comportez ès occaſions de courroux, ſont & très plaiſans à ouir, & très beaux à voir, je commance à meſpriſer ceux qui diſent,

> Tu as fait tort à un homme, & un homme
> Te fait ſouffrir.

Et ſemblablement auſſi,

> Jette le moy, jette le moy par terre,
> Et que du pied la gorge on me luy ſerre.

& autres telles paroles qui ſervent à aiguiſer la cholere, par leſquelles aucuns taſchent à tranſporter la cholere des cabinets des dames aux logis des hommes. Car la prouëſſe s'accordant au demourant en toutes autres choſes avec la juſtice, me ſemble quereller & debattre avec elle de la doulceur & manſuetude ſeulement, comme à elle plus juſtement appartenant : car il eſt bien quelquefois advenu que les pires ont ſurmonté les meilleurs : mais en ſon ame propre dreſſer un

trophée contre la cholere, à laquelle, comme dit Heraclitus, il eſt bien difficile de pouvoir reſiſter, à cauſe que ce qu'elle veut, elle l'achette de ſa vie : cela eſt acte d'une grande & victorieuſe puiſſance, qui ſort du jugement de la raiſon comme de nerfs & de muſcles à l'encontre des paſſions.

XVII. C'eſt pourquoy je m'eſtudie à lire & à recueillir les dicts & faicts non ſeulement des gens de lettres & des philoſophes, qui n'ont point de fiel, ce diſent les ſages, mais des princes, capitaines & roys : comme ce que dit un jour Antigonus à quelques uns qui meſdiſoient de luy tout auprès de ſa tente, ne penſants pas qu'il les entendiſt, en ſoulevant la toile de ſa tente avec ſon baſton, « Deà n'irez vous point, dit-il, plus » loing meſdire de moy »? Et comme un nommé Arcadion natif d'Achaïe feiſt profeſſion de meſdire par tout de Philippus, d'admoneſter un chaſcun de fuir,

Juſques à tant que trouvé lieu on euſt,
Où Philippus perſonne ne cogneuſt.

& depuis ne ſçay comment ſe fuſt rencontré en la Macedoine, les courtiſans du roy Philippus vouloient qu'il le feiſt chaſtier, & ne le laiſſaſt point eſchapper, puis qu'il le tenoit entre ſes mains : mais au contraire Philippus parla à luy

humainement, & luy envoya jusques en son logis des presens : & quelque temps après, commanda que lon s'enquist quels propos il tenoit de luy entre les Grecs : chascun luy rapporta qu'il faisoit merveilles de le louer par tout : & Philippus leur respondit adonc, « Je suis doncques meil-» leur medecin de la mesdisance, que vous » n'estes ». Et une autrefois en l'assemblée des jeux Olympiques, comme les Grecs eussent mesdit de luy, ses familiers disoient qu'ils meritoient d'estre bien asprement chastiez, de mesdire ainsi de celuy qui leur faisoit tant de bien : « Et que feroient ils donc, leur respondit il, si » nous leur faisions du mal ».

XVIII. Aussi furent bien honestes & gentils les tours que feirent jadis Pisistratus à Trasibulus, & Porsena à Mucius, & Magas à Philemon qui l'avoit publiquement en plein theatre farcé & mocqué,

Magas, le roy t'a fait escrire,
Mais tu ne sçais ses lettres lire :

& depuis l'ayant entre ses mains, par ce que une tourmente de mer le jetta en la ville de Parentonium[1], dont il estoit gouverneur, il ne lui y feit autre mal, finon qu'il commanda à l'un de

[1] Maintenant *Al Baretoun*, sur la côte de la Marmarique, dans la Libye.

ſes ſoudards de luy toucher avec ſon eſpée nue deſſus le col, & puis le laiſſer aller ſain & ſauf : & depuis il luy envoya des oſſelets & des boules à jouer, comme à un enfant qui n'avoit point de jugement. Ptolomæus ſe mocquant d'un grammairien ignorant, luy demanda par jeu, qui eſtoit le pere de Peleus : le grammairien luy reſpondit, je voudrois que tu me diſſes premier qui eſtoit le pere de Lagus. Ce traict de mocquerie touchoit au roy Ptolomæus, l'arguant d'eſtre iſſu de petite lignée : de ſorte que les familiers du roy diſoient, que cela eſtoit indigne, & ne devoit point eſtre ſupporté. Et il leur reſpondit, « S'il eſt indigne d'un roy d'eſtre mocqué, auſſi peu eſt-il digne de luy, de ſe mocquer d'autruy [1] ».

XIX. Alexandre le grand fut par trop aſpre & cruel envers Calliſthenes & envers Clitus, mais le roy Porus ayant eſté pris en bataille ſon priſonnier, comme Alexandre luy demandaſt en quelle ſorte il le traicteroit : « En roy », luy reſpondit-il : & comme il luy demandaſt de rechef, s'il vouloit rien dire davantage : « Non, » dit-il, car tout eſt compris ſoubs ce mot là, » En roy ».

XX. Voilà pourquoy les Grecs, à mon advis, appellent le roy des dieux Milichius, c'eſt à dire,

[1] Il y a breſche de quelques lignes en ceſt endroit. *Amyot.*

doulx comme miel : & les Atheniens le nomment Mæmactas, c'eſt à dire, ſecourable : car punir & tourmenter eſt office de diable & de furie, non pas acte celeſte ne divin.

XXI. Ainſi donc comme quelqu'un reſpondit touchant Philippus qui avoit deſtruict la ville d'Olinthe, « Mais il n'en ſçauroit pas edifier une telle » : auſſi peult on bien dire à la cholere, Tu peux bien renverſer, demolir & deſtruire, mais relever, ſauver, pardonner, & ſupporter, c'eſt à faire à la clemence, à la doulceur, & nature moderée, c'eſt l'office d'un Camillus, d'un Metellus, d'un Ariſtides, d'un Socrates : mais de pinſer, mordre & ſerrer, c'eſt à faire à une formis, ou à une ſouris. Qui plus eſt, ſi je regarde à la vengeance, je trouve que le plus ſouvent, quand on y procede par cholere, on n'en vient jamais à bout, & qu'elle ſe conſume ordinairement en morſure de lévres, grincement de dents, en vaines courſes çà & là, en injures, & menaces qui ne ſervent de rien, ne plus ne moins que les petits enfans qui pour leur foibleſſe en courant ſe laiſſent tomber avant que pouvoir parvenir où ils pretendent. Et pourtant reſpondit, ce me ſemble, bien à propos un Rodien à l'huyſſier d'un preteur Romain qui crioit après luy, & le harceloit, « Je ne me ſoucie pas de » choſe que tu dies, mais de ce que penſe celuy-

» là qui ſe taiſt ». Et Sophocles ayant armé Neoptolemus & Eurypilus, les loua magnifiquement en diſant d'eux,

D'injurieux langage point n'uſerent,
Ains au milieu des armes ſe ruerent.

XXII. Car il y a quelques nations barbares qui empoiſonnent leurs armes, mais la vaillance n'a point beſoing de cholere, par ce qu'elle eſt trempée de raiſon & de jugement, là où l'ire & la fureur ſont fragiles, pourries, & aiſées à briſer: c'eſt pourquoy les Lacedæmoniens oſtent avec le ſon des fluſtes la cholere à leurs gens, quand ils vont combattre, & devant le combat ils ſacrifient aux Muſes, à celle fin que la raiſon leur demeure : & après qu'ils ont tourné leurs ennemis en fuitte, ils ne les pourſuyvent plus, ains retiennent leur cholere aiſée à ramener & à manier, comme les eſpées qui ſont de moyenne longueur, là où le courroux en a fait mourir infinis avant qu'ils peuſſent venir à bout d'executer leur vengeance, comme entre autres Cyrus [1] & Pelopidas le Thebain.

XXIII. Agathocles meſme enduroit patiemment de s'ouir injurier par ceux qui eſtoient aſſiegez : & comme quelqu'un luy diſt, « Potier, où » prendras tu l'argent pour payer tes gens » ? en

[1] Cyrus tué par Tomyris, & Pelopidas par Alexandre de Phéres.

ſe riant il reſpondit : « En ceſte ville, quand je » l'auray priſe », Quelques autres ſe mocquoient d'Antigonus de deſſus les murailles, pour ce, qu'il eſtoit laid : il leur reſpondit tout doulcement, « Comment, je ſuis doncques bien trompé, car » je penſois eſtre beau fils » : mais quand il leur prit la ville, il vendit à l'encan ceux qui s'eſtoient mocquez de luy, en leur proteſtant, que ſi de là en avant ils ſe mocquoient plus de luy, il s'en prendroit à leurs maiſtres : auſſi voy-je que les veneurs & les orateurs commettent de grandes fautes par cholere, comme Ariſtote recite que les amis de l'orateur Satyrus, en une cauſe qu'il avoit à plaider à ſon nom, luy boucherent les aureilles avec de la cire, de peur que oyant ſes adverſaires, qui luy diſoient des injures en leurs plaidoyers, il ne gaſtaſt tout par ſa cholere.

XXIV. Et à nous meſmes ne nous advient il pas ſouvent, que nous faillons à punir un eſclave qui nous aura fait quelque faute, par ce qu'il s'enfuit de peur pour les menaces, ou pour les propos qu'il nous en aura ouy tenir? Parquoy nous devrions dire à noſtre cholere, & nous nous en trouverions fort bien, ce que les nourrices ont accouſtumé de dire aux petits enfans, « Ne plorez » pas, & vous l'aurez » : auſſi, ne te precipite pas, ne crie pas, ne te haſte pas, & ce que tu veux ſe fera plus toſt & mieux, qu'en la ſorte qne

tu y vas : car le pere voyant ſon enfant qui taſche à couper ou fendre quelque choſe avec un petit couſteau, le prent, & le couppe, ou le fend luy meſme : auſſi la raiſon oſtant à la cholere la vengeance, punit celuy qui le merite plus ſeurement, ſans ſe mettre en danger, & plus utilement, & non pas ſoy meſme, comme fait la cholere bien ſouvent.

XXV. Et comme ainſi ſoit que toutes paſſions ont beſoing d'accouſtumance pour donter & ſurmonter par exercitation ce qu'il y a de deſobeïſſant & de rebelle à la raiſon, il n'y en a point où il ſe faille tant exerciter envers ſes familiers & domeſtiques, comme la cholere, d'autant que nous n'avons point ordinairement d'ambition, ny d'envie, ny de crainte envers eux, mais des courroux nous en avons plus que tous les jours, qui engendrent des hargnes & riottes, & nous font broncher & chopper quelquefois bien lourdement, à cauſe de la licence que nous nous donnons, ne ſe trouvant là perſonne qui nous arreſte & qui nous ſouſtienne, comme en un endroit fort gliſſant, pour nous engarder de tomber, nous nous y laiſſons facilement aller : car il eſt bien malaiſé là où lon n'eſt point tenu de rendre compte à perſonne en telle paſſion, de ſe garder de faillir, ſi premierement on n'a donné ordre à bien munir & remparer ceſte grande licence de doulceur,

benignité & clemence, & que lon ne ſoit bien accouſtumé à ſupporter beaucoup de paroles, & de ſa femme, & de ſes familiers & amis, qui nous reprennent que nous ſommes trop doulx & trop mols: ce qui eſtoit principalement cauſe que je m'aigriſſois le plus ſouvent à l'encontre de mes ſerviteurs, penſant qu'ils devinſſent pires à faulte d'eſtre bien chaſtiez, mais je me ſuis à la fin apperceu bien tard, premierement qu'il valloit mieux par patience & indulgence rendre mes vallets pires, que de ne me deſtordre & gaſter par aſpreté & cholere moy-meſme, en voulant redreſſer les autres.

XXVI. Secondement, je voyois pluſieurs, qui par ce que lon ne les chaſtioit point bien ſouvent devenoient honteux d'eſtre meſchans, & prenoient le pardon qu'on leur donnoit pour un commancement de mutation de mal en bien, plus toſt qu'ils n'euſſent fait la correction, & certainement obeïſſoient plus volontiers & plus affectueuſement, aux uns avec un clin d'œil ſans mot dire, qu'ils ne faiſoient à d'autres avec ſoufflets & coups de baſton: tellement que je me ſuis finalement perſuadé, que la raiſon eſtoit plus apte & plus digne de commander & de gouverner, que non pas la cholere: car je n'eſtime pas qu'il ſoit totalement vray ce que dit le poëte,

Où eſt la peur, là meſmes eſt la honte.

mais au revers, je penſe qu'en ceux qui ſont honteux s'imprime la crainte qui les retient de mal faire : là où l'accouſtumance ordinaire d'eſtre battu ſans mercy, n'imprime pas une repentance du mal faire, mais une prevoyance de ſe garder d'y eſtre ſurpris.

XXVII. Tiercement je conſiderois en moy-meſme, & me ramenois en memoire, que celuy qui nous enſeigne à tirer de l'arc, ne nous defend pas de tirer, mais de faillir à tirer : auſſi celuy qui nous enſeigne à chaſtier en temps & lieu modereement, opportunément, utilement & ainſi qu'il appartient, ne nous empeſche pas de chaſtier, je m'efforce d'en ſoubtraire & oſter entierement toute cholere, principalement par n'oſter pas à ceux qui ſont chaſtiez le moyen de ſe juſtifier, & par les ouïr : car le temps apporte ce pendant à la paſſion un delay & une remiſe, qui la diſſoult : & ce pendant le jugement de la raiſon trouve & le moyen & la meſure de faire la punition convenablement : & puis on ne laiſſe point de lieu à celuy qui eſt chaſtié de reſiſter au chatiement, s'il eſt puny & chaſtié non pas en courroux & par cholere, mais convaincu de l'avoir bien merité, & qui ſeroit encore plus laid, on ne trouvera point que le vallet chaſtié parle plus juſtement que le maiſtre qui le chaſtie.

XXVIII. Tout ainſi doncques, comme Pho-

cion après la mort d'Alexandre le grand voulant engarder les Atheniens de ſe ſoublever trop toſt avant le temps, & d'adjouſter trop promptement foy aux nouvelles de ſa mort : « Seigneurs » Atheniens, dit-il, s'il eſt mort aujourd'huy, » auſſi le ſera il demain, & d'icy à trois jours » : auſſi, ſi ceſtui-cy a failly aujourd'huy, autant aura-il failly demain, & d'icy à trois jours : & ſi n'y aura point d'inconvenient quand il en ſera puny un peu plus tard qu'il n'euſt deu eſtre, mais bien y en auroit il ; ſi pour s'eſtre trop haſté il apparoiſſoit à tousjours, qu'il euſt eſté chaſtié à tort, comme il eſt advenu ſouventefois : car qui eſt celuy de nous ſi aſpre, qu'il batte ou fouette ſon vallet, pour avoir il y a cinq ou ſix jours bruſlé le roſt, ou renverſé la table, ou trop tard reſpondu & obey ? & toutefois ce ſont les cauſes ordinaires pour leſquelles ſur le champ, quand elles ſont recentes, nous nous troublons, & nous courrouceons amerement, ſans vouloir preſque pardonner : car ainſi comme les corps à travers un brouillas apparoiſſent plus grands, auſſi font les faultes à travers la cholere. Et pourtant faut il ſur l'heure conniver en telles faultes, & ne faire pas ſemblant de les appercevoir, & puis quand on eſt du tout hors de paſſion, ſans aucun reſte de perturbation, conſiderer le faict en ſoy meurement, & de ſens raſſis : & ſi lors il nous ſem-

ble mauvais, en faire la correction, & ne la laiſſer point aller ny eſchapper, comme on feroit la viande quand on n'a plus d'appetit.

XXIX. Car il n'y a rien qui tant ſoit cauſe de faire chaſtier en cholere, comme de ne chaſtier pas quand la cholere eſt paſſée, & eſtre tout deſcouſu, & faire comme les pareſſeux mariniers qui durant le beau & bon temps demeurent en repos dans le port, & puis quand la tourmente ſe leve ils font voile, & ſe mettent en danger: auſſi nous reprenans & blaſmans la raiſon de n'eſtre pas aſſez roide, ains trop laſche & trop molle en matiere de punition, nous nous haſtons de l'executer alors que la cholere eſt preſente, qui eſt comme un vent impetueux: car naturellement celuy qui a faim uſe de viande, mais de punition ne doit uſer ſinon celuy qui n'en a ne faim ne ſoif: ny ne fault ſe ſervir de la cholere comme d'une faulſe à la viande, pour nous mettre en appetit de chaſtier, ains lors que lon en eſt le plus eſquarté, & que lon y eſt contrainct neceſſairement, y employant le jugement de la raiſon. Et ne fault pas faire comme Ariſtote eſcrit, que de ſon temps au païs de la Thoſcane on fouëttoit les eſclaves au ſon des fluſtes & haubois, auſſi prendre plaiſir, & ſe ſaouler comme d'un aggreable paſſe temps, de chaſtier les hommes, & puis après que la punition eſt faitte s'en repentir: car l'un eſt à faire à

une

une beſte ſauvage, & l'autre à une femme : ains fault que ſans douleur & ſans plaiſir, au temps de raiſon & de jugement la juſtice face la punition, ſans qu'il demeure derriere aucun reſte de cholere.

XXX. Voire-mais on me pourra dire, que cela n'eſt pas proprement donner remede ny guariſon à la cholere, ains plus toſt une precaution & fuitte des fautes que lon peult commettre en la cholere : à cela je reſponds, que l'enfleure de la ratte n'eſt pas auſſi cauſe efficiente de la fiebvre, ains un accident acceſſoire : mais toutefois quand elle eſt amollie, elle allege grandement la fiebvre, ainſi que dit Hieronymus : mais en conſiderant comme s'engendre proprement la cholere, je voy que les uns par une cauſe, les autres par une autre y tombent, mais en tous il y a une opinion conjoincte d'eſtre meſpriſé & contemné : pourtant faut il donner quelque aide à ceux qui veulent appaiſer un courroux, en eſloignant le plus que lon pourra le faict de toute ſuſpicion de meſpris & de contemnement, ou de braverie & d'audace, & la rejettant ou ſur la neceſſité, ou inadvertance, ou accident, ou diſgrace & infortune, comme fait Sophocles,

Pas ne demeure aux affligez, ſeigneur,
L'entendement qu'ils avoient en bonheur,
Ains quelque grand qu'il fuſt, il diminue.

& Agamemnon quoy qu'il referaſt le raviſſement de Briſeïde à un fatal malheur,

Si eſt il preſt du ſien en ſatisfaire,
Et grands preſens pour payement en faire.

car le prier eſt ſigne d'homme qui ne meſpriſe point, & celuy qui a offenſé, s'il s'humilie, diſſoult toute l'opinion que lon pouvoit avoir de contemnement : mais il ne fault pas que celuy qui ſe ſent en cholere attende cela, ains qu'il ſe ſerve de la reſponſe que feit Diogenes : « Ceux » là ſe mocquent de toy, Diogenes » : « Et je ne » me ſens point mocqué moy », reſpondit-il : auſſi ne ſe doit il point perſuader qu'on le meſpriſe, ains plus toſt qu'il auroit matiere de meſpriſer l'autre, & eſtimer que la faulte qu'il a commiſe eſt procedée ou d'infirmité, ou d'erreur, ou de haſtivité, ou de pareſſe, ou de tacquinerie, ou de vieilleſſe, ou de jeuneſſe : & quant aux ſerviteurs ou aux amis, il les en fault deſcharger de tout point, car il ne nous meſpriſent pas pource qu'ils aient opinion que nous ne leur puiſſions rien faire, ou que nous ne ſoyons pas gens d'execution, ains les uns pource qu'ils nous eſtiment bons & debonnaires, les autres pource qu'ils nous aiment : & maintenant nous ne nous aigriſſons pas ſeulement contre noſtre femme, contre noz ſerviteurs, & noz amis,

comme eſtans meſpriſez par eux, mais auſſi nous attachons nous en courroux, & aux hoſteliers, & aux mariniers & aux muletiers qui ſont yvres, penſans eſtre meſpriſez par eux : & qui plus eſt, nous nous courrouceons encore contre les chiens qui nous abbayent, & contre les aſnes qui nous regibbent : comme celuy qui ayant haulſé la main pour battre l'aſnier, comme il ſe fuſt eſcrié qu'il eſtoit Athenien : « Et tu ne l'es pas toy », dit il à l'aſne, en le frappant, & luy donnant force coups de baſton.

XXXI. Mais ce qui plus engendre de frequentes & continuelles hargnes de choleres en noſtre ame, qui s'y amaſſent petit à petit, c'eſt l'amour de nous-meſmes, & une malaiſance de meurs avec une mignardiſe, & une delicateſſe, tout cela enſemble nous en produit un exaim comme d'abeilles, & une gueſpiere : & pourtant n'y a il point de meilleure proviſion pour ſe comporter doucement & benignement envers ſa femme, envers ſes ſerviteurs, & envers ſes familiers & amis, que la facilité de meurs, & la ſimplicité ronde, quand on ſe ſçait contenter de ce que lon a preſent à la main, & que lon ne requiert point pluſieurs choſes, ne trop exquiſes.

Mais celuy là qui jamais n'eſt content
Que ſon roſty ou bouilly le ſoit tant,
Ny plus, ny moins, ny de moyenne ſorte

Appareillé, ſi que louange en ſorte
Hors de ſa bouche, & qu'il en die bien.

Celuy qui ne beuroit jamais s'il n'avoit de la neige pour refreſchir ſon vin, qui ne mangeroit jamais pain qui euſt eſté achetté ſur la place, ny ne mangeroit jamais viande en pauvre vaiſſelle, comme de bois, ou de terre, qui ne coucheroit jamais en lict, ſinon qu'il fuſt mol, & enfondrant comme les undes de la mer quand elle eſt agitée juſques au fond, qui haſte ſes vallets ſervans à la table à coups de fouët & de baſton, & les fait courir avec ſueur, cryant après eux à pleine teſte, comme s'ils portoient des cataplaſmes à mettre ſur une apoſtume fort enflammée, qui s'aſſubjettit luy meſme à une façon de vivre fort ſervile, hargneuſe & querelleuſe : celuy là, dis-je, ne ſe donne de garde que ne plus ne moins que par une toux continuelle, ou par frequentes concuſſions, il contracte en ſon ame une diſpoſition ulcereuſe & catarreuſe, qui à la fin luy cauſe une habitude de cholere.

XXXII. Et pourtant faut-il par frugalité accouſtumer ſon corps à ſe contenter facilement de peu : pour ce que ceux qui appétent peu, ne peuvent avoir faute de beaucoup : & n'y aura point de mal, commançant à la viande, ſe contenter ſans dire mot de ce qu'il y aura, ſans ſe courroucer & tourmenter à la table, & en ſe faiſant donner un très-

facheux mets & à ſoy-meſme, & à toute la compagnie, qui eſt la cholere :

Car preſenter on ne nous ſçauroit pas
Un plus faſcheux & plus mauvais repas,

que de voir battre vallets, tanſer & injurier ſa femme, pource que la viande ſera bruſlée, ou qu'il y aura de la fumée en la ſale, faute de ſel ſur table, ou que le pain ſera trop dur.

XXXIII. Arceſilaus donnoit un jour à ſoupper à quelques ſiens hoſtes eſtrangers, & à quelques uns de ſes amis, mais quand la viande fut apportée il ne ſe trouva point de pain ſur table, par ce que les ſerviteurs n'avoient pas eu le ſoing d'en achetter : pour laquelle faute, qui eſt celuy de nous qui n'euſt rompu les murailles à force de cryer, mais luy ne s'en feit que rire : « Voyez, » dit-il, s'il faut pas eſtre ſage pour bien dreſſer » un banquet ». Et Socrates au ſortir de l'exercice de la lucte ayant mené Euthydemus ſoupper chez luy, Xantippé ſa femme ſe print à le tanſer & luy dire injure, tant que finablement elle renverſa table & tout. Euthydemus ſe leva tout faſché pour s'en aller. Et Socrates luy dit, « Et comment ne » te ſouvient il pas que devant hyer, ainſi que » nous dinions chez toy, une poulle faulta ſur la » table, qui nous en feit tout autant, & nous ne » nous en courrouceaſmes pas pourtant » ? car il

fault recueillir ſes amis avec une facilité, avec careſſe, & avec un viſage riant, non pas froncer ſes ſourcils, pour donner une frayeur & horreur à ſes ſerviteurs.

XXXIV. Et ſe fault ſemblablement accouſtumer à ſe ſervir de tous vaſes & vaiſſelles indifferemment, & non pas s'aſtraindre à uſer de ceſtuy-cy ou ceſtuy là ſans autre, comme font aucuns, encore qu'il y ait grande compagnie qui ont en particuliere recommandation un certain gobelet ou une couppe : ainſi que lon eſcrit du vieil Marius, & ne beuroient jamais en d'autre : autant en font ils des burettes à huyle, & des eſtrilles, dont on ſe ſert aux eſtuves : car ils mettent leur affection en quelqu'une entre toutes, & puis ſi elle vient à eſtre rompue ou eſgarée & perdue, ils en ſont extremement marrys, & en battent leurs vallets.

XXXV. Parquoy ceux qui ſe ſentent enclins à la cholere, ſe doivent abſtenir de faire proviſion de telles choſes rares & exquiſes, comme de vaſes ou d'anneaux, & de pierres precieuſes, pource que tels joyaux exquis & precieux, quand ils viennent à eſtre perdus, mettent bien les hommes plus hors de ſens, par cholere, que ſi c'eſtoit choſe de peu de prix, & que lon peult facilement recouvrer : & pour ce dit-on que l'empereur Neron ayant une fois fait faire un

pavillon à huit pans, beau, ſumptueux, & riche à merveilles, Seneque luy dit, « Tu as monſtré » en ce pavillon que tu es pauvre, pour ce que » ſi une fois tu le perds, jamais plus tu n'en » pourras recouvrer de pareil » : comme il advint, par ce que la navire, en laquelle eſtoit ce pavillon, ſe perdit par naufrage : & Neron ſe ſouvenant de ce que luy en avoit dit Seneque, porta la perte plus patiemment.

XXXVI. Or l'aiſance & facilité que lon prent envers les choſes, enſeigne à eſtre facile & aiſé envers les ſerviteurs : & ſi lon en devient aiſé envers les ſerviteurs, il eſt certain qu'encore plus le devient on envers les amis & envers les ſubjects. Et nous voyons que les ſerfs nouvellement achettez s'enquierent de celuy qui les a acquis, non pas s'il eſt ſuperſticieux, ne s'il eſt envieux, mais s'il eſt cholere : & brief ny les marys ne peuvent endurer la pudicité de leurs femmes, ſi elle eſt conjointe avec mauvaiſe teſte & cholere, ny les femmes les amours de leurs marys, ny les amis la converſation des uns avec les autres, tellement que ny le mariage, ny l'amitié ne ſont point ſupportables avec la cholere : mais ſans la cholere l'yvreſſe meſme eſt legere à tolerer, car la ferule du dieu Bacchus, qui eſt comme une canne, dont on donne ſur la main aux enfans qui ont failly, eſt ſuffiſante punition de l'yvron-

gne, prouveu que la cholere ne s'y joigne point; qui rende Bacchus, au lieu de Lyæus, & de Chorius, c'eſt à dire, chaſſeur d'ennuys, & balleur, Omeſtes & Mænoles, qui ſignifie cruel & furieux: encore quant à la fureur & manie, l'hellebore qui croiſt en l'iſle d'Anticyre la guarit, quand elle eſt ſeule: mais ſi une fois elle eſt meſlée avec la cholere, elle produit des tragedies & cas ſi eſtranges, qu'ils ſemblent fables: & pourtant ne luy faut il jamais donner lieu, non pas en jouant meſme, pource qu'elle tourne une careſſe en inimitié: ny en deviſant & conferant enſemble, pource que d'une conference de lettres elle en fait une opiniaſtre emulation & contention: ny en jugeant, pource qu'elle ajouſte inſolence à l'authorité: ny en monſtrant aux enfans, pource qu'elle les met en deſeſpoir, & leur fait haïr l'eſtude des lettres: ny en proſpérité, pource qu'elle augmente l'envie qui accompagne la bonne fortune: ny en adverſité, pource qu'elle oſte la miſericorde, quand ceux qui ſont tombez en mauvaiſe fortune ſe courroucent, & combattent à l'encontre de ceux qui ont compaſſion de leur malheur, comme fait Priam en Homere,

Allez vous en arriere de ma veuë
Meſchans truans, gens de nulle value,
Puis que venez pour mon deuil conſoler.

XXXVII. Au contraire, la facilité de meurs donne ſecours aux uns, honore les autres, addoulcit l'aigreur, & par ſa doulceur vient au deſſus de toute rudeſſe & toute aſperité de meurs, comme feit Euclides à l'endroit de ſon frere, avec lequel eſtant entré en quelque conteſtation, comme ſon frere luy euſt dit, « Je » puiſſe mourir malement, ſi je ne me venge » de toy » : Il luy reſpondit : « Mais je puiſſe » mourir moy, ſi je ne te perſuade gracieuſe- » ment ». Il le gaigna tout ſur le champ, & luy changea la mauvaiſe volonté qu'il avoit. Et Polemon, comme quelquefois un autre qui aimoit fort les pierres precieuſes, & eſtoit fort convoiteux d'avoir de beaux anneaux, le tanſaſt & l'injuriaſt outrageuſement, il ne luy reſpondit rien, mais il feit ſeulement ſemblant de regarder affectueuſement l'un de ſes anneaux, & de le bien conſiderer : l'autre en eſtant tout resjouy, luy dit incontinent, « Ne le regarde pas ainſi Polemon, » mais à ſon jour, & il te ſemblera beaucoup » plus beau ». Et Ariſtippus s'eſtant mis en cholere à l'encontre d'Æſchines, comme quelqu'un qui les oyoit conteſter luy euſt dit, « Comment Ariſtippus, & où eſt voſtre amitié » ? « Elle dort, » reſpondit il, mais je la reſveilleray » : & s'approchant d'Æſchines, « Te ſemble il que je ſois » ſi malheureux, & ſi incurable, que je ne doive

» obtenir de toy un ſeul admoneſtement » ? Et adonc Æſchines luy reſpondit, « Ce n'eſt point » de merveille, ſi eſtant en toute autre choſe de » plus excellente nature que moy, tu as encore » en ce point veu & cogneu devant moy ce qui » eſtoit convenable de faire » : car comme dit le poëte,

Non ſeulement la femme eſtant debile,
Mais un enfant de ſa main imbecille
Grattant tout doux le ſanglier heriſſé,
Le tournera à ſon vouloir pliſſé,
Mieux qu'un luicteur, avec toute ſa force,
Ne luy ſçauroit donner la moindre entorſe.

XXXVIII. Mais nous apprivoiſons des beſtes ſauvages, & adoulciſſons des petits louveteaux, voire & portons quelquefois entre noz bras de petits lionceaux, & par une fureur de cholere nous chaſſons arriere de nous & noz enfans, & noz amis, & familiers, & laſchons à l'encontre de noz ſerviteurs domeſtiques & de noz citoyens la cholere, comme une beſte ſauvage furieuſe, en la deſguiſant à faulſes enſeignes d'un beau nom de haine des vices : mais c'eſt, à mon advis, comme des autres paſſions & perturbations de l'ame, comme de la timidité que nous ſurnommons prudence, de la prodigalité que nous appellons liberalité, de la ſuperſtition que nous

diſons religion, & ce pendant ne nous en pouvons ſauver de pas une.

XXXIX. Et neantmoins tout ainſi comme Zenon diſoit, que la ſemence de l'homme eſtoit une mixtion & compoſition extraicte de toutes les puiſſances de l'ame: auſſi pourroit on, à mon advis, dire que la cholere eſt une meſlange compoſée de toutes les paſſions de l'ame, car elle eſt tirée & extraicte & de la douleur & de la volupté, & de l'inſolence & audace: elle tient de l'envie, à ce qu'elle eſt bien aiſe de veoir mal à autruy: elle a du meurtre & de la violence, car elle combat non pour ſe defendre & ne point ſouffrir, ains pour faire ſouffrir & ruiner autruy: & de la convoitiſe elle en a ce qui eſt le plus mal plaiſant & le plus deshoneſte, attendu que c'eſt une envie & appetit de faire mal à autruy.

XL. Et pourtant ſi d'adventure nous approchons de la maiſon d'un homme voluptueux & luxurieux, nous entendrons dès l'aube du jour une meneſtriere qui ſonnera l'aubade, & verrons à la porte la lie du vin, comme diſoit quelqu'un, c'eſt à dire, les vomiſſemens de ceux qui y auront rendu leur gorge, des pieces de feſtons deſchirez, & des pages & lacquais qui yvrongneront: mais les marques & ſignes qui deſcouvrent les hommes aſpres & choleres, vous les verrez imprimez ſur les viſages des ſerviteurs, des friſures &

eſgratigneures, & aux fers qu'ils auront aux pieds. Car au logis d'une perſonne ſubjecte à l'ire & à la cholere, il n'y a qu'une ſeule muſique, ce ſont les lamentations & gemiſſements ou de deſpenſiers que lon fouettera leans, ou de ſervantes que lon y gehennera, de maniere que vous aurez compaſſion des douleurs qu'il faut que ſeuffre la cholere ès choſes qu'elle convoitte, & là où elle prent plaiſir.

XLI. Mais encore en ceux qui veritablement ſont ſurpris de cholere, comme il advient ſouvent pour la haine qu'ils portent aux vices & aux meſchans, ſi faut il en oſter ce qui eſt de trop & d'exceſſif, enſemble avec le trop de fiance & de creance que nous prenons en ceux qui converſent avec nous : car c'eſt l'une des cauſes qui plus engendre & augmente la cholere, quand celuy que nous avons tenu pour homme de bien ſe deſcouvre meſchant, & que nous avons eſtimé noſtre amy, tombe en quelque different & querelle avec nous : car quant à moy vous cognoiſſez mon naturel, combien peu d'occaſion il me faut à me faire aimer les hommes, & me fier en eux : & pourtant ne plus ne moins que ceux qui marchent ſur ſolage faulx & qui n'eſt pas ferme, tant plus je m'appuye par aimer ſur quelqu'un, tant plus bronche-je lourdement, & tant plus ſuis-je marry, quand je me trouve deçeu : & quant à l'inclination

à l'aimer, il ſeroit bien deſormais mal aiſé que j'en puiſſe retirer ce qui eſt de trop prompt & de trop volontaire : mais pour me garder de trop me fier, je pourrois à l'adventure me ſervir, comme d'une bride, de la prudence & circonſpection retenue de Platon : car en recommandant le mathematicien Helicon il dit, qu'il le louë comme homme, c'eſt à dire, comme un animal qui de ſa nature ſe mue & ſe change facilement : & de ceux qui avoient eſté bien nourris & bien inſtituez à Athenes il dit encore qu'il craint, qu'eſtans hommes & ſemence d'autres hommes, ils ne donnent à cognoiſtre la grande infirmité & imbecilité de la vie humaine : & Sophocles quand il dit,

Plus des humains les faicts tu chercheras,
Plus mal que bien caché y trouveras,

il ſemble qu'il nous abaiſſe, & nous rongne les ailes merveilleuſement, toutefois ceſte difficulté à faire jugement des perſonnes & malaiſance à nous en contenter, nous rendra plus faciles en noz courroux : car toute choſe ſoudaine & improuveue nous tranſporte promptement hors de nous-meſmes : & faut auſſi comme Panætius nous admoneſte en quelque lieu, prattiquer la conſtance d'Anaxagoras, & comme luy quand on luy vint rapporter, que ſon fils eſtoit mort, reſpondit, « Je ſçavois bien que je l'avois engendré mortel » :

auſſi à chaque faute qui nous aguiſera la cholere, nous pourrons reſpondre, « Je ſçavois bien que » je n'avois pas achetté un eſclave qui fuſt ſage » comme un philoſophe : Je ſçavois bien que » j'avois acquis un amy, qui pouvoit bien faillir : » Je ſçavois bien que la femme que j'avois eſpou- » ſée eſtoit femme ».

XLII. Mais ſi quelqu'un d'avantage y vouloit encore adjouſter ce refrein de Platon, « Ne ſuis- » je point moy-meſme en quelque choſe tel » ? & deſtournoit ainſi la diſcuſſion de ſon jugement du dehors au dedans, & entrejettoit un peu parmy le reprendre autruy, la crainte d'eſtre repris luy-meſme, il ne ſeroit à l'adventure pas ſi aſpre à condamner les autres pour leurs vices, quand il verroit que luy-meſme auroit tant de beſoing de pardon. Mais à l'oppoſite chaſcun de nous eſtant en cholere, & puniſſant autruy, prononce des ſentences d'un Ariſtides, ou d'un Caton, « Ne derobbe plus, ne ments plus, pour- » quoy es tu ſi pareſſeux » ? &, qui eſt plus laid que tout, nous reprenons en cholere ceux qui ſe courroucent & cholerent, & les fautes qui ont eſté commiſes par cholere, nous les puniſſons nous-meſmes en cholere, non pas en la ſorte que font les medecins,

Qui d'une drogue & medecine amere
Vont deſtrempant le fiel de la cholere.

car nous l'augmentons, & la brouillons encore d'avantage.

XLIII. Quand doncques quelques fois je me mets à par moy en ces diſcours, je taſche quant & quant à retrencher quelque choſe de la curioſité : car de vouloir exquiſement rechercher & deſcouvrir toutes choſes, pourquoy un vallet aura failly à faire ce qu'on luy aura commandé, ce qu'aura fait un amy, à quoy s'amuſera un fils, ce qu'aura dit en l'aureille une femme, tout cela n'engendre que des continuelles riottes journellement, leſquelles en fin ſe terminent en une aſpreté & mal aiſance de meurs : car, comme dit quelque part Euripide,

> Dieu met la main à toute choſe grande,
> Mais tout le reſte à fortune il commande.

quant à moy je ne cuide pas, qu'il faille rien commettre à la fortune, ny moins encore paſſer en nonchaloir à un homme de bon ſens, mais de quelques choſes ſe fier & s'en rapporter à ſa femme, de quelques autres à ſes ſerviteurs, d'autres à ſes amis, comme ayans ſoubs eux des commis, des receveurs, & adminiſtrateurs, en ſe retenant à luy & à la diſpoſition de ſon jugement les principales & de plus grande importance : car tout ainſi comme les petites lettres offenſent & poignent plus les yeux, d'autant

qu'elles les tendent plus, auſſi les petits affaires emeuvent plus la cholere, qui de là en prent une mauvaiſe accouſtumance pour les plus grands. Puis après tout j'ay eſtimé que ce precepte d'Empedocles eſtoit grand & divin,

Maintiens-toy ſobre, & net de tout peché.

XLIV. Auſſi louois-je grandement ces obſervations[1], comme eſtans honeſtes & bien ſeantes à homme faiſant profeſſion de ſapience, vouër en ſes prieres de s'abſtenir un an durant de femmes & de vin, honorant ainſi dieu de ceſte continence, ou bien de s'abſtenir un temps certain & limité de toute vaine parole, prenant garde à ſoy de ne dire jamais ny en jeu, ny à bon eſciant, parole qui ne ſoit veritable: & appliquois mon ame à telles obſervations, comme n'eſtans pas moins ſainctes: & premierement je m'accouſtumois à paſſer quelques peu de jours ſans me courroucer pour quelque occaſion que ce fuſt, comme de m'enyvrer, ou de boire du vin, ne plus ne moins que ſi je ſacrifiois à dieu un ſacrifice ſans effuſion de vin, ains ſeulement de miel: & puis m'eſſayant pour un mois ou pour deux, je gaignois ainſi petit à petit en avant du temps, m'exerceant de tout mon pouvoir à la

[1] Ce reſte ſemble avoir eſté adjouſté par quelque Chreſtien, & n'eſt point du ſtyle de l'auteur. *Amyot.*

patience,

patience, ou me contre-gardant avec tous bons & honeſtes propos, gracieux, doulx & paiſibles, pur & net de toutes mauvaiſes paroles, de meſchantes actions, & d'une paſſion, qui pour un bien peu de plaiſir, & iceluy encore peu honeſte, apporte de grands troubles, & finalement une repentance très-villaine. Dont avec la grace de dieu qui m'y aidoit, à mon advis, l'experience m'a donné evidemment à cognoiſtre, que ceſte manſuetude, clemence, benignité & debonnaireté, n'eſt à nul des familiers qui vivent & converſent ordinairement enſemble, ſi doulce, ſi agreable, ne ſi plaiſante, qu'elle eſt à ceux-meſmes qui l'ont imprimée en leur ame.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA CURIOSITÉ.

On remédie aux intempéries de l'air. II. *On peut remédier aux paſſions. La curioſité allie l'envie & la malignité.* III. *Image de la fée Lamia.* IV. *Aveuglement des curieux.* V. *Leur occupation.* VI. *Leur indiſcrétion.* VII. *Leur témérité.* VIII. *Sage réponſe de Philippides.* IX. *Objets vraiment dignes de la curioſité. Le ſpectacle de la nature.* X. *Les connoiſſances de l'hiſtoire.* XI. *Le curieux aime mieux connoître le mal d'autrui, & s'en réjouir.* XII. *Il eſt l'objet de la haine publique.* XIII. *Sa paſſion le ſuit par-tout.* XIV. *Réglemens de la ville de Locres contre les curieux.* XV. *On ne peut leur rien confier.* XVI. *Leur mauvais eſprit.* XVII. *Leur goût pervers.* XVIII. *Moyens de ſe corriger de la curioſité.* XIX. *Eviter les occaſions.* XX. *Retenir ſes ſens.* XXI. *Avoir une occupation.* XXII. *Fuir les rencontres.* XXIII. *Exemples de Cyrus & d'Alexandre.* XXIV. *Savoir s'abſtenir.* XXV. *Négliger les bruits & les laiſſer tomber.* XXVI.

Réprimer la curiosité même sur des choses permises. Exemple de Rusticus Arulenus. XXVII. *Quand ont commencé les espions.* XXVIII. *Pourquoi ont-ils été appellés Alitères & Sycophantes?*

DE LA CURIOSITÉ.

Le meilleur ſeroit, à l'adventure, de ne ſe tenir du tout point en maiſon qui fuſt mal aërée, mal percée, obſcure, froide, & mal ſaine : mais encore ſi pour l'avoir de long temps accouſtumée aucun y vouloit demourer, il y pourroit en remuant les veuës, en changeant la montée, en ouvrant quelques huys, & en fermant quelques autres, la rendre plus claire, mieux à propos expoſée au vent, & ſalubre : car on a amendé des villes meſmes toutes entieres par ſemblables remuemens : comme lon dit que Chæron anciennement tourna la ville de ma naiſſance, Chæronnée, devers le ſoleil levant, laquelle au paravant regardoit vers le Ponant, & recevoit le couchant du coſté du mont de Parnaſſe : & le philoſophe naturel Empedocles ayant fait eſtoupper une bouche & ouverture de montaigne, de laquelle il ſortoit un vent de midy peſant & peſtilent à toute la campagne d'au deſſoubs, oſta l'occaſion de la peſtilence qui eſtoit par avant ordinaire en toute la contrée.

II. Pour autant donc qu'il y a des paſſions de l'ame peſtilentes & dommageables, comme celles qui luy apportent travail, tourmente, &

obſcurité, le meilleur ſeroit les chaſſer de tout poinct, & les jetter entierement par terre, pour ſe donner à ſoy-meſme une veuë libre, une lumiere claire, & un vent ſalubre, ou pour le moins les rechanger & rhabiller en les changeant ou deſtournant autrement : comme pour exemple, ſans en chercher plus loing, « La curioſité eſt un » deſir de ſçavoir les tares & imperfections d'au- » truy, qui eſt un vice ordinairement conjoinct » avec envie & malignité [1] » : car pourquoy eſt-ce, homme par trop envieux, que tu vois ſi clair ès affaires d'autruy, & ſi peu ès tiens propres ? deſtourne un peu du dehors, & retourne au dedans ta curioſité, ſi tant eſt que tu prennes plaiſir à ſavoir & entendre des maux, tu trouveras bien chez toy-meſmes à quoy paſſer ton temps :

Autant que d'eau autour d'une iſle il paſſe,
Et qu'en un bois de fueilles il s'amaſſe,

autant trouveras-tu de pechez en ta vie, de paſſions en ton ame, & d'omiſſions en ton devoir. Car, comme Xenophon dit, que chez les bons meſnagers il y a lieu propre pour les utenſiles

[1] Théophraſte n'a point traité le caractere de la curioſité. Le duc de la Rochefoucauld l'a conſidérée ſous deux rapports différens dans cette maxime : Il y a deux ſortes de curioſité, l'une d'intérêt qui nous porte à deſirer d'apprendre ce qui nous peut être utile ; & l'autre d'orgueil, qui vient du deſir de ſavoir ce que les autres ignorent. J'ai remarqué dans pluſieurs curieux que le point de vue de Plutarque étoit le plus vrai.

deſtinez à l'uſage des ſacrifices, autre lieu pour la vaiſſelle de table, & qu'ailleurs ſont ſituez les inſtruments du labourage, & ailleurs à part ceulx qui ſont neceſſaires à la guerre : auſſi trouveras-tu en toy des maux qui procedent les uns d'envie, les autres de jalouſie, les autres de laſcheté, & les autres de chicheté : amuſe toy à les reviſiter, à les conſiderer : eſtouppe & bouſche toutes les advenues, & toutes les portes & feneſtres qui regardent chez tes voiſins : & en ouvre d'autres qui reſpondent à ta chambre, au cabinet de ta femme, au logis de tes ſerviteurs, là tu trouveras à quoy t'amuſer avec profit & ſans malignité, là tu trouveras des occupations profitables & ſalutaires, ſi tu aimes tant à enquerir, & rechercher ce qui eſt caché, prouveu que chaſcun veuille dire à par ſoy,

Où ay-je eſté ? qu'ay-je fait ou meffait ?
Qu'ay-je oublié que je deuſſe avoir fait ?

III. Mais maintenant, ainſi comme les fables diſent, que la fée Lamia ne fait que chanter quand elle eſt en ſa maiſon eſtant aveugle, d'autant qu'elle a ſerré ſes yeux en vaiſſeau à part : mais quand elle ſort dehors, elle ſe les remet, & voit alors : auſſi chaſcun de nous au dehors, & pour contempler les autres, adjouſte à la male intention la curioſité, comme un œil, & en noz

propres defaults, & en noz maux nous avons la barlue par ignorance à tout propos, à faute d'y employer les yeux & la clarté de la lumiere.

IV. Voila pourquoy le curieux eſt plus utile à ſes ennemis qu'il n'eſt pas à luy-meſme, d'autant qu'il deſcouvre, met en evidence, & leur monſtre, ce dont il ſe faut garder, & ce qu'ils doivent corriger, & ce pendant il ne voit pas la plus part de ce qui eſt chez luy, tant il eſt esblouy à regarder ce qui eſt au dehors: mais Ulyſſes homme ſage ne voulut pas meſme parler à ſa propre mere devant qu'il euſt enquis & entendu du prophete, ce pourquoy il eſtoit deſcendu aux enfers, & après qu'il l'eut entendu, alors il ſe tourna à parler & à ſa mere & aux autres femmes, demandant qui eſtoit Tyro, qui eſtoit la belle Chloris, & pour quelle occaſion Epicaſte eſtoit morte,

S'eſtant pendue avec un las mortel
Aux ſoliveaux du hault de ſon hoſtel.

Mais au contraire, nous mettans à non-chaloir, & ne nous ſoucians point de ſçavoir ce qui nous touche, allons rechercher la genealogie des autres, que le grand pere de noſtre voiſin eſtoit venu de la Syrie, que ſa nourrice eſtoit Thraciene, que un tel doit trois talents [1], & n'en a point encore

[1] Ces trois talens font 14006 livres de notre monnoie.

payé les arrerages, & nous enquerons de telles choſes, d'où revenoit la femme d'un tel, & qu'eſtoit-ce que un tel & un tel diſoient à part en un coing.

V. Au contraire, Socrates alloit çà & là enquerant de quelles raiſons uſoit Pythagoras pour perſuader les hommes, & Ariſtippus en la ſolennité & aſſemblée des jeux Olympiques ſe rencontrant en la compagnie d'Iſchomachus, luy demanda de quelles perſuaſions uſoit Socrates pour rendre les jeunes hommes ſi fort affectionnez à luy: & comme l'autre luy en euſt communiqué quelque petit de ſemence & de monſtre, il en fut ſi paſſionné que ſon corps en devint incontinent tout fondu, paſle & deffaict, juſques à ce que s'en eſtant allé à Athenes avec ceſte ardente ſoif, il en puiſa à la ſource meſme, & cogneut le perſonnage, ouit ſes diſcours, & ſçeut que c'eſt de la philoſophie, de laquelle la fin eſt cognoiſtre ſes maulx, & le moyen de s'en delivrer: mais il y en a qui pour rien ne veulent voir leur vie, comme leur eſtant un très-mal plaiſant ſpectacle, ny replier & retourner leur raiſon comme une lumiere ſur eux-meſmes, ains leur ame eſtant pleine de toutes ſortes de maulx, & redoutant & craignant ce qu'elle ſent au dedans d'elle meſme, ſaulte dehors, & va errant çà & là à rechercher les faicts d'autruy, nourriſſant &

engraiſſant ainſi ſa malignité : car ainſi que la poule, bien ſouvent qu'on lui aura mis à manger devant elle, s'en ira neantmoins gratter en un coing, là où elle aura peut eſtre apperceu en un fumier quelque grain d'orge : ſemblablement auſſi les curieux, paſſans par deſſus les propos expoſez à chaſcun, & les hiſtoires dont chaſcun parle, & que lon ne defend point d'enquerir, ny n'eſt on point marry quand on les demande, vont recueillant & amaſſant les maulx ſecrets & cachez de toute la maiſon. Et toutefois la reſponſe de l'Ægyptien fut gentille & bien à propos à celuy qui luy demandoit, que c'eſtoit qu'il portoit enveloppé : « C'eſt à fin que tu ne le ſçaches pas, » qu'il eſt enveloppé ».

VI. Auſſi toy curieux pourquoy vas-tu ainſi recherchant ce qui eſt caché ? car ſi ce n'eſtoit quelque choſe de mal on ne le cacheroit pas : & ſi y a plus, que lon n'a pas accouſtumé d'entrer de plein vol en la maiſon d'autruy ſans frapper à la porte, & maintenant on uſe de portiers pour meſme occaſion, mais anciennement on avoit des marteaux attachez aux portes dont on tabouroit, pour advertir ceux de dedans, à fin qu'un eſtranger ne ſurpriſt point la maiſtreſſe au milieu de la maiſon, ou la fille à marier, ou un ſerviteur que lon fouetteroit, ou des chambrieres qui tan-

ſeroient [1], mais c'eſt là où plus volontiers le curieux ſe gliſſe : de maniere qu'il ne verroit pas volontiers, encore qu'on l'en priaſt, une maiſon honeſte & bien compoſée, mais ce pourquoy on uſe de clef, de verrou, & de porte, c'eſt ce qu'il appete deſcouvrir, & le mettre en veuë de tout le monde.

VII. Et toutefois, comme diſoit Ariſton, les vents que nous haïſſons le plus, ce ſont ceux qui nous rebraſſent noz habillements, mais le curieux ne rebraſſe pas ſeulement les robbes & les ſayes de ſes voiſins, mais il ouvre juſques aux parois, il ouvre tout arriere les portes, & penetre meſme à travers le corps de la tendre pucelle, comme un vent, enquerant de ſes jeux, ſes danſes & ſes veilles ; & les calumniant : & comme le poëte comique ſe mocquant de Cleon dit que,

> Ses deux mains ſont au païs d'Ætolie,
> Et ſon eſprit eſt en la Clopidie [2],

voulant dire qu'il ne faiſoit que demander, que prendre & derobber : auſſi l'entendement du cu-

[1] Dans le grec, qui criailleroient.

[2] C'eſt un jeu de mots d'Ariſtophane dans ſa comédie des Chevaliers, vers 79. Le ſavant M. Brunck l'a très-bien remarqué. L'Ætolie eſt le pays des demandeurs, la Clopidie le pays des voleurs. Le premier vient du verbe αἰτῶ, demander ; le ſecond du verbe κλέπτειν, voler.

rieux eſt tout enſemble ès palais des riches, & maiſonnettes des pauvres, ès cours des roys, ès chambres des nouveaux mariez, il furette touttes choſes, & s'enquiert des affaires des paſſans, des ſeigneurs & capitaines, & quelquefois non ſans danger, ains comme ſi quelqu'un par curioſité d'apprendre la qualité de l'aconite, en gouſtoit, ſe trouveroit mort avant qu'il en ſçeuſt rien cognoiſtre : auſſi ceux qui recherchent les maulx des grands, ſe perdent eux meſmes avant que d'en pouvoir rien ſçavoir : car ceux qui ne ſe contentent pas de la lumiere abondante des rayons du ſoleil, qui s'eſpandent ſi clairement ſur toutes choſes, ains veulent à plein fond regarder le cercle meſme de ſon corps, en oſant ſe promettre qu'ils penetreront ſa clarté, & entreront des yeux à force au beau milieu, ils s'aveuglent.

VIII. Et pourtant Philippides le joueur de comedies reſpondit un jour bien ſagement au roy Lyſimachus qui luy diſoit, « Que veux-tu que je » te communique de mes biens, Philippides » ? « Ce qu'il vous plaira, ſire, dit-il, prouveu que » ce ne ſoit point de voz ſecrets ». Car ce qu'il y a de plus beau & de plus plaiſant en l'eſtat des roys ſe monſtre au dehors, expoſé à la veuë d'un chaſcun : comme ſont leurs feſtins, leurs richeſſes, leurs feſtes, leurs liberalitez & magnificences, mais s'il y a quelque choſe de caché & ſecret

ne vous en approchez pas. La joye d'un roy en proſperité ne ſe cache point, ny ſon rire quand il eſt en ſes bonnes, ny quand il ſe prepare à faire quelque grace & quelque liberalité : mais s'il y a quelque choſe de ſecret, c'eſt cela qui eſt formidable, triſte, non approchable, & où il n'y a pas matiere de rire : car ce ſera ou un amas de rancune couverte, ou un project de quelque vengeance, ou une jalouſie de femme, ou une deffiance de quelques uns de ſes mignons, ou une ſuſpicion de ſon fils. Fuy ceſte eſpeſſe & noire nuée, tu verras bien quel tonnerre & quel eſclair elle jettera quand ce qui eſt maintenant caché viendra à ſe crever.

IX. Quel moyen doncques y a il de la fuir ? c'eſt de deſtourner & tirer ailleurs la curioſité, meſmement à rechercher les choſes qui ſont & plus belles & plus honeſtes : recherche ce qui eſt au ciel, ce qui eſt en la terre, en l'air, en la mer. Tu demandes à voir ou de grandes ou de petites choſes : ſi tu en aimes à voir de grandes, recherche le ſoleil : enquiers toy là où il deſcend, de là où il monte : cherche la cauſe des mutations qui ſe font en la lune, comme tu ferois les changements d'un homme : Comment eſt-ce qu'elle a perdu une ſi grande lumiere, d'où eſt-ce qu'elle l'a depuis recouvrée, & comment eſt-ce que,

Premierement de non point apparente
Elle ſe monſtre un petit eſclairante,
Embelliſſant ſa belle face ronde,
Et l'empliſſant de lumiere feconde:
Puis derechef ſe va diminuant,
Et s'en retoutne en ſon premier neant [1].

& cela ſont des ſecrets de nature : mais elle n'eſt pas marrie quand on les recherche. Te deffies tu de pouvoir trouver les grandes choſes ? recherche les petites : Comment eſt-ce qu'entre les arbres les uns ſont tousjours verds, floris, reveſtus de leurs beaux habillements, & monſtrent leurs richeſſes en tout temps : les autres ſont aucunefois ſemblables à ceux là, mais puis après ayants, comme un mauvais meſnager, tout à un coup mis hors & deſpendu tout leur bien, ils demourent tout nuds & pauvres : & pourquoy eſt-ce que les uns produiſent leurs fruicts ronds, les autres longs, & les autres angulaires : car il n'y a mal ny danger quelconque à toutes ces enqueſtes là.

X. Mais s'il eſt force que la curioſité s'applique tousjours à rechercher choſes mauvaiſes, comme un ſerpent venimeux ſe nourrit & ſe tient tousjours en lieux peſtilents, menons la à la lecture des hiſtoires, & luy preſentons abon-

[1] Sophocle, Mænal. Ces vers ſont auſſi rapportés dans la Vie de Demetrius.

dance & affluence de tous maulx : car là elle trouvera des ruines d'hommes, pertes de biens, corruption de femmes, des ſerviteurs qui ſe ſont eſlevez contre leurs maiſtres, calomnies d'amis, empoiſonnements, envies, jalouſies, deſtructions de maiſons, everſions de royaumes & de ſeigneuries : ſaoule-t'en, remply-t'en, prens-y tant que tu voudras de plaiſir, tu ne faſcheras, ny ne ennuyeras perſonne de ceux avec qui tu converſeras : mais il ſemble que la curioſité ne ſe delecte pas de maulx qui ſoient desja rances & vieux, ains tous frais & tous recens, & qu'elle prenne plus de plaiſir à voir tousjours de nouvelles tragedies : car quant aux comedies & ſpectacles de joyeuſeté, elle ne s'y arreſte pas volontiers. Et pourtant ſi quelqu'un raconte l'appareil d'une nopce, ou d'un ſacrifice, ou d'une monſtre, le curieux l'eſcoutera froidement, & negligemment, & dira qu'il l'aura desja entendu d'ailleurs, commandera à celuy qui fait le conte, qu'il paſſe cela, ou qu'il l'abbrege ; mais ſi quelqu'un aſſis bec à bec raconte comme une fille aura eſté depucellée, ou une femme violée, ou un procès qui ſe va commancer, ou une querelle dreſſée entre deux freres, alors il ne ſommeille, ne il ne vague pas,

Ains pour ouir le conte il s'appareille
En approchant ſoigneuſement l'aureille.

Et ceſte ſentence,

> Helas que l'homme eſt prompt à eſcouter
> Plus toſt le mal, que le bien raconter,

cela proprement eſt dit à la verité touchant la curioſité : car ainſi comme les cornets & ventoſes attirent du cuir ce qu'il y a de pire, auſſi les aureilles des curieux attirent tous les plus mauvais propos qui ſoient : ou pour mieulx dire, comme les villes & citez ont des portes maudites, & malencontreuſes, par leſquelles elles font ſortir ceux que lon méne executer à la mort, & par où elles jettent hors les ordures, & les hoſties d'execration & de malediction, & jamais n'y entre, ny n'en ſort choſe qui ſoit nette, ſaincte, ny ſacrée : auſſi les aureilles du curieux ſont de pareille nature, car il n'y paſſe rien qui ſoit gentil, ny bon, ny honeſte, ains tousjours y traverſent & hantent paroles ſanglantes, apportans quand & elles des contes execrables, pollus, & contaminez,

> Larmes & pleurs ſont en toute ſaiſon
> Le roſſignol qu'on oyt en ma maiſon.

XI. Cela eſt la ſeule Muſe, la ſeule ſirene des curieux : il n'y a rien qu'ils oyent plus volontiers : car curioſité eſt une convoitiſe d'ouir les choſes que lon tient cloſes & cachées : or n'y a il perſonne qui cache un bien qu'il poſſede, veu que

bien ſouvent on ſimule d'en avoir que lon n'a pas : ainſi le curieux convoitant de ſçavoir & entendre des maulx, eſt entaché de ceſte malheureté, que les Grecs appellent Epichaire-cakia, qui ſignifie joye du mal d'autruy, paſſion qui eſt ſœur germaine de l'envie, d'autant qu'envie eſt douleur du bien d'autruy, & l'autre perverſité, eſt joye du mal : toutes leſquelles deux paſſions procedent d'une perverſe racine & d'une autre paſſion ſauvage & cruelle, qui eſt la malignité.

XII. Or eſt-il ſi faſcheux & ſi moleſte à un chaſcun de deſcouvrir les maulx ſecrets qu'il a, que pluſieurs ont mieulx aimé ſe laiſſer mourir, que de declarer aux medecins les maladies cachées qu'ils enduroient : car ſuppoſez que Erophilus [1] ou Eraſiſtratus, ou bien Æſculapius meſme du temps qu'il eſtoit encore homme, vint en voſtre maiſon vous demander, à un homme s'il auroit une fiſtule au fondement, ou ſi c'eſtoit une femme, ſi elle auroit point un chancre en la matrice, ayant en ſa main les outils de chirurgie, & les drogues qui ſont propres à la guariſon de tels maulx : qui eſt celuy qui ne chaſſaſt bien au loing un tel medecin, qui ſans attendre que lon euſt affaire de luy, & que lon l'euſt mandé, viendroit de guayeté de cœur & de ſon propre mouvement pour entendre les maulx d'autruy, encore que la

[1] Hérophile, médecin célèbre.

curioſité

curioſité & le ſoing de bien particulierement enquerir, ſoit ſalutaire en ceſt art là? là où les curieux recherchent en autruy ces meſmes maulx là, & d'autres encore pires : il eſt vray que ce n'eſt pas pour les guarir, mais ſeulement pour les deſcouvrir : au moyen dequoy ils ſont à bon droict haïs de tout le monde : car nous haïſſons les gabelleurs, & ſommes marris contre eux, non quand ils font payer la gabelle pour les hardes que lon fait entrer à deſcouvert en la ville, mais quand ils viennent rechercher & fureter les beſongnes & hardes d'autruy, encore que l'authorité publique leur donne loy de ce faire, & qu'ils reçoivent dommage quand ils ne le font pas : mais au contraire les curieux laiſſent perdre & abandonnent leurs affaires propres pour vacquer à enquerir ceulx d'autruy.

XIII. Ils ne vont pas ſouvent aux champs, d'autant qu'ils ne peuvent ſupporter le requoy ny le ſilence de la ſolitude : mais ſi d'adventure après un long eſpace de temps, il leur advient d'y aller, ils jetteront plus toſt l'œil ſur les vignes de leurs voiſins que ſur les leurs, & s'enquerront combien de bœufs ſeront morts à leur voiſin, ou combien de muys de vin luy ſeront aigris, & ſoudain après qu'ils ſe ſeront emplis de telles curieuſes demandes, ils s'en refuiront à la ville : car le vray & bon laboureur ne ſe ſouciera meſmes des nou-

velles qui ſans s'en enquerir luy viendront de la ville : car il dit,

> Puis en marrant [1] il me racontera
> Soubs quelles loix paix faitte ſe ſera :
> Car le meſchant fait meſtier de s'enquerre,
> Allant par tout, & de paix & de guerre.

Mais les curieux fuyans le labourage & l'agriculture, comme choſe vaine & froide, qui ne produit point de grand cas, ſe jettent au beau milieu d'un ſenat, d'une tribune où les harengues ſe font au peuple ſur la place, au plus frequent lieu du port où abordent les navires : Et bien y a il rien de nouveau ? Comment, n'as tu pas eſté ce matin ſur la place ? Penſes tu que la ville ſe ſoit changée en trois heures ? Si quelqu'un d'adventure luy fait ouverture de tels propos, s'il eſt à cheval, mettant pied à terre, il l'embraſſera, il le baiſera, & dreſſera les aureilles : mais ſi celuy qu'il rencontrera en ſon chemin luy dit, qu'il n'y a rien de nouveau, il luy reſpondra lors, Que dis tu ? n'as tu pas paſſé par la place ? n'as tu point eſté au palais ? Et n'as tu point parlé à ceulx qui ſont venus d'Italie ?

XIV. Voilà pourquoy j'eſtime que les magiſtrats de la ville de Locres font bien : car ſi quelqu'un de leurs bourgeois revenant des champs en

[1] En tenant la marre, ou la houe.

la ville, demande, Et bien y a il rien de nouveau? ils le condamnent à l'amende : par ce que comme les cuiſiniers pour bien ruer en cuiſine ne demandent autre choſe, que qu'il y ait force gibier, & les peſcheurs force poiſſon : auſſi les curieux ne ſouhaittent que qu'il y ait grande abondance de maulx, & grand nombre d'affaires, grandes nouveautez, grands changements, à celle fin qu'ils aient tousjours dequoy chaſſer, & que tuer. Auſſi feit ſagement le legiſlateur des Thuriens, quand il defendit de farcer ne mocquer aucun ès jeux publiques & comedies, ſinon les adulteres & les curieux, car il ſemble que l'adultere ſoit une eſpece de curioſité, de rechercher la volupté d'autruy, & une inquiſition & recherche de ce que lon garde caché, & que lon ne veut pas eſtre veu de tout le monde : & la curioſité ſemble eſtre un deliement, violement & deſcouvrement des choſes ſecrettes : or eſt il que communément ceux qui enquierent & ſçavent beaucoup, parlent auſſi beaucoup : c'eſt pourquoy Pythagoras ordonna aux jeunes gens cinq années de ſilence, qu'il appella Echemythie, c'eſt à dire tenir ſa langue : mais il eſt du tout neceſſaire, que mediſance ſoit conjoincte à curioſité, car ce qu'ils oyent volontiers, ils le rediſent auſſi volontiers, & ce qu'ils recueillent ſoigneuſement des autres, ils le departent encore plus vo-

lontiers à d'autres. D'où vient qu'oultre les autres maulx que ce vice là contient, encore a il celuy là, qui eſt contraire à ſa propre convoitiſe : car il convoite ſçavoir beaucoup, & chaſcun le fuit & ſe donne garde de lui. Car on n'a pas à plaiſir de faire rien qu'il voye, ne dire rien qu'il oye, ains s'il eſt queſtion de conſulter quelque affaire on en remet la deliberation, & en differe lon la concluſion, juſques à ce que celuy là tel s'en ſoit allé : & ſi lon tient quelque propos de ſecret, ou que lon face aucune choſe de conſequence, & il y ſurvient un curieux, on l'oſte incontinent, & la cache lon, ne plus ne moins que de la viande qui eſt en priſe, quand on voit paſſer un chat : de maniere que le plus ſouvent ce que lon dit, & que lon fait devant les autres, on le tait & le cele devant celuy là ſeul.

XV. Voilà pourquoy conſequemment il eſt privé de toute foy, que nul ne ſe fie plus en luy, tellement que nous fions plus toſt des lettres miſſives, ou noſtre cachet, à des ſerviteurs ou à des eſtrangers que non pas à des parents, familiers & amis, qui aient ce vice d'eſtre curieux. Bien autrement feit le ſage Bellerophon, lequel ne voulut pas ouvrir les lettres qu'il portoit, encore qu'il ſceuſt bien qu'elles eſtoient eſcrites contre lui, & s'abſtint de toucher à la miſſive du roy, tout ainſi qu'il n'avoit pas voulu toucher à ſa femme,

par la meſme vertu de continence : car la curioſité eſt une incontinence, comme l'adultere, mais outre l'intemperance il y a une folie, & une reſverie extreme : car c'eſt bien eſtre inſenſé & hors du ſens extremement, que laiſſant tant de femmes communes & publiques, vouloir penetrer à grands frais & grande deſpenſe juſques à une qui ſera tenue ſoubs la clef, & qui bien ſouvent ſera laide. Tout autant en font les curieux: car mettans en arriere pluſieurs belles & plaiſantes choſes à voir & à ouir, & pluſieurs honneſtes paſſetemps & exercices, ils ſe mettront à crocheter les lettres miſſives d'autruy, ils approcheront l'oreille contre les parois des maiſons d'autruy, pour eſcouter ce qui ſe dit & ſe fait au dedans, ils iront oreiller ce que des valets ou des chambrieres cacquetteront en un coing, quelquefois avec danger, mais tousjours avec honte & deshonneur: pourtant ſeroit il très-utile aux curieux, pour les divertir de ce vice là, ſe reſouvenir des choſes qu'ils auroient au paravant ſceuës & entendues : car ſi, comme Simonides ſouloit dire, que quand par intervalles de temps il venoit à ouvrir ſes coffres, il trouvoit tousjouts celuy des ſalaires plein, & celuy des graces vuide : auſſi ſi quelqu'un après une eſpace de temps venoit à ouvrir l'armoire ou l'arriere boutique de la curioſité, & regardoit au fond, la trouvant toute pleine de

choſes inutiles, malplaiſantes & vaines, à l'adventure luy ſembleroit ceſt amas là bien faſcheux, & que celuy qui l'auroit fait, auroit eu bien peu d'affaires.

XVI. Car voyez, ſi quelqu'un feuilletant les eſcripts des anciens en alloit eliſant & triant ce qu'il y auroit de pire, & en compoſoit un livre, comme des vers d'Homere defectueux, commanceans par une ſyllabe briefve, ou des incongruitez que lon rencontre ès tragedies, ou des objections villaines & deshonneſtes que fait Archilochus à l'encontre du ſexe feminin en ſe diffamant luy meſme : celuy là ne ſeroit il pas digne de ceſte tragique malediction,

> Maudit ſois tu, qui vas faiſant recueil,
> Des maux de ceux qui giſent au cercueil?

mais ſans ceſte malediction, c'eſt à luy un amas qui ne luy apporte ny honneur, ny profit, d'aller ainſi par tout recueillir les fautes d'autruy : comme on lit que Philippus feit un amas des plus meſchans & des plus incorrigibles hommes qui fuſſent de ſon temps, leſquels il logea enſemble dans une ville qu'il feit baſtir, & l'appella Poneropolis, c'eſt à dire, la ville des meſchans : auſſi les curieux en recueillant & amaſſant de tous cotez les fautes & imperfections, non des vers, ny des poëmes, mais des vies des hommes,

ſont de leur memoire un archive & regiſtre fort mal-plaiſant, & de fort mauvaiſe grace, qu'ils portent tousjours quant & eux.

XVII. Et tout ainſi comme à Rome il y a des perſonnes qui ne ſe ſoucient point d'acheter de belles peintures ny de belles ſtatues, non pas meſmes de beaux garçons, ny de belles filles de celles que lon expoſe en vente, ains s'addonnent à achetter affectueuſement des monſtres en nature, comme qui n'ont point de jambes, ou qui ont les bras tournez au contraire, qui ont trois yeux, ou la teſte d'une auſtruche, prenans plaiſir à les regarder & à rechercher s'il y a point

De corps meſlé de diverſes eſpeces,
Monſtre avorté de l'un & l'autre ſexes :

mais qui nous meneroit ordinairement veoir de tels ſpectacles, on s'en faſcheroit incontinent, & feroient mal au cœur à les veoir : Auſſi ceux qui curieuſement vont rechercher les imperfections des autres, les infamies des races, les fautes & erreurs advenues ès maiſons d'autruy, ils doivent rappeller en leur memoire comme les premieres telles obſervations ne leur ont apporté ny plaiſir aucun ny profit.

XVIII. Or l'un des plus grands moyens pour divertir ceſte vicieuſe paſſion, c'eſt l'accouſtumance, ſi commançeans de loing nous nous

exerceons & accouſtumons à ceſte continence, car l'accroiſſement ſe fait par l'accouſtumance, gaignant le mal tousjours petit à petit en avant: mais comment il s'y faut accouſtumer, nous le ſçaurons & entendrons en parlant de l'exercitation.

XIX. Premierement doncques nous commancerons aux plus petites, & plus legeres choſes: car quelle difficulté y a il en paſſant chemin de ne s'amuſer point à lire les inſcriptions des ſepultures? ou quelle peine eſt-ce qu'en ſe promenant paſſer des yeux outre les eſcritteaux qui s'eſcrivent contre les murailles, en ſuppoſant une maxime, qu'il n'y a rien qui ſoit ny profitable ny plaiſant? car ce ſera quelqu'un qui fera mention d'un autre en bonne part, ou celuy-là eſt le meilleur amy que j'aye, & pluſieurs autres eſcripts pleins de telle badinerie, leſquels ſemblent n'apporter point de mal pour les lire, mais ils en apportent ſecrettement beaucoup, d'autant qu'ils engendrent une couſtume de rechercher ce que lon ne doit pas enquerir: & comme les veneurs n'endurent pas que leurs chiens ſe devoyent, ne qu'ils pourſuyvent toutes odeurs, ains les retiennent & retirent en arriere avec leurs traits, pour garder le nez & le ſentiment pur & net, à ce qui eſt propre à leur office, à fin qu'ils ſoient plus ardents à ſuivre la trace,

Suivans avec le ſentiment du nez
Les animaux qui ſeront deſtournez.

auſſi faut-il oſter au curieux ſes ſaillies & ſes courſes à vouloir tout eſcouter & tout regarder, & en le tenant de court, le tirer & deſtourner à veoir & ouïr ſeulement ce qui eſt utile : car ainſi comme les aigles & les lions en marchant reſerrent leurs ongles au dedans de peur qu'ils n'en uſent & emouſſent les pointes : auſſi eſtimans que la curioſité a quelque partie du deſir de beaucoup ſçavoir & apprendre, gardons nous que nous ne l'employons & la rebouchons en choſes mauvaiſes & viles.

XX. Secondement accouſtumons-nous en paſſant pardevant la porte d'autruy, de ne regarder point dedans, & ne toucher point de l'œil à choſe qui y ſoit, comme eſtant l'œil l'une des mains de la curioſité, ains ayons touſjours devant les yeux le dire de Xenocrates, qui diſoit, « Qu'il n'y avoit » point de difference entre mettre les yeux ou » les pieds en la maiſon d'autruy » : car ce n'eſt choſe ny juſte, ny honeſte, ny plaiſante à veoir.

Laid à veoir eſt le dedans, eſtranger.

Car qu'eſt-ce pour le plus ordinaire, ſinon telles choſes, des utenſiles de meſnage, qui feront l'un deçà l'autre delà, des chambrieres aſſiſes, & rien d'importance ny de plaiſir ? mais ceſte torſe

de regard qui tord l'ame quant & quant, & ce deſtournement en eſt laid, & la couſtume n'en vault rien qui ſoit. Diogenes voyant un jour Dioxippus qui faiſoit ſon entrée ſur un chariot triomphal en la ville, pour avoir gaigné le prix ès jeux Olympiques, & obſervant qu'il ne pouvoit retirer ſes yeux de contempler une belle jeune dame qui regardoit l'entrée, ains la ſuivoit tousjours de l'œil, & ſe retournoit vers elle. « Voyez, dit-il, noſtre champion victorieux & » triomphant qu'une jeune garſe emmeine par » le collet ». Auſſi verriez vous que les curieux ordinairement ſont ſubjects à tordre le col, & ſe retourner à tout ce qu'ils voient & qu'ils oyent, après qu'ils ont fait par accouſtumance une habitude de jetter les yeux par tout : car il ne fault pas, à mon advis, que le ſentiment exterieur vague & rage [1] à ſon plaiſir, comme une chambriere diſſoluë & mal appriſe, ains faut que quand il eſt envoyé par la raiſon devers les choſes, après avoir communiqué & traicté avec elles, qu'il s'en retourne incontinent devers ſa maiſtreſſe pour en faire ſon rapport, & puis derechef ſe raſſeoir au dedans de l'ame, eſtant tousjours attentif à ce que la raiſon luy commandera : mais maintenant il ſe fait ce que dit Sophocles [2],

[1] Rager, ancien mot qui ſignifioit faire rage.

[2] Dans la tragédie d'Electre.

Comme chevaux effrenez & ſans bride,
Raiſon à force emportent qui les guide.

XXI. Les ſentiments qui n'ont pas eſté bien inſtruicts ne bien exercitez courants devant le commandement de la raiſon, tirent quand & eux bien ſouvent & precipitent l'entendement là où il ne faudroit point : pourtant eſt-ce choſe faulſe qui ſe dit communement, que Democritus le philoſophe s'eſtaignit la veuë en fichant & appuyant ſes yeux ſur un miroir ardent, & recevant la reverberation de la lumiere d'iceluy, à fin qu'ils ne luy apportaſſent aucun deſtourbier en evoquant ſouvent la penſée au dehors, ains la laiſſant au dedans en la maiſon, pour vacquer au diſcours des choſes intellectuelles, eſtans comme feneſtres reſpondantes ſur le chemin, bouchées. Bien eſt-il vray, que ceux qui beſongnent beaucoup de l'entendement, ſe ſervent bien peu du ſentiment. C'eſt pourquoy ils baſtiſſoient anciennement les temples des Muſes, lieux deſtinez à l'eſtude, qu'ils appelloient Muſæes, le plus loing qu'ils pouvoient des villes, & appelloient la nuit, Euphroné, comme qui diroit, la ſage, eſtimans que la ſolitude, le repos & le n'eſtre point deſtourbé, ſervent beaucoup à la contemplation & invention des choſes que lon cherche de l'entendement.

XXII. Davantage il n'eſt pas non plus malaiſé,

ne difficile, quand il y a d'adventure quelques hommes qui tanſent & s'injurient les uns les autres ſur la place, de ne s'en approcher point, ny quand il ſe fait un concours de pluſieurs perſonnes, pour quelque occaſion, ne s'en bouger poinr, ains demourer en ſa place: & ſi tu ne t'y peux tenir, ſe lever & s'en aller ailleurs: car tu ne gaigneras rien à te meſler parmy les curieux, & recevras grand profit en divertiſſant à force la curioſité, & la reprimant & contraignant par accouſtumance d'obeïr à la raiſon. Et pour tendre & roidir encore plus l'exercitation, il ſera bon quand il ſe jouëra quelque jeu dedans le theatre qui retiendra fort les ſpectateurs, paſſer outre, & repoulſer tes amis qui te voudront mener veoir un excellent balladin ou un excellent joueur de comedies, ny ſe retourner quand on oyra quelque clameur ou quelque bruit procedant de la carriere où lon fait au jeu de prix courir les chevaux: car ainſi comme Socrates conſeilloit de s'abſtenir des viandes qui provoquent les hommes à manger quand ils n'ont point de faim, & les bruvages qui convient à boire, encore que lon n'ait point de ſoif: auſſi faut il que nous fuyons & nous gardions de voir ny d'ouïr choſe, quelle qu'elle ſoit, qui nous arreſte ou retiene quand il n'en eſt point de beſoin.

XXIII. Le bon Cyrus ne vouloit pas veoir la

belle Panthea, & comme Araſpe l'un de ſes mignons luy diſt, que ſa beauté eſtoit bien choſe digne de voir : « Voilà pourquoy, dit-il, il vaut » doncques mieux du tout s'abſtenir de l'aller » voir : car ſi maintenant à ta perſuaſion je l'allois » voir, à l'adventure que cy après elle meſme » m'induiroit d'y aller, encore que je n'en euſſe » pas le loiſir, & me ſeoir auprès d'elle pour » contempler ſa beauté, en laiſſant ce pendant » aller pluſieurs affaires de grande importance ». Semblablement Alexandre ne voulut point aller veoir la femme de Darius, bien que lon luy diſt que c'eſtoit une fort belle jeune dame, ains allant viſiter ſa mere qui eſtoit desja vieille s'abſteint de veoir l'autre qui eſtoit belle & jeune : mais nous jettans les yeux juſques dedans les littieres des femmes, & nous pendans à leurs feneſtres, ne cuidons pas commettre aucune faute, en laiſſant ainſi la curioſité gliſſer & couler à tout ce qu'elle veut.

XXIV. Auſſi eſt il expedient pour s'exercer à la juſtice, laiſſer à prendre quelquefois ce que lon pourroit bien juſtement faire, à fin de s'accouſtumer à s'abſtenir tant plus de prendre rien injuſtement. Semblablement auſſi pour s'accouſtumer à la temperance, s'abſtenir quelquefois d'habiter avec ſa propre femme à fin que jamais on ne ſoit eſmeu de la convoitiſe de celle d'autruy.

XXV. Te ſervant donc de ceſte façon de faire encore contre la curioſité, parforce toy de ne faire pas ſemblant de veoir ny d'ouir quelque choſe qui t'appartienne : & ſi quelqu'un te veult faire quelque rapport de ta maiſon, de paſſer outre, & rejetter arriere quelques propos qui ſembleroient avoir eſté dicts de toy à ton deſavantage : car à faute de cela, la curioſité envelopa Oedipus en de très-grands maux, par ce que voulant ſçavoir qui il eſtoit, comme n'eſtant pas de Corinthe, en allant à l'oracle pour luy demander, il rencontra Laius par le chemin, qu'il tua, & eſpouſa ſa propre mere, par le moyen de laquelle il obtint le royaume de Thebes : & lors qu'il ſembloit eſtre très-heureux, encore ſe voulut il chercher ſoymeſme, combien que ſa femme l'en deſtournaſt le plus qu'elle pouvoit, & plus elle le prioit de ne le faire pas, plus il en preſſa un vieillard qui ſçavoit toute la verité du faict, en le contraignant par toutes voyes, tant que le diſcours de l'affaire l'ayant desja mis ſur le bord de la ſuſpicion, comme le vieillard ſe fuſt eſcrié,

Helas je ſuis ſur le point dangereux
De declarer un cas bien malheureux :

toutefois eſtant desja ſurpris de ſa paſſion de curioſité, & le cœur luy en battant, il reſpond,

Et moy auſſi ſur le point de l'entendre,
Mais toutefois il le me faut apprendre [1].

tant eſt aigre-doux, & mal aiſé à contenir le chattouillement de la curioſité, comme un ulcere, qui plus on le gratte & plus s'enſanglante luy meſme : mais celuy qui eſt entierement net & delivre de telle maladie, & qui eſt de nature paiſible, quand il aura ignoré quelque mauvaiſe nouvelle, il dira,

O ſainct oubly de paſſée triſteſſe,
Tant tu es plein de très grande ſageſſe!

XXVI. Et pourtant ſe faut il petit à petit accouſtumer à cecy, quand on nous apportera des lettres, de ne les ouvrir pas viſtement & à grande haſte, comme font la plus part, que ſi les mains demeurent un peu trop à leur gré à deſlier la fiſcelle, ils la maſchent à belles dents : & s'il arrive un meſſager de quelque part, ne courir pas incontinent à luy, ny ne ſe lever à l'eſtourdie de ſa place, ſoudain que quelqu'un viendra dire, J'ay quelque choſe de nouveau à vous conter : mais bien euſſes-tu quelque choſe de bon & utile à me dire. Un jour que je declamois à Rome, Ruſticus, celuy que Domitian depuis feit mourir [2],

[1] Dans la tragédie d'Œdipe roi.

[2] Ruſticus Arulenus fut mis à mort l'an de Rome 847. Tacite a fait ſon éloge dans ſes Annales, xvi, 26, & dans la Vie d'Agricola, Chap. 2.

pour l'envie qu'il portoit à ſa gloire, y eſtoit, qui m'eſcoutoit : au milieu de la leçon il entra un ſoudard qui luy bailla une lettre miſſive de l'empereur, il ſe feit là un ſilence, & moy-meſme feis une pauſe à mon dire, juſques à ce qu'il l'euſt leuë : mais luy ne voulut pas, ny n'ouvrit point ſa lettre devant que j'euſſe achevé mon diſcours, & que l'aſſemblée de l'auditoire fuſt departie : dont toute la compagnie priſa & eſtima beaucoup la gravité du perſonnage. Mais quand on nourrit la curioſité de ce qui eſt bien loiſible, on la rend à la fin ſi forte & ſi violente, que puis après on ne la peult pas facilement retenir, quand elle court aux choſes defendues, pour la longue accouſtumance.

XXVII. Ains telle ſorte de gens ouvrent les lettres, ils s'ingerent aux conſeils ſecrets de leurs amis : ils veulent veoir à deſcouvert les choſes ſainctes, qu'il n'eſt pas licite de veoir : ils ſe vont enquerant des faicts & dicts ſecrets des princes : & toutefois il n'y a rien qui rende tant odieux les tyrans que les mouſches, c'eſt à dire les eſpions qui vont par tout eſpiant ce qui ſe fait, & qui ſe dit, encore qu'ils ſoient contraincts de tenir de telles gens auprès d'eux. Or le premier qui eut riere ſoy de telles mouſches que lon appelle Otacouſtes, comme qui diroit, les aureilles du prince, fut le jeune Darius, qui ne ſe fioit pas de

de ſoy-meſme, & avoit tout le monde ſuſpect : mais ceux que lon appelloit προσαγωγέας, comme qui diroit, courtiers ou rapporteurs, ce furent les tyrans de Sicile Denys [s], qui les meſlerent parmy les bourgeois & le peuple de Syracuſe : auſſi quand vint la mutation de l'eſtat, ce furent les premiers que les Syracuſains maſſacrerent.

XXVIII. Car meſme la nation des Sycophantes, c'eſt à dire des calomniateurs, eſt de la confrairie des curieux, toutefois encore ces calomniateurs là recherchent s'il y a aucun qui ait commis ou voulu commettre quelque malefice : mais les curieux deſcouvrans les meſadventures fortuites de leurs voiſins, les expoſent en veuë de tout le monde. Auſſi dit on que ce mot d'Aliterius, qui ſignifie meſchant, a eſté premierement ainſi denommé de la curioſité : car eſtant la famine bien grande à Athenes, ceux qui avoient du bled en leurs maiſons, ne le portoient pas au marché, ains le mouloient ſecrettement la nuict en leurs maiſons, & ceſte maniere de curieux alloient çà & là, oreillant là où ils entendoient le bruit des moulins, & de là en furent ainſi appellez. Pareillement auſſi dit on, que le nom des

[s] Addiſſon a donné un excellent diſcours ſur les eſpions, & ſur les défiances & la curioſité de Denys le tyran. Voyez le Spectateur, Diſcours LXVII. En le liſant avec le Traité de Plutarque, ils s'appuient l'un l'autre ; & l'on en ſent mieux la vérité & la beauté.

Sycophantes eſt venu de ſemblable occaſion : car ayant eſté prohibé & defendu par edict, d'emporter hors du païs des figues, ceux qui alloient eſpiant & deſcouvrant ceux qui en emportoient, & furent de là appellés Sycophantes. Et pourtant ne ſera il point inutile, que les curieux penſent à cela, à fin qu'ils aient honte en eux-meſmes, d'eſtre trouvez ſemblables en meuts, & façons de faire, à ceux qui ſont les plus hays, & les plus mal-voulus du monde.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME.

Occasion de ce Traité. En quoi consiste la tranquillité de l'ame. II. *Il faut se prémunir contre les passions.* III. *Il n'est pas nécessaire de renoncer aux affaires.* IV. *L'éloignement des affaires est souvent un obstacle à la tranquillité.* V. *On ne la trouve ni en changeant d'état.* VI. *Ni dans des desirs immodérés.* VII. *Elle est au dedans de nous-mêmes.* VIII. *Regles pour s'établir dans la tranquillité de l'ame. Savoir tirer profit de l'adversité.* XI. *Ne pas s'irriter des défauts d'autrui.* XIV. *Se soutenir dans les événements malheureux par le souvenir de ceux qui ont été heureux.* XVI. *Estimer les biens dont on jouit.* XVIII. *Jetter plus souvent les yeux sur ceux qui sont au-dessous de nous que sur ceux qui sont au-dessus.* XXI. *Considérer les peines attachées aux plus brillantes fortunes.* XXIV. *Modérer ses desirs, ne rien entreprendre au-delà de ses forces.* XXVII. *Se connoître soi-même, & ne pas forcer la nature.* XXX. *Jouir du présent, sans vouloir trop pénétrer l'avenir.* XXXII. *Penser aux variétés de la condition*

humaine. XXXVI. *Conſerver la vertu.* XXXVII. *Ne point redouter la mort.* XL. *Le monde eſt un temple, & la vie une fête perpétuelle pour l'homme de bien.*

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME ET REPOS DE L'ESPRIT.

PLUTARQUE A PACCIUS S.

J'AI receu ta lettre bien tard, par laquelle tu me pries de t'eſcrire quelque choſe de la tranquillité de l'eſprit, & quant & quant de quelques paſſages du Timæe de Platon, leſquels ſemblent avoir beſoing de plus diligente expoſition. Or eſt-il advenu qu'en meſme temps, noſtre commun amy Eros a eu occaſion de naviguer en diligence à Rome pour quelques lettres qu'il receut du très-vertueux perſonnage Fundanus, par leſquelles il le preſſoit fort de partir incontinent pour ſe rendre devers luy : ainſi n'ayant pas du temps aſſez pour vacquer à loiſir à ce que tu deſirois, & ne pouvant ſouffrir que ceſt homme partant d'avec moy s'en allaſt les mains vuides vers toy, j'ay recueilly ſommairement des memoires que j'ay de longue main, compilez pour mon particulier, quelques ſentences touchant la tranquillité de l'eſprit, eſtimant que tu ne m'as point demandé ce diſcours là pour avoir le plaiſir de lire un traicté eſcript en beau langage, mais

ſeulement pour t'en ſervir à ton beſoing, ſçachant très-bien que pour eſtre dans la bonne grace des princes, & avoir la reputation de bien dire, & eſtre eloquent à plaider cauſes au palais, autant que pas un autre qui ſoit à Rome, tu ne fais pas neantmoins comme le tragique Merops, ny ne te perds pas comme luy de vaine gloire à l'appetit de la tourbe populaire qui te juge pour cela bien-heureux, ains retiens en memoire ce que tu as bien ſouvent entendu de nous, « Que » ny la chauſſure patricienne ne guarit pas de la » goutte des pieds, ny l'aneau precieux, les » panaris, ny le diademe, de la douleur de teſte»: car dequoy ſervent les grands biens à delivrer l'ame de toute faſcherie & à rendre la vie de l'homme tranquille, ny les grands honneurs, ny le credit en court, s'il n'y a au dedans qui en ſçache uſer honneſtement, & ſi cela n'eſt tousjours accompagné du contentement, qui ne ſouhaitte jamais ce qu'il n'a point ? Et qu'eſt-ce autre choſe cela, ſinon la raiſon accouſtumée & exercitée à refrener incontinent la partie irraiſonnable de l'ame, qui ſort aiſeement & ſouvent hors des gonds, & ne la laiſſe pas vaguer à ſon plaiſir & ſe tranſporter à ſes appetits?

II. Ainſi donc comme Xenophon admoneſte [1], que lon ſe ſouvienne des dieux, & que lon les

[1] Dans la Cyropédie, livre I.

honore, principalement lors que lon eſt en proſperité, à fin que quand on ſera en neceſſité, on les puiſſe reclamer avec plus d'aſſeurance, comme eſtans de longue main propices & amis: auſſi faut-il que les hommes ſages & de bon entendement, facent de longue main proviſion des raiſons qui peuvent ſervir à l'encontre des paſſions, à fin qu'eſtans ainſi de longue main preparées, elles en profitent d'avantage au beſoing. Car ainſi comme les chiens qui ſont aſpres de nature, s'aigriſſent & abboyent à toutes voix qu'ils entendent, & ne s'appaiſent qu'au ſon de celle qui leur eſt familiere & qu'ils ont accouſtumé d'ouir: auſſi n'eſt il pas aiſé de ramener à la raiſon les paſſions de l'ame affarouchées, ſinon que lon ait des raiſons propres & familieres à la main, qui les reprennent auſſi toſt comme elles commancent à s'eſmouvoir.

III. Or quant à ceux qui diſent, que pour vivre tranquillement il ne ſe faut pas meſler ny entremettre de beaucoup de choſes, ny en privé ny en public. En premier lieu je dis qu'ils nous veulent vendre trop cherement ceſte tranquillité, nous la voulans faire achetter à prix d'oyſiveté, qui eſt autant que s'ils admonneſtoient un chaſcun comme eſtant malade, ainſi que fait Electra ſon frere Oreſtes,

Demeure quoy, miſerable, en ton lict[1].

Mais ce ſeroit une mauvaiſe medecine au corps, que pour le delivrer de douleur luy faire perdre le ſentiment: & ne ſeroit de rien meilleur medecin de l'ame celuy qui pour luy oſter tout ennuy & toute faſcherie, la voudroit rendre pareſſeuſe, molle, oubliante tout devoir envers ſes amis, ſes parents & ſon païs. Et puis cela n'eſt pas veritable, que ceux là aient l'ame tranquille, qui ne s'entremettent pas de beaucoup de choſes: car s'il eſtoit vray, il faudroit doncques dire, que les femmes ſeroient plus repoſées & plus tranquilles en leur eſprit, que les hommes, attendu qu'elles ne bougent, pour la plus part, de la maiſon: mais maintenant il eſt bien vray, comme dit le poëte Heſiode, que

Le vent trenchant de la biſe qui gele
Ne perce point le corps de la pucelle[2].

Mais les ennuis, les ſoucis, les courroux & meſcontentements, ſoit ou par jalouſie ou ſuperſtition, ou ambition, ou par tant de vaines opinions qu'à peine les pourroit on nombrer, ſe coulent bien aiſeement juſques dedans les cabinets des dames. Et Laërtes qui veſcut l'eſpace de vingt ans à part aux champs,

[1] Dans la tragédie d'Oreſte. | [2] Opera & dies, vers 517.

Seulet avec une vieille il eſtoit,
Qui ſon manger & ſon boire appreſtoit [1].

Il s'eloignoit bien de ſon païs, de ſa maiſon, & de ſon royaume, mais il avoit tousjours douleur & triſteſſe en ſon cœur, qui tousjours eſt accompaigné de langueur oyſeuſe & de morne ſilence.

IV. Mais il y a davantage, que le non s'employer aux affaires, eſt ce qui bien ſouvent met l'homme en meſaiſe & travail d'eſprit, comme ceſtuy que deſcrit Homere [2],

Mais Achilles de Peleus la race,
Leger du pied, plein de divine grace,
Tenoit ſon cœur, ſans d'auprès ſe bouger
De ſes vaiſſeaux, ny jamais ſe renger
Avec les Grecs en bataille, ou aſſiſe
D'aucun conſeil, ny d'aucun entrepriſe,
Ains de deſpit à part ſe conſumoit,
Et ſi rien plus que la guerre il n'aimoit.

dequoy luy meſme eſtant paſſionné & indigné en ſon cœur, dit puis après,

Près de mes nefs je me voy fait-neant,
Poids de la terre inutile ſeant [3]:

tellement que Epicurus meſme n'eſt pas d'advis, qu'il faille demourer à requoy, ains ſuivre l'inclination de ſon naturel: les ambitieux & convoiteux d'honneur, en ſe meſlant d'affaires, &

[1] Homere, Odyſſée 1.
[2] Iliade 1.
[3] Homere, Iliade XVIII.

s'entremettant du gouvernement de la choſe puplique, diſant qu'ils ſeroient autrement plus troublez, & plus travaillez de ne rien faire, par ce qu'ils ne pourroient obtenir ce qu'ils deſireroient: mais en cela il eſt homme de mauvais jugement, de ſemondre au gouvernement des affaires, non ceux qui ſont les plus idoines à les manier, ains ceux qui moins peuvent repoſer : car il ne faut pas meſurer ou determiner la tranquillité ou le trouble de l'eſprit à la multitude, ou au petit nombre des affaires, ains à l'honneſteté ou deshonneſteté : car comme nous avons desjà dit, il n'eſt pas moins ennuyeux, ne moins turbulent à l'eſprit, omettre les choſes honeſtes, que commettre les deshoneſtes : & quant à ceux qui eſtiment qu'il y ait determineement quelque ſpeciale ſorte de vie, qui ſoit ſans aucune faſcherie, comme quelques uns tiennent celle des laboureurs, d'autres celles des jeunes gens à marier, autres celles des roys, Menander leur reſpond aſſez en ces vers,

O Phania, je penſois que les hommes
Riches, qui ont argent à groſſes ſommes
Sans à uſure en jamais emprunter,
Ne ſçeuſſent point que c'eſt de lamenter
Toutes les nuicts : & en tournant à dextre
Sur un coſté, puis ſur l'autre à feneſtre,
Dire ſouvent helas! mais que leur œil
Jouiſt tousjours d'un gracieux ſommeil.

mais depuis s'en eſtant approché, quand il apperceut que les riches ſouffroient autant de meſaiſe que les pauvres,

Ainſi donc eſt triſteſſe ſœur germaine
Tousjours conjoincte aveeques vie humaine:
Les delicats qui vivent mollement,
Les gens d'honneur ſe portans noblement,
En ont leur part, & ſans que point en yſſent
Les indigens, avec elle vieilliſſent.

V. Mais c'eſt tout ainſi comme ceux qui ſont timides & qui ont mal au cœur, quand ils vont ſur la mer: car ils eſtiment qu'ils ſe trouveront mieux, & ſeront moins malades, s'ils paſſent d'une barque en un brigantin, & d'un brigantin en une galere, mais ils ne gaignent rien pour cela, d'autant qu'ils portent par tout quand & eux la cholere & la peur, qui leur cauſent ce mal de cœur: auſſi les changemens de ſorte de vie, n'oſtent pas les ennuis & faſcheries qui troublent le repos de l'eſprit, leſquels ennuis procedent de faute d'experience des affaires, faute de bon diſcours, faute de ſe ſçavoir bien accommoder aux choſes preſentes: c'eſt ce qui travaille autant les riches que les pauvres: c'eſt ce qui faſche autant ceux qui ſont mariez que ceux qui ſont à marier: c'eſt pourquoy ils fuyent les palais & les plaids, & puis ils ne peuvent endurer ny ſupporter le repos: c'eſt pourquoy ils pourſuivent d'eſtre

avancez, & avoir grand lieu ès courts des princes, & puis quand ils y ſont parvenus, ſoudain ils s'en ennuyent,

Difficile eſt contenter un malade,

ce dit le poëte Ion : car ſa femme le faſche, il accuſe le medecin, il ſe courrouce à ſon lict : un ſien amy luy ennuyra, pour ce qu'il le ſera venu viſiter, un autre pour ce qu'il n'y ſera pas venu, ou pource qu'il s'en ira : mais puis après quand la maladie vient à ſe diſſoudre, & que une autre temperature & diſpoſition du corps retourne, la ſanté revient qui rend toutes choſes agreables & plaiſantes : car celuy qui auparavant & hier, rejettoit avec horreur des œufs, de l'amidon [1], & du pain le plus blanc du monde, aujourd'huy mange du pain bis de meſnage, avec des olives & du creſſon, encore bien aiſe & de bon appetit : auſſi le jugement de la raiſon venant à ſe former en l'entendement de l'homme luy apporte pareille facilité & meſme changement en toute ſorte de vie.

VI. On dit qu'Alexandre ayant ouy le philoſophe Anaxarche diſputer & ſouſtenir qu'il y avoit des mondes innumerables, ſe prit à pleurer : & comme ſes familiers luy demandaſſent qu'il avoit à larmoyer : « N'ay-je pas, dit-il, bien cauſe de

[1] Les anciens en faiſoient une eſpece de biſcuit.

» plorer, s'il y a nombre infiny de mondes, veu » que je n'ay pas encore peu me faire ſeigneur » d'un ſeul » ? Là où Crates n'ayant pour tout bien qu'une meſchante cappe & une beſace, ne feit jamais autre choſe que jouer & rire toute ſa vie, comme s'il euſt tousjours eſté de feſte. Au contraire, Agamemnon ſe plaignoit de ce qu'il avoit à commander à tant de monde :

Tu vois le fils d'Atrée Agamemnon,
Que Jupiter fait deſſus l'eſchignon
Du col, porter le faix pour tout le monde :

là où Diogenes, quand on le vendoit pour eſclave, eſtant couché tout de ſon long, ſe mocquoit du ſergent qui le crioit à vendre, & ne ſe vouloit pas lever, quand il luy commandoit, ains ſe jouoit, & ſe mocquoit de luy, en luy diſant, « Et ſi tu vendois un poiſſon, le voudrois-tu » faire lever » ? & Socrates deviſoit familierement de propos de philoſophie en la priſon : là où Phaëthon eſtant monté juſques au ciel ploroit encore de deſpit, que lon ne luy vouloit pas donner à regir & gouverner les chevaux & le chariot du ſoleil ſon pere.

VII. Tout ainſi donc, comme le ſoulier ſe tord ſelon la torſe & forme du pied, & non pas au contraire : auſſi ſont-ce les diſpoſitions des perſonnes qui rendent les vies ſemblables à elles,

car ce n'eſt pas l'accouſtumance, comme quelqu'un a voulu dire, qui rend la bonne vie plaiſante à ceux qui l'ont choiſie, mais l'eſtre ſage & moderé, eſt ce qui rend la vie & bonne & plaiſante tout enſemble : & pourtant puis que la ſource de toute tranquillité d'eſprit eſt en nous, curons la & nettoyons diligemment, à fin que les choſes meſmes exterieures, & qui nous adviendront de dehors, nous ſemblent amies & familieres, quand nous en ſçaurons bien uſer :

Point ne ſe faut courroucer aux affaires,
Il ne leur chaut de toutes nos choleres :
Mais ſe ſçavoir à tout evenement
Accommoder, eſt faire ſagement.

car Platon accomparoit noſtre vie au jeu du tablier [1], là où il faut que le dé die bien, & que le joueur uſe bien de ce qui ſera eſcheut au dé. Or de ces deux poincts là, l'evenement & le ſort du dé, n'eſt pas en noſtre puiſſance, mais le recevoir doulcement & modereement ce qui plaiſt à la fortune nous envoyer, & diſpoſer chaſque choſe en lieu où elle puiſſe ou beaucoup profiter, ſi elle eſt bonne, ou peu nuire, ſi elle eſt mauvaiſe, cela eſt de noſtre pouvoir & devoir, ſi nous ſommes ſages : car les fols ecervellez, qui n'entendent pas comment il ſe faut comporter en

[1] Au jeu de dés.

ceſte vie humaine, ſortent arrogamment hors des gonds en proſperitez, & ſe reſſerrent vilement en adverſité : ainſi ſont ils troublez par toutes les deux extremitez, ou pour mieux dire par eux-meſmes en l'une & en l'autre extremité, & principalement en ce que lon appelle biens : ne plus ne moins que ceux qui ſont maladifs en leurs perſonnes, ne peuvent ſupporter ny le chaud ny le froid.

VIII. Theodorus, celuy qui pour ſes mauvaiſes opinions fut ſurnommé Atheos, c'eſt à dire, ſans dieu, diſoit « Qu'il bailloit ſes pro-» pos avec la main droitte à ſes auditeurs, mais » qu'ils les prenoient avec la main gauche » : auſſi les ignorans qui ne ſçavent pas comment il faut vivre, recevans à gauche bien ſouvent la fortune qui leur vient à droitte, y commettent de villaines fautes : mais les ſages au contraire font comme les abeilles qui tirent du thym le plus penetrant, & le plus ſec miel : auſſi des plus mauvais & plus faſcheux accidents en tirent quelque choſe de propre & utile pour eulx.

IX. C'eſt doncques le premier poinct, auquel il ſe faut duire & exerciter : comme celuy qui viſant à donner d'une pierre à un chien, faillit le chien, & aſſena ſa maratre, « Encore, dit-il, » ne va il pas mal ainſi » : auſſi pouvons nous transferer la fortune en voulant & nous accom-

modant à ce qu'elle nous amene. Diogenes fut chaſſé de ſon païs en exil, encore n'alla il pas mal ainſi pour luy, car ce baniſſement fut le commancement de ſon eſtude en philoſophie; Zenon le Citieien avoit encore une navire marchande, & ayant nouvelles, qu'elle eſtoit perie, charge & tout, coulée à bas en pleine mer: « Tu » fais, dit-il, bien, fortune, de me ranger » à la robbe longue ſimple, & à l'eſtude de phi» loſophie ». Qui nous empeſche de les enſuivre en cela? Tu as eſté debouté de quelque office public & magiſtrat que tu exerçois: Bien de par dieu, tu vivras aux champs, faiſant profiter ton bien. Tu prochaſſois d'entrer en la maiſon & au ſervice de quelque prince, tu en as eſté eſconduit: tu en vivras chez toy avec moins de peine & avec moins de danger. Au contraire, tu es entré en maniement d'affaires, où il y a grand labeur & grand ſoucy: l'eau chaude du baing ne reconforte pas tant les membres laſſez, comme dit Pindarus,

L'eau chaude ne reconforte
Les membres las, de la ſorte
Que la gloire, de ſe voir
Honneur & credit avoir,
Rend le labeur agreable,
Et la peine ſupportable.

T'eſt il advenu quelque defaveur, ou quelque rebut

rebut par calomnie, ou par envie : c'eſt un bon vent en pouppe pour te ramener droict à l'eſtude des lettres, & de la philoſophie, comme feit Platon, quand il feit naufrage de la bonne grace de Dionyſius le tyran.

X. Pourtant n'eſt-ce pas un moyen de petite importance pour mettre ſon eſprit en repos, que de conſiderer les grands, s'ils ſe ſont point emeus & troublez de pareil accident : comme, ce qui te meſcontente, eſt-ce que tu ne peux avoir enfans de ta femme? Regarde combien il y a d'Empereurs Romains, dont nul n'a laiſſé l'empire à ſon fils. Es tu faſché de te voir pauvre ? & à qui des Thebains aimerois-tu mieux reſſembler qu'à Epaminondas, & des Romains qu'à Fabricius ? T'a lon violé ta femme ? N'as-tu donc pas leu ceſte inſcription qui eſt en la ville de Delphes, au temple d'Apollo, ſur l'offrande qu'il y donna,

De terre & mer Agis roy couronné,
M'a pour offrande à ce temple donné.

& n'as tu pas entendu comme Alcibiades luy corrompit ſa femme Timæa, & comme tout bas entre ſes femmes elle meſme appelloit le fils qu'elle en eut, Alcibiades [1] : mais pourtant cela n'engarda point qu'Agis ne devint le plus grand & plus glorieux homme de toute la Grece en ſon

[1] Voyez la Vie d'Alcibiade, Chapitre XLIV.

temps. Ny ſemblablement la fille de Stilpon, pour eſtre impudique, n'empeſcha point qu'il ne veſcuſt auſſi joyeuſement, comme autre philoſophe qui fuſt de ſon temps, ains, comme un Metrocles philoſophe cynique luy euſt reproché : « Cela, reſpondit-il, eſt-ce ma faute, ou la » faute d'elle » ? Metrocles reſpondit, « La faute » en eſt à elle, & l'infortune en eſt à toy ». « Comment dis-tu cela, repliqua Stilpon, les » fautes ne ſont-ce pas cheuttes » ? ouy vrayement, reſpondit l'autre. « Et les cheuttes, pourſuivit Stilpon, « ne ſont-ce malencontres » ? Metrocles le confeſſa. « Et les malencontres ne » ſont-ce pas infortunes pour ceux à qui elles » adviennent » ? Par ceſte doulce & philoſophique progreſſion de poinct en poinct, il luy monſtra & prouva, que tout ſon reproche & ſa maledicence n'eſtoit autre choſe que l'abboy d'un chien.

XI. Et au contraire, la plus part des hommes ne ſe faſche & ne s'irrite pas ſeulement pour les vices de leurs amis, ou de leurs domeſtiques & parents, mais auſſi de leurs ennemis meſmes : car les convices, les courroux, les envies, les malignitez, les jalouſies accompagnées de rancunes ſont taches de ceux qui les ont, mais toutefois elles faſchent & irritent ceux qui ne ſont pas ſages, ne plus ne moins que les ſou-

daines choleres des voiſins, la faſcheuſe converſation de noz familiers, & les malices des ſerviteurs en ce qu'on leur commet à faire, deſquelles il me ſemble que tu t'emeus & te troubles autant que de nulle autre choſe, faiſant en cela comme les medecins que deſcrit Sophocles,

Lavans l'amere humeur de la cholere
Avec le jus de quelque drogue amere,

en t'aigriſſant & te courrouceant à l'encontre de leurs paſſions & imperfections ſans grand propos, à mon advis, car les negoces dont lon a commis à ta foy le gouvernement, ne s'adminiſtrent pas couſtumierement par entremiſe de perſonnes, de meurs ſimples & droictes, comme par inſtruments aptes & idoines, ains le plus ſouvent ſcabreuſes & tortues. Or de les redreſſer ne penſe pas que ce ſoit office ny entrepriſe autrement facile à faire, mais ſi en te ſervant d'eux, comme eſtans nez tels, ne plus ne moins que les chirurgiens ſe ſervent des tiredents & des agraphes à joindre les levres des playes, tu te monſtres gracieux & traittable autant que l'affaire le pourra comporter, certainement tu ne recevras pas tant de meſcontentement & de deſplaiſir de la mauvaiſtié & piperie d'autruy, comme de contentement & de plaiſir de ta propre diſpoſition : & en eſtimant que tels miniſtres font ce

qui leur eſt propre & naturel, ne plus ne moins que les chiens quand ils abboyent, tu te garderas d'amaſſer pluſieurs ennuis & faſcheries, leſquelles ont accouſtumé de couler, comme en une foſſe & en un lieu bas, à telle puſillanimité & imbecillité qui ſe remplit des maulx d'autruy.

XII. Car veu qu'il y a des philoſophes qui reprennent la pitié & compaſſion que lon a des hommes miſerables & calamiteux, comme eſtant bien bon de donner ſecours à leur miſere & calamité, mais non pas de condouloir & compatir, ny meſme fleſchir avec eux: & qui plus eſt encore, veu que les meſmes philoſophes ne veulent pas, ſi nous appercevons que nous pechions, & que nous ſoyons mal conditionnez en quelque vice, que pour cela nous nous en contriſtions ny nous en faſchions, ains que nous le corrigions & emendions, ſans autrement nous en faſcher ne douloir: conſideré combien il y a peu de raiſon de nous contriſter & ennuyer, pour ce que tous ceux qui ont affaire à nous, ou qui nous hantent, ne ſont pas ſi honeſtes ne ſi gens de bien comme ils devroient.

XIII. Mais donnons nous garde, amy Paccius, que ce ne ſoit pas tant la haine de meſchanceté en general, que l'amour de nous meſmes en particulier, qui nous face ainſi deteſter & redoute: la malice de ceux qui ont affaire à nous: car l'eſtre

quelque fois trop vehementement affectionné envers les affaires, & les appeter & pourſuivre plus chaudement qu'il ne faut, ou bien au contraire, eſtre degouſté, & les deſeſtimer, engendrent en nous des ſoupeçons & des impatiences & malaiſances envers les perſonnes, qui nous donnent des apprehenſions, qu'il nous ſemble que lon nous a privez de cecy, ou que lon nous a fait tomber en cela, mais celuy qui s'eſt accouſtumé de ſe comporter doulcement & modereement envers les affaires, en eſt bien plus gracieux & plus aiſé à negocier avec les perſonnes. Et pour ce reprenons de rechef le propos des affaires & des choſes : car ainſi comme quand on a la fiévre, toutes choſes que lon prent ſemblent au gouſt deſagreables & ameres, mais quand nous voyons que les autres qui en prennent de meſmes, ne les trouvent point mauvaiſes, alors nous ne blaſmons plus ny le breuvage, ny la viande, ains la maladie ſeulement : auſſi ceſſerons nous d'accuſer & porter impatiemment les affaires, quand nous en verrons d'autres qui les recevront gayement & joyeuſement.

XIV. Parquoy quand il nous adviendra quelque finiſtre accident contre noſtre volonté, il ſera bon pour maintenir noſtre eſprit en tranquillité, de ne laiſſer pas en arriere nos bonnes & heureuſes adventures, ains en les meſlant les unes

avec les autres, effacer ou obſcurcir les mauvaiſes par la conference des bonnes. Mais à l'oppoſite nous refaiſons & reconfortons bien noz yeux offenſez du regard des couleurs trop vifves & trop brillantes, en les jettant ſur des fleurs & ſur de la verdure, & nous tendons noſtre penſée à choſes douloureuſes, & la contraignons de s'arreſter & demourer en la cogitation des fortunes adverſes & triſtes, en l'arrachant à force, par maniere de dire, de la ſouvenance des bonnes & proſperes, combien que lon pourroit bien pertinemment transferer à ceſte matiere le propos qui autrefois a eſté dit à l'encontre du curieux. Pourquoy eſt-ce, homme très-envieux, que tu as les yeux ſi agus à voir le mal d'autruy, & ſi ternis à voir le tien propre? Pourquoy eſt-ce auſſi, beau ſire, que tu regardes ſi ficheement & rends tousjours manifeſte & recent ton mal, & jamais n'appliques ta penſée aux biens qui te ſont preſens? ains comme les ventoſes & cornets attirent ce qu'il y a de pire en la chair, auſſi amaſſes tu à l'encontre de toy-meſme ce qu'il y a de plus mauvais en toy: reſſemblant proprement au marchant de Chio, lequel vendant aux autres grande quantité de bien bon vin, alloit par tout cherchant & gouſtant pour en trouver d'aigre pour ſon diſner: auſſi y eut il un ſerviteur, qui eſtant interrogé qu'il avoit laiſſé ſon maiſtre faiſant,

« Ayant, dit-il, beaucoup de bien, il cherche » du mal » : auſſi la plus part des hommes paſſant par deſſus les choſes bonnes & deſirables qu'ils ont, s'attachent aux mauvaiſes & faſcheuſes.

XV. Mais ainſi ne faiſoit pas Ariſtippus, ains eſtoit tousjours diſpos à ſe ſoublever & alleger en toute occurrence qui ſe preſentoit, en ſe rengeant à la balance qui montoit à mont : car ayant un jour perdu une belle terre, il s'adreſſa à l'un de ſes familiers qui faiſoit le plus de mine de s'en condouloir & contriſter avec luy. « Vien çà, dit- » il, n'as tu pas une petite metairie ſeule, & moy » n'ay-je pas encore trois autres belles terres » ? L'autre luy advoua, que ſi. Pourquoy doncques n'eſt-il raiſonnable de ſe condouloir avec toy, plus toſt qu'avec moy? car c'eſt une fureur de ſe douloir de ce qui eſt perdu, & ne s'esjouir pas de ce qui eſt ſauvé, ains faire comme les petits enfans, auſquels ſi lon oſte un ſeul de beaucoup de leurs petits jouëts, par deſpit ils quaſſent tous les autres, & puis pleurent & crient à pleine teſte : au cas pareil ſi la fortune nous trouble en quelque choſe, nous rendons toutes les faveurs qu'elle nous fait d'ailleurs inutiles, & vaines, à force de nous plaindre & de nous tourmenter.

XVI. Mais qu'eſt-ce que nous avons, me dira quelqu'un ? & qu'eſt-ce que nous n'avons pas plus toſt, faut-il dire : l'un a honneur, l'autre belle

maiſon, l'autre femme honeſte, l'autre un vray amy. Antipater le philoſophe natif de la ville de Tarſe, eſtant proche de ſa fin, & rememorant les biens & heurs qu'il avoit eus en ſa vie, n'oublia pas à y comprendre & compter l'heureuſe navigation qu'il avoit euë à venir de la Cilicie à Athenes : mais encore ne faut il pas omettre les choſes qui nous ſont communes avec pluſieurs, ains les tenir en quelque compte, & nous eſjouïr de ce que nous vivons, que nous ſommes ſains & diſpos, que nous voyons le ſoleil, qu'il n'y a point de guerre, qu'il n'y a point de ſedition, ains que la terre ſe laiſſe labourer, la mer naviguer à qui veut, ſans danger : qu'il eſt loyſible de parler & de ſe taire, ſe meſler d'affaires, ou de ſe repoſer : & ſi en aurons encore le repos de l'eſprit plus aſſeuré, ces choſes là nous eſtans preſentes, ſi nous nous les figurons en noſtre penſée abſentes, en nous ramenant en memoire ſouvent, combien la ſanté eſt regrettée & ſouhaittée de ceux qui ſont malades, & la paix de ceux qui ſont affligez de guerres, combien il eſt deſirable d'acquerir authorité ſi grande, & de tels amis à un homme eſtranger & incogneu en une telle ville : & au contraire, quel regret c'eſt de les perdre après qu'on les a acquis : par ce qu'une choſe ne peut pas eſtre grande ny precieuſe alors que nous la perdons, & de nulle valeur alors

que nous la poſſedons & en jouïſſons : car le non eſtre ne luy peult adjouſter ne prix ne valeur : ny ne faut pas que nous poſſedions ces choſes comme grandes, en tremblant tousjours de peur de les perdre & d'en eſtre privez, & ce pendant quand nous les avons les mettre en oubly & les meſpriſer comme choſes de peu d'importance, ains en uſer ce pendant qu'on les a, & prendre plaiſir à en jouïr, à celle fin que s'il advient qu'on les perde, qu'on en ſupporte la perte plus doulcement.

XVII. Mais le plus grand nombre des hommes eſt bien d'advis, comme diſoit Arceſilaus, qu'il faut ſuivre de l'œil & de la penſée les poëmes, les tableaux les peintures & ſtatues d'autruy, pour les bien contempler par le menu de poinct en poinct, & de bout en bout : mais quant à leur vie & à leurs meurs, où il y a beaucoup de choſes bien laides à voir, ils les laiſſent là, en regardant tousjours dehors les honneurs, les avancements & fortunes des autres, comme font les adulteres les femmes d'autruy, en meſpriſant ce pendant les leurs propres.

XVIII. Et toutefois c'eſt un poinct de grande importance, pour bien mettre ſon eſprit à repos, de ſe conſiderer principalement ſoy-meſme, ſon eſtat & ſa condition, ou pour le moins contempler ceux qui ſont au deſſoubs de ſoy, non pas

comme font pluſieurs qui ſe comparent tousjours à ceux qui ſont au deſſus d'eux : comme, pour exemple, les ſerfs qui ont les fers aux pieds jugent bien-heureux ceux qui ſont déliez, & les ſerfs déliez, les libres : ceux qui ſont libres, les citoyens : les ſimples citoyens, les riches : les riches bourgeois, les grands princes & ſeigneurs : les princes, les roys : & les roys finablement, les dieux, deſirans par maniere de dire pouvoir tonner & eſclairer : & par ce moyen eſtans ainſi tousjours indigents de ce qui eſt au deſſus d'eux, ils ne jouïſſent jamais du plaiſir de ce qui eſt en eux :

Des grands threſors de Gyges je n'ay cure,
Et ne fut onc mon cœur de la piequeure
De convoitiſe attainct, ny envieux
De s'egaler aux œuvres des haults dieux :
De royauté grande point je n'affecte,
Ma veuë eſt trop pour cela imparfaite [1].

C'eſtoit un Thaſien [2] qui diſoit cela : mais un autre qui ſera ou de Chio, ou de Galatie, ou de Bythinie, ne ſe contentera pas d'avoir ſa part d'honneur, de credit & d'authorité en ſon païs, parmy ſes citoyens, ains plorera s'il ne porte l'habit de ſenateur & patrice : & s'il a loy de le porter, s'il n'eſt prætеur Romain : & s'il eſt præ-

[1] Ces vers ſont d'Archiloque.

[2] De l'iſle de Thaſe, près de la Thrace.

teur, s'il n'eſt conſul : & s'il eſt conſul, s'il n'a eſté le premier proclamé : mais tout cela qu'eſt-ce, ſinon amaſſer des occaſions affectées d'ingratitude envers la fortune, en ſe puniſſant & ſe chaſtiant ſoy-meſme [1] ?

XIX. Mais celuy qui eſt ſage, & qui a bon ſens & bon entendement, s'il y a quelqu'un entre tant de milliers d'hommes que le ſoleil regarde,

Et qui des fruicts de la terre vivons,

qui ſoit ou plus honoré ou plus riche que luy, pour cela il ne ſe retire pas incontinent à part plorant & ſe laiſſant aller, ains tire oultre ſon chemin en beniſſant & remerciant ſa fortune de ce qu'il vit plus honorablement & plus à ſon aiſe qu'un million de millions d'autres. Car il eſt bien vray qu'en l'aſſemblée des jeux Olympiques on ne choiſit pas ceux à qui lon a à combattre pour gaigner le prix : mais en la vie humaine les affaires ſont tellement compoſez, qu'ils nous donnent moyen de nous vanter d'eſtre au deſſus de pluſieurs, & d'eſtre plus toſt enviez que de porter envie à d'autres, ſi d'adventure lon [2] eſt ſi preſumptueux, que de ſe parangonner à un Briareus, ou à un Hercules. Quand doncques tu auras beaucoup eſtimé, comme grand ſeigneur, un

[1] La maxime du duc de la Rochefoucauld eſt bien vraie : le bonheur & le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

[2] Le grec porte : ſi tu n'es, &c.

que tu verras eſtre porté en une littiere à bras ; baiſſe un petit tes yeux, & regarde ceux qui le portent ſur leurs eſpaules : & après que tu auras reputé bien-heureux ce grand roy Xerxes, pour avoir paſſé le deſtroit de l'Helleſpont ſur un pont de navires, conſidere auſſi ceux à qui lon faiſoit à coups de baſton coupper & caver le mont Athos, & ceulx à qui lon couppa les aureilles & le nez, par ce que la tourmente avoit rompu ledit pont de vaiſſeaux : & quant & quant imagine en toy-meſme quel eſt leur penſement, & combien ils reputent ta vie & ta condition heureuſe au prix de la leur.

XX. Socrates ayant ouy dire à quelqu'un de ſes familiers, Ceſte ville eſt merveilleuſement chere, le vin de Chio couſte dix eſcus[1], la pourpre trente eſcus, la chopine de miel cinq drachmes, il le prit & le mena aux bouttiques où lon vendoit la farine demy piccotin pour un obole[2],

[1] Cet endroit eſt très-remarquable. Il nous fait connoître le prix des marchandiſes à Athenes du temps de Socrate. Le vin de Chio coûtoit une mine, ou près de 78 livres de notre monnoie. Il s'agit ſans doute du metrete, qui contenoit 42 pintes meſure de Paris. La pourpre coûtoit trois mines, ou 233 livres de notre monnoie ; la cotyle, ou le demi-ſeptier de miel, cinq drachmes, qui font près de 4 livres de notre monnoie.

[2] L'hémiecte de farine coûtoit une obole, ou un peu plus de deux ſous & demi de notre monnoie. L'hémiecte étoit la douzieme partie du médimne, & peſoit plus de huit livres poids de Paris. Le chenix d'olives peſant plus de deux livres coûtoit deux chalcos, ou deux liards. L'exomis, habit étroit & court des eſclaves &

à bon marché : & puis là où lon vendoit les olives un picotin pour deux doubles, bon marché : puis en la fripperie où lon vendoit les habits, un ſaye pour dix drachmes, bon marché : on vit donc à bon marché en ceſte ville. Auſſi nous, quand nous entendrons quelqu'un qui dira, que noſtre eſtat eſt petit, & noſtre fortune baſſe, d'autant que nous ne ſerons point conſuls, nous ne ſerons point gouverneurs de provinces, nous luy pourrons reſpondre : mais au contraire, noſtre eſtat eſt honorable, & noſtre vie bien-heureuſe, d'autant que nous ne demandons point l'aumoſne, nous ne ſommes point portefaix, nous ne gaignons point noſtre pain à flatter.

XXI. Toutefois pource que nous ſommes venus à telle follie, pour la plus part, que nous accouſtumons à vivre plus toſt aux autres qu'à nous meſmes, & que noſtre nature eſt corrompue d'une ſi impuiſſante jalouſie, & ſi grande envie, qu'elle ne ſe resjouit pas tant de ſes biens propres, comme elle ſe contriſte de ceux d'autruy : ne regarde pas ſeulement ce qu'il y a de

du bas peuple, coûtoit dix drachmes, près de huit livres de notre monnoie. Qu'on rapproche ces deux tableaux de celui que j'ai déja donné dans la Vie de Solon, Chapitre XLIV. C'eſt par ces comparaiſons qu'on juge ſûrement les ſiecles & les états. Athènes allia trois choſes admirables, la liberté, les arts, & l'aiſance du peuple. Voilà la ſource de ſon génie, de ſa puiſſance & de ſa gloire.

reluiſant & de renommé en ceux que tu admires, & que tu eſtimes tant heureux, mais en te baiſſant, & entre-ouvrant un petit, par maniere de dire, le rideau, & le voile d'apparence & d'opinion qui les couvre, entre au dedans, & tu y verras de grands travaux & de grands ennuis & faſcheries.

XXII. Au moyen de quoy Pittacus ce perſonnage tant famé & renommé pour ſa vaillance, ſa ſageſſe & ſa juſtice, feſtoyoit un jour quelques ſiens amis eſtrangers, ſa femme, qui ſurvint ſur le milieu du bancquet, en eſtant courroucée renverſa la table avec tout ce qui eſtoit deſſus : les eſtrangers en furent tous honteux, mais luy n'en feit autre choſe que dire, « Il n'y a celuy de » nous qui n'ait en ſoy quelque defaut, mais » quant à moy, je n'ay que ce ſeul poinct de la » mauvaiſe teſte de ma femme, qui me garde » d'eſtre autrement en tout & par tout très-heu- » reux ».

Tel au dehors en public ſemble heureux,
Qui, porte ouverte, au dedans malheureux
Se treuve : en tout ſa femme eſt la maiſtreſſe,
Elle commande, elle tanſe ſans ceſſe :
Il a pluſieurs cauſes de ſe douloir,
Je n'en ay point qui force mon vouloir.

XXIII. Il y a pluſieurs telles hargnes ſecrettes en ceulx qui ſont riches, en ceux qui tiennent les

grands lieux, voire aux roys meſmes, que le vulgaire ne cognoiſt pas, pour autant que la pompe & le bombant les cache [1] :

Fils d'Atreus heureux ſans tare aucune,
Comblé de biens, enfant de la fortune.

Tout cela n'eſt que commemoration de beatitude exterieure, à cauſe des armes, des chevaux, & des gens de guerre qu'il avoit autour de luy : mais la voix de ſes paſſions procedant du dedans dément ceſte vaine opinion là,

Jupiter a ma douloureuſe vie
A un deſtin miſerable aſſervie.

Et ceſte autre,

O que tu es, vieillard, bien fortuné,
A mon advis, toy, & quiconque né
En petit lieu, ſans danger & ſans gloire,
As achevé la vie tranſitoire.

On peut donc par telles meditations eſpuiſer un peu de la plaintive quetimonie à l'encontre de la fortune, qui tousjours ravalle & deſeſtime ſa propre condition, en haut-louant & exaltant celle des autres.

XXIV. Mais ce qui nuyt autant que choſe qui ſoit à ceſte tranquillité d'eſprit, c'eſt quand on a

[1] Rien de plus vrai que la maxime de la Rochefoucauld : Quelque différence qu'il paroiſſe entre les fortunes, il y a neanmoins une certaine compenſation de biens & de maux qui les rendent égales.

les eſlans de la volonté demeſurez, & diſproportionnez à la puiſſance, comme quand on prent des voiles plus grandes que ne requiert la navire, & que lon ſe promet en ſes deſirs & en ſes eſperances plus que lon ne doit, & puis quand on voit à l'eſpreuve que lon n'y peult parvenir, on s'en prent à la fortune, & en accuſe lon ſa deſtinée & non pas ſa propre follie : car ny celuy qui voudroit tirer une fleſche avec une charrue, ny courir un liévre avec un bœuf, ne ſe pourroit dire malheureux, ne celuy qui voudroit prendre les cerfs avec une ſeinne ou avec un verveu [1], ne pourroit accuſer la mauvaiſe fortune de luy eſtre contraire, mais bien faut-il qu'il condamne ſa propre temerité & follie de vouloir attenter choſes impoſſibles : duquel erreur la principale cauſe eſt le fol & aveuglé amour de ſoy-meſme, qui rend les hommes amateurs des premiers lieux, opiniaſtres en toutes choſes, & voulans tout pour eux inſatiablement, ſans jamais eſtre contents : car non ſeulement ils veulent eſtre riches enſemble & ſçavans, diſpos, robuſtes, & plaiſans, les mignons des roys, les gouverneurs des villes, mais encore s'ils n'ont les meilleurs chiens, les plus viſtes chevaux, les cailles [2], & les cocqs

[1] Le ſeinne & le verveu ſont des filets pour pêcher.

[2] Voyez ce que j'ai déja remarqué ſur les cailles & leurs combats, plus haut page 134.

les

les plus courageux au combat, ils ne peuvent avoir patience.

XXV. Dionyſius laiſné ne ſe contentoit pas d'eſtre le plus grand & le plus puiſſant tyran qui fuſt de ſon temps, mais pour autant qu'il n'eſtoit pas meilleur poëte que Philoxenus, & qu'il ne ſçavoit pas ſi bien diſcourir comme Platon, il s'en indigna & s'en irrita ſi aigrement, qu'il en jetta l'un dedans les carrieres où lon mettoit les criminels & ſerfs de peine, & en envoya vendre l'autre comme eſclave en l'iſle d'Ægine. Alexandre le grand n'eſtoit pas ainſi, car eſtant adverty que Briſſon [1] le coureur, auquel il couroit en carriere à qui gaigneroit le prix de viſteſſe, s'eſtoit faint en ſa courſe, il s'en courroucea bien aſprement à luy : & pource fait ſagement Homere, car ayant dit d'Achilles,

Tel que des Grecs ſans autruy blaſonner
Nul ne ſe peult à luy parangonner,

il adjouſte incontinent après,

Au faict de Mars, car quant à l'eloquence,
Il y en a de plus grande excellence.

Megabyſus [2] un grand ſeigneur de Perſe alla un

[1] Dans le grec, Briſon ; & il faut corriger & lire Criſons, ou Criſſon. Voyez le Traité, Comment on pourra diſcerner le flatteur d'avec l'ami, Chapitre xxx, pag. 290.

[2] Megabyze eſt le nom qu'on donnoit au prêtre de Diane d'E-

jour en la boutique d'Apelles, là où il paignoit : & comme il s'entremeiſt de parler de l'art de la painture, Apelles luy ferma la bouche dextrement en luy diſant [1] : « Tandis que tu as gardé ſilence, » tu ſemblois eſtre quelque choſe de grand, à » cauſe de tes chaines & carquans d'or, & de » ta robbe de pourpre : mais maintenant il n'eſt » pas ces petits garçons là qui broyent l'ochre, » qui ne ſe mocquent de toy, voyans que tu ne » ſçais ce que tu dis » : & neantmoins aucuns d'iceux eſtiment que les philoſophes ſtoïques ſe jouënt & ſe mocquent quand ils leur entendent dire que le ſage, ſelon leur opinion, eſt non ſeulement prudent, juſte, & vaillant, mais auſſi qu'ils l'appellent orateur, capitaine, poëte, riche, & roy meſme : & eux ce pendant veulent bien avoir toutes ces qualitez là, & s'ils ne les ont, ils en ſont deſplaiſans.

XXVI. Et toutefois entre les dieux l'un a ſa puiſſance en une choſe, l'autre en une autre : & pour ce eſt l'un ſurnommé Enyalius, c'eſt à dire, belliqueux : l'autre Mantous, c'eſt à dire,

pheſe. Pline xxxv, 10, parle de ſa pompe. Les mots qui ſuivent, *un grand ſeigneur de Perſe*, auront été ajoutés au texte de Plutarque par quelque copiſte. Voyez le même fait rapporté dans le Traité, Comment on pourra diſcerner le flatteur d'avec l'ami, Chapitre xxx.

[1] Pline xxxv, 10, rapporte qu'Apelle, fit cette réponſe à Alexandre. Selon Elien, Var. Hiſt. 1, 2. Cette réponſe fut faite à Mégabyze par Zeuxis.

prophetique : l'autre Cerdous, c'eſt à dire, gaignant à traffiquer : & Juppiter renvoye Venus aux licts & chambres nuptiales, non pas à la guerre, comme ne luy appartenant pas de ſe meſler des armes : joint qu'il y a de ces qualitez là que nous affectons, & où nous pretendons, qui ne peuvent eſtre enſemble, par ce qu'elles ſont contraires les unes aux autres : comme l'exercice d'eloquence, & les arts mathematiques ont beſoing de repos & de loiſir, & au contraire le credit au gouvernement, & la faveur des princes, ne s'acquierent pas ſans s'empeſcher d'affaires, & ſans aſſiduité grande à faire la court : comme le manger beaucoup de chair & boire force vin rendent le corps fort & robuſte, & l'ame imbecille : & le ſoing continuel d'amaſſer argent & de le conſerver, augmentent les richeſſes, & au contraire le meſpris & contemnement des biens terriens, eſt un grand entretien pour l'eſtude de la philoſophie.

XXVII. Et pourtant toutes choſes ne conviennent pas à tous, ains faut en obeïſſant à la ſentence d'Apollo Pythique, apprendre à cognoiſtre ſoy-meſme, & puis uſer de ſoy, & s'addonner à ce à quoy lon eſt né, & non pas forcer la nature, en la tirant par les cheveux, en maniere de dire, tantoſt à une imitation de vie, & tantoſt à une autre.

Le cheval eſt pour ſervir à la guerre,
Pour la charrue à labourer la terre
Il faut le bœuf : le daulphin court volant
Jouxte la nef en pleine mer cinglant :
Le fier ſanglier, qui de tuer menaſſe,
Hardy levrier trouve qui le terraſſe :

mais celuy qui ſe courrouce & ſe faſche, qu'il n'eſt tout enſemble lion de montagne ſe fiant à ſa force, & un petit chien de Malthe nourry au giron d'une riche veufve, c'eſt un fol inſenſé : & de rien plus ſage n'eſt celuy, qui veult reſſembler à Empedocles, ou à Platon, ou à Democritus, eſcrivant de la nature du monde, & de la verité des choſes, & quant & quant entretenir & coucher avec une riche vieille comme Euphorion : ou bien boire & jouër avec Alexandre le grand, comme faiſoit un Medius ; & qui ſe deſpite & deſplaiſt de ce qu'il n'eſt eſtimé pour ſes richeſſes, comme Iſmenias : & pour ſa vertu, comme Epaminondas : mais les coureurs ne ſe tourmentent pas de ce qu'ils n'ont les couronnes des luicteurs, ains ſe contentent & s'esjouïſſent des leurs. Sparte t'eſt eſcheute, mets peine de l'orner, comme dit le commun proverbe, & ſuivant le dire de Solon,

Ce neantmoins changer noſtre bonté.
Nous ne voudrions à leur meſchanceté :
Car la vertu eſt ferme & perdurable,
Et la richeſſe incertaine & muable.

XXVIII. Straton le philoſophe naturel entendant que ſon concurrent Menedemus avoit beaucoup de fois plus d'auditeurs & de diſciples que luy, « Quelle merveille eſt-ce, dit-il, s'il y a » plus de gens qui veulent eſtre lavez que huilez »[1] ? c'eſt à dire, qui aiment mieux vivre mollement à leur plaiſir, comme leur maiſtre Menedemus, que durement & auſterement, comme je les enſeigne. Et Ariſtote eſcrivant à Antipater, « Il » ne faut pas, dit-il, qu'Alexandre ſeul ſe ma- » gnifie de ce qu'il commande à grand nombre » d'hommes : mais auſſi, & non pas moins, ceux » qui ont la creance & opinion telle qu'il faut » des dieux ». Ceux qui exaltent ainſi leur eſtat, ne ſeront jamais envieux de celuy des autres.

XXIX. Et maintenant nous ne requerons pas que la vigne porte des figues, ny que l'olivier porte des raiſins, mais nous, ſi nous n'avons tous les avantages enſemble, & des riches, & des doctes, & des guerriers, & des philoſophes, & des flatteurs & plaiſans, & des hommes libres & francs, & des deſpenſiers, & des eſpargnans, nous nous calomnions, & ſommes ingrats envers nous meſmes, & meſpriſons noſtre vie comme

[1] Les bains ſervoient aux plaiſirs ; & on frottoit d'huile les athletes.

[2] Alexandre ne doit pas ſeul ſe glorifier, par ce qu'il commande à grand nombre d'hommes : on n'a pas moins droit de ſe glorifier, quand on penſe bien ſur les dieux.

indigente & neceſſiteuſe. Mais outre cela nous voyons que la nature meſme nous admoneſte : car ainſi comme elle a preparé aux beſtes brutes divers moyens de ſe paiſtre & nourrir, & n'a pas faict que toutes devoraſſent la chair, où toutes veſcuſſent de grains, & de ſemences, ne toutes fouillaſſent les racines : auſſi a elle donné aux hommes pluſieurs ſortes de nourriture, les uns vivent de leur beſtail, les autres du labourage, les autres de la volerie [1], les autres de la peſcherie. Et pourtant faut-il que chaſcun choiſiſſe la maniere qui eſt plus ſortable à ſa nature, & qu'il l'exerce & la ſuyve, & ne convaincre pas le poëte Heſiode d'avoir defectueuſement parlé, & non pas aſſez dict,

Et le potier au potier porte envie,
Et le maçon au maçon [2].

Car non ſeulement nous ſommes envieux de ceux qui ſont de meſmes eſtats & meſmes meurs que nous : mais il y a jalouzie entre les riches & les ſçavans, entre les riches & les nobles, entre les advocats & les rhetoriciens, voire juſques là, que des perſonnes libres & de noble maiſon auront envie ſur un joueur de comedies qu'ils verront avoir plaiſamment reuſſy en un theatre, & ſur des baladins ou des valets qu'ils entendront eſtre

[1] De la chaſſe, | [2] Heſiode, Opera & Di. 1, 24.

bien venus & en grand credit ès courts des princes & des roys, les reputans heureux jusques à une pasmoyson d'esbahissement, & jusques à s'en desplaire à eux-mesmes & s'en troubler grandement.

XXX. Mais qu'il soit ainsi que chascun de nous ait en soy-mesme les thresors de contentement, & de mescontentement, & que les tonneaux des biens & des maux ne soient pas sur le sueil de l'huis de Juppiter comme dit Homere, mais bien en l'ame de chascun de nous, les diverses passions le donnent assez à cognoistre : car les fols & mal-advisez negligent & laissent aller sans en jouir les biens qu'ils ont presens, tant ils ont tousjours l'esprit tendu du soucy de l'advenir : & les sages rememorent si vifvement ceux qu'ils ont desja passez, qu'ils se les ramenent & s'esjouissent comme s'ils estoient encore presens, car le present ne se laissant toucher à nous que par un bien petit moment de temps, & fuyant aussi tost nostre sentiment, semble aux fols n'estre point nostre & ne nous appartenir point : ains comme ce cordier là que lon paint en la description des enfers [a], laisse consumer à un asne paissant auprès de luy, autant de chorde de ge-

[a] Pline xxxv, 11, parle d'un de ces tableaux des enfers, où l'on avoit peint la Nécromancie d'Homere.

neſt, comme il en peult plier & tordre [1] : auſſi l'oubliance de pluſieurs, ingrate & ſans aucun ſentiment, venant à recueillir & devorer quant & quant, & faire eſvanouir toute action honeſte, tout office de vertu, tout agreable paſſe-temps, tout deduit, & toute amiable converſation, ne permet pas que la vie ſoit une & meſme, le paſſé demourant enchainé avec le preſent, ains diviſant la journée d'hyer d'avec celle d'aujourd'huy, & celle d'aujourd'huy d'avec celle de demain, met tout ce qui a eſté avec ce qui ne fut oncques, en en faiſant perir toute ſouvenance.

XXXI. Ceux qui aux eſcholes & diſputes des philoſophes oſtent toutes augmentations, diſans que la ſubſtance coule continuellement, font de paroles un chaſcun de nous à toute heure autre & autre que ſoy-meſme : mais ceux-cy, à faute qu'ils ne peuvent retenir en leur memoire le paſſé, ny le comprendre & arreſter, ains le laiſſent tousjours eſcouler, ſe rendent eux-meſmes par effect & au vray vuides & vains à chaſque jour preſent, & dependans tousjours du lendemain, comme ſi ce qu'ils feirent ou qu'ils eurent l'année paſſée, ou nagueres, ou meſme

[1] Le pareſſeux étoit condamné dans les enfers à filer une corde de jonc. Une âne mangeoit chaque jour ce qu'il en avoit fait. Il falloit toujours recommencer. Voyez Properce, IV, élég. III, 21. Amyot a mis du genêt pour du jonc.

hyer, ne leur appartenoit en rien & du tout ne leur fuſt oncques advenu. Cela donc eſt l'une des choſes qui trouble l'equanimité & tranquillité d'eſprit, & cecy encore plus, c'eſt que comme les mouſches ne ſe peuvent tenir contre les endroicts des miroirs qui ſont bien liſſez[1], ains gliſſent, & au contraire elles s'attachent bien à ceux qui ſont rabotteux & ſcabreux, & où il y a des graveures, auſſi les hommes gliſſans deſſus les aventures qu'ils ont euës guayes, joyeuſes & proſperes, s'attachent à la rememoration des adverſes, & mal-plaiſantes : ou plus toſt ainſi que lon dit qu'au territoire de la ville d'Olynthe y a un endroit qui eſt mortel aux eſcharbots[2], à raiſon dequoy il eſt auſſi appellé Cantharolethron, pour ce que quand les eſcharbots y entrent une fois, jamais ils n'en peuvent ſortir, ains tournent & virent tant là-dedans qu'ils y meurent : auſſi ſe laiſſans une fois couler en la rememoration de leurs malheurs paſſez, jamais plus ils n'en veulent ſortir, ny reſpirer : & au contraire, il faut faire comme quand on peint un tableau, là où on cache deſſoubs les couleurs bruſques & mornes, & met-on au deſſus les guayes & claires : car d'effacer du tout les meſadventures, &

[1] Cet endroit eſt remarquable. Il fait connoître le poli & le liſſé des miroirs anciens, c'étoient des miroirs de métal, tels qu'on en voit encore dans la Chine.

[2] Aux ſcarabées.

s'en delivrer entierement, il n'eſt pas poſſible, pource que l'harmonie du monde compoſée de choſes contraires, ne plus ne moins que d'une lyre & d'un arc : & n'y a rien du tout ès choſes humaines qui ſoit tout pur & net, ains comme en la muſique il y a des voix haultes & baſſes, & des ſons agus, & d'autres graves, & en la grammaire des lettres que lon appelle voyelles, & d'autres muettes, & n'eſt pas grammairien ny muſicien qui hait & fuit les unes & aime les autres, mais celuy qui ſe ſçait ſervir de toutes, & les meſler enſemble ſelon ſon art : auſſi les affaires & occurrences humaines, ayants des contrequarres les unes avec les autres, d'autant que comme dit Euripides,

Jamais le bien n'eſt ſeparé du mal,

ains y a ne ſçay quelle meſlange pour faire que tout aille bien, il ne faut pas ſe deſcourager, ny ſe laiſſer aller par les unes, quand elles adviennent, ains faut faire comme les harmoniques & muſiciens, en rebouchant tousjours la poincte des adverſes par la recordation des proſperes, & embraſſant tousjours les bonnes avec les mauvaiſes fortunes, faire une compoſition de vie bien accordante & propre à un chaſcun : car il n'eſt pas ainſi comme diſoit Menander,

Chaſcun de nous au jour de ſa naiſſance

A d'un bon ange auſſi toſt l'aſſiſtance,
Pour le guider tout le long de ſa vie [1].

Mais plus toſt, comme dit Empedocles, incontinent que nous venons ſur terre, deux dæmons & deux deſtins nous prennent & nous inſtituent:

La Chthonié eſt la fée terrienne,
Heliopé tournant la veuë ſienne
Vers le ſoleil, la Deris qui ſes mains
Aime tousjours teindre au ſang des humains,
Harmonié à la face riante,
Calliſto belle, & Æſchra mal plaiſante,
Thooſa viſte, & Dinæé qui tout
Ce qu'entreprendre elle oze méne à bout,
Nemertes blanche & nette comme yvoire
Et Aſaphie auſſi l'obſcure & noire.

tellement que noſtre nativité recevant les ſemences de toutes ces paſſions là meſlées & confuſes enſemble, & pour ceſte raiſon noſtre vie en eſtant fort inegale, l'homme de bon jugement & ſage doit ſouhaitter & demander aux dieux les meilleures, mais ſe diſpoſer auſſi à en attendre des autres, & à ſe ſervir de toutes, en oſtant de chaſcune ce qui y pourroit eſtre de trop.

XXXII. Car non ſeulement celuy qui ſe ſouciera le moins du demain, arrivera le plus joyeuſement à demain, ainſi que ſouloit dire Epicurus,

[1] Voilà une vérité bien ancienne. On la trouve dans Héſiode. Plutarque la méconnoît, & y ſubſtitue une erreur, ou une fiction des biens & des maux qui partagent la vie.

mais auſſi la richeſſe, la gloire, l'authorité & le credit resjouiſſent plus ceux qui moins redoutent leurs contraires : car le trop ardent deſir que lon a de chaſcune d'icelles, imprimant auſſi une trop vehemente peur de les perdre, rend le plaiſir de la jouïſſance foible & mal aſſeuré, ne plus ne moins qu'une flamme qui eſt agitée du vent : mais celuy à qui la raiſon donne tant de force, que de pouvoir dire, ſans craindre ny trembler, à la fortune,

Tu me peux bien oſter quelque plaiſir,
Mais peu laiſſer auſſi de deſplaiſir,

c'eſt celuy qui plus joyeuſement jouiſt des biens quand ils ſont preſents, pour ſon aſſeurance, & pour ne redouter point la perte d'iceux, comme ſi c'eſtoit choſe inſupportable.

XXXIII. Et en cela peut on non ſeulement admirer, mais auſſi imiter la diſpoſition d'Anaxagoras en vertu, quand il entendit que ſon fils eſtoit treſpaſſé, il dit, « Je ſçavois bien que je » l'avois engendré mortel » : & dire à chaſque occurrence de malheurs fortuits, Je ſçavois bien que j'avois des richeſſes tranſitoires, & non permanentes : Je ſçavois bien que ceux qui m'avoient conferé telle dignité me la pouvoient oſter : Je ſçavois bien que j'avois une femme de bien, mais femme toutefois : & un amy qui

eſtoit homme, c'eſt à dire, animal de nature muable, comme diſoit Platon. Car telles preparations, & diſpoſitions, ſi d'adventure il nous arrive quelques cas contre noſtre volonté, & non pas contre noſtre attente, nous oſtent tous tels regrets : Je n'euſſe jamais penſé, j'attendois bien autre choſe, je n'euſſe jamais cuidé que telle choſe euſt peu advenir : qui ſont comme battement de cœur, & haſtements de pouls ; & arreſtent ſoudain toute furieuſe emotion & trouble d'impatience.

XXXIV. C'eſt pourquoy Carneades aux grands affaires avoit accouſtumé de ramentevoir aux hommes, que ce qui advient contre l'eſperance ou attente, gliſſe facilement en deſplaiſir & douleur. Le royaume de Macedoine n'eſtoit qu'une petite partie de l'empire romain, mais le roy Perſeus l'ayant perdue, luy-meſme regrettoit ſa fortune ; & de tout le monde eſtoit jugé très-malheureux, & très-infortuné : au contraire, celuy qui l'avoit vaincu, Paulus Æmylius, ayant remis entre les mains d'un autre ſon armée, qui commandoit à la terre & à la mer, eſtoit couronné de chapeaux de fleurs, & ſacrifioit aux dieux, eſtant à bon droit eſtimé de tout le monde bien heureux : d'autant que l'un ſçavoit bien qu'il avoit reçeu une puiſſance, laquelle il luy faudroit rendre au bout de ſon terme : & l'autre en avoit perdue

une, qu'il ne s'attendoit pas jamais de perdre. Le poëte meſme Homere [1] nous donne bien à entendre, quel eſt ce qui arrive contre toute attente & eſperance, quand il fait qu'Ulyſſes pleure pour la mort de ſon chien, & neantmoins eſtant aſſis auprès de ſa femme qui ploroit, il ne pleure point, d'autant qu'il eſtoit là venu, ayant de longue main anticipé & domté par le jugement de la raiſon ſon affection : & au contraire il eſtoit tombé à l'improuveu ſoudainement, contre ſon attente, en l'autre accident.

XXXV. Mais en ſomme des choſes qui nous adviennent contre noſtre volonté, les unes nous griefvent, & nous offenſent par nature : les autres, & la plus part, par opinion & mauvaiſe accouſtumance nous apprenons à nous en faſcher. Et pource ne ſeroit-il pas mauvais d'avoir tousjours à main ce mot de Menander,

> Il ne t'eſt rien de grief mal advenu,
> Si tu ne fains t'eſtre meſadvenu.

car comment, dit-il, te peut-il appartenir s'il ne touche ny à ton corps ny à ton ame ? comme pour exemple, la roture de ton pere, l'adultere de ta femme, la perte de quelque honneur ou de quelque preeminence, tous leſquels inconveniens peuvent arriver à l'homme, que ny ſon

[1] Odyſſée XVII & XIX.

corps ny ſon ame, pour leur preſence, ne s'en porteront ja pis, ains ſeront en très-bon eſtat : & à l'encontre de ceux qui naturellement nous griefvent, comme ſont les maladies, les travaux, la mort & perte d'amis, ou d'enfans, il faut oppoſer un autre mot du poëte Euripide,

Helas, mais quoy, helas ceſt infortune
Eſt choſe à l'homme ordinaire & commune.

car il n'y a raiſon ny remonſtrance qui retienne tant la ſenſualité, quand elle gliſſe & ſe laiſſe emporter à ſes affections, que celle qui luy ramentoit & reduit en memoire la commune & naturelle neceſſité, par le moyen de laquelle l'homme, à cauſe de ſon corps, eſtant meſlé & compoſé, expoſe ceſte ſeule anſe à la fortune, par où elle le peut prendre, au demourant ſeur & aſſeuré en ce qui eſt le principal & le plus grand en luy.

XXXVI. Demetrius ayant pris la ville de Megare demanda au philoſophe Stilpon, ſi on luy avoit point pillé quelque choſe : Stilpon luy reſpondit, « Je n'ay veu perſonne qui emportaſt » rien qui fuſt à moy » : auſſi quand bien la fortune nous auroit pillé & oſté tout le reſte, encor avons nous quelque choſe en nous,

Qu'on ne ſçauroit n'emporter ne piller.

Et pourtant ne faut-il pas du tout ravaller ny

deprimer ſi fort la nature humaine, comme ſi elle n'avoit rien de ferme ny de permanent, ou qui fuſt par-deſſus la fortune, ains au contraire ſçachant que c'eſt la pire & plus petite partie de nous, freſle & vermoulue, par laquelle nous ſommes ſubjects à la fortune, & que de la meilleure partie nous en ſommes ſeigneurs & maiſtres, en laquelle ſont ſituées & fondées les meilleures qualitez qui ſoient en nous, les bonnes opinions, les arts & ſciences, les bons diſcours tendans à la vertu, leſquelles ſont de ſubſtance incorruptible, & qui ne nous peult eſtre deſrobée : faut que nous maintenions aſſeurez & invincibles à l'advenir, diſans à l'encontre de la fortune ce que Socrates dit à l'encontre de ſes accuſateurs Anytus & Melitus, addreſſant ſa parole aux Juges : « Anytus & Melitus me peuvent bien faire mou- » rir, mais de me porter dommage ils ne peuvent » : auſſi la fortune me peult bien faire tomber en maladie, m'oſter mes biens, me mettre en male grace d'un peuple ou d'un prince, mais elle ne peult rendre meſchant, ne couard, ny laſche & vil de cœur, ny envieux celuy qui eſt homme de bien, vaillant & magnanime, ne luy oſter la diſpoſition raſſiſe de prudence, de la preſence de laquelle la vie de l'homme a tousjours plus grand beſoing que la navire n'a de la preſence du pilote ſur la mer : car le pilote ne ſçauroit pas quand

il

il luy plaiſt addoucir la tourmente, ny appaiſer la violence du vent, ny gaigner le port toutes les fois qu'il luy en ſeroit bien beſoing, ny conſtamment ſans trembler attendre tout ce qui ſçauroit advenir, ains court fortune, tant qu'il ne deſeſpere point pouvoir uſer de ſon artifice,

Chalant la voile tout à bas,
Tant que paroiſt un peu le mas
Par deſſus la mer tenebreuſe:

& lors il ſe ſied tremblant & branlant de frayeur: mais la diſpoſition de l'homme prudent, outre ce qu'elle apporte ſerenité & tranquillité aux corps en diſſipant, pour la plus part, les preparatifs des maladies par continence, ſobre diete, exercices & travaux moderez, ſi encore du dehors il advient par fortune quelque commancement d'indiſpoſition, comme s'il falloit à un vaiſſeau paſſer par-deſſus un rocher caché ſoubs l'eau, il le traverſe avec un leger & habile trinquet [1], comme dit Aſclepiades.

XXXVII. Mais ſi d'adventure il arrivoit quelque ſi grand inconvenient contre toute eſperance, que puiſſance humaine n'en peuſt venir à bout, le port eſt prochain, & ſe peut-on ſauver à nage hors du corps, comme hors d'un eſquif qui fait

[1] Le trinquet eſt un terme de marine en uſage ſur la Méditerranée. Il ſignifie le mât & la voile de la miſaine, ou de l'avant d'une galere.

eau : car c'eſt la crainte de mourir, non pas le deſir de vivre, qui tient le fol attaché & lié au corps, lequel il tient eſtroittement embraſſé, comme fait Ulyſſes en Homere un figuier ſauvage de peur de tomber dedans le gouffre de Charybdis qui eſtoit au-deſſoubs,

Là où le vent ne le laiſſe amarer,
Et ne le ſeuffre auſſi pas demarer,

ſe deſplaiſant infiniment en l'un, & redoubtant effroyeement l'autre. Mais celuy qui a tant ſoit peu de cognoiſſance de la nature de l'ame, & qui diſcourt & conſidere en ſoy-meſme, que la mort advenant, il ſe fait une mutation d'icelle en mieux, ou pour le moins non en pis, certainement ce luy eſt un grand entretien de repos & tranquillité en ſon ame de ne redouter point la mort [1] : car qui peut, alors que la vertu & partie propre à l'homme eſt la plus forte, vivre joyeuſement, & lors auſſi que la contraire ennemie de la nature ſurmonte, s'en departir hardiment & ſans crainte, en diſant,

Quand je voudray, dieu me delivrera [2] :

[1] Le ſage ne redoute point la mort. Sa ſécurité eſt la récompenſe de ſa vertu. Mais Plutarque méconnoît la nature de l'ame & celle de dieu, lorſqu'il dit qu'à la mort l'ame ſubit une mutation en mieux ou pour le moins pas en pis. Son état eſt meilleur ou pire. Son ſort eſt décidé par un dieu rémunérateur ou vengeur.

[2] Euripide, in Bacch.

que pourrions nous imaginer qui peuſt advenir de faſcheux, de moleſte, ny de turbulant à homme de telle reſolution ? Car celuy qui peult dire, « Je » t'ay prevenu, fortune, & t'ay bouché toutes tes » advenues, j'ay eſtouppé toutes tes entrées » : celuy là ne s'aſſeure pas ſur des barrieres, ny ſur des portes fermées à clefs, ny des murailles, ains ſur des ſentences philoſophiques, & diſcours de raiſon, dont tous ceux qui le veulent ſont capables, & ne les faut pas decroire ny s'en defier, ains plus toſt les admirer, & eſtimer avec un raviſſement d'eſprit affectionné, en faiſant preuve & experience de ſoy-meſme premierement ès choſes moindres pour puis après parvenir aux plus grandes, en ne fuyant & ne rejettant pas le ſoing & la diligence de bien cultiver & exerciter ſon ame.

XXXVIII. Quoy faiſant à l'adventure ny trouvera lon pas tant de difficulté, comme lon penſe : car la mignardiſe de noſtre ame s'arreſtant tousjours à ce qui luy eſt plus aiſé [1], & s'en refuyant incontinent de la cogitation des choſes moleſtes & faſcheuſes, aux agreables & plaiſantes, fait qu'elle demeure tendre & non exercitée à l'encontre de la delicateſſe & de la douleur. Mais

[1] Cette idée de Plutarque eſt gracieuſe & vraie. L'ame ſe porte d'elle-même vers des objets doux & agréables. Si l'on veut lui donner de l'énergie, il faut de temps en temps l'occuper d'objets durs & pénibles.

celle qui s'apprent par accouſtumance & s'exercite à ſouſtenir l'apprehenſion d'une maladie, d'une adverſité, d'un baniſſement, & qui ſe parforce de combattre par raiſon contre chaſcun de tels accidents, on trouvera par experience qu'il y a beaucoup de faulſeté, de vanité, & d'imbecillité ès choſes que par erreur d'opinion on eſtime penibles, douloureuſes & effroyables, ainſi que la raiſon le demonſtre à qui veult s'arreſter à diſcourir particulierement de chaſcune : & toutefois il y a encore pluſieurs qui redoubtent effroyeement ce dire de Menander,

> Homme vivant affermer ne ſçauroit,
> Tel cas jamais venir ne me pourroit,

ne ſçachans pas combien ſert à s'exempter de tout ennuy & toute faſcherie, s'exerciter à pouvoir regarder à yeux ouverts à l'encontre de la fortune, & ne rendre point les apprehenſions & imaginations en ſoy-meſme molles & effeminées, comme eſtant nourry à l'ombre, ſoubs des eſperances qui cedent & plient touſjours à leurs contraires, & ne ſe roidiſſent jamais à l'encontre de pas un : mais nous pouvons auſſi dire à l'encontre de Menander, il eſt vray qu'homme vivant ne ſçauroit dire, « Cela jamais ne m'adviendra » : Mais auſſi pouvons nous dire, « Tant que je vive [1], »

[1] Tant que je vivrai.

» jamais je ne feray cela : je ne mentiray jamais : » jamais je ne tromperay : jamais je ne faulſeray » ma foy : je ne ſurprendray jamais perſonne » : car cela eſtant en noſtre puiſſance, n'eſt pas peu de moyen, ains grand acheminement au repos de l'eſprit : comme au contraire le remords de la conſcience, je ſçay que j'ay commis telle meſchanceté, laiſſe, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame qui tousjours s'egratigne & s'enſanglante elle meſme : car la raiſon oſte & efface les autres triſteſſes, angoiſſes & douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, laquelle ſe mord avec honte, & ſe punit elle meſme [1] : car ainſi comme ceulx qui tremblent de froid, ou bruſlent de chaud en fiévre, en ſont plus affligez & plus tourmentez que ceux qui ſeuffrent les meſmes paſſions par cauſes exterieures de froideur d'hyver, ou de chaleur d'eſté : auſſi les meſadventures fortuites & caſuelles apportent des douleurs plus legeres, comme venans du dehors. Mais quand on dit, nul des autres n'en eſt à blaſmer, j'en ſuis ſeul cauſe : ce que lon a accouſtumé de regretter & de lamenter du fond du cœur, quand on ſe ſent coulpable de quelque crime,

[1] Idées vraies & naturelles qui font bien connoître la ſource des remords & l'impoſſibilité que le ſcélérat ſoit jamais heureux. Tacite a fait une peinture admirable de la torture de l'ame des tyrans. Tacit. Annal. VI, 6.

cela rend la douleur d'autant plus griefve, qu'elle eſt conjoincte à honte & infamie.

XXXIX. Et pourtant n'y a il ny maiſon plantureuſe, ny quantité grande d'or & d'argent, ny dignité, & nobleſſe du ſang, ny grandeur d'eſtat & office, ny grace ou vehemence de parler, qui apporte tant de ſerenité & de tranquillité calme à la vie de l'homme, que d'avoir l'ame pure & nette de tous meſchants faicts, volontez & conſeils, & les meurs qui ſont la ſource, dont coulent toutes noz honneſtes & louables actions impollues, & non troublées ny infectées d'aucun vice: c'eſt ce qui leur donne une efficace gaye: & comme divinement inſpirée avec une grandeur & fermeté de courage, & avec une ſouvenance plus joyeuſe & plus conſtante, que l'eſperance que deſcrit Pindarus, nourrice de la vieilleſſe: car ne plus ne moins que les boëtes où lon met l'encens, ainſi que diſoit Carneades, encore après qu'elles ſont vuides retiennent la bonne odeur longuement: auſſi les bonnes & honneſtes actions ſortans de l'ame de l'homme ſage, y laiſſent tousjours une agreable, & tousjours freſche recordation, par laquelle la joye & lieſſe arrouſée florit en vigueur, & meſpriſe ceux qui lamentent & diffament ceſte vie, comme ſi c'eſtoit une gehenne & lieu de tourments, ou un confinement où les ames fuſſent releguées & bannies.

XL. Et ne puis que je ne louë grandement le propos de Diogenes, lequel voyant quelquefois en Lacedæmone un eſtranger, qui ſe paroit & ornoit curieuſement pour un jour de feſte: « Com- » ment, dit-il, l'homme de bien n'eſtime il pas » que tous jours ſoient feſtes pour luy » ? ouy certainement & feſte fort celebre & ſolennelle, ſi nous ſommes ſages: car ce monde eſt un temple très-ſainct, & très-devot [1], dedans lequel l'homme eſt introduit à ſa nativité, pour y contempler des ſtatues non ouvrées & taillées de mains d'hommes, & qui n'ont aucun mouvement, mais celles que la divine penſée a faittes ſenſibles, pour nous repreſenter les intelligibles, comme dit Platon, ayans en elles les principes empraints de vie & de mouvement, c'eſt à ſçavoir, le ſoleil, la lune, les eſtoilles, & les rivieres, jettans tousjours eau freſche dehors, & la terre qui envoye & fournit ſans ceſſe aliments aux animaux & aux plantes. Ainſi fault-il eſtimer, que la vie de l'homme ſoit comme une profeſſion & entrée en une très-parfaitte religion : pourtant eſtoit-il convenable qu'elle fuſt remplie de grande tranquillité d'eſprit & de continuelle joye, non pas comme fait le vulgaire de maintenant, qui attent la feſte de

[1] Idée grande & ſublime, plus belle encore dans le grec, où on lit : Ce monde eſt un temple très-ſaint & très-digne de la majeſté de dieu.

Saturne, ou celle de Bacchus, ou celle de Minerve, pour ſe resjouir & pour rire un ris acheté à prix d'argent, qu'ils payent à des baladins & à des badins & jouëurs de farces pour les faire rire à force. Et puis en ces feſtes là nous demourons aſſis honneſtement, ſans nous tourmenter: car il n'y a perſonne qui faſſe des regrets quand on le reçoit en la confrairie, ne qui ſe lamente en regardant les jeux Pythiques, ny qui jeune ès feſtes de Saturne: & au contraire les feſtes que dieu meſme a inſtituées, & que luy-meſme conduit & ordonne, ils les contaminent & deshonorent, les paſſans le plus ſouvent en pleurs, regrets & gemiſſements [1], ou pour le moins en ſoucis & ennuis fort laborieux. Ils prennent plaiſir à ouir les inſtruments de muſique, qui ſonnent plaiſamment, & les oyſeaux qui chantent doulcement, & voyent volontiers les animaux qui ſe jouënt, & qui ſaultent de gayeté de cœur, & au contraire ils s'offenſent de ceux qui hurlent, ou qui buglent & fremiſſent, ou qui ont une hydeuſe & triſte mine à les voir: & ce pendant voyans tout le cours de leur propre vie, triſte, morne, travaillé & opprimé des plus triſtes paſſions, plus laborieux affaires, & de cures & ſou-

[1] Plutarque cenſure ici pluſieurs fêtes égyptiennes & peut-être quelques fêtes judaïques, qui ſe paſſent en pleurs, en regrets & en gémiſſements.

cis qui ne prennent jamais fin, non ſeulement ils ne ſe veulent pas donner à eux-meſmes quelque relaſche, & quelque moyen de reſpirer, mais qui pis eſt, ils ne veulent pas recevoir les paroles & remonſtrances de leurs amis & parents qui les admoneſtent de ce faire, leſquelles s'ils vouloient ouir & s'en ſervir, ils pourroient ſans reprehenſion ſe comporter envers le preſent, & ſe ſouvenir avec joye & plaiſir du paſſé, & s'approcher hardiment & ſans deffiance; avec une gaye & joyeuſe eſperance, de l'advenir.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA MAUVAISE HONTE.

Il y a une honte mauvaiſe & une honte louable. III. *Attention pour conſerver l'une & réformer l'autre.* IV. *Effets pernicieux de la mauvaiſe honte.* VI. *Pour la corriger, il faut commencer par les petites choſes.* VIII. *Comment on y réſiſte.* XII. *Inconvéniens où l'on tombe ſi l'on n'a pas la force de réſiſter à une mauvaiſe honte.* XIV. *Repentir qui l'accompagne.* XV. *Ecouter les demandes juſtes.* XVI. *Repouſſer l'impudence.* XVII. *Comment il faut ſe comporter dans les actions délicates.* XIX. *Maniere de ſe conduire avec les perſonnes de différens états.* XXIII. *S'armer de force contre l'importunité & la flatterie.* XXV. *Si la mauvaiſe honte nous fait commettre quelques fautes, en conſerver le ſouvenir pour les éviter.*

DE LA MAUVAISE HONTE.

ENTRE les plantes que la terre produit il y en a aucunes qui non ſeulement de leur nature ſont ſauvages, & ne portent aucun fruict, mais qui pis eſt, en croiſſant nuiſent aux bonnes & fructueuſes plantes & ſemences, & toutefois les jardiniers & laboureurs jugent que ce ſont ſignes de terre qui n'eſt pas mauvaiſe, mais bonne & graſſe : auſſi y a il des paſſions de l'ame qui ne ſont pas bonnes quant à elles, mais ce ſont comme fleurs & boutons d'une bonne nature, & qui ſe laiſſent bien cultiver par raiſon : entre leſquelles je compte celle que les Grecs appellent Dyſopie [1], c'eſt-à-dire, mauvaiſe honte, & qui porte dommage, laquelle n'eſt pas mauvais ſigne, quant à elle, mais elle eſt occaſion de mal : car ceux qui ſont par trop honteux, & là où il ne le faut pas eſtre, font bien ſouvent autant de fautes [2] comme ceulx qui ſont effrontez & impudents, excepté qu'ils ſont marrys & deſplaiſans quand ils faillent, & les autres en ſont bien aiſes : car l'impudent ne ſe deſplaiſt point d'avoir faict choſe deshonneſte, & le honteux ſe trouble facilement des choſes meſ-

[1] Δυσωπία.

[2] Le grec porte : les mêmes fautes.

mes qui ſemblent eſtre deshonneſtes & ne le ſont pas. Car à fin de n'equivocquer point, nous entendons par honteux, celuy qui rougiſt de honte, par trop & à tout propos, & ſemble qu'il en ait pris ſon nom en la langue grecque Dyſopetus [1], pour ce que le viſage luy change, & ſe laiſſe aller quand & le courage : car ainſi comme le definit [2] Catefia [3], c'eſt à dire ſilence morne & triſteſſe qui fait regarder contre terre : auſſi ont ils appellé celle honte qui cede & ſe laiſſe aller à toutes prieres, juſques à n'ozer pas regarder en face ceux qui luy demandent, Dyſopie. Voyla pourquoy l'orateur Demoſthenes diſoit que l'effronté n'a pas de prunelles, mais des putains, aux yeulx, ſe jouant en l'equivoque de ce nom Cora [4], qui ſignifie une pucelle, & la prunelle de l'œil : & au contraire le honteux monſtre à ſon viſage qu'il a le courage trop tendre & trop effeminé, & la faute qu'il fait en ſe laiſſant vaincre & emporter aux impudents, en ſe flattant ſoy meſme, il la nomme vergogne.

II. Or Caton diſoit, « Qu'il aimoit mieulx les » jeunes hommes qui rougiſſoient, que ceux qui » palliſſoient », ayant raiſon d'accouſtumer &

[1] Δυσώπητος.

[2] On eût traduit clairement & exactement en diſant : car comme ils déſignent par Catefia un ſentiment douloureux qui fait baiſſer les yeux.

[3] κατήφεια.

[4] Κόρη.

enſeigner les jeunes gens à redouter plus toſt d'eſtre blaſmez que d'eſtre convaincus, & la ſuſpicion plus toſt que le peril : mais toutefois encore faut-il oſter ce qu'il y a de trop en la timidité & crainte de reproche, pour ce qu'il y en a, ſouventefois qui redoutans autant d'eſtre accuſez comme d'eſtre chaſtiez, à faute de cœur laiſſent à faire le devoir, ne pouvans ſouſtenir que lon die mal d'eux : ainſi ne fault-il pas negliger ny ceux-là qui ſont ainſi foibles & ſi tendres de cœur, ny auſſi louer ceux qui l'ont ſi dur & ſi roide, qu'ils ne fleſchiſſent à rien, comme celuy que deſcrit ce poëte,

> D'Anaxarchus hardie & vehemente
> La force eſtoit comme un chien impudente,
> Où que ce fuſt qu'il ſe vouluſt jetter :

mais il faut compoſer une meſlange temperée des deux extremirez en oſtant de celle trop grande roideur l'impudence, & de ceſte trop molle doulceur l'impuiſſance, mais de ces deux extremitez la cure n'en eſt pas bien aiſée, ny le trop ne s'en peut pas retrencher ſans danger : car ainſi comme le laboureur quand il veut eſſarter & arracher quelque plante ſauvage qui ne porte point de fruict, mettant à bon eſciant la marre tout du premier coup dedans la terre, il en couppe les racines, ou en approchant le feu il la bruſle,

mais quand il met la main à la vigne pour la tailler, ou à un pommier, ou un figuier, il y va bien retenu, craignant de coupper avec ce qui eſt ſuperflu quelque choſe de ce qui eſt bon & ſain : auſſi le philoſophe voulant oſter de l'ame d'un jeune homme l'envie, qui eſt une plante ſauvage, dont on ne ſçauroit faire rien qui vaille, ou une ardeur d'acquerir hors de ſaiſon, ou une luxure deſordonnée, il ne craindra point de l'enſanglanter, le percer jüſques au fond & luy faire une profonde playe : mais quand il viendra à approcher le trenchant de la parole de la tendre & delicate partie de l'ame, comme eſt celle où giſt cette demeſurée & exceſſive honte qui n'oze regarder les hommes en la face, il craindra que par meſgarde il ne retrenche quant & quant celle qui eſt bonne & louable : car les nourrices meſmes bien ſouvent en cuidant nettoyer & frotter la craſſe des petits enfans, elles leur eſcorchent le cuir, & les offenſent à bon eſciant.

III. Voyla pourquoy il ne faut pas en voulant effacer à faict aux jeunes gens ceſte honte exceſſive, les rendre ou nonchalants de choſe qu'on leur die, ou trop roides & inflexibles, ains faut faire comme ceux qui demoliſſent les maiſons prochaines aux temples, de peur de toucher à choſe qui ſoit ſacrée, ils laiſſent de bout les parties des edifices qui y touchent, & qui en

ſont les plus près, & les eſtayent, qu'elles ne tombent d'elles meſmes : auſſi fault-il craindre qu'en voulant oſter le trop de honte, nous n'emportions la honte toute entiere, & ce qui en approche, comme la modeſtie & la debonaireté, ſoubs leſquelles deux qualitez la honte exceſſive ſe gliſſant & s'attachant à celuy qui y eſt ſubject, le flatte, comme ſi cela luy procedoit d'humanité, de courtoiſie, & de bon ſens commun, non pas d'une opiniaſtre & inflexible dureté. Voylà pourquoy les philoſophes ſtoïques ont diſtingué de noms meſmes la honte exceſſive, la honte ſimple, & la vergongne : mais ces termes là propres ne ſe peuvent trouver en la langue françoiſe [1], comme en la grecque, de peur qu'ils ne laiſſaſſent par l'equivoque & douteuſe ambiguité du nom, moyen à ceſte paſſion de porter dommage aucun, & à fin que nous peuſſions ſans calomnie uſer des noms propres, ou bien les diſtinguer comme fait Homere [2] en diſant,

Honte qui porte aux humains grand dommage,
Ou qui leur eſt auſſi grand advantage.

[1] On ſe doute bien qu'il n'eſt pas queſtion de langue françoiſe dans Plutarque. Il dit que les ſtoïciens ont établi ces diſtinctions de noms, pour ne pas laiſſer à cette affection de l'ame un moyen de devenir dangereuſe par l'identité d'appellation. Mais il demande la permiſſion d'uſer des noms, comme Homere les emploie, ſans avoir de reproche à craindre.

[2] Iliade, liv. XXIV.

& n'eſt pas ſans cauſe qu'il a mis devant, le porter dommage : car la honte eſt utile par le moyen de la raiſon, qui retrenche ce qu'il y a de trop, & laiſſe ce qui eſt au milieu entre peu & trop.

IV. Premierement doncques il faut que celuy qui ſe ſent forcé de trop de honte, croye & ſe perſuade, qu'il eſt detenu d'une paſſion nuyſible & dommageable. Or n'y a il rien de nuyſible & dommageable qui ſoit honneſte, & ne ſe faut pas resjouir pour ſe ſentir chatouiller les aureilles des louanges, en s'oyant appeller gentil, courtois, & joly, au lieu de juſte, grave & magnanime, ny faire comme le Pegaſus d'Euripides,

Qui ſe baiſſoit plus que l'on ne vouloit

devant Bellerophon, c'eſt à dire, ne ſe laiſſer pas aller à tous demandans, ne s'abbaiſſer à leur appétit pour crainte d'entendre, c'eſt un homme dur, c'eſt un homme inexorable. On dit que le roy d'Ægypte Bocchoris eſtant de ſa nature aſpre & rude, la deeſſe Iſis luy envoya un aſpic, lequel s'entortillant à l'entour de ſa teſte luy faiſoit ombre, à fin qu'il jugeaſt juſtement : mais ceſte honte exceſſive eſtant tousjours deſſus ceulx qui n'ont pas le cœur aſſez ferme & viril, & n'oſant pas librement reſpirer ny regarder franchement entre deux yeulx, divertit les juges de faire juſtice, cloſt la bouche à ceux qui doivent conſeiller, & les

les contrainct de faire & dire beaucoup de choſes qu'ils ne voudroient pas, & celuy qui ſera le plus deraiſonnable & le plus importun maiſtriſera tousjours & tyranniſera celuy qui eſt ainſi honteux, forceant ſon trop de honte par ſon impudence, d'où vient que ceſte honte exceſſive, ne plus ne moins qu'un lieu bas qui reçoit toutes fluxions, ne pouvant repoulſer n'y deſtourner aucune rencontre, ne jamais dire rien, ſe laiſſe fouler aux pieds, en maniere de dire, par les plus villains actes & plus deshoneſtes paſſions qui ſoienr, car c'eſt un mauvais gardien de l'aage puerile : comme diſoit Brutus, qu'il ne luy ſembloit pas, que celuy qui ne ſçavoit rien refuſer euſt honeſtement paſſé la fleur de ſa jeuneſſe : auſſi eſt ce une mauvaiſe gouvernante du lict nuptial, & des chambres des femmes, comme le reproche, en Eutipide[1], à ſon adultere celle qui ſe repent du faict,

Tu m'as ſeduitte, abuſée & perdue:

de maniere que ceſte honte, oultre ce que d'elle meſme elle eſt vicieuſe, venant encore à corrompre & ſolliciter l'impudicité, trahit & rend toutes fortereſſes foibles, ouvertes, faciles à ceux qui les veulent tenter & aſſaillir, leſquels par dons prennent les plus villaines & plus vicieuſes na-

[1] Sophocle.

tures, mais par inductions, & par le moyen de ceſte exceſſive honte, ils viennent à bout bien ſouvent de celles qui ſont gentiles & honneſtes.

V. Je laiſſe doncques à parler des dommages que ceſte honte fait en matiere d'argent. Ils preſtent de honte de refuſer à ceux, de la foy deſquels ils ſe défient : ils approuvent & louent ceſte ſentence dorée du temple d'Apollo, « Qui reſpond paye » : mais quand ce vient à l'eſprouver aux affaires, ils ne s'en peuvent ſervir. Il ne ſeroit pas facile de nombrer, combien d'hommes ceſte paſſion a faict mourir : car Creon meſme en la tragedie d'Euripide nommée Medée, après avoir dit,

> Femme il vaut mieux que je te meſcontente,
> Te refuſant à ceſte heure preſente,
> Que pour avoir eſté mol, cy après,
> En ton endroit, jetter mille regrets.

Il a dit une belle ſentence pour les autres, mais luy meſme s'eſtant laiſſé aller à ceſte exceſſive honte, & ayant donné un jour de delay à ſa requeſte, il fut cauſe de la ruine totale de ſa maiſon. Il y en a eu d'autres qui ſe doubtans bien qu'on les vouloit tuer ou empoiſonner, ont encore eu honte de refuſer d'aller où on les convioit : ainſi mourut Dion, ſçachant bien que Callippus l'eſpioit, & ayant honte de ſe défier & garder de luy, pourautant qu'il eſtoit ſon

hoſte & ſon amy : ainſi fut auſſi maſſacré Antipater fils de Caſſander ayant convié Demetrius de ſoupper en ſon logis, & le lendemain eſtant auſſi convié par luy, il eut honte de ſe monſtrer défiant, en refuſant d'y aller, attendu que l'autre s'eſtoit fié en luy, & ainſi fut aſſommé après le ſoupper. Et Hercules qu'Alexandre avoit eu de Barſine, Polyperchon [1] avoit fait marché à Caſſander de le tuer pour la ſomme de ſoixante mille eſcus [2], & puis l'avoit convié à venir ſoupper en ſon logis : le jeune prince eut peur, & ſe défia de telle ſemonce, allegant pour ſon excuſe qu'il ſe trouvoit tout mal : tellement que Polyperchon y alla luy meſme, & luy dit, « Sur » toutes choſes mon fils eſtudiez vous à imiter la » facilité & privauté de voſtre pere envers & » avec ſes amis, ſi d'adventure vous ne me tenez » pour ſuſpect, comme ſi j'eſpiois de vous faire » mourir » : le jeune homme eut honte de le refuſer, & le ſuivit : & après qu'ils eurent ſouppé, il le feit eſtrangler. Ce n'eſt doncques pas un advertiſſement digne de mocquerie, ny plein de ſottiſe, comme aucuns penſent, ains prudent & ſage, quand Heſiode dit,

Chez toy convie à ſoupper ton amy,
Mais laiſſe à part chez luy ton ennemy.

[1] Polyſperchon.
[2] Dans le grec, de cent talents, maintenant 456,875 livres de notre monnoie.

n'aye point de honte d'eſconduire celuy que tu ſçais qui te hait, & ne le rejette point à demy quand il monſtrera ſe fier en toy : car il te reconviera ſi une fois tu le convies, & te donnera à ſoupper quand tu luy en donneras : ſi une fois tu abandonnes la defiance, garde de ton ſalut, comme amoliſſant ta bonne trempe par honte de n'ozer refuſer.

VI. Parquoy puis qu'il eſt ainſi que ceſte paſſion eſt cauſe de pluſieurs inconveniens, il faut taſcher à la forcer par exercitation, en commanceant comme lon fait à tous autres exercices, premierement par les choſes qui ne ſont pas trop difficiles, ny trop mal-aiſées à regarder droit à l'encontre. Comme, pour exemple, s'il y a quelqu'un en un banquet qui boive à toy, quand tu auras des-ja ſuffiſamment beu, n'aye point de honte de le refuſer, & ne te force point toy-meſme, ains poſe la couppe : ou bien ſi un autre te ſemond à jouër à trois dez, n'aye honte de n'y vouloir entendre, & ne crains point d'en eſtre mocqué, mais fais comme Xenophanes feit à Laſus Hermionien qui l'appelloit couard, d'autant qu'il ne vouloit pas jouër aux dez avec luy : « Ouy, dit-il, je ſuis couard voirement & timide » ès choſes villaines & deshoneſtes ». D'autre part ſeras tu tombé entre les mains d'un babillard, qui t'arreſtera, t'embraſſera, & ne te laiſ-

ſera point eſchapper, n'aye point de honte, mais romps luy tout court la broche, & t'en va ton chemin pour faire tes affaires : car tels refus & telles fuittes & desfaittes en choſes dont on ne ſe ſçauroit plaindre que bien legerement de nous, nous exercent à n'avoir point de honte là où il n'en fault point, & nous accouſtument à choſes de plus grande importance.

VII. Auquel endroit il n'eſt pas mal à propos de nous ſouvenir de Demoſthenes : car comme les Atheniens fuſſent en branle de ſecourir Harpalus, & meiſſent ja l'armet en teſte contre Alexandre le grand, ſoudainement comparut Philoxenus, lieutenant du roy, ſur la marine [1], de quoy le peuple d'Athenes fut ſi eſtonné, qu'il n'y en eut pas un qui diſt plus un ſeul mot, tant ils avoient de peur : & lors Demoſthenes, « Que » feront-ils, dit-il, quand ils verront le ſoleil, » veu qu'ils ne peuvent pas franchement regar- » der la lueur d'une petite lampe » ? car que feras tu en negoces de grande importance, ſi un roy parle à toy, ou ſi un peuple te requiert de quelque choſe qui ne ſoit pas raiſonnable, veu que tu ne peux repouſſer, une couppe de vin qu'un tien familier beuvant à toy te preſente ? ny t'eſchapper de la priſe d'un babillard, ains te laiſſes

[1] Ce terme eſt uſité, ſur-tout dans le Levant, pour ſignifier la mer, le port.

proumener à ce jaſeur, ſans avoir la fermeté de luy ozer dire, « Nous nous reverrons une autre » fois, car maintenant je n'ay pas loiſir ».

VIII. Oultre plus l'exercitation & accouſtumance pour vaincre ceſte honte, ne ſera point mauvaiſe ny inutile à l'encontre des louanges en choſes petites & legeres: comme en un feſtin d'un amy il y aura quelque ſonneur de lut ou de lyre, qui en ſonnera ou chantera mal, ou un joueur de comedies, que lon aura loué à grand prix d'argent, qui gaſtera tout Menander, tant il aura mauvaiſe grace à jouër, & neantmoins le vulgaire luy applaudira & le priſera grandement: il n'y aura à mon advis point de difficulté ny de peine à l'eſcouter, ſans mot dire, & ſans le louër ſervilement & en flatteur contre ta propre opinion. Car ſi tu n'es maiſtre de toy en cela, que feras tu quand un tien amy te lira quelque ryme, & quelque mauvaiſe poëſie qu'il aura compoſée, ou qu'il te monſtrera quelque harengue qu'il aura eſcrite? tu le louëras doncques haultement, & follement, & feras bruit des mains, en luy applaudiſſant comme les jaquets: & ſi ainſi eſt, comment doncques le reprendras tu quand il viendra à commettre quelques faultes ès affaires? comment l'admoneſteras tu, s'il vient à s'oublier en l'adminiſtration de quelque magiſtrat, ou bien en ſes deportements en mariage, ou au gouver-

nement de la choſe publique ? car quant à moy, je ne me contente point encore de la reſponſe que feit Pericles à un ſien amy, qui le requit de porter un teſmoignage faulx pour luy, à laquelle faulſeté il y avoit encore un parjurement adjoint : « Je ſuis, dit-il, amy de mes amis juſques aux » autels » : comme s'il euſt voulu dire, juſques à n'offenſer point les dieux, car il eſtoit approché trop près. Mais celuy qui de loing s'eſt accouſtumé à ne louër contre ſon advis celuy qui harengue, ny à applaudir à celuy qui chante, ny rire à celuy qui dit une maigre rencontre, ne laiſſera jamais ſon familier paſſer, juſques à luy faire ceſte requeſte là, ne ny aura jamais homme qui die à celuy qui aura appris à n'avoir point de honte de refuſer en telles petites choſes, « Par- » jure toy pour moy, porte faulx teſmoignage » pour moy, prononce une inique ſentence pour » l'amour de moy ».

IX. Semblablement auſſi ſe faut-il preparer contre les emprunteurs d'argent, en s'accouſtumant premierement ès choſes qui ne ſoient pas grandes ny difficiles à refuſer. Il y eut quelqu'un jadis, qui eſtimant qu'il n'y euſt rien ſi honeſte que de demander & recevoir, demanda un jour en ſouppant au roy de Macedoine Archelaus, une couppe d'or là où il buvoit : le roy commanda à ſon page de la porter & donner à Euripides qui

eſtoit à la table : & tournant ſon viſage devers celuy qui la luy avoit demandée, luy dit, « Quant » à toy tu es digne de demander & d'eſtre refuzé, » par ce que tu demandes : mais Euripides eſt » digne qu'on luy donne, encore qu'il ne de- » mande pas ». Diſant en cela très-bien, que le jugement de la raiſon doit eſtre le directeur & le maiſtre du donner & de la liberalité gratuite, non pas la honte de refuſer : & au contraire nous, bien ſouvent laiſſans en arriere des perſonnes honeſtes nos parents ou amis, & qui ont beſoin de noſtre ſecours, donnons à d'autres qui nous demandent continuellement & impudemment, non pour volonté que nous ayons de leur donner, mais pour ce que nous ne leur pouvons refuſer : comme feit Antigonus le vieil après avoir longuement enduré l'importunité de Bias, « Donnez, dit-il, à Bias un talent, & par force» : combien qu'il euſt auſſi bonne grace, & rencontraſt auſſi dextrement à ſe deffaire de tels importuns que feit oncques roy ny prince : car comme un beliſtre philoſophe cynique luy demandaſt une drachme, qui pouvoit valoir trois ſouls & quatre [1] : « Ce n'eſt, dit-il, pas un don de roy » : & comme l'autre luy repliquaſt, donne moy doncques un talent, qui ſont ſix cens eſcus [2] : Il luy

[1] Près de ſeize ſous de notre monnoie.

[2] 4668 livres de notre monnoie.

reſpondit, « Ce n'eſt pas preſent de cynique ».

X. Diogenes alloit quelquefois ſe pourmenant par la rue d'Athenes appellée Ceramique, en laquelle il y avoit pluſieurs ſtatues des anciens perſonnages de valeur, aux quelles il alloit demandant l'auſmone : & comme quelques uns s'en eſmerveillaſſent il leur reſpondit, « J'apprens » dit-il, à eſtre eſconduit ». Il nous fault auſſi premierement eſtudier en choſes legeres, & nous exerciter à refuſer en choſes petites, à ceux qui nous demanderont ce dont ils ne ſont pas pour uſer ainſi qu'il appartient, à fin que nous puiſſions ſuffire à faire refus des choſes de plus grande importance : car comme dit Demoſthenes, « Ce- » luy qui a deſpendu ce qu'il avoit autrement » qu'il ne falloit, n'employra jamais à ce qu'il » faut ce qu'il n'a pas, ſi on luy donne ». Or toutes & quantesfois que nous avons diſette des choſes honeſtes & abondance des ſuperflues, cela teſmoigne qu'il y a bien de la faute en nous. Si n'eſt pas ſeulement ceſte honte exceſſive mauvaiſe & inique deſpenſiere d'argent, mais auſſi des choſes ſerieuſes & de grande conſequence, ès quelles elle ne reçoit pas le conſeil utile que luy donne la raiſon : car ſouvent eſtans malades nous n'appellons pas le plus expert medecin, pour le reſpect & faveur que nous portons à un noſtre familier : & eliſons pour maiſtres & precepteurs

de noz enfans, non ceux qui ſont les meilleurs, mais ceux qui nous en requierent : & bien ſouvent quand nous avons des procez nous ne les faiſons pas plaider par le plus ſuffiſant advocat & le plus ſçavant du barreau, ains par le fils de quelque noſtre parent ou amy, qui apprendra à tonner aux deſpens de noſtre cauſe. Brief, nous voyons pluſieurs de ceux qui font profeſſion de philoſophie, epicuriens ou ſtoïciens ou autres, qui ne ſe ſeront pas mis à ſuivre ceſte ſecte là par leur jugement ou election, ains ſe ſeront adjoincts à quelques uns de leurs parents ou amis de ceſte ſecte qui les en auront importunez & requis.

XI. Or ſus doncques exercitons nous de longue main à l'encontre de ſi lourdes fautes en choſes vulgaires & legeres, en nous accouſtumant à ne nous ſervir point ny d'un barbier ny d'un peintre, à l'appetit de noſtre ſotte honte, ny à loger en une mauvaiſe hoſtelerie, y en ayant auprès de meilleures, pour ce que l'hoſtelier nous aura ſouvent ſaluez : ains, pour accouſtumance, encore qu'il y ait peu de difference de l'un à l'autre, choiſiſſons touſjours le meilleur, comme les philoſophes pythagoriens obſervoient touſjours diligemment de ne mettre jamais la cuiſſe gauche deſſus la droitte, ny de prendre le nombre pair au lieu du non pair[1], & ainſi des autres cho-

[1] Les choſes étant d'ailleurs égales.

ſes egales & indifferentes : auſſi ſe faut-il accouſtumer quand on fait ou un ſacrifice, ou unes nopces, ou quelque autre grand bancquet, de n'appeller pas celuy qui nous ſaluë & nous fait ſouvent la reverence, ou qui accourt de tout loing à nous, plus toſt que celuy que nous ſçaurons qui eſt homme de bien, & qui nous aime : car celuy qui eſt ainſi de longue main exercité & accouſtumé, ſera mal-aiſé à ſurprendre, ou plus toſt ne ſera jamais aſſailly ès choſes de plus grande importance : mais quant à l'exercitation ces advertiſſemens là ſuffiſent.

XII. Au demourant des utiles inſtructions que nous en pouvons recueillir, la premiere, à mon advis, eſt que toutes les paſſions & maladies de l'ame, ſont ordinairement accompagnées des inconveniens, qu'il ſemble que nous taſchions plus à fuir par icelles, comme l'ambition & convoitiſe d'honneur communément eſt ſuivie de deshonneur, diſſolution & volupté ordinairement accompagnée de douleur, delicateſſe ſuivie de travail, opiniaſtreté contentieuſe ſuivie de perte & de condemnation : ſemblablement auſſi autant en advient il à la honte exceſſive, laquelle fuyant la fumée de blaſme ſe jette dedans le feu meſme d'infamie : car ayant honte de refuſer & contredire à ceux qui iniquement & importunément les pourſuyvent, ils ſont après contraints

d'avoir honte de ceux qui juſtement les accuſent: & pour avoir craint une plainte legere, bien ſouvent ils ſouſtiennent une vergongne certaine : & ayans eu honte de contredire à un amy, qui leur demandoit de l'argent, bien toſt après ils ſont contraincts de rougir à bon eſciant pour eſtre convaincus de n'en avoir point. Et ayans promis de ſecourir quelques uns qui ont des procès, puis après ayans honte de faire contre leurs parties, ils ſont contraincts de ſe cacher & s'enfuir. Et y en a pluſieurs que ceſte honte ayant forcez de faire quelque promeſſe deſavantageuſe du mariage ou de leur fille, ou de leur ſœur, ſont contraincts puis après de faillir de promeſſe pour avoir changé d'advis.

XIII. Celuy qui dit anciennement que tous les habitans de l'Aſie ſervoient à un ſeul homme pour ne ſçavoir prononcer une ſeule ſyllabe qui eſt, Non, ne parloit pas à bon eſciant [1], ains ſe jouoit : mais ces honteux icy pourroient ſans parler en fronceant [2] ſeulement les ſourcils, ou baiſſant la teſte, eſchapper pluſieurs courvées qu'ils font outre leur gré & par importunité. Car, comme dit Euripide,

Le ſilence eſt reſponſe pour les ſages,

duquel il eſt beſoing de plus uſer à l'endroit de

[1] Sérieuſement. [2] En relevant.

tels importuns pourſuyvans : car quand à ceux qui ſont raiſonnables & honeſtes on ſe peult avec raiſon excuſer : & pourtant faut-il avoir à main pluſieurs reſponſes & dicts notables des grands & illuſtres perſonnages du temps paſſé & s'en ſouvenir, pour les prattiquer à l'encontre de ces importuns là : comme eſt ce que dit jadis Phocion à Antipater, « Je ne te ſçaurois eſtre flatteur » & amy tout enſemble » : & aux Atheniens qui luy applaudiſſoient, & le prioient de contribuer avec eux quelque argent pour faire une feſte & un ſacrifice : « J'aurois, dit-il, honte de deſ- » bourſer avec vous, & ne rembourſer pas ce » que je doys à ceſtuy cy » : en monſtrant l'uſurier Callicles : car comme dit Thucydides, « Il » n'eſt pas laid de confeſſer ſa pauvreté, mais il » eſt bien laid de ne la fuir pas de faict ». Mais celuy qui par ſa beſtiſe ou fade delicateſſe eſt ſi honteux, qu'il n'oſe dire à celuy qui luy demande de l'argent, « Amy je n'ay point d'argent en ma » bourſe » : & neantmoins ſe laiſſe ſortir de la bouche une promeſſe comme une arre,

Il eſt lié de fers ſans fer forgez
Qu'eſtroictement honte luy a chargez.

Mais Perſeus [1], preſtant de l'argent à un ſien familier, alla juſques en la place en paſſer le

[1] Persès, frere d'Héſiode.

contract à la bancque, ſe ſouvenant du precepte que nous donne le poëte Heſiode,

En riant meſme avec ton propre frere,
D'y adjouſter un teſmoing ne differe.

Dequoy l'autre s'esbaïſſant, « Comment donc-» ques, dit-il, Perſeus, ainſi juridiquement» ? « Ouy, reſpondit Perſeus, à fin que je le retire » de toy amiablement, & que je ne te le rede-» mande pas juridiquement » : car pluſieurs au commancement ne cherchans pas de honte leur aſſeurance, puis après ſont contraincts d'y proceder par la voye des loix avec inimitié. Davantage Platon baillant des lettres de recommandation au tyran Dionyſius en faveur de Helicon Cyzicenien, adjouſta au bout de la lettre, « Je » t'eſcris ce que deſſus d'un homme, c'eſt-à-dire » d'un animal de nature muable ». Mais Xenocrates au contraire encore qu'il fuſt bien de nature auſtere, toutefois il fut gaigné & plié de honte, & recommanda par lettres à Polyperchon [1] un homme qui ne valoit rien, ainſi comme il le donna bien à cognoiſtre par effect : toutefois ce ſeigneur Macedonien luy feit bon recueil, & luy demanda s'il avoit de rien affaire : l'autre luy demanda un talent de ſix cens eſcus [2] : ce que Polyperchon luy bailla, mais il eſcrivit à Xeno-

[1] Polyſperchon. | [2] 4668 livres de notre monnoie.

crates que de là en avant il examinaſt plus diligemment ceux qu'il recommanderoit. Et quant à Xenocrates encore feit-il ceſt erreur là, par ce qu'il ne cognoiſſoit pas le perſonnage : mais nous bien fort ſouvent cognoiſſans que ce ſont meſchans qui nous requierent, neantmoins jettons des miſſives au vent, & qui plus eſt, de l'argent, nous faiſans ce dommage à nous meſmes, non pas de gayeté de cœur, ny avec plaiſir, comme ceux qui donnent à des putains, ou à des plaiſans & flatteurs, ains en eſtans bien marrys & ennuyez de leur impudence, qui nous force & renverſe ſans deſſus deſſoubs tout le diſcours de noſtre raiſon : tellement que s'il y a gens au monde, contre leſquels nous puiſſions dire ces mots,

Bien je cognois le mal que je vais faire,

c'eſt à l'encontre de ceux qui nous cauſent ceſte honte d'aller porter faux teſmoignage, d'aller prononcer une injuſte ſentence, d'aller faire election d'un perſonnage inutile, ou de preſter argent à homme que nous ſommes certains qu'il ne le rendra pas.

XIV. Et partant entre toutes les paſſions ceſte honte exceſſive eſt celle qui plus que nul autre eſt accompagnée, en ce qu'elle fait, de repentence, non ſuivante après, mais conjoincte & preſente : car il nous grieve de donner, nous rou-

giſſons de teſmoigner, nous encourons infamie de cooperer : & ne fourniſſans pas ce que nous avions promis, nous ſommes convaincus de ne le pouvoir bailler : car pour ne pouvoir contredire, nous promettons meſmes des choſes qui nous ſont impoſſibles, à ceux qui continuellement nous en preſſent, comme de les recommandet à ceux qui gouvernent en court, d'aller parler pour eux aux princes, pour ne vouloir pas & n'avoir pas le cœur aſſez ferme de dire, « Le » roy ne me cognoit pas, addreſſez vous à d'au- » tres plus toſt » : comme Lyſander ayant encouru la male grace du roy Ageſilaus, combien que lon eſtimaſt qu'il deuſt eſtre le premier en credit à l'entour de luy pour la reputation de ſes haults faicts, n'eut point de honte d'eſconduire ceux qui s'adreſſoient à luy, en leur diſant qu'ils allaſſent à d'autres, & qu'ils eſſayaſſent ceux qui avoient meilleur credit à l'entour du roy que luy : car ce n'eſt pas honte que de ne pouvoir pas toutes choſes, mais bien de les entreprendre, ne pouvant pas, & n'eſtans pas idoines à les faire : & ſe promettre plus que lon n'a de puiſſance, outre ce qu'il eſt laid, encore fait-il fort mal au cœur.

XV. Mais auſſi faut-il volontairement faire plaiſir à ceux qui nous requierent choſes raiſonnables, & à nous convenables : non par contrainte de

de honte, mais en cedant à l'equité, comme auſſi à l'encontre des demandes dommageables ou deraiſonnables, il faut tousjours avoir le dire de Zenon prompt à la main, lequel rencontrant un jeune homme de ſes familiers, qui ſe promenoit à l'eſcart le long des murailles de la ville, & en ayant entendu la cauſe, que c'eſtoit pour ce qu'il fuyoit un ſien amy qui le requeroit de porter faux teſmoignage pour luy, « Que dis tu, ſot » que tu es, reſpondit-il ? celuy là ne craint » point, & n'a point de honte de te requerir de » choſes iniques & deraiſonnables, & tu n'as pas » le cœur de le refuſer & rebouter pour choſes » juſtes & raiſonnables ». Car celuy qui dit,

Meſchanceté eſt une arme ſeante,
Contre celuy qui fait œuvre meſchante,

nous enſeigne mal à nous venger de la meſchanceté, en nous la faiſant imiter : mais de repoulſer ceux qui nous moleſtent impudemment & effronteement, en ne nous laiſſant point vaincre à la honte, & ne conceder point choſes deſraiſonnables & deshoneſtes à tels effrontez, pour eſtre honteux de leur refuſer, ce ſont hommes ſages & bien adviſez qui le font ainſi.

XVI. Or quant à ces dehontez importuns icy, il eſt bien aiſé de reſiſter à ceux qui ſont petits, ſans aucune authorité ne moyen, & y en a qui

les eſconduiſent avec une riſée, & quelque trait de mocquerie, comme feit jadis Theocritus deux qui luy demandoient ſon eſtrille à emprunter dedans une eſtuve, dont l'un eſtoit eſtranger, & l'autre de ſa cognoiſſance, mais larron : il les renvoya tous deux joyeuſement, en leur diſant, « Quant à toy, je ne te cognois point : & » quant à toy, je te cognois bien ». Et Lyſimache la presbtreſſe de Minerve, ſurnommée Poliade, c'eſt à dire gardienne de la ville d'Athenes, à des muletiers qui avoient amené des victimes, & luy demandoient à boire : « O mes » amis, dit-elle, j'aurois peur que lon n'en feiſt » couſtume ». Et Antigonus un jeune homme, qui eſtoit fils d'un gentil centenier, mais luy eſtoit laſche & couard, & neantmoins demandoit à eſtre avancé en la place de ſon feu pere : « Jeune » fils, dit-il, je recompenſe la prouëſſe, & non » pas la nobleſſe de mes ſoudards ».

XVII. Mais encore que le pourſuivant ſoit homme d'authorité & puiſſant, qui ſont ordinairement plus mal aiſez à eſconduire & à renvoyer, meſmement s'il eſt queſtion de donner ſa ſentence en quelque jugement, ou ſa voix en quelque election, à l'adventure ne ſemblera il pas facile ny neceſſaire de faire ce que jadis feit Caton, eſtant encore jeune homme à Catulus, lequel pour lors eſtoit au plus grand & plus ho-

norable magiſtrat qui fuſt à Rome, car il eſtoit cenſeur, & s'en alla devers Caton, lequel preſidoit ceſte année là en la chambre du treſor, à fin d'interceder pour un financier qui avoit eſté condamné en quelque amende par Caton, il le preſſa & importuna tant de ſes prieres, que Caton à la fin fut contrainct de luy dire, « Ce » ſeroit choſe bien vilaine, Catulus, à toy qui » es cenſeur, que ne voulant pas ſortir d'icy, je » t'en feiſſe jetter dehors par les eſpaules à mes » ſergens » : Catulus ayant honte de ceſte parole, s'en ſortit en cholere.

XVIII. Mais conſiderez ſi la reſponſe d'Ageſilaus & celle de Themiſtocles fut point plus gracieuſe & plus douce : car Ageſilaus, comme ſon pere luy vouluſt faire juger quelque procès contre le droict & contre les loix, « Tu m'as, » dit-il, mon pere, monſtré dès ma jeuneſſe à » obeïr aux loix, voilà pourquoy je te veux » encore obeïr maintenant, en ne jugeant rien » qui ſoit contre les loïx ». Et Themiſtocles reſpondit à Simonides qui le requeroit de quelque choſe injuſte, « Ny toy Simonides ne ſerois pas » bon poëte ſi tu chantois contre meſure, ny moy » bon officier, ſi je jugeois contre les loix ».

XIX. Et neantmoins ce n'eſt point à faute de bonne proportion du manche au corps de la lyre, comme diſoit Platon, que les villes contre villes,

& les amis contre les amis entrans en different, ſouffrent & font ſouffrir les uns aux autres de très-grandes miſeres & calamitez, ains eſt plus toſt pource qu'ils faillent en ce qui appartient aux loix, & à la juſtice, & toutefois il y en a qui obſervans exactement & exquiſement au chant, à l'orthographe, aux meſures des ſyllabes, ce qui eſt de l'art, veulent que pour eux les autres ſoient nonchalans & oublians du devoir en l'adminiſtration d'un magiſtrat, en leurs jugements, & en leurs actions. Et pourtant faut il uſer de ce ſtile à l'encontre d'eux : eſt-ce un advocat qui te vienr importuner toy eſtant juge, ou un orateur toy eſtant du ſenat ? accorde luy ce qu'il te demande, ſoubs condition, que luy tout à l'entrée de ſon oraiſon fera une belle incongruité, ou qu'il uſera d'un mot barbare en ſa narration : il ne le voudra jamais, pource que cela luy ſembleroit une trop grande villanie : car nous en voyons qui n'auroient pas le cœur de commettre une voyelle avec une voyelle en parlant. Ou bien eſt-ce quelqu'un des nobles, ou des gens d'honneur & d'authorité qui te preſſe? dy luy qu'il aille donc ſautant & danſant pour l'amour de toy à travers la place, en faiſant la mouë, & rordant la gueule : & s'il te dit qu'il n'en fera rien, ce ſera lors à toy à parler, & à luy demander, lequel eſt plus villain, ou faire

une incongruité en parlant & tordre la bouche, ou bien violer la loy, & faulſer ſa foy, & adjuger plus de bien au meſchant qu'au bon, contre tout droict & raiſon.

XX. Davantage comme Nicoſtratus l'Argien reſpondit au roy Archidamus qui le ſollicitoit à luy livrer par trahiſon la ville de Cromnum, pour une bonne ſomme d'argent, & pour le mariage de telle dame qu'il voudroit choiſir en toute Lacedæmone, « Qu'il n'eſtoit point deſ-» cendu de la race de Hercules, pource que luy » alloit par tout le monde tuant les meſchants » après les avoir vaincus: & luy s'eſtudioit de ren-» dre ceux qui eſtoient gens de bien, meſchants ». Ainſi nous faudra il parler à celuy qui voudra eſtre tenu pour homme de bien, & d'honneur, & cependant nous viendra preſſer & forcer de faire choſes indignes & de ſa nobleſſe & de ſa vertu.

XXI. Mais ſi ce ſont baſſes & communes gens, il faudra veoir & conſiderer ſi tu le pourrois induire, s'il eſt avaricieux, à te preſter un talent ſans cedule ny obligation : ou s'il eſt ambitieux, ſi tu luy pourrois perſuader de te ceder quelque preſſeance : ou s'il eſt convoiteux des honneurs publiques, te quitter ſa brigue, meſmement lors qu'il y aura apparence qu'il ſoit pour emporter l'office qu'il pretend : car il ſeroit

à la verité eſtrange, qu'eux en leurs vices & paſſions fuſſent ſi roides, ſi fermes, & ſi immuables, & que nous qui voulons eſtre tenus pour gens de bien, amateurs du devoir & de la juſtice, ne peuſſions eſtre maiſtres de nous meſmes, ains laiſſiſſions porter par terre noſtre vertu, & l'abandonniſſions. Car ſi ceux qui nous font honte à force de nous preſſer, le font ou pour leur reputation, ou pour leur authorité, il n'y a point de propos de vouloir augmenter l'honneur, le credit, & authorité d'autruy, en ſe deshonorant, & ſe diffamant ſoi-meſme : comme ceux qui aux jeux de prix publiques faulſent leur foy à diſtribuer les prix, ou qui aux elections des magiſtrats par faveur donnent à qui ne le merite pas les honneurs de ſeoir aux palais, & les couronnes de victoire, en ſe privant eux-meſmes de bonne reputation & de ſaine conſcience. Et ſi nous voyons que c'eſt pour le gain, que ceſt importun nous fait ſi preſſante inſtance, comment ne nous vient il incontinent en penſée, que c'eſt choſe eſloignée de toute raiſon de mettre en compromis ſa reputation & ſa vertu, à fin que la bourſe d'un je ne ſçay qui en ſoit plus peſante.

XXII. Mais certes telles conſiderations ſe repreſentent bien à l'entendement de pluſieurs, leſquels n'ignorent pas qu'ils font mal : comme ceux que lon contrainct de boire de grandes

couppes de vin toutes pleines, ils accompliſſent à toute peine, en ſouſpirant, & tournant les yeux en la teſte, & changeant tout de viſage, ce qui leur eſt commandé : mais ceſte molleſſe de cœur reſſemble à une foible temperature de corps, qui ne peult reſiſter ny au froid ny au chaud : car ſoit qu'ils ſoient louez par ceux qui les pourſuyvent, ils ſont incontinent deſtrempez & diſſouls par telles louanges, ſoit qu'ils craignent d'eſtre accuſez, repris & ſouſpeçonnez s'ils refuſent, ils en meurent de peur : mais au contraire il ſe faut affermir à l'encontre de l'un & de l'autre, ſans ſe laiſſer plier ny esbranler, ny à ceux qui font peur, ny à ceux qui flattent.

XXIII. Or Thucydides eſtimant qu'il ſoit impoſſible d'avoir grande puiſſance, & n'eſtre point envié, dit que celuy qui eſt bien adviſé choiſit d'eſtre ſubject à l'envie pour faire de grandes choſes : quant eſt à moy, j'eſtime qu'il n'eſt pas difficile d'eſchapper l'envie : mais d'eviter toutes plaintes, & ſe garder d'eſtre moleſte à pas un de ceux qui hantent auprès de nous, il me ſemble du tout impoſſible : & pourtant me ſemble auſſi, que nous prendrons bon conſeil quand nous choiſirons plus toſt d'eſtre en la male grace & inimitié des importuns, que de ceux qui juſtement nous accuſeroient, ſi contre tout droict & juſtice nous faiſions pour ces iniques pourſuyvans.

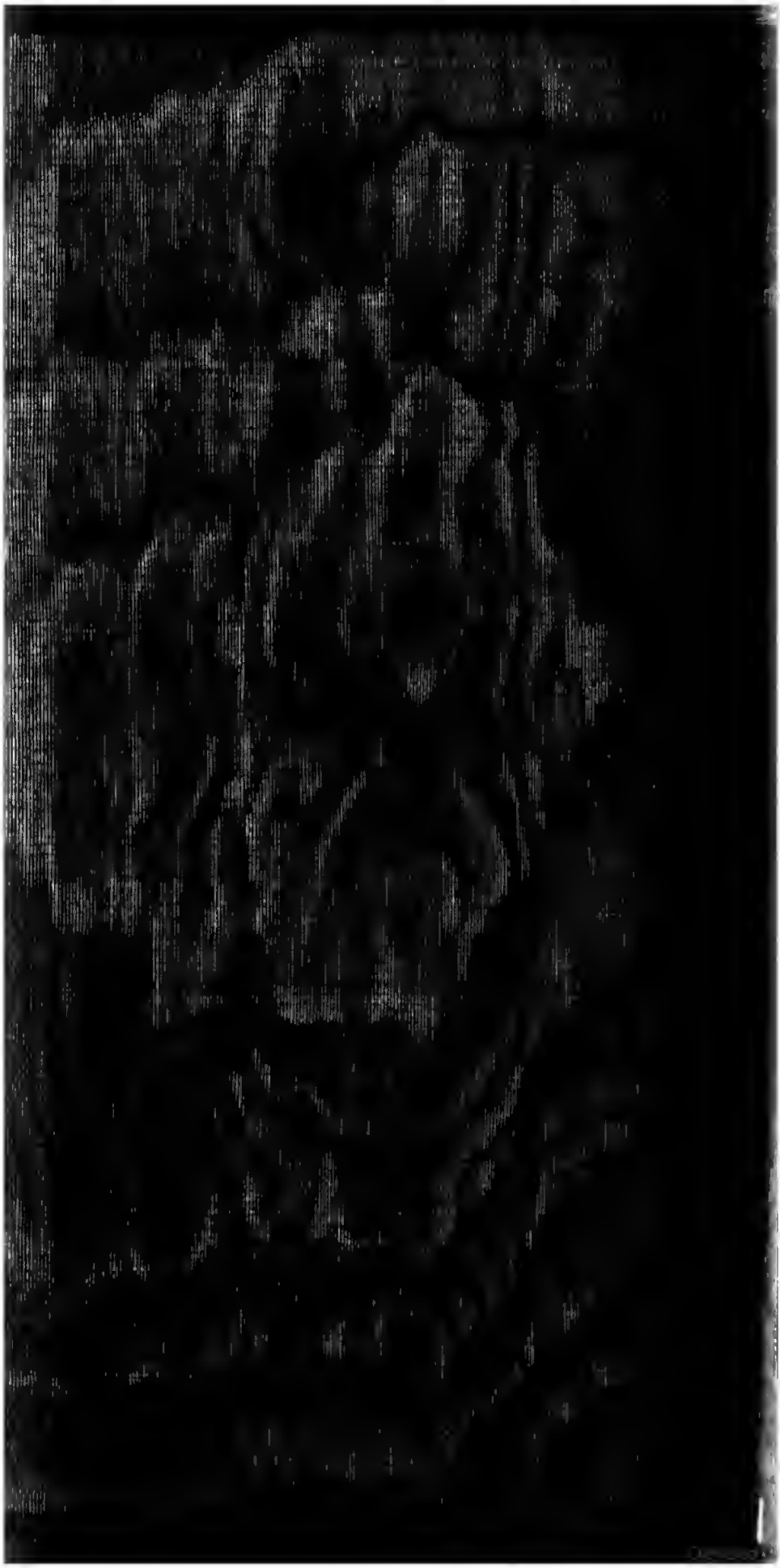
Il y a plus, qu'il ſe faut bien donner garde des louanges de tels importuns pourſuyvans, comme eſtans fardées & deſguiſées, de peur qu'il ne nous prenne comme aux pourceaux, qui quand on les gratte, & qu'on les frotte & chattouille, ſe laiſſent faire tout ce qu'on veut, juſques à ſe veaultrer par terre : car il n'y a point de difference entre ceux qui baillent leurs jambes à ſe faire trainer, & ceux qui preſtent leurs oreilles à s'ouir flatter, ſinon que ceux cy ſe laiſſent renverſer & jetter par terre plus villainement, les uns en remettant les peines & punitions deuës à des meſchants, à fin qu'ils ſoient appellez humains, doux, pitoyables, & miſericordieux : les autres au contraire, perſuadez par ceux qui les louënt de ſe ſoubmettre à des inimitiez & accuſations non neceſſaires & dangereuſes, en leur diſant, qu'ils ſont ſeuls hommes entiers, ſeuls qui ne ſe laiſſent point gaigner par flatterie, voire qui ſe peuvent dire ſeuls avoir bouche & langue libre.

XXIV. C'eſt pourquoy Bion accomparoit telles manieres de gens à des vaſes à deux anſes, qui ſe tranſportent aiſeement par les oreilles là où on veult, comme lon raconte que le ſophiſte Alexinus diſoit un jour tout plein de mal, en ſe promenant avec d'autres, de Stilpon philoſophe Megarien : & comme quelqu'un de la compa-

gnie luy diſt, « Et comment, il diſoit l'autre » jour tous les biens du monde de toy » : « Cer- » tainement auſſi, reſpondit-il, eſt-ce un très- » homme de bien & de fort gentil cœur ». Mais au contraire Menedemus eſtant adverty, que ce meſme Alexinus diſoit ſouvent bien de luy : « au contraire, dit-il, je dis tousjours mal d'A- » lexinus : tellement qu'il faut neceſſairement qu'il » ſoit meſchant homme, ou pource qu'il en louë » un meſchant, ou pource qu'il eſt blaſmé d'un » bon » : tant il eſtoit malaiſé à fleſchir, ou à prendre par telles voyes, & tant il prattiquoit bien ceſt enſeignement d'Antiſthenes ſurnommé Hercules, qui commanda à ſes enfans, de ne ſçavoir jamais gré ny grace à perſonne qui les louaſt : ce qui n'eſtoit autre choſe, que de ne ſe laiſſer point gaigner à la honte, pour contreflatter ceux qui les louëroient : car il ſuffit, ce que reſpondit Pindarus à un qui luy diſoit, « Je te » vais louant par tout & envers tous » : « Et je » t'en rends la grace, dit-il, pourtant que je te » fais dire verité ».

XXV. Ce doncques qui eſt ſouverainement utile à l'encontre de toutes autres paſſions, ſe doit auſſi principalement employer à l'encontre de ceſte exceſſive honte, quand ils verront que contre leur volonté, forcez de tel vice, ils auront commis quelque faute, & ſeront trebuchez,

de s'en ſouvenir, & l'imprimer bien fermement en leur memoire, & conſerver en leur penſée bien longuement les marques de la morſure, & les notes de leur repentance, en les reperant ſouvent. Car ainſi comme les viateurs paſſant chemin, quand ils ont choppé & bronché contre une pierre, & les pilotes ayans briſé leur vaiſſeau contre un rocher, s'ils s'en ſouviennent, ils redoutent effroyeement non ces pierres ny ces roches là ſeulement, mais auſſi toutes celles qui leur reſſemblent, tout le temps de leur vie : auſſi ceux qui ſerrent en leur penſée attainte & picquée de repentance, les pertes & deshonneurs qu'ils ont receus à cauſe de ceſte honte vicieuſe, en iront après plus retenus en cas ſemblables, & ne ſe laiſſeront pas une autrefois facilement aller.

Fin du treizieme Volume.

598785
SBN